

SEDAN

PAR

LE GÉNÉRAL DE WIMPFFEN



Quorum pars magna fui.
VIRG., *Énéide*.

Suum cuique.

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, ET 13, FAUBOURG MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵉ
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne.

1871

SEDAN

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

SEDAN

PAR

LE GÉNÉRAL DE WIMPFFEN



Quorum pars magna fui.
VIRG., *Énéide*.

Suum cuique.

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, ET 13, FAUBOURG MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Ce
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne.

1871

PRÉFACE

Dès les premiers moments de ma captivité à Stuttgard, je pris la résolution d'utiliser mes loisirs en réunissant, en coordonnant les matériaux nécessaires à une histoire véridique sur les premiers et malheureux événements de la guerre avec la Prusse.

Ce travail de classification accompli, je me trouvai à la tête d'une masse de documents curieux.

Je me décidai alors à y mêler mes souvenirs et à rédiger un récit historique aussi complet que possible des faits ayant précédé la bataille du 1er septembre 1870, de ceux qui se sont produits pendant cette journée néfaste.

J'étais loin de penser alors que je serais amené

à publier, dès à présent, le volume que l'on va lire! Beaucoup de considérations me paraissaient de nature à m'engager à retarder cette publication. Deux faits récents me décident à mettre au jour ce que je ne comptais livrer que plus tard à la publicité.

Ces deux faits, les voici :

1° Mon rapport sur la bataille de Sedan et sur la capitulation qui en a été la suite, envoyé au ministre de la guerre le 5 septembre 1870, n'a pas été publié officiellement. Cette pièce importante ne se trouvait pas, ou ne se trouvait plus, au ministère lors de mon passage à Versailles le 19 mars 1871.

J'ignorais alors pour quel motif. — Quelques jours après je reçus à ma résidence de Mustapha, près Alger, la lettre suivante :

« Mon général,

» Je viens d'arriver à Paris après cinq longs mois de traitement et d'alitement non interrompu à la suite de ma blessure et d'un violent typhus qui a failli m'emporter à plusieurs reprises, et après un mois de tentatives infruc-

tueuses pour me faire échanger avant l'armistice.

» En arrivant à Paris, j'ai appris au ministère un fait des plus tristes au point de vue de l'honnêteté politique; fait d'une injustice révoltante.

» Je le tiens d'un officier, dont je m'empresserai de vous dire le nom quand cela pourra vous être agréable. Je le tais malgré lui, par crainte que cette lettre ne vous parvienne pas.

» C'est à cet officier, qui a à peine l'honneur de vous connaître, que votre rapport sur la bataille de Sedan a été remis. C'était le jour de l'arrivée du général Ducrot. Votre rapport fut présenté au ministre de la guerre (général Le Flô), qui promit de le faire connaître à la France par la voie officielle, comme cela devait être.

» Mais une influence puissante, protectrice du général Ducrot, s'y opposa, et la pièce a disparu, etc., etc. »

2° Depuis mon retour en France, j'ai vainement sollicité la faveur d'un conseil de guerre qui pût apprécier ma conduite. Je n'ai reçu aucune réponse à ma légitime demande. Le chef du gouvernement a glorifié devant la Chambre,

et par conséquent devant le pays, les commandants en chef des armées de Metz et de Châlons.

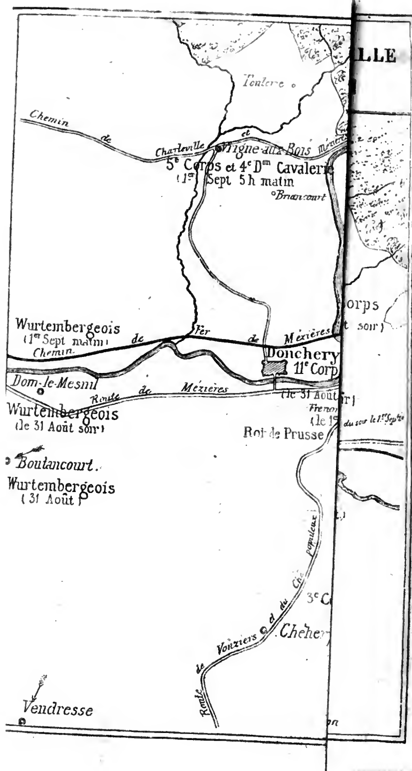
Personne n'a fait entendre un mot de justification à mon égard.

Je trouve que cette situation ne me permet plus de garder le silence, et je crois devoir exposer simplement et avec vérité les causes qui ont rendu inévitable le désastre de Sedan.

SUUM CUIQUE.

1er août 1871.

GÉNÉRAL DE WIMPFFEN.



LLE
Touleve
Chemin de Charleville et Vrigne-aux-Bois Mézières
5e Corps et 4e Dm Cavalerie
(1er Sept 5 h matin
Briancourt
orps
t soir)
Wurtembergeois
(1er Sept matin)
Chemin de Fer de Mézières
Donchery
11e Corp
Dom-le-Mesnil
Route de Mézières
(le 31 Aout
Wurtembergeois
(le 31 Août soir)
Frenois
(le 1er
Roi de Prusse
Boutancourt.
Wurtembergeois
(31 Août)
Route de Vouziers et du Chêne populeux
3e C
Cheher
Vendresse

SEDAN

PAR

LE GÉNÉRAL DE WIMPFFEN

Quorum pars magna fui.
VIRG., *Énéide.*

LIVRE PREMIER

AVANT LA BATAILLE

Motifs qui m'engagent à publier ce livre. — Ma position avant la guerre de 1870. — Un mot sur mon expédition dans le sud de l'Algérie. — Situation de nos tribus sahariennes. — Entraves mises à mon expédition. — Lettres officielles et instructions qui me sont données. — Curieux rapport du maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général, sur l'expédition de l'Oued-Guir. — Rentrée à Oran le 15 mai 1870. — Résultats heureux de la pointe hardie faite dans le sud.

Les événements malheureux qui ont eu lieu au commencement de la guerre de 1870, la capitulation de Sedan, à laquelle mon nom s'est trouvé fatalement attaché, capitulation qui a clos d'une façon si terrible pour nous la première phase de la lutte, m'ont paru

exiger impérieusement des explications nettes, véridiques et précises, aussi bien dans l'intérêt de l'histoire que dans celui de ma personne.

J'ai cru que je ne pouvais, sans inconvénient, me taire sur ce qu'il m'a été donné de voir. J'ai cru que je me devais à moi-même de prendre la parole pour raconter les faits tels qu'ils se sont produits et qu'il m'a été donné de les apprécier.

Je me décide donc aujourd'hui à utiliser les moments inactifs d'une douloureuse captivité, pour coordonner mes souvenirs et pour mettre en lumière certains événements, en les appuyant de documents authentiques.

Je veux qu'en me lisant, chacun puisse se rendre compte des événements, et juger les hommes qui y ont concouru avec pleine et entière connaissance de cause. Nulle considération ne me retiendra pour retracer avec indépendance cette triste page d'histoire qui s'étend de juillet 1870 au lendemain de la fatale bataille de Sedan.

Mais avant d'aborder le drame lugubre sur lequel j'entreprends de jeter un jour complet, on me permettra de dire un mot de la position que j'occupais en Algérie, au moment où ce drame a commencé. On me permettra aussi de revenir, en quelques lignes, sur une expédition assez mal jugée, en France, par certains organes de la presse, expédition que je dirigeai, non sans quelque succès, dans le sud de la province d'Oran, et que je poussai jusqu'à près de 200 lieues dans le sud marocain pour châtier des tribus hostiles à la colonie.

On pourra d'ailleurs se rendre compte, par certains documents officiels, inconnus jusqu'à ce jour, des entraves mises à l'action des généraux par un gouvernement personnel, absorbant tout, et croyant pouvoir diriger des opérations militaires du fond du cabinet des Tuileries.

Lorsque, en 1869, je vins prendre le commandement de la province d'Oran, il me fut facile de reconnaître que nos populations du sud étaient sous une impression de terreur inspirée par des tribus marocaines hostiles, ainsi que par nos dissidents réfugiés au milieu d'elles ou dans leur voisinage. Ces tribus et ces réfugiés venaient, deux fois par an, aux époques des eaux abondantes, dans les contrées sahariennes, surprendre nos populations dispersées pour faire paître leurs troupeaux; ils leur tuaient ou mettaient hors de combat un certain nombre d'hommes, enlevaient des tentes, parfois des fractions de tribus qu'ils faisaient émigrer, et surtout s'emparaient des chameaux et moutons, principales richesses des nomades.

Cette situation nous infligeait vis-à-vis des nôtres une infériorité morale des plus fâcheuses. Elle encourageait nos ennemis, que nous étions dans l'impuissance d'atteindre dans leurs courses rapides, et, en 1868, la fidélité des tribus du sud en avait été tellement ébranlée, jusque dans la province d'Alger, que deux des tribus les plus importantes refusèrent de marcher avec nous contre un ennemi commun. Il fallait modifier cet état déplorable par une répression vigoureuse et directe; mais je connaissais trop bien aussi le

pays sur lequel on aurait à opérer pour ne pas comprendre qu'il fallait agir avec une grande prudence et seulement à certains moments de l'année.

Jusqu'alors on n'avait pas osé pousser très-avant dans le sud avec une colonne nombreuse. J'estimai qu'au moyen des armes nouvelles quelques bataillons d'infanterie auraient de grandes chances de succès, dans une expédition de nature à terrifier les tribus marocaines et nos dissidents. Je résolus de tout mettre en œuvre pour faire adopter mes idées au maréchal gouverneur d'abord, au ministre de la guerre ensuite et enfin à l'Empereur lui-même.

Les difficultés morales étaient grandes, les difficultés physiques l'étaient également, car les fortes chaleurs qui règnent dans le sud, principalement de mai à février, s'opposaient à toute expédition pendant dix mois de l'année.

En Algérie, dans la province d'Oran surtout, on était fort partisan de mon projet. En France, il n'en était pas de même. On se figurait à Paris que toute expédition, dans notre colonie, ne pouvait avoir d'autre but que de favoriser l'avancement de certains officiers.

Je parvins néanmoins, à la fin de 1869, à faire comprendre combien il était urgent, indispensable même, de donner une protection sérieuse à nos tribus sahariennes. Ces tribus d'ailleurs assuraient très-nettement de leur résolution de faire cause commune avec les dissidents, et surtout acvec la fration ouest de la puissante tribu des Ouled-Sidi-Cheik, ou de

fuir, hommes, femmes, enfants, troupeaux, jusqu'au milieu de nos centres européens, ce qui aurait causé dans le Tell une perturbation générale.

Le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général, se rendit à mes raisons. Il fit décider l'envoi d'une colonne expéditionnaire nombreuse, pouvant frapper un coup assez fort pour assurer, au moins pendant quelque temps, la tranquillité de nos Sahariens. Cette résolution fut prise à la fin de février 1870. Il n'était que temps, car Si-Kaddour-ben-Hamza, chef des Ouled-Sidi-Cheik de l'ouest, prêchait partout la guerre sainte, cherchant à y pousser les tribus du sud-est du Maroc et nos propres tribus.

Je fus très-heureux de voir qu'on acceptait mes propositions et je disposai, pour agir, une colonne de dix-huit cents à deux mille fantassins d'élite, douze cents cavaliers (chasseurs d'Afrique et de France), six à sept cents hommes des goums et trois sections d'artillerie.

Je devais croire qu'en raison de l'expérience acquise par une longue carrière militaire et par un séjour de plus de vingt années en Afrique, on me laisserait les coudées franches, ne mettant aucune entrave à mon initiative de général en chef. Il n'en fut rien. J'étais à peine parti d'Oran pour concentrer les troupes à Aïn-Khlélil, dans le sud, que je reçus du maréchal gouverneur des instructions me liant bras et jambes. Qu'on en juge par les dépêches ci-dessous :

Au quartier général d'Alger, le 15 mars 1870.

« Mon cher général, le ministre de la guerre, à la date du 11 mars, me mande qu'après avoir pris les ordres de l'Empereur et des ministres, il m'autorise à entreprendre l'expédition projetée dans le sud-ouest de votre province. Il observe qu'il est essentiel qu'elle ait surtout un caractère de protection pour nos intérêts menacés dans le sud de la province d'Oran, et que nous devons respecter l'esprit du traité de 1844 dans la poursuite des dissidents sur le territoire marocain; enfin, il recommande expressément d'éviter *toute tentative sur les oasis de Figuig.*

» Il reste donc bien entendu que le but de cette expédition est de chercher à amener la population marocaine de la frontière à rester en bons rapports avec nous. Si vous parvenez à atteindre ces populations, faites en sorte que les chefs des tribus viennent à vous et vous donnent, s'il est possible, des gages de bons rapports. On pourrait admettre jusqu'à un certain point que si les circonstances nous favorisaient, vous puissiez exiger d'elles des otages que nous pourrions plus tard envoyer, soit à Fez, soit à Oudjda.

» Je comprends que, dans une expédition de ce genre, il soit impossible de vous fixer sur la marche que devront suivre vos colonnes; elle sera réglée naturellement d'après les renseignements qui vous parviendront.

» Je dois, toutefois, vous recommander expressément

d'éviter *avec soin de vous rapprocher de villages ou de petites villes qui pourraient vous présenter quelque résistance.* Le gouvernement ne veut, à aucun prix, être entraîné à des opérations de siége qui pourraient faire perdre un temps précieux et amener des complications qu'il veut éviter.

» Vous me mandez que votre objectif sera, probablement, les environs d'Aïn-Chaïr; je crois devoir vous rappeler que, d'après les renseignements donnés d'Oran, Kaddour-ben-Hamza avait entrepris, il y a quelque temps, de construire une espèce de citadelle non loin de ce point à El-Madir [1]. Ce ne serait donc qu'avec vos goums ou quelques troupes de cavalerie seulement, que vous auriez à vous rapprocher de ce point, car il est essentiel que *l'ennemi ne puisse pas dire que, rapprochés de lui, nous avons évité de l'attaquer.*

» Je ne puis davantage vous limiter le temps que vous devrez passer sur le territoire marocain ; toutefois il ne doit pas se prolonger de manière à avoir à craindre que les populations berbères qui se trouvent à l'ouest du Sebdou puissent avoir le temps de vous rejoindre et de vous obliger à des combats sérieux. Ainsi que l'Empereur a ordonné au ministre de la guerre de me le faire connaître, votre expédition doit avoir principalement pour objet une démonstration protectrice et non point un acte d'agression.

1. Le maréchal commettait une erreur géographique au sujet d'El-Madir, séjour de Si-Hamza, point situé dans le sud-est du Tafilalet.

» Tenez-moi au courant de toutes les circonstances importantes qui pourraient se présenter.

» Recevez, etc.

» *Le gouverneur général de l'Algérie,*

» MARÉCHAL DE MAC-MAHON. »

Quartier général d'Alger, le 17 mars 1870.

« Mon cher général, je crois devoir vous adresser le texte d'une lettre que je viens de recevoir du ministre de la guerre en date du 13 de ce mois :

« L'Empereur pense que dans l'état actuel des » esprits, une expédition qui ne paraîtrait pas sérieu- » sement motivée pourrait produire le plus fâcheux » effet sur l'opinion publique ; tenez donc la main à ce » que le général de Wimpffen ne s'engage pas *légè-* » *rement,* que son mouvement ait pour but de rassurer » et de protéger nos tribus sahariennes, et qu'il tienne » un compte sérieux des observations contenues dans » ma dépêche du 11 courant ; écrivez-moi à chaque » courrier pour me tenir au courant des opérations. »

» Je vous ai envoyé, il y a deux jours, l'esprit des instructions renfermées dans cette lettre du 11.

» En résumé, vos préparatifs pour l'expédition sont en voie d'exécution ; je considérerais comme une chose des plus fâcheuses de revenir sur la décision prise. Toutefois, d'après ces ordres précis, limitez vos opérations autant que possible. Si les tribus de la confédération du Zedgou, apprenant votre mouvement, vous

envoyaient des émissaires, vous auriez alors à les accepter et à entrer en arrangement avec eux; s'ils vous donnaient des otages, vous n'auriez pas même besoin de franchir la frontière. Si, dans votre course, vous atteigniez des populations et des troupeaux, vous pourriez enlever ces derniers, mais n'oubliez pas que les Zedgou sont marocains et que *nous n'avons pas de contributions de guerre à leur imposer*. Si nos goums sont assez forts pour agir eux-mêmes, employez-les plutôt que des troupes régulières. Restez le moins possible sur le territoire marocain.

» Recevez, etc.

» *Le gouverneur général de l'Algérie*,

» MARÉCHAL DE MAC-MAHON. »

« *P. S.* — Si vous lancez vos goums ou des colonnes détachées sur les Ouled-Sidi-Cheik de l'ouest, ayez soin de faire respecter les tentes et les troupeaux du vieux cheik Ben-Taïeb; il serait déplorable que nous razzions nos amis au lieu de nos ennemis [1]. »

Alger, le 14 avril 1870, à onze heures quatre minutes.

LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA SUBDIVISION A TLEMCEM

Envoyez au général de Wimpffen, par courrier, sur un duplicata, la dépêche suivante :

1. Ce chef arabe, que l'on croyait de nos amis, nous était des plus hostiles, et à la tête d'une fraction des dissidents avec sa famille.

« J'ai reçu votre lettre du 3 avril, sur le combat du 31, et votre ravitaillement à Mengoub.

» J'admets que vous restiez sur le territoire marocain aussi longtemps que vous croirez avoir chance d'y joindre nos dissidents ou bien d'autres, ou bien d'entrer en arrangement avec les tribus marocaines de la frontière.

» Toutefois, il y a un inconvénient grave à y séjourner, cette circonstance pouvant permettre à nos dissidents de rassembler contre nous des forces considérables, en excitant les populations marocaines, même éloignées de la frontière; le gouvernement n'admettrait pas que, par suite d'un séjour prolongé dans un pays dont nous devons respecter le territoire et où nous ne pouvons pénétrer que pour atteindre les Algériens insoumis, vous l'engagiez dans des opérations de nature à amener des complications avec le gouvernement marocain.

» Ne vous préoccupez point des chérifs du sud; le général Marmier, avec huit escadrons, est près du Djebel-Amour. Géryville, Laghouat et Ouargla sont sur leurs gardes. »

Ainsi donc, on autorisait une expédition difficile, hasardeuse, lointaine, et on liait les bras de celui qui devait la diriger!...

Je ne devais rien entreprendre contre les oasis, et ces oasis étaient le quartier général des dissidents! On me prescrivait d'obtenir des otages des populations marocaines de la frontière et on me défendait de les

combattre! Je devais soumettre les dissidents, et j'avais ordre d'éviter avec soin de me rapprocher des centres de population pouvant présenter quelque résistance !... etc.

Je le demande à tout homme ayant fait la guerre, surtout en Afrique, chacune des prescriptions contenues dans ces dépêches ne présentait-elle pas les contradictions les plus flagrantes avec le but à atteindre?

Cette expédition se termina par deux combats glorieux, inspira aux populations hostiles du sud une terreur salutaire, leur donna une haute opinion de nos armes et de notre générosité, et leur produisit une impression sous le coup de laquelle elles sont encore aujourd'hui. Je ne veux pas ici faire l'historique de mes opérations, mais je crois pouvoir répondre à ceux qui n'ont pas craint de les dénigrer, sans les connaître, par le rapport que le gouverneur général adressa à l'Empereur, après mon retour.

Ce document d'ailleurs a de l'importance, il appartient à l'histoire.

Le voici :

Alger, le 15 juin 1870.

DÉPÊCHE ADRESSÉE PAR LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL A L'EMPEREUR

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai autorisé le général de Wimpffen à renvoyer dans leur pays les otages de Douï-Menia, qu'il avait

amenés à Oran, à la suite de son expédition dans le sud-est du Maroc.

Ils ont vu nos divers établissements militaires, sont montés sur la flotte cuirassée et ont visité, en se servant de la voie ferrée, les barrages et les centres de culture les plus intéressants. On les a mis en rapport avec nos principaux négociants, qui ont cherché à leur faire comprendre l'avantage que pourrait leur procurer un échange réciproque de marchandises. Ces indigènes ont paru frappés de ce qu'ils ont vu; mais, depuis quelques jours, ils semblent désireux de rentrer dans leur pays.

J'ai pensé qu'au milieu de leurs populations, ils nous seraient plus utiles qu'à Oran, et d'ici peu de jours, ils doivent se mettre en route pour le sud. Ils ont accueilli avec reconnaissance quelques cadeaux que je leur ai fait distribuer; ils ont promis au général de Wimpffen de faire leurs efforts pour maintenir leurs populations dans de bons rapports avec nous, et établir des relations de commerce avec Tlemcen, point sur lequel ils dirigeaient autrefois leurs caravanes.

Ces chefs ont-ils l'intention et auront-ils le pouvoir de remplir leurs engagements ? C'est une question délicate; il convient d'examiner quel effet a dû produire sur les populations marocaines du sud-est l'expédition qui vient de finir.

Je demanderai par suite à Votre Majesté la permission de lui rappeler les circonstances diverses et les principales opérations de cette campagne.

A la fin du mois de février, le général commandant

la province d'Oran me faisait connaître que, d'après des renseignements certains, Si-Kaddour-ben-Hamza, le chef des Ouled-Sidi-Cheik, prêchait la guerre sainte parmi les tribus du sud-est du Maroc. Il exagérait les résultats de la razzia faite sur nos Hamyans et prétendait que s'il pouvait réunir cinq ou six mille hommes, il était sûr, en se montrant sur les hauts plateaux, de rallier à lui la plus grande partie de nos populations sahariennes.

Le général de Wimpffen annonçait que Si-Hamza avait le projet de se mettre en route après le Rhamadan, c'est-à-dire vers la fin de mars.

Les généraux commandant les provinces d'Alger et de Constantine me donnaient les mêmes renseignements et signalaient d'un autre côté la marche d'un nouveau chérif parti d'Insalah pour attaquer soit les Larbaa de Laghouat, soit l'oasis d'Ouargla. Ces bruits, répandus dans tout le sud de l'Algérie, jetaient une vive inquiétude parmi les populations sahariennes qui faisaient remonter leurs troupeaux vers le nord, pour se mettre sous la protection de nos colonnes.

Dans cet état de choses, je donnai l'ordre aux généraux de division de renforcer les colonnes établies à la lisière du Tell, de manière qu'au premier avis, elles fussent prêtes à marcher dans le sud au secours de nos populations.

Cependant, au bout de quelques jours, les pâturages de la lisière du Tell devenaient insuffisants pour les nombreux troupeaux des nomades; il fallait les autoriser à se reporter, pour vivre, jusque sur les Chotts.

De là, l'obligation de faire avancer nos colonnes et de leur faire occuper El-Achira, Ras-el-Mâ et Oglat-Sna.

Cette position, uniquement défensive, était bonne pour quelques jours, mais on ne pouvait la faire durer indéfiniment. En effet, les hommes et les animaux, en ne buvant que l'eau de mauvaise qualité, étaient exposés à des maladies.

L'approvisionnement de ces camps éloignés devenait très-dispendieux et fatiguait outre mesure les bêtes de somme des tribus appelées à concourir au ravitaillement. Cependant, nos tribus, faute de pâturages, ne pouvaient remonter vers le nord, et si nous les abandonnions, elles devaient nécessairement se demander si leur intérêt n'était pas de rallier les dissidents plutôt que de rester avec nous.

La force des choses nous amenait donc à prendre l'offensive. La question était de frapper un coup assez décisif pour assurer, au moins pendant quelques mois, la sécurité de nos populations sahariennes. Il fallait examiner par quelles dispositions on pouvait arriver à ce résultat.

Avant la famine qui a sévi sur l'Algérie en 1867, nos tribus sahariennes avaient une cavalerie nombreuse. Il était facile alors d'en tirer des goums assez forts pour aller razzer les populations du sud-ouest du Maroc. Aujourd'hui, ces tribus ont perdu un grand nombre de leurs chevaux, leur moral a été ébranlé par l'apparition sur les hauts plateaux d'un contingent de plus de trois mille chevaux que Si-Hamza y avait

amenés. On a donc dû renoncer à les envoyer tenter au loin un coup de main contre nos ennemis.

Pouvions-nous, comme nous l'avons fait jusqu'en 1869, diriger dans le sud-est marocain une colonne composée d'un millier d'hommes d'infanterie, de deux cents chevaux réguliers et d'une section d'artillerie? Les colonnes de ce genre avaient surtout pour but de soutenir les goums et de leur permettre de ramener leurs prises en lieu sûr. Obligés d'éviter Figuig, nous devions, pour atteindre l'ennemi, nous avancer loin de la frontière. Dès lors, il m'a semblé imprudent de porter une aussi faible colonne dans un pays où l'ennemi pouvait, à la rigueur, réunir cinq à six mille combattants.

De là, la nécessité d'un effectif assez fort, composé de troupes de différentes armes.

Nous ne voulions pas attaquer les oasis, ce qui nous aurait conduits à emmener un attirail d'artillerie trop considérable. La colonne étant donc probablement destinée à agir en plaine, j'ai admis qu'elle devait être composée surtout de cavalerie, le rôle de l'infanterie étant principalement d'assurer la marche des convois et de forcer au besoin quelques passages d'une faible résistance. C'est donc dans ce sens que le général de Wimpffen a reçu des instructions.

Il devait réunir un goum aussi nombreux que possible, qui, soutenu par une douzaine d'escadrons réguliers, pouvait se porter à plusieurs journées de marche de son convoi et trouver quelque occasion d'atteindre la population et les troupeaux de l'ennemi.

S'il tombait sur les populations, le général avait chance de s'entendre avec les chefs et de nouer de bons rapports avec eux; s'il n'enlevait que les troupeaux, il pouvait faire éprouver aux dissidents des pertes assez sensibles pour leur inspirer la crainte des coups de main et les ramener chez eux. Dans tous les cas, la présence d'une forte colonne dans ce pays ne pouvait que nous être avantageuse.

Le général de Wimpffen, en arrivant le 23 mars sur les Chotts, arrêta définitivement la marche de ses opérations. Le colonel de Lajaille, à la tête de six escadrons de cavalerie, d'un bataillon d'infanterie et d'une section d'artillerie, devait traverser le Chott des Maya, remonter vers le nord-ouest jusqu'à Ras-el-Mâ des Beni-Mathar, et de là, redescendre vers le sud, en remontant les lignes d'eau jusqu'à la hauteur de Tigri. Le général espérait qu'on pourrait ainsi razzer, ou du moins pousser dans le sud les contingents des Beni-Guil et des Ouled-Sidi-Cheik qui font ordinairement paître leurs troupeaux de ce côté. Pendant ce temps, lui, de sa personne, avec le corps principal, composé de douze escadrons, mille hommes d'infanterie et trois sections d'artillerie, devait partir d'Aïn-ben-Khlélil et se diriger vers le sud-ouest, espérant atteindre dans la plaine de Tamlelt les douars des Beni-Guil qui y campent habituellement et peut-être les populations fuyant vers le sud devant le colonel de Lajaille.

Ce dernier a exécuté le mouvement prescrit; mais c'est seulement à la hauteur de Tigri qu'il a appris que des populations des Beni-Guil mélangées à des Ouled-

Sidi-Cheik se trouvaient aux environs de Kheneg-et-Defla, dans la plaine de Tamlelt. Il prit aussitôt cette direction. Toutefois, comme il y avait un ordre précis du gouverneur, enjoignant de respecter les tentes de Sidi-Cheik-ben-Taïeb, il envoya son chef de bureau arabe, pour rassurer ce personnage et lui dire que nous en voulions seulement aux douars qui nous étaient hostiles. Cet officier arriva en vue des éclaireurs ennemis qui étaient commandés par un des fils de Cheik-ben-Taïeb. Il chercha à entrer en rapport avec lui, mais n'en reçut que les injures les plus grossières, et il paraît certain que ce fut le fils de ce cheik qui tira le premier sur l'escorte de l'officier du bureau arabe. Le goum ennemi accrut immédiatement son feu auquel nous fûmes obligés de répondre. Les tentes de Ben-Taïeb furent enlevées, ainsi qu'une partie de ses troupeaux; son fils fut blessé, et mourut le soir malgré tous les soins qu'on put lui prodiguer.

D'après les renseignements qui ont été pris depuis, le cheik Ben-Taïeb ne s'était jamais rallié à notre cause, et il ne s'était mis en rapport avec nous que dans l'espoir de nous voir obtenir de l'empereur du Maroc la mise en liberté de deux de ses fils encore détenus à Fez. En réalité, l'aîné des fils de ce cheik, El-Hadj-El-Arbi, que nous avons tiré, il y a dix-huit mois, des prisons d'Oudchda, a accompagné son cousin Si-Hamza, dans sa course sur Aïn-Madi; c'est le second de ses fils qui a commencé le feu contre nos goums dans le combat du colonel de Lajaille, et c'est un troisième,

blessé, dit-on, qui a conduit les contingents à l'attaque de la garnison de Bou-Kaïs.

Le mouvement du colonel de Lajaille avait eu lieu plus promptement que ne l'avait prévu le général de Wimpffen. Aussi, ce dernier, arrivé seulement à Souf-Ekser, à une journée de marche de notre frontière, dut motifier son premier projet, qui était de se porter dans la plaine de Tamlelt; il pensa que pour rejoindre l'ennemi, il devait se diriger plus au sud. Ayant pris au colonel de Lajaille son infanterie, il se porta sur Bou-Kaïs, puis sur Kenadsa. Là, il eut la certitude que les Douï-Menia, la tribu la plus importante de ces contrées, avaient de grandes cultures sur l'Oued-Guir, et que là seulement, il avait chance de les atteindre, obligés qu'ils seraient de défendre leurs propriétés.

Dans la situation où se trouvait le général de Wimpffen, devait-il s'arrêter sur ce point déjà éloigné et regagner la frontière? Il est pour moi certain que les gens qui l'accusent d'avoir été trop entreprenant et d'avoir compromis sa colonne l'accuseraient de n'avoir pas montré assez d'énergie. « Il est difficile, » diraient-ils, d'expliquer pourquoi après avoir réuni » des forces considérables et avoir fait de grandes dé- » penses pour les ravitailler, il s'est arrêté avant d'avoir » cherché à atteindre l'ennemi qu'il savait être sur » l'Oued-Guir. » En réalité, en se portant dans la direction de l'Oued-Guir, le général compromettait-il ses troupes?

Quant à moi, je ne le pense nullement. Ayant avec lui quinze cents hommes d'infanterie, douze escadrons

de cavalerie, six cents chevaux de goum, trois sections d'artillerie, des munitions et des vivres assurés, que pouvait-il risquer? Dans le pays de plaine qu'il avait à parcourir, il était impossible qu'il éprouvât un échec sérieux; le danger était d'autant moindre que, suivant ses instructions, il a évité tout séjour prolongé sur un point quelconque, afin de ne pas permettre aux Berbères du haut Oued-Guir et peut-être de l'Oued-Drâ de le rejoindre. Selon moi, ayant la chance d'atteindre l'ennemi sur l'Oued-Guir, il a opéré convenablement en marchant de ce côté.

Arrivé sur l'Oued-Guir, le général de Wimpffen a trouvé l'ennemi occupant une position plus forte qu'il ne s'attendait à la rencontrer. Le pays boisé, coupé par des canaux d'irrigation larges et profonds, semé de dunes escarpées, présentait des difficultés réelles. Mais avec son infanterie composée de troupes d'élite et une partie de sa cavalerie qui avait mis pied à terre, il a cru pouvoir vaincre toute espèce de résistance : il a attaqué et enlevé la position. Le résultat obtenu est, selon moi, très-important. Ces Beni-Guil (Douï-Menia) étaient tellement persuadés que leur position était inexpugnable qu'ils avaient laissé en arrière leurs populations et leurs troupeaux. Là, ils ont vu qu'en rase campagne rien ne pouvait nous résister. Ils sont venus d'eux-mêmes se livrer en otages au général de Wimpffen pour l'assurer de la sincérité de leurs promesses, qui étaient de rester avec nous dans de bons rapports et de chasser de leur pays les douars des Ouled-Sidi-Cheik.

Selon moi, cette course sur l'Oued-Guir, quand même nous n'aurions pu rejoindre l'ennemi, aurait donné, par le seul fait de notre présence dans ce pays, un résultat assez important pour l'entreprendre. Nous sommes sûrs désormais que pour nous rendre dans cette vallée, où se trouve la plus grande partie des richesses de ces populations, on n'a qu'à parcourir un pays peu accidenté, où l'eau se trouve à chaque étape. On sait où rencontrer les Ksours que l'on peut attaquer ou éviter selon les circonstances.

Après avoir reçu la soumission des Douï-Menia, le général de Wimpffen est remonté vers le nord pour aller retrouver sa colonne de ravitaillement qui, sous les ordres du colonel de Lajaille, se portait sur Mengoub, à quelques lieues d'Aïn-Chaïr.

En arrivant à Bou-Kaïs, où il avait laissé, dans sa marche en avant, une partie de ses impedimenta, il apprend que ce poste avait été attaqué par des contingents des Beni-Guil, seule fraction de la confédération des Zedgou qui nous restait hostile ; et que ces contingents s'étaient reportés sur Aïn-Chaïr.

Dans cette situation, le général devait-il rejoindre son convoi à Mengoub ou se porter sur l'oasis d'Aïn-Chaïr? Il est positif que s'il avait pris ce premier parti, il ne pouvait encourir aucun blâme, car il avait reçu du gouvernement l'ordre précis d'éviter l'attaque des oasis. Mais, en agissant ainsi, le général sentait que son opération eût été incomplète. Les Beni-Guil au-aient prétendu, avec raison, que les Français n'avaient pas osé les attaquer et que dans leurs Ksours ils

étaient entièrement à l'abri de nos coups. Il prévoyait qu'en quittant Mengoub, il serait suivi de plus ou moins loin par des cavaliers ennemis ; ceux-ci ne manqueraient pas de faire courir le bruit qu'ils l'avaient ramené jusqu'à notre frontière, peut-être même jusqu'au Tell. N'était-il pas à craindre que le résultat moral du combat de l'Oued-Guir ne fût complétement détruit ? D'un côté, on peut le supposer, le général de Wimpffen, qui avait vu les habitants des Ksours de Bou-Kaïs et de Kenadja se rendre à son approche, avait quelque espoir de voir venir à lui de la même manière ceux d'Aïn-Chaïr. Il se porta donc sur Aksar, prescrivant au colonel de Lajaille de venir l'y rejoindre.

Arrivé près d'Aïn-Chaïr, il entra en pourparlers avec les habitants, mais ceux-ci se contentèrent de l'injurier, en affirmant qu'ils ne se rendraient sous aucun prétexte. Avant de se décider sur le parti à prendre pour l'attaque ou pour la retraite, il crut devoir faire une reconnaissance de l'oasis et du ksar, et, dans ce but, se rapprocha de la ville autant que possible ; les habitants firent feu sur nos troupes. Pour les intimider et faciliter ses opérations, il fit placer son artillerie dans une position convenable et tirer sur les points de la ville où paraissaient les plus nombreux rassemblements. Il remarqua qu'il n'y avait pas de fossés en avant des murs et qu'un certain nombre d'hommes entraient et sortaient pour se rendre dans les oasis. Il en conclut qu'il y avait de ce côté un certain nombre de portes qui pourraient lui faciliter l'entrée de la place.

Dès que les batteries eurent cessé leur feu, il fit à la place une nouvelle sommation, mais inutilement. Ayant été rejoint dans la matinée du lendemain par la colonne de Lajaille qui lui amenait quatre cents zouaves, il pensa qu'il avait chance de s'emparer de la ville et que ses troupes finiraient par entrer par une des portes communiquant avec l'oasis. Toutefois, afin de pouvoir se retirer sans trop de pertes, en cas d'échec, il ne donna le signal de l'attaque que trois heures avant le coucher du soleil. N'ayant pas l'espoir, avec les cent cinquante obus qui lui restaient, de faire brèche dans la muraille, il prescrivit de tirer, comme la veille, cent coups où l'on remarquait des groupes formés. Puis, ses dispositions prises, il lança ses colonnes. Les habitants peu nombreux restés dans l'oasis furent culbutés. Mais on ne put reconnaître l'emplacement des portes qui sont probablement en petit nombre et dérobées aux vues de l'extérieur. Par suite, au moment du coucher du soleil, les troupes se retirèrent sans être inquiétées. Mais l'artillerie et peut-être la mousqueterie dont les projectiles traversaient, dit-on, sur plusieurs points la partie la plus élevée de la muraille, firent éprouver à l'ennemi des pertes sensibles. L'effroi de la ville fut tel que, dans la crainte d'une nouvelle attaque, les chefs vinrent, le lendemain matin, traiter avec le général de Wimpffen. Ils lui présentèrent les deux chevaux de soumission et lui apportèrent cent sacs d'orge qu'il demandait. Ils s'engagèrent à rester avec nous dans de bons rapports.

Certainement, on peut admettre qu'en attaquant

l'oasis, le général de Wimpffen avait peu de chances de réussir. Le succès, qui est le but qu'on se propose naturellement, a prouvé que ce dernier avait raison.

En résumé, les opérations du général de Wimpffen ont complétement réussi; mieux, pour mon compte, que je n'osais l'espérer.

Quelques officiers, dans des lettres particulières, ont prétendu que ce général, après la prise d'Aïn-Chaïr, manquait de munitions. Le fait est inexact. Le colonel de Lajaille lui apportait dix-huit jours de vivres. Il avait encore toutes ses réserves de cartouches. Il n'avait plus, il est vrai, que quarante obus, mais l'exiguïté de ces ressources en artillerie n'avait plus aucun inconvénient dans la position où il se trouvait. Avec ses deux mille hommes d'infanterie d'élite et ses dix-huit escadrons, il était sûr, dans le pays de plaine qu'il avait à parcourir, de vaincre toutes les résistances qui pourraient se présenter.

De ce que cette opération a réussi, peut-on conclure que désormais nous n'aurons rien à redouter de ces populations marocaines? Ce serait aller beaucoup trop loin, et ne pas connaître la mobilité d'esprit de ces populations que des circonstances imprévues font changer subitement d'un jour à l'autre. Mais il me semble très-probable que, pour quelques mois du moins, les Douï-Menia, qui entraînent avec eux les Ouled-Djerir et les Amour, éviteront de fournir aux Ouled-Sidi-Cheik les contingents sur lesquels ceux-ci pouvaient compter avant l'expédition. S'il en est ainsi, ces derniers seront dans l'impossibilité de présenter des

forces aussi nombreuses que l'année dernière, c'est-à-dire trois mille à quatre mille combattants. Mais nous pouvons moins compter, ce me semble, sur les Beni-Guil, qui ont été moins frappés par nous. Il serait donc possible que nos tribus des hauts plateaux fussent encore assaillies par quelques bandes de deux à trois mille cavaliers, provenant soit des Beni-Guil, soit des Ouled-Sidi-Cheik qui peuvent gagner les hauts plateaux sans traverser le pays des Douï-Menia. Certainement, ces incursions sont toujours très-fâcheuses, mais il faut reconnaître qu'elles ont beaucoup moins d'importance pour nos populations que si elles étaient composées de gros contingents.

Si les Douï-Menia et leurs alliés tiennent leurs promesses, les goums des Hamyans, auxquels peuvent se joindre les cavaliers de quelques autres tribus, sont certainement hors d'état de tenter des coups de main contre les populations et les troupeaux de ces Beni-Guil.

L'expédition du général de Wimpffen a eu, sous le rapport militaire, un avantage réel, celui de faire connaître exactement les points où l'on peut atteindre les intérêts de ces populations marocaines.

Si, plus tard, on était forcé de faire un effort sur les Beni-Guil, la colonne expéditionnaire devrait être organisée de manière à enlever le ksar d'Aïn-Chaïr, c'est-à-dire être moins forte en cavalerie que la colonne du général de Wimpffen, mais avoir une force plus considérable en infanterie, et surtout un petit équipage de pièces de 12, de manière à renverser facilement la muraille.

La colonne que nous pourrions être obligés un jour de diriger sur Figuig devrait être composée de la même manière. On sait aujourd'hui que pour se rendre soit à Figuig, soit à Aïn-Chaïr, on a à parcourir un pays de plaine qui permet aux pièces de 12 de passer partout sans difficultés sérieuses. Enfin, si l'on veut atteindre les Douï-Menia, on connaît le pays où ils ont leurs approvisionnements, et l'on sait qu'avec une colonne de trois mille hommes d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie seulement, on sera à même d'enlever les positions défensives que le pays présente.

Je suis, etc.

Le gouverneur général,
MARÉCHAL DE MAC-MAHON.

Immédiatement après mon arrivée à Oran, le 13 mai 1870, j'écrivis à un de mes meilleurs amis, occupant une belle position à Paris, quelques lettres que l'on trouvera à la note A.

Je revins à Oran très-heureux des résultats que j'avais obtenus, très-fier des succès de mon petit corps d'armée et croyant qu'il ne viendrait à la pensée de personne de contester le mérite de ce que j'avais exécuté. Il n'en était rien. Un ou deux journaux de Paris, renseignés faussement par des hommes contre lesquels j'avais été forcé de sévir, blâmèrent mes opérations et obtinrent, même en haut lieu, le crédit que Figaro déclare être un résultat certain de la calomnie

En vain, les officiers de tous les corps sous mes ordres envoyèrent les protestations les plus énergiques. En vain le maréchal de Mac-Mahon adressa le rapport qu'on a lu plus haut, ni mon état-major qui m'avait entouré et secondé, ni moi, n'obtînmes la moindre marque de satisfaction. Je fus froissé de ce déni de justice de la part d'un souverain qui donnait si facilement à son entourage des récompenses hors de toute proportion avec les services rendus, mais je ne formulai aucune plainte.

Les 9 et 13 juillet, j'adressai encore à l'ami intime que j'avais à Paris deux lettres qu'on trouvera à la note B.

Un mot encore sur cette expédition de l'Oued-Guir. Je terminai cette expédition du sud dans la première quinzaine de mai; je rentrai à Oran le 13. Quelques jours plus tard arrivèrent les otages des Douï-Menia, et je commençai à entrer avec eux en de très-bons rapports qui devaient en faire de sérieux alliés. Jusqu'alors ces braves gens ne connaissaient que leurs vastes plaines, leurs fleuves aux eaux fertilisantes comme le Nil, l'immensité du désert avec ses sables mouvants; ils n'avaient d'autre industrie que l'élevage de leurs troupeaux, d'autre commerce que l'échange des céréales. Leurs armes consistaient en fusils des formes les plus anciennes. Je leur fis montrer tout ce que la civilisation avait créé, et leur fis comprendre qu'il était un autre bien-être que celui dont ils jouissaient. Je les fis embarquer dans la rade de Mers-el-Kébir, pour se rendre à bord de notre flotte

cuirassée qui venait d'y arriver. Ils n'avaient jamais navigué, jamais vu la mer. Ils se recommandèrent à Dieu. Le tir de nos grosses pièces, le bruit de la vapeur faisant mouvoir instantanément nos vaisseaux, les remplirent d'un étonnement immense. Ils visitèrent nos bâtiments, virent fonctionner le *Djinn* puissant à la voix duquel s'ébranlaient ces masses. Ils ne pouvaient comprendre comment on les faisait reculer et avancer aussi facilement. Je leur fis voir nos dépôts d'armes, de munitions. Ils ne se rendaient pas compte de la nécessité d'aussi nombreux approvisionnements. Hélas! le temps n'était pas éloigné où un imprévoyant gouvernement allait vider ces arsenaux pour les envoyer aux bords du Rhin. Les otages des Douï-Menia assistèrent aux exercices de l'artillerie et de l'infanterie, et leur esprit ne tarda pas à s'imprégner d'une haute idée de notre puissance militaire. Ils comprirent qu'ils avaient tout intérêt à rester nos amis. J'ordonnai qu'on leur montrât nos écoles, nos hôpitaux, tous nos établissements. Lorsque je les vis bien pénétrés de notre puissance, je songeai à les renvoyer chez eux sans les avoir fatigués d'une trop longue captivité. Ils me quittèrent dans les premiers jours de juin, étonnés et charmés tout à la fois de notre hospitalité courtoise, ravis des quelques cadeaux que je leur fis remettre. Au moment de leur départ, prêts à recouvrer leur liberté, ils protestèrent qu'ils resteraient les alliés fidèles de la France, et qu'ils sauraient au besoin combattre et chasser de chez eux nos ennemis.

J'avoue que je doutais un peu de leur bonne foi. Et

cependant, je suis porté à croire qu'on leur doit la tranquillité dont a joui jusqu'au jour où j'écris le sud de notre colonie, à la frontière du Maroc. On trouvera à la note C une lettre qui m'est arrivée à Stuttgard au mois de novembre, lettre écrite par eux et qui ne me permet pas de douter de ce que je viens d'avancer.

A cette même époque, je fis placer à la tête de tribus considérables, mais indisciplinées et vagabondes, un cousin de Si-Hamza-ben-Kaddour et son adversaire. C'était l'homme le plus capable de commander ces nomades et surtout de leur donner une certaine cohésion, et cela, par sa position religieuse, son intelligence et sa bravoure.

Les travaux d'ordre et de sécurité pour le pays, ainsi que ceux relatifs à la colonisation, m'occupèrent pendant le mois de juin, au point de détourner mon attention des événements qui surgissaient en Europe.

Cependant, je ne tardai pas à être sérieusement inquiet en apprenant que la guerre allait éclater avec la Prusse. J'entrevis une lutte terrible. Je connaissais l'état de notre armée et celui des armées allemandes. Cela me donna des craintes à tel point que je m'en ouvris à plusieurs des officiers de mon état-major. Loin de partager mes préoccupations, ces derniers ne rêvaient que victoires et conquêtes.

Mais avant de continuer à parler de moi, je vais jeter un coup d'œil rapide sur les causes réelles de notre lutte fatale avec la Prusse.

LIVRE II

Causes de la guerre de 1870. — Influence fâcheuse de l'expédition du Mexique sur la situation de la France, sur ses finances, sur ses armées. — Paroles de l'Empereur au sujet de cette guerre. — Calculs erronés de M. Rouher. — Coup d'œil sur l'armée française en 1866. — Son armement, son recrutement, ses cadres. — Quelques mots sur les principaux personnages destinés à jouer un grand rôle dans la guerre de 1870. — Napoléon III. — Le prince Napoléon. — Le maréchal Randon. — Le maréchal Niel. — Le maréchal Lebœuf. — Les généraux Lebrun et Jarras. — Le roi Guillaume. — Le comte de Bismark. — Le général de Moltke. — Le général de Roon. — Coup d'œil sur l'armée allemande. — Napoléon III et M. de Bismark, de 1859 à 1870.

On a souvent dit avec raison que le premier Empire avait décliné à dater de l'injuste guerre d'Espagne. Plus d'un homme perspicace a prévu que l'expédition du Mexique marquerait de même le déclin du second Empire.

Le Mexique, en effet, a joué dans les destinées du règne de Napoléon III, malgré les succès de l'armée française dans le nouveau monde, un rôle peut-être

encore plus funeste que l'Espagne dans les destinées de Napoléon Ier.

Cette guerre, en raison de ce que l'on n'osait demander au Corps législatif de nouveaux crédits, a contraint le gouvernement à prodiguer les réserves de nos arsenaux, de nos magasins et à n'y rien reconstituer. En outre, et pour se créer des ressources, les effectifs des corps furent réduits d'une manière si déplorable qu'en 1866, on était dans l'impossibilité de rassembler une armée de cent mille hommes sur notre frontière du nord-est.

Cette entreprise malheureuse a eu pour cause une spéculation honteuse de certains personnages, le désir d'une jeune et religieuse Impératrice de voir dans ces contrées le clergé reprendre sa prépondérance, et enfin, de la part de l'Empereur, assure-t-on, la pensée de constituer au Mexique un peuple, un empire latin pouvant former une digue à opposer au développement d'une trop puissante République anglo-saxonne. On n'avait point osé soutenir ouvertement les États-Unis du Sud contre ceux du Nord, mais avant de voir les premiers écrasés et rentrés dans l'Union, on espérait pouvoir fonder une puissance qui empêcherait cette vaste et envahissante Confédération de s'emparer des côtes de l'Amérique septentrionale baignées par le grand Océan, elle qui possédait déjà la plus grande partie des rives de l'océan Atlantique. On paraissait, à cette époque, prévoir que cette République ainsi développée, maîtresse, sur les deux mers, de vastes côtes par lesquelles se fait le commerce du monde,

serait un jour en état, au moyen d'une alliance avec la Russie, de dominer toutes les autres nations du globe. Du moins, ce sont là les conclusions qui se formulaient, lorsque se discutait le plus ou moins d'opportunité de cette aventureuse expédition. En 1862, à Vichy, comme je faisais observer à l'Empereur combien en France on se montrait hostile à une guerre dans le nouveau monde, Sa Majesté me répondit : — « L'importance de cette guerre n'est point comprise; mais, un jour on me rendra justice; elle sera une des plus importantes, des plus utiles et des plus glorieuses de mon règne. »

Cependant, à peine la guerre commencée, l'Espagne, puis l'Angleterre, chacune pour des raisons politiques que nous n'avons pas à apprécier ici, refusèrent de continuer la lutte. Ce refus était de nature à faire présager que nous rencontrerions des causes d'insuccès d'autant plus sérieuses, que ces deux Puissances, en se retirant, nous laissaient seuls aux prises avec toutes les difficultés. Il était encore temps pour nous de faire alors une paix à peu près satisfaisante, mais le pouvoir, la presse impériale s'étaient trop élevés contre Juarez. D'ailleurs, l'intérêt de certains hommes alors tout-puissants, ainsi que les autres motifs dont il a été question plus haut, nous entraînèrent à la continuation d'une guerre où nos ressources allaient s'épuiser, et où nous devions perdre un peu de notre honneur par l'abandon volontaire d'un prince honnête, savant, chevaleresque, quoique nullement à la hauteur de sa mission. Une conséquence plus grave encore fut de

laisser la France presque désarmée, devant un voisin habile, rusé, se rendant compte de nos fautes, de notre impuissance et se préparant d'abord à nous jouer, puis à nous écraser.

Cette guerre, d'une durée trop longue, eut pour résultat une retraite précipitée, la perte de tous nos chevaux, de toutes nos voitures d'approvisionnements de guerre, d'habillements, de vivres laissés sur la terre du nouveau monde. Elle coûta à la France :

Environ 1 milliard 300 millions;

Elle nous amena en outre une diminution telle dans nos effectifs, qu'en 1866 nous ne pouvions pas réunir une armée un peu considérable prête à entrer en campagne;

Enfin elle causa l'épuisement des approvisionnements dans nos magasins et la ruine d'un matériel trop prodigué.

Et qu'on ne vienne pas objecter l'assertion erronée de M. Rouher, disant en plein Corps législatif : que la guerre du Mexique n'avait pas coûté à la France plus de 300 millions; je répondrais par les chiffres mêmes des budgets; je dirai à ceux qui sont tentés d'accepter les données du premier ministre :

Sans doute, M. Rouher, jouant sur les mots avec une apparence de vérité, a pu prétendre que la guerre du Mexique n'a pas coûté plus de 300 millions si l'on a égard *seulement* aux sommes dépensées en dehors du budget ordinaire ; mais, pendant plusieurs années, les sommes du budget ordinaire, votées pour le ministère de la guerre (personnel et matériel), ont, en

majeure partie, été absorbées pour satisfaire à toutes les exigences des troupes envoyées dans le nouveau monde.

Il en est résulté qu'aucune amélioration n'était tentée dans l'armement de nos diverses troupes et que notre infanterie était encore, à l'époque de la guerre de la Prusse contre l'Autriche, armée du fusil se chargeant par la bouche. Quant à l'artillerie de nos voisins, on la critiquait, on la considérait comme ne présentant pas un sérieux progrès, et l'on était heureux de trouver ainsi un spécieux prétexte pour éviter les dépenses considérables qu'aurait entraînées la transformation de nos bouches à feu. D'ailleurs, on était fort aise de faire croire à Sa Majesté que le système d'artillerie auquel elle avait donné la main ne pouvait être surpassé.

Cette situation déplorable paraît du reste avoir peu frappé l'Empereur, et l'on répandait à cette époque dans l'armée des instructions ayant pour but de prouver aux officiers et aux soldats que, grâce à leur intelligence, à leur initiative, et en recourant à des charges à la baïonnette, nous serions suffisamment en mesure de vaincre. Le souverain était resté si étranger à notre état militaire, qu'il se montra stupéfait lorsque, en 1866, l'un de nos jeunes divisionnaires, ayant sous ses ordres deux régiments d'artillerie, lui écrivit directement que ces corps n'étaient pas capables de fournir quatre batteries à l'armée.

Quant aux arsenaux, ils étaient veufs de presque tous les objets nécessaires aux besoins des troupes, et

on dut, en 1867, dépenser des centaines de millions pour les reconstituer. Encore, n'eut-on que des approvisionnements fort incomplets, ainsi qu'il fallut bien le constater lorsque nous dûmes opérer en 1870.

Il reste à mentionner, après ce que je viens d'exposer, la constitution faite à l'armée française par la loi de 1855. Cette loi avait façonné tous les soldats et les sous-officiers au remplacement. Elle ne tendait à rien moins qu'à encombrer les rangs de gens sans état, sans instruction et sans la moindre éducation, à en éloigner cette jeunesse qui, auparavant, n'hésitait pas à venir chercher, sous les drapeaux, une honorable carrière. De vieux sous-officiers remplissaient les cadres, et les jeunes gens de bonne famille, assez capables, se voyant fourvoyés dans l'armée, étaient réduits à user de tous les moyens pour en sortir le plus promptement possible, afin de rentrer dans la vie civile.

Les sources où l'on puisait jadis, en dehors des écoles, des officiers distingués qui n'avaient jamais manqué dans nos pays gaulois, se trouvaient en quelque sorte taries. Les officiers et les sous-officiers dans le rang, vieux pour la guerre, bons en garnison, cherchant à faire leur devoir en marche et au combat, étaient trop souvent incapables d'embrasser ces mille détails qui, dans les haltes, les heures de repos, assurent la santé du soldat. Les chefs ne pensaient qu'à s'occuper d'eux-mêmes, à puiser dans un repos réparateur, dans des soins personnels, les forces nécessaires pour les exigences du lendemain. On comprendra ce

qu'il y avait de grave dans cette situation qui n'existait pas avant la loi de 1855, grâce à de plus jeunes éléments, dont la majorité n'en était encore qu'à son premier congé. Mais ce qu'il y avait de plus funeste dans cette organisation, c'est que toute la partie éclairée, libérale, travailleuse du pays se tenait de plus en plus éloignée du service militaire. On était obligé de remédier à l'ignorance des cadres par l'envoi d'un nombre plus considérable de jeunes gens dans les écoles militaires. La nation se trouvait réduite ainsi à confier sa suprématie dans le monde et sa sécurité intérieure à la plus infime partie d'elle-même, généralement à la moins capable. Elle ne tarda pas à voir disparaître, grâce à ce système, ses plus belles aptitudes militaires. Le pouvoir, lui, trouvait à cela certains avantages : celui, par exemple, d'une caisse dite d'exonérations qui lui fournit jusqu'à 180 millions. Mais quel dur réveil devait être réservé à notre malheureux pays !

Après avoir exposé la situation de notre armée et de nos ressources militaires, un peu améliorées par des centaines de millions, mais encore bien insuffisantes, je crois devoir mettre en relief les principaux personnages dont l'action fut plus ou moins décisive sur une guerre qui allait amener la ruine de la France, son morcellement partiel, et assurer à la Prusse la domination sur tous les États allemands.

Le premier qui se présente sous la plume, est naturellement l'empereur Napoléon III qui a été longtemps

considéré comme un profond politique, apte à bien diriger notre pays dans ses rapports avec les autres puissances.

Était-il, à ses débuts, à la hauteur de ce rôle, ou ses premiers ministres et ses conseillers, les Mocquart, les Billaud, ont-ils contribué à l'élever dans l'opinion publique? Les circonstances et les hommes ont-ils été plus facilement dominés dans la première moitié de son règne? Je laisse à la postérité le soin de juger ces questions. Je dirai que l'Empereur avait l'abord facile, le regard doux et intelligent. Il écoutait beaucoup et parlait peu. Il a peut-être trop écrit, contrairement à ce que faisait le roi Louis-Philippe qui parlait beaucoup et écrivait rarement. Comme commandant d'armée, l'Empereur s'est toujours montré médiocre. Plus d'une fois ses instructions ont mis dans le plus grand embarras, en Crimée, nos commandants en chef. La guerre d'Italie a été heureuse malgré des mesures insuffisantes, des combinaisons plus ou moins hasardeuses. Notre succès est resté incomplet, par suite d'une menace de concentration des forces allemandes sur le Rhin et de l'impossibilité de constituer assez rapidement, au maréchal Pélissier, une armée capable d'arrêter l'Europe centrale ou de la combattre. Le temps d'arrêt imposé à l'Italie dans sa prise de possession de la Vénétie, lorsqu'elle nous donnait deux de ses provinces, devait amener entre ce pays et la Prusse une alliance mettant le roi Victor-Emmanuel dans l'impossibilité de nous accorder, pour la guerre actuelle, d'aütre preuve de sympahtie que celle de

laisser Garibaldi et ses fils combattre en faveur de la République française. Ajoutons encore que l'on ne sut ni empêcher ni approuver l'annexion successive des divers petits États de l'Italie au Piémont, puisque notre acquiescement ne fut pas donné sans tiraillements diplomatiques et sans de nombreuses marques de mauvaise volonté. La lutte à l'égard du Pape prouva en outre que nous cédions encore là au désir d'offrir une satisfaction au clergé français, et à la dévotion de l'Impératrice qui croyait assurer ainsi l'avenir de sa race. En présence de la situation de l'Europe, n'aurait-il pas été plus politique d'accorder au gouvernement italien, à des conditions peut-être plus avantageuses pour le Pape, ce que nous avons dû laisser exécuter, malgré nous, dans un moment de détresse?

L'expédition de Chine, entreprise de concert avec l'Angleterre, n'a pas été sans gloire. Nous avons pris possession d'une belle et riche colonie, la Cochinchine. Mais ensuite est venue la guerre du Mexique. Elle s'est faite dans des conditions désastreuses qu'on n'a pas su prévoir. Enfin s'est produite la complication de 1870, amenant une lutte qu'on aurait encore pu retarder, si souverain, ministres et conseillers n'avaient voulu venger l'orgueil, plusieurs fois froissé, du souverain, battu moralement; si enfin, dans la dernière période, les uns et les autres avaient été assez intelligents pour se rendre compte de nos ressources; assez patriotes et assez honnêtes pour éclairer le souverain au lieu de chercher à lui plaire et à le flatter.

La conclusion de ce que je viens de dire est que

Napoléon III, dans la deuxième partie de son règne, à des facultés amoindries par bien des causes, joignait la conviction d'une supériorité incontestable à l'égard des hommes d'État de la Prusse, et ne doutait pas qu'il trouverait dans son *génie militaire* les moyens de vaincre une nation depuis longtemps façonnée au métier des armes et préparée à cette guerre.

Il n'eut point l'heureuse fortune d'avoir des ministres sachant le désabuser. Presque tous, vaniteux et incapables, ne surent que précipiter la catastrophe qui devait chasser sa dynastie du trône, amoindrir et ruiner pour longtemps notre malheureuse patrie.

Le prince Napoléon-Jérôme rappelle beaucoup par son physique son oncle Napoléon Ier, mais sa taille est plus haute et plus forte. Il a le front large, la figure caractérisée, le regard perçant et plein de sagacité, la bouche dédaigneuse, l'abord plutôt froid que sympathique, la parole d'un tribun, un peu sourde, mais accentuée comme un bruit d'orage. On a beaucoup parlé de ce prince et presque toujours avec passion, le plus souvent avec malveillance. On lui reproche son manque de courage; il s'est montré brave à la bataille de l'Alma et a été au milieu de ses troupes aux moments les plus dangereux. S'il n'est pas resté en Crimée, il est probable que ce n'est point à cause des dangers à courir, mais parce que son esprit critique lui rendait insupportable son séjour à l'armée, en présence de mesures lentes et trop souvent indécises. Ce prince a le don d'assimilation

poussé à une limite extrême. Les questions relatives à la marine, à la guerre, aux finances, à l'administration, à l'économie politique lui sont familières. Il a les idées libérales en théorie. Il étonne ses auditeurs, presque toujours des gens d'élite, par ses brillants et vigoureux aperçus, et cependant, il n'a jamais eu une sérieuse influence dans les conseils de son cousin. Chaque manifestation de sa part, généralement critiquée ou médiocrement accueillie, était suivie d'un long voyage à l'une des extrémités des mers, comme pour faire oublier cet acte de vitalité. On se demande s'il fuyait en présence des obstacles, au lieu de chercher à les surmonter. On assure qu'à Metz, il a prédit à l'Empereur sa défaite, puis, qu'en philosophe pratique, en homme de précaution, il est parti ayant hâte de mettre à l'abri sa fortune personnelle. Sa femme est restée à Paris, jusqu'à ce que sa position y fût devenue impossible; elle s'est retirée lentement et avec la dignité que comportaient son rang et le sang d'une race pleine de courage. Elle est restée insensible aux dépêches de son mari qui l'engageait à quitter la France, l'en suppliait, et même le lui ordonnait.

Le maréchal Randon, qui avait poussé le dévouement à son souverain jusqu'à mettre la France dans l'impossibilité de parer à la moindre éventualité européenne en 1866, en vidant nos arsenaux pour satisfaire aux besoins de la guerre du Mexique, paya sa complaisance d'une sorte de disgrâce. Ce ministre, travailleur infatigable, bon administrateur, nullement

homme de guerre, se retira sans se plaindre. Il avait dû son bâton de maréchal à la bonne et intelligente direction donnée par lui aux affaires de l'Algérie ; mais il n'eut jamais une sérieuse influence dans les conseils de l'Empereur.

Le maréchal Niel, de l'arme du génie, appelé à remplacer le maréchal Randon, était un militaire énergique et capable. A la fin de la guerre de Crimée, il dirigeait les travaux du siége devant Sébastopol. En Italie, il commanda un corps d'armée, et s'y montra peu façonné aux grandes opérations. Au début de cette campagne, il conseillait au roi Victor-Emmanuel de porter son armée, alors à Alexandrie, en arrière de la Doria, afin de mieux couvrir Turin. Le maréchal Canrobert prétendit que la position offensive convenait mieux et que le moindre pantalon rouge, vu sur le Tanaro, arrêterait les Autrichiens, ce qui eut lieu.

Le nouveau ministre envisagea promptement, bien et avec sang-froid la malheureuse situation de notre état militaire. Il se mit courageusement à l'œuvre pour y remédier, sans cependant laisser voir les fautes commises. Les arsenaux reçurent des approvisionnements de toute nature ; l'institution de la garde mobile fut créée; mais en présence de l'énorme budget de la guerre, il n'osa demander les sommes considérables dont il avait besoin, et l'organisation de la mobile, particulièrement, resta à l'état d'embryon. Il commençait à se faire apprécier par la Chambre, sa parole claire et

persuasive lui permettait de tout obtenir et de faire beaucoup pour l'armée et pour le pays, lorsque la mort vint le frapper.

Sa perte fut un malheur.

Le général Lebœuf, aide de camp de l'Empereur, comme l'avait été le général Niel, lui succéda. Cet officier d'artillerie capable, vigoureux, connaissant bien toutes les parties de son service, obtint, en prenant le ministère, le bâton de maréchal. Il paraît avoir trop ignoré les détails sans lesquels des armées ne peuvent rapidement se concentrer, marcher et combattre. Il s'en rapporta trop aux situations présentées par les divers services, à l'assurance qui lui fut donnée d'une prompte exécution. Il ne trouva personne pour combattre sa trop grande quiétude au sujet des moyens mis à sa disposition. On peut dire que le maréchal Lebœuf a joué, sous le second Empire, un rôle analogue à celui de M. le prince de Polignac à la fin de la Restauration, au moment où ce dernier remplissait l'intérim du ministre de la guerre. Lorsqu'on demanda au prince de quelles forces on pouvait disposer à Paris, il répondit en montrant des situations d'effectif s'élevant à trente ou quarante mille hommes, tandis que le maréchal Marmont n'eut en réalité que dix à douze mille hommes à opposer aux efforts de l'émeute. Le ministre de 1830 avait présenté au Roi des totaux comprenant les hommes en congé, aux hôpitaux ou indisponibles, les corps de la garde, alors en Normandie ou à des distances de sept à huit jours de marche,

et qui ne pouvaient se concentrer en temps opportun, les chemins de fer n'existant pas à cette époque.

De même, le maréchal Lebœuf, en mettant sous les yeux de l'Empereur le résumé de toutes les ressources de la France, n'a pas su tenir compte des obstacles qui s'opposaient à leur concentration immédiate; c'est ainsi qu'il n'a pu réunir, en temps utile, qu'une armée de deux cent mille hommes à peine, pour lutter contre des forces ennemies plus que triples des nôtres. Les forteresses n'étaient pas armées, on manquait de vivres et de munitions dès le commencement de la guerre et sans être sorti du territoire français. (Voir la note D.)

A ces portraits, esquissés rapidement, j'ajouterai quelques mots concernant deux hommes placés sur le second plan et qui, cependant, ont joué un rôle actif auprès de l'Empereur, MM. les généraux de division Lebrun et Jarras. Tous deux, dit-on, se montrèrent ardents pour la guerre, et tous deux furent nommés aides-majors généraux des armées. Le premier s'est occupé particulièrement des effectifs de nos troupes et de nos ressources; le second, directeur du dépôt de la guerre, du service topographique et des renseignements militaires. Si l'on en juge par ce qui est advenu, ils ne surent pas éclairer leur souverain, tant sur la situation de la France que sur celle de la Prusse et des États allemands.

Ainsi donc, parmi ces sommités, pas la plus petite monnaie d'un Moltke, et dans la partie politique, pas le moindre Bismark.

M. le ministre des affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, eut des velléités de résistance, l'ambassadeur Benedetti se montra disposé à réclamer des avantages sérieux pour la France; mais ils n'eurent pas assez d'influence pour faire prévaloir leurs idées. Le premier quitta son poste sans bruit, avec dignité; le second attendit de nouvelles instructions.

Que l'on me permette maintenant quelques appréciations qui me sont personnelles, sur les trois personnages considérables qui, par leur haute intelligence, ont su donner à la Prusse une première place dans le monde.

Nous voyons d'abord le roi Guillaume, encore plus convaincu que ses sujets de la suprématie que la Prusse doit exercer sur l'Allemagne, tendre vers ce but sans se laisser arrêter par une opposition violente et trop souvent inconsciente des mesures qui pouvaient concourir à l'œuvre capitale de son règne. Chacun de ses pas est marqué par un succès et une augmentation d'influence sur les États allemands, habitués à graviter autour de l'Autriche. Il enlève, avec le concours de cette puissance, une partie du territoire appartenant au Danemark et sait l'adjoindre à son royaume. Il enserre, grâce à une habile alliance avec l'Italie, l'Autriche, et sait la vaincre de manière à la chasser d'une confédération dont il devient le seul maître. Il s'adjuge un royaume, des principautés, des villes libres, sans que personne ose s'y opposer. Il étend son action sur toute l'Allemagne, prépare partout les peuples à une guerre avec la France qu'il veut abattre, et lorsqu'il

voit ce noble pays, mal dirigé et mal préparé, lui demandant raison d'un développement qui l'inquiète, il a si bien tout prévu qu'il le surprend, écrase ses armées et ajoute ainsi une nouvelle et plus brillante gloire à sa personne et à sa nation.

Il en arrive à son but, et l'Allemagne, rangée sous les drapeaux de la Prusse, se venge de nos guerres du premier Empire sur le second, et nous enlève cette suprématie militaire jusqu'à ce jour incontestable dont nous étions si fiers. Enfin, on voit le roi Guillaume, par une marche progressive et sûre, porter la main sur cette couronne de Charlemagne que nos affreux revers viennent de laisser tomber sur sa tête.

Ce souverain capable est d'une énergie telle que, malgré son grand âge, il méprise tous les dangers et surmonte les plus grandes fatigues. Il possède, en outre, une qualité qui fait les grands princes, et qu'avait Louis XIV, celle de savoir choisir les hommes aptes à l'aider dans sa mission. Il les grandit, il veille à ce qu'aucun obstacle ne vienne entraver leurs actes. Il les encourage, leur accorde les louanges qu'ils méritent et leur laisse entière la part de gloire qui doit leur revenir, bien supérieur en cela, comme en toute autre chose, au souverain entre les mains duquel étaient nos destinées.

Le comte, aujourd'hui prince de Bismark, commença, ainsi que tout Prussien, par entrer dans l'armée où il servit à titre de volontaire d'infanterie. En 1847, admis à la Diète, il s'y fit remarquer par une grande

hardiesse dans ses discours, attaquant démocrates et constitutionnels. En 1851, il embrassa la carrière diplomatique et fut envoyé à Francfort, puis à Saint-Pétersbourg, puis à Paris où il devint l'ami intime et peu sincère du souverain de la France. Il sut capter la confiance de Napoléon III. La fertilité de son esprit, sa mobilité l'amenèrent, sans engager en rien son gouvernement, à faire miroiter aux yeux de notre souverain le prisme flatteur de combinaisons capables de satisfaire l'ambition des deux peuples. Il sut si bien flatter et tromper Napoléon III, et entrer dans ses vues, que ce dernier laissa faire l'alliance de la Prusse avec l'Italie. En 1866, les succès obtenus furent si rapides, l'impuissance de la France était si grande, à cette époque, que notre politique se mit, pour les conséquences qui en résultèrent, à la remorque de celle de M. de Bismark. Faut-il dire qu'à sa qualité de diplomate sans rival, cet homme célèbre ajoute tous les avantages physiques ? Taille élevée et bien proportionnée, front large et haut, regard clair, bienveillant, quand il le veut, ou froid et dédaigneux, souvent impénétrable. Il a la parole facile, élégante, même dans les langues étrangères. Chaque mot qu'il prononce semble avoir été choisi avec soin comme le meilleur pour atteindre sans effort l'effet qu'il se propose. Le comte, que j'ai vu deux fois, dans deux circonstances critiques, résume pour moi l'homme le plus séduisant t le plus dangereux qui se puisse rencontrer. Aussi inflexible que le général de Moltke, il sait s'engager ou se retirer à volonté, se montrer conciliant ou raide,

faire passer de l'espérance au désespoir, et deviner, dans les alternatives qui en sont les conséquences, tout ce qu'il peut exiger de ses adversaires. Joignez à tout cela l'audace qui ne s'étonne, ne s'effraie de rien et qui le porte souvent à publier, sans ménagements, le but qu'il veut atteindre, tant son esprit perspicace sait calculer les moyens propres à y arriver. C'est avec cette sûreté de coup d'œil qu'il soutint, malgré une opposition émotionnant toute l'Europe, les modifications propres à augmenter l'action militaire de l'armée prussienne. Il déclarait en plein parlement que l'Europe était un malade qu'il fallait savoir traiter par le fer et le feu ; c'est ce qu'il a fait pour le Danemark, pour l'Autriche, et aujourd'hui pour la France, qui ont été successivement forcés d'abandonner argent, influence et territoire au profit de la Prusse.

M. de Moltke, âgé de soixante-douze ans, est resté d'une activité extrême et à la hauteur des travaux qu'exige sa position de chef d'état-major général des armées allemandes. Fils d'un général danois, il fut élevé à l'institut de Copenhague, entra au service de ce pays et quelques années après passa lieutenant dans un régiment prussien. Il eut à ses débuts une carrière lente, et ne devint premier lieutenant d'état-major qu'après dix années de grade d'officier. Ardent au travail, payant volontiers de sa personne, il obtint d'être envoyé en Turquie en 1835, pour organiser l'armée ottomane, et prit part aux luttes qu'eut à soutenir le Sultan contre le pacha d'Égypte. Nommé chef

de bataillon en 1842, il publia, en 1845, un livre sur la campagne russo-turque de 1828 à 1829, ouvrage qui, par ses idées élevées, ses justes appréciations, fixa sur lui l'attention.

A partir de cette époque on le considéra comme un des hommes les plus remarquables de son arme et on le vit marcher plus rapidement aux honneurs.

En 1859 il préparait, dit-on, un plan d'invasion contre la France, et, depuis cette époque, persuadé d'une lutte à venir avec ce pays, il n'a point cessé de réunir tous les matériaux utiles à cette grave entreprise. En 1864, il était chef d'état-major général des armées opérant contre le Danemark. Il fut chargé, en 1866, de déterminer les marches des armées prussiennes contre l'Autriche et contre les États confédérés. Les gens du métier qui ont suivi les mouvements des troupes prussiennes, ou qui ont lu le récit des opérations, ne peuvent trop admirer la hardiesse de conception du chef d'état-major, ainsi que l'habile exécution de ses plans par les deux jeunes princes mis à la tête des troupes.

Le pouvoir de cet homme d'élite s'est chaque jour augmenté et on peut dire que, depuis qu'il occupe sa position élevée, nul officier ne peut entrer, sans son sévère contrôle, dans le corps d'état-major. Il n'y veut que des hommes aptes à remplir toutes les missions qu'il peut avoir à leur confier. Sous cette haute direction, la réputation de ce corps d'état-major, le premier des armées européennes, n'a fait que grandir. M. de Moltke a étudié avec ses officiers les terrains sur les-

quels nos armées pouvaient se rencontrer ; il a toujours été au courant de la véritable situation militaire de la France. Cependant, au moment de la déclaration de guerre, il craignit un instant que toutes ses prévisions ne se réalisassent point et que la France fût prête avant l'Allemagne entière, dont la lenteur était autrefois proverbiale.

Il calcula donc ce que les armées allemandes auraient à exécuter, si nous entrions sur le territoire de la Confédération. Mais, en présence de nos demi-mesures, de nos mauvaises dispositions, cet homme énergique, et qui déteste la France, lança ses armées avec la certitude de la victoire. Je ne suivrai point cet habile stratégiste et non moins remarquable tacticien dans ses opérations contre notre malheureux pays ; je dirai seulement qu'absorbé par ses travaux, par cette réflexion constante qui le conduit à ne rien oublier de ce qui peut faire réussir les armes de la Prusse, il cause peu, a la parole brève et cassante. On dit de lui : « Il sait se taire en sept langues. »

Je l'ai jugé dans nos rapports à Sedan, comme un homme au corps d'acier et à la volonté de fer. Il a la figure maigre, pâle, presque ascétique, ne reflétant d'autre passion que celle du rôle qu'il remplit. Son regard fixe tient de celui de l'oiseau de proie, aigle ou vautour ; de ses lèvres minces ne sort aucune expression inutile ; c'est l'homme qui commande et qui juge.
« Vous n'avez plus de munitions, me dit-il, plus de
» vivres, toute résistance est inutile, si vous ne con-
» cluez de suite, nous vous écraserons. Demain, dès

» l'aurore, nous ouvrirons notre feu. » Il paraissait avoir beaucoup parlé ce jour-là. Je déclare n'avoir eu qu'à me louer personnellement de M. de Moltke. Il n'a eu, à mon égard, que des procédés bienveillants ; mais je le crois intraitable pour arriver à ruiner, à écraser les ennemis de la Prusse. Cet homme nous tient dans ses serres, et s'il ne peut enlever à notre pays son action politique, en faire un vassal du nouvel Empire germanique, il espère, comme le comte de Bismark, le laisser si meurtri, si brisé, qu'il ne puisse de longtemps servir d'appoint aux peuples que l'ambition de la Prusse porterait à prendre les armes pour se défendre.

Je ne connais point le ministre de la guerre, M. le général de Roon, mais il s'est montré un habile organisateur, car rien n'a manqué aux armées allemandes : les vivres, les munitions, l'habillement, la chaussure. Un immense matériel, venu de très-loin, est toujours arrivé à temps et n'a jamais fait défaut. Aucune opération, par conséquent, n'a été entravée, comme chez nous, par le matériel et les approvisionnements.

Voilà en présence de quels hommes se trouvaient ceux auquels étaient confiées les destinées de la France.

Je mettrai maintenant sous les yeux de mes lecteurs, comme contraste à ce que j'ai écrit sur la constitution de l'armée française, ce que dit sur celle de la Prusse

un officier capable, le colonel Stoffel, de l'arme de l'artillerie, dont les rapports publiés récemment semblent avoir été constamment oubliés par le chef de l'État et par son ministre de la guerre. Voici donc quelques fragments des rapports du colonel Stoffel :

« *Service obligatoire.* — Il est inutile d'insister de nouveau (je l'ai fait longuement dans mes rapports de 1866) sur la valeur morale que donnent à l'armée prussienne la présence dans ses rangs de toutes les classes de la nation, et cette conviction qu'armée et landwehr représentent le peuple entier sous les armes. Quels que soient les défauts qu'on puisse trouver à l'organisation militaire de la Prusse, comment ne pas admirer ce peuple qui, ayant compris que pour les États comme pour les individus la première condition est d'exister, a voulu que l'armée fût la première, la plus honorée de toutes les institutions, que tous les citoyens valides participassent aux charges et à l'honneur de défendre le pays ou d'augmenter sa puissance, et que ceux-là fussent par-dessus tout estimés et considérés? A ne parler que des officiers, quel bel exemple ils donnent à toutes les autres classes! Voit-on en Allemagne, comme ailleurs, les privilégiés par la naissance ou par la fortune vivre dans une oisiveté regrettable? Loin de là. Les personnes des plus riches familles, tous les noms illustres servent comme officiers, endurent les travaux et les exigences de la vie militaire, prêchent d'exemple, et, à la vue d'un tel spectacle, on se sent pris d'estime pour ce peuple sérieux et rude, mais on

en vient presque à redouter la force que donnent à son armée de pareilles institutions.

» En France, où l'on ignore si complétement toutes les choses se rapportant aux pays étrangers, on ne se doute même pas de la somme de travail intellectuel dont l'Allemagne du Nord est le théâtre. Les écoles populaires y abondent, et tandis qu'en France le nombre des centres d'activité et de productions intellectuelles se réduit à celui de quelques grandes villes, l'Allemagne du Nord est couverte de pareils foyers de lumières.

. . . .

» Sentiment profond et salutaire que le principe du service militaire obligatoire répand dans l'armée, qui renferme toute la partie virile, toutes les intelligences, toutes les forces vives du pays, et qui se regarde comme la nation en armes; le niveau intellectuel de l'armée plus élevé que dans aucun pays, grâce à une instruction générale plus vaste, répandue dans toutes les classes ; à tous les degrés de la hiérarchie, le sentiment du devoir beaucoup plus développé qu'en France; services spéciaux (compagnies des chemins de fer, compagnies de porteurs de blessés, télégraphie) organisés à demeure, avec le plus grand soin, et sans diminution du nombre des combattants ; feu d'infanterie plus redoutable, grâce au tempérament particulier des Allemands du Nord et aux soins extrêmes apportés à l'instruction du tir; matériel d'artillerie de campagne bien supérieur au nôtre comme justesse, portée et rapidité de tir...

» Il faut le proclamer bien haut, comme une vérité éclatante, l'état-major prussien est le premier de l'Eu-

rope; le nôtre ne saurait lui être comparé. Je n'ai pas cessé d'insister sur ce sujet dans mes premiers rapports de 1866, et d'émettre l'avis qu'il était urgent d'aviser aux moyens d'élever notre corps d'état-major à la hauteur du corps d'état-major prussien... »

Qu'on me permette maintenant d'analyser rapidement les phases diverses par où la question politique et diplomatique passa, de 1866 à 1870, entre la Prusse et nous, ou plutôt entre l'habile homme d'État allemand et le trop faible souverain de la France.

M. de Bismark, ambassadeur en France, après avoir étudié et parfaitement apprécié l'Empereur, après s'être mis au courant de notre situation, une fois premier ministre, pensa à profiter d'une faiblesse dont nous nous rendions peu compte, pour l'exécution des grands projets de son souverain et de ce qu'il appelait la patrie allemande.

Napoléon III, après l'occupation, en 1859, de Nice et de la Savoie, nourrissait la pensée d'obtenir par la force ou par la politique un agrandissement sur le Rhin; il avait là une ambition qui ne pouvait se justifier que par une politique habile, appuyée sur des armées considérables. Le grand diplomate de la Prusse, en présence de la guerre avec l'Autriche, se décida à agir suivant les circonstances, soit à nous abandonner quelques bribes du pays limitrophe au nôtre, soit, s'il y était contraint, à nous faire la guerre, s'il sentait son pays assez fort pour nous vaincre. Il parut donc dans

le principe vouloir marcher suivant les vues de l'Empereur, et en 1865 il aurait, dit-on, fait briller à ses yeux la possibilité d'une entente déshonnête, dont le résultat devait être l'agrandissement de la Prusse, et de la part de cette dernière aucune opposition à la France, s'il lui convenait de s'emparer de la Belgique et du Luxembourg.

L'Empereur, dit-on encore, repoussa cette sorte d'alliance, mais il aurait alors commis la faute de consentir à rester simple spectateur dans la lutte qui allait s'engager. Laisser faire la Prusse, ne point offrir un appui à l'Autriche abattue, ne prendre aucune mesure pour avoir part au gâteau, attendre que l'une des puissances fût devenue prépondérante et que l'autre eût les bras cassés, pour formuler des idées d'agrandissement, n'était-ce pas là une aberration? On prétend que la politique de Napoléon III, dans la lutte des États allemands, était de les regarder se combattre et s'affaiblir pour venir ensuite, à un moment donné, dicter ses volontés souveraines. Il a donc dû croire l'Autriche de beaucoup supérieure à son adversaire pour laisser l'Italie peser d'un si grand poids en faveur de la Prusse.

Lors de la déclaration de guerre en 1866, parut un manifeste impérial disant que nous ne souffririons pas la conquête d'un territoire, amenant la rupture de l'équilibre européen. Quel bon billet a La Châtre dut être cette déclaration pour l'habile comte de Bismark, pour M. de Moltke et pour leur souverain qui savaient

par des officiers, par des attachés militaires à l'ambassade, par des espions couvrant le sol de la France, que notre malheureux pays se trouvait au dépourvu, incapable d'entrer en lutte et, par conséquent, d'inquiéter en rien la Prusse! A mon avis, l'Empereur, en 1866, ne fut pas d'accord avec la Prusse; il eut un instant la pensée de recourir, non pas à une intervention effective en faveur de l'Autriche, mais à une démonstration armée sur les bords du Rhin, lui assurant certains avantages, et ce n'est qu'après avoir acquis la certitude de notre impuissance qu'il renonça à ses desseins. Le facile, le trop complaisant ministre Randon fut sacrifié; un homme plus vigoureux et plus capable le remplaça, et il est à présumer que si le maréchal Niel eût vécu quelques années, on ne se serait pas si inconsidérément lancé dans une guerre aussi sérieuse. Le général Lebœuf, son successeur, ne répondit point à la confiance qu'on lui témoignait; il ne sut que suivre l'impulsion d'un maître froissé dans son orgueil, oublieux de ce qu'il devait savoir de l'étranger et incapable à ce moment de comprendre qu'il poussait sa dynastie et la France dans un abîme.

Mais je ne crois pouvoir mieux faire que de laisser parler l'auteur d'une brochure intitulée : *La Guerre actuelle, ses origines, son caractère, sa fin.*

« Les conditions de la paix le froissèrent (l'Empereur) encore davantage. Surpris, dérouté par des événements qui le rejetaient si loin de ses propres calculs,

avait-il déjà perdu la tête? On serait tenté de le croire.

» A partir de ce moment, on ne voit plus dans sa conduite que de tristes défaillances et des contradictions encore plus étranges. M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères — le seul ministre sérieux et vraiment capable qu'ait eu le second Empire — essayait en vain, tantôt de résister aux exigences de la Prusse, tantôt d'obtenir quelques dédommagements pour la France. Ses projets semblaient d'abord être approuvés au moment où il en exposait les avantages; mais peu après un petit billet lui faisait savoir qu'il eût à y renoncer. Refusait-il quelque chose à la Prusse, ou lui adressait-il une juste réclamation? La Prusse en appelait au maître : refus et demande étaient aussitôt annulés.

» Deux exemples frappants.

» Au lendemain même de la victoire de Sadowa, le baron de Goltz, ambassadeur de Prusse à Paris, s'empressa de se rendre auprès du ministre des affaires étrangères pour lui faire une communication, suivant l'ordre de son gouvernement. La Prusse, disait-il, n'avait fait la guerre que pour détruire la situation excessive de l'Autriche, dont les idées arriérées et la résistance empêchaient tout progrès en Allemagne; elle n'avait, pour elle-même, aucune idée de conquêtes, aucune ambition; elle se proposait seulement de s'adjoindre quelques lambeaux de territoire, dont les populations réunies formaient à peine un total de trois cent à trois cent cinquante mille âmes, dans le but unique de rectifier, sur quelques points, ses frontières,

conformément à la pensée récemment exprimée par l'Empereur lui-même, dans sa lettre du 16 juin 1866. On n'a pas oublié cette fameuse lettre, lue à la tribune par M. Rouher, en réponse à M. Thiers, déjà prophète ce jour-là, qui venait de protester d'avance, — chose étrange, aux applaudissements de toute la Chambre, — contre la politique du gouvernement français encourageant la guerre si ardemment désirée et si laborieusement préparée par la Prusse. On se rappelle aussi, pour le dire en passant, que l'Empereur, tout en déclarant que les frontières de la Prusse étaient mal délimitées et en se montrant ainsi favorable à un remaniement, avait affirmé solennellement, dans cette lettre, que la paix ne serait pas troublée.

» Quoi qu'il en soit, la Prusse désirait un accroissement de territoire, et croyant, même après sa victoire, que le consentement de la France y était nécessaire, elle le faisait demander par son ambassadeur. Le ministre des affaires de France répondit à l'insinuation de M. de Goltz par un refus formel de se prêter aux projets qu'il venait de lui faire connaître. « La Prusse pourrait, disait-il, imposer telles ou telles conditions à l'Autriche directement, remanier la Confédération germanique à son profit, s'y faire personnellement une plus forte et plus grande situation; mais, quant à des accroissements de territoire, dans l'état de voisinage et d'inévitable rivalité de la Prusse et de la France, celle-ci n'y pourrait pas consentir. » Et le ministre maintint énergiquement son refus malgré les instances de l'ambassadeur de Prusse. Mais, en sortant du cabi-

net du ministre, celui-ci court aux Tuileries. Il est reçu par l'Empereur. Que lui dit-il ? Comment s'y prit-il ? Peu importe. Le lendemain, il revenait chez le ministre et lui annonçait, en se frottant les mains, que l'Empereur, bien plus aimable que lui, approuvait que la Prusse s'adjoignît des territoires représentant près de quatre millions d'âmes. Ce fut ainsi que la Prusse, se mettant aussitôt à l'œuvre, put absorber, de complicité avec l'Empereur Napoléon, le royaume de Hanovre, le duché de Nassau, le duché de Brunswick, la moitié du grand-duché de Hesse-Darmstadt, Lauenbourg, Hambourg et les villes Anséatiques, la ville libre de Francfort, etc. En faisant une si grande concession, l'Empereur se flattait certainement d'en tirer profit plus tard : on va voir quelles déceptions il se préparait.

» Voilà le premier fait. Voici le second.

» Toutes ces absorptions de la Prusse se trouvaient consommées ; elles étaient sanctionnées par le traité de Prague, dont les préliminaires de Nicholsbourg avaient posé les bases. Ce traité, qui agrandissait considérablement la Prusse, modifiait singulièrement sa position en Europe et, par suite, celle de la France ; il troublait l'esprit de nos populations, et y provoquait de sérieux mécontentements. Le ministre des affaires étrangères dut appeler sur ce point l'attention de l'Empereur, en lui signalant la nécessité de donner une satisfaction à l'opinion publique. Il lui soumit une Note à adresser au cabinet de Berlin, et qui, en com-

pensation des agrandissements de la Prusse consentis par le gouvernement impérial, demandait pour la France les territoires situés sur la rive gauche du Rhin, en deçà d'une ligne partant de l'angle nord-est de la frontière du Luxembourg pour aboutir à Mayence, et qui marquerait la nouvelle frontière de la France. Ces territoires ne représentaient qu'une bien faible partie de ceux que la Prusse s'était adjugés, et ne comprenaient, à l'exception de Mayence, aucune grande ville ou place forte de premier ordre. Ils appartenaient, partie à la Prusse et partie (plus considérable) à la Bavière. L'évidence des raisons sur lesquelles le ministre appuyait cette réclamation de la France était telle que l'Empereur ne put refuser de la reconnaître. Il autorisa l'envoi de la note.

» La note fut expédiée à M. Benedetti, qui eut mission d'en donner lecture à M. de Bismark, et de se maintenir avec fermeté sur le terrain où elle plaçait la France. Lecture faite, M. de Bismark déclara net qu'une cession de territoire était impossible, en ajoutant que si la demande était maintenue, elle provoquerait inévitablement la guerre entre la France et la Prusse. Il engageait l'ambassadeur à la retirer, afin qu'il n'eût pas même à en parler au roi. M. Benedetti répliqua qu'il avait des ordres formels de son gouvernement, et que, s'il ne convenait pas à M. de Bismark de porter à la connaissance du roi la réclamation de la France, il demanderait une audience à Sa Majesté, lui donnerait lecture de la note, et lui en laisserait une copie, comme j'ai l'ordre, ajouta-t-il en

la déposant sur le bureau du ministre, de vous en laisser une. — Si c'est ainsi, répondit M. de Bismark, je la communiquerai au roi, et je vous ferai connaître demain sa réponse.

» M. Benedetti s'étant présenté le lendemain à l'heure indiquée, M. de Bismark s'empressa de lui dire que, comme il lui avait annoncé d'avance, le roi avait manifesté la plus vive émotion à la lecture de la note, qu'il s'était écrié : « Mais ce sont des coups de canon » dès demain entre la Prusse et la France, si l'Empe» reur persiste dans sa prétention. Déclarez que je ne » peux pas, dans l'état des esprits en Allemagne, céder » un pouce du territoire allemand. » — M. de Bismark ajouta que le roi lui avait donné l'ordre de reproduire, dans la réponse à faire sans délai, son refus catégorique ; et qu'enfin Sa Majesté, voulant que ce refus ne fût pas seulement exprimé dans une note diplomatique, mais que sa volonté personnelle se manifestât, avait décidé que la dépêche en réponse à la note française, au lieu d'être confiée à un attaché des affaires étrangères, serait portée à Paris par un de ses aides de camp qu'il fit appeler sur-le-champ et auquel il donna l'ordre de se tenir prêt à partir le soir même. Cet aide de camp avait été, pendant plusieurs années, attaché militaire à l'ambassade de Prusse à Paris. Il avait, en France, des amis, des parents même; ses conversations y ont confirmé expressément, avec l'extrême irritation du roi à la lecture de la note, les détails et les paroles même que nous venons de rapporter.

» Cette réponse de la Prusse était déjà près d'arriver

à Paris, lorsque M. de Bismark en faisait connaître le contenu à M. Benedetti. Aussitôt après l'avoir reçue, le baron de Goltz se rend aux affaires étrangères pour en donner lecture au ministre. Le refus était, conformément à l'ordre du roi, tellement catégorique, que le ministre, après en avoir entendu la lecture, jugeant toute discussion inutile, constata seulement que la Prusse ne voulait rien céder. — C'est la résolution formelle du roi, répondit l'ambassadeur. — Eh bien! nous n'avons plus rien à nous dire; je rendrai compte de la situation à l'Empereur, ajouta le ministre en se levant; et M. de Goltz se retira aussitôt.

» L'ambassadeur de Prusse, on l'a déjà vu plus haut, connaissait déjà le chemin du cabinet du ministre à celui de l'Empereur, et savait qu'on pouvait, là, faire appel des décisions signifiées au quai d'Orsay. — Sa voiture avance : Aux Tuileries! — Deux minutes après, il était reçu par l'Empereur. Lorsqu'il sortit de son cabinet, il était autorisé à télégraphier à Berlin que l'Empereur « trouvait les raisons du roi très-bonnes, » et ne demandait rien. La note du ministre se trouvait ainsi retirée, de fait.

» Tout n'était pas fini cependant. Annulée pour la France, cette note, et la demande qu'elle contenait, n'en restait pas moins aux mains de M. de Bismark. Le premier ministre de Bavière, M. Von den Pforten, se trouvait en ce moment à Berlin, pour faire pardonner à son pays l'alliance qu'il avait conclue, avant la guerre, avec l'Autriche, ainsi que le Wurtemberg. Triste alliance, car les armées de ces États, formant

un effectif considérable, avaient, sans faire un mouvement, laissé écraser, à quelques lieues d'elles, les troupes héroïques du Hanovre, engagé dans la même alliance; puis, avaient vu venir, sans plus d'émotions, la bataille de Sadowa. La Prusse ne s'en était pas moins donné, après cette bataille, la satisfaction d'infliger un châtiment sévère à chacune de ces deux armées. Battus, honteux, effrayés, les gouvernements bavarois et wurtembergeois s'étaient, tout d'abord, tournés du côté de l'Empereur Napoléon, qui avait bien le droit, pensaient-ils, de se faire écouter de la Prusse, et avaient sollicité sa bienveillante intervention, sans en avoir rien obtenu. C'était alors que M. Von den Pforten était venu à Berlin implorer son pardon.

» M. de Bismark le fait appeler, lui met sous les yeux la demande de la France : Voilà, lui dit-il, quelles étaient les prétentions de celui dont vous réclamiez l'appui près de nous. — Il communique la réponse qu'il a faite, la facile acceptation de l'Empereur, effraie la Bavière, privée de la protection qu'elle avait espérée, et lui impose, séance tenante, ainsi qu'au Wurtemberg et à Bade, les traités militaires, qui ont mis les armées de ces États aux mains de la Prusse, en lui apportant — nous en faisons la sanglante expérience — un appoint considérable.

» Voilà M. de Bismark tout entier. Était-ce assez habilement joué? Mais quelle défaillance déjà et quel abaissement du côté de la France! Ne comprend-on pas tout ce que de pareils incidents, si déplorablement

terminés, avaient dû amasser, dès lors, de fiel et de haine dans le cœur de l'Empereur Napoléon ?

» M. Drouyn de Lhuys ne pouvant pas accepter, pour sa part, l'étrange situation que l'Empereur s'était faite, avait donné sa démission. Elle n'était pas encore connue, et le ministre avait consenti à rester quelques jours pour l'expédition des affaires, en attendant l'arrivée de son successeur, lorsqu'il reçut, du cabinet de l'Empereur, un projet de circulaire aux agents diplomatiques de la France, pour être communiquée aux gouvernements étrangers. Un billet du chef de l'État, joint à cette pièce, lui disait qu'elle exprimait sa résolution irrévocable, en invitant le ministre à en prendre connaissance et à la signer. L'honorable M. Drouyn de Lhuys, ne voulant pas attacher son nom à un pareil acte, en contradiction flagrante avec ses sentiments et ses convictions, rappela sa démission déjà donnée, et se retira immédiatement.

» Cette circulaire était celle qui fut publiée, quelques jours plus tard, par le journal officiel, sous la date du 16 septembre 1866, signée par M. de Lavalette, ministre intérimaire. Elle cherchait, on se le rappelle, à établir que tout ce que la Prusse avait accompli était pour le plus grand bien de la France et produisait, pour la première fois, l'étrange théorie des « trois tronçons, » si fièrement développée plus tard à la tribune par M. Rouher.

» Cependant, avec quelque assurance et quelques protestations de bonne foi qu'elle fût présentée et sou-

tenue, personne ne crut, et M. de Bismark moins que tout autre, à la résignation désintéressée de l'Empereur. Il restait évident que, de son côté, celui-ci nourrissait de violents ressentiments. M. de Bismark continua de surveiller sa politique avec une extrême vigilance, et de pousser avec une ardente énergie les armements de la Prusse.

» Le nouveau ministre titulaire des affaires étrangères était M. de Moustier, homme léger, inconsistant, peu laborieux, indifférent, petit esprit prêt aux petits moyens, tout à fait au-dessous de la tâche qui lui incombait de relever la situation de la France, sensiblement affectée par les grands succès de la Prusse et par la vigueur avec laquelle M. de Bismark les exploitait en Allemagne.

» Il ne serait pas convenable de raconter ici de quelle façon peu digne la question du Luxembourg fut introduite par une personne de bas étage, qui avait intérêt à voir une somme importante aux mains du roi des Pays-Bas, et qui fit savoir à un chambellan de la maison impériale que le roi serait disposé à céder cette province moyennant finances. Le chambellan, intéressé peut-être aussi dans l'affaire, s'empressa d'en parler à l'Empereur. Celui-ci, descendant des hauteurs de ses beaux rêves pour le remaniement de l'Europe au profit de la France, fort aise d'avoir à présenter au pays une prise de possession telle quelle, saisit l'occasion, accepta l'offre de ce lopin de terre, sans beaucoup discuter sur le prix, et le ministre négocia l'affaire avec le roi des Pays-Bas.

» Toutefois, la cession ne pouvait pas s'accomplir sans bruit : on dut en faire part à la Prusse; M. de Bismark donna son adhésion, fort aise sans doute d'arrêter à si bon marché les ressentiments et les projets dont il savait que l'Empereur était tourmenté. Il n'y mit qu'une condition : c'est que l'affaire ne serait pas ébruitée avant la fin de la session du Reichstag, ne voulant pas, disait-il, se faire une affaire avec le grand parti allemand, aux attaques duquel il était toujours en butte. Cette dernière observation était assez raisonnable. Mais on avait compté sans la légèreté irréfléchie de M. Benedetti, qui, tout ravi de son succès, en parlait à tort et à travers, faisant déjà sonner dans sa poche les clefs du Luxembourg. M. de Bismark ayant eu connaissance de ces indiscrétions, et se considérant dès lors comme dégagé par la violation de la condition qu'il avait mise à son consentement, le retira, laissa s'ébruiter les prétentions du gouvernement français sur le Luxembourg, se fit interpeller par le principal orateur des nationaux libéraux, et se fit applaudir en déclarant que la Prusse ne consentirait jamais à ce que la France prît possession, par quelque moyen que ce fût, du Luxembourg ou de toute autre province allemande.

» Ce changement d'attitude du gouvernement prussien blessa profondément l'Empereur. Il se montra, cette fois, décidé à ne pas tenir compte de la résistance de la Prusse, et à passer outre à l'exécution de son arrangement avec le roi des Pays-Bas. L'effet de sa

résolution fut prompt : rupture, bruits de guerre, armements de la France, poussés avec une fiévreuse impatience..... Mais à quelle distance elle était, hélas! sous ce rapport, de la Prusse, si redoutablement armée à Sadowa, et sans cesse occupée, depuis cette éclatante journée, à augmenter et à perfectionner encore ses moyens de guerre!

» L'Empereur fut trop heureux, après s'être engagé si inconsidérément, de se prêter à l'intervention des trois grandes puissances neutres, et de voir l'incident arrangé par les soins de lord Stanley, qui présidait la conférence de Londres. La France eut, pour sa part, à payer tout d'abord une carte de 167 millions de francs, dépensés en préparatifs de guerre, sans compter les suppléments qui lui furent demandés plus tard; mais il lui fut impossible, en échange, de savoir ce que ses moyens de guerre avaient gagné en force réelle. Quant à l'Empereur, l'obligation de renoncer encore à la satisfaction qu'il s'était flatté de donner au pays fut pour lui un nouveau et très-sensible sujet d'irritation et de colère.

» Les relations avec la Prusse étaient devenues de plus en plus aigres, lorsque se produisit, tout inopinément, l'incident Hohenzollern. Les déplorables maladresses de M. Benedetti, et l'état de violent malaise où se trouvait l'esprit de l'Empereur après tant de mécomptes, l'envenimèrent rapidement.

» Cependant le prince de Hohenzollern avait retiré sa candidature au trône d'Espagne. L'Empereur, non content de cette concession, exigea que le roi de Prusse

lui donnât une garantie pour l'avenir, en s'engageant à ne jamais permettre que cette candidature fût rétablie. M. Benedetti dut s'expliquer catégoriquement sur ce point avec le roi. La dépêche dans laquelle il rendit compte de la conversation qu'il eut avec Sa Majesté à cette occasion, mit le comble à l'exaspération de l'Empereur.

» On se rappelle que, dans la discussion du 15 juillet dernier, au Corps législatif, M. Thiers, fortement opposé à la guerre dont il pressentait tous les dangers, réclamait, avec les plus vives instances, la communication de cette dépêche, et que M. Émile Ollivier refusait formellement de la laisser publier, tout en déclarant que le langage du roi, qui y était rapporté, fournissait la principale cause et la pleine justification de la guerre. Le ministre ne put toutefois se dispenser de faire connaître la dépêche de M. Benedetti à la commission qui se réunit le soir même pour examiner le projet de loi relatif aux crédits demandés pour la guerre. Il était difficile que le secret fût gardé sur le texte d'une communication politique faite à neuf députés. La cause de la résistance du ministre fut bientôt connue :

» M. Benedetti, ayant cru devoir faire une sorte de compte rendu, aussi fidèle que possible, de sa conversation avec le roi, avait reproduit dans cette dépêche des expressions de Sa Majesté où l'Empereur et l'Impératrice étaient personnellement fort peu ménagés. La profonde irritation de l'Empereur, à la lecture de cette dépêche, avait entraîné immédiatement la réso-

lution de déclarer la guerre, ayant dès lors pour cause, non une atteinte à la dignité de la France, non une menace contre ses intérêts, mais une blessure faite à l'amour-propre de l'Empereur personnellement. Conséquence fatale du pouvoir absolu, qui permet d'engager au hasard, pour la vanité ou le caprice de celui qui s'en est saisi, la fortune du pays!

» Cet exposé, parfaitement exact, des causes qui ont déterminé la guerre actuelle, établit, ce nous semble, comme des vérités incontestables :

» Premièrement, que la guerre est le résultat, d'abord des coupables complaisances de l'Empereur personnellement pour la Prusse, puis de ses folles revendications, mal à propos venues, mal motivées. mal soutenues; que lui seul, tourmenté par ses remords, entraîné par la situation fatale qu'il s'était faite en prêtant les mains, avec une si étrange complaisance, aux agrandissements de la Prusse, l'a préparée, l'a voulue, l'a décidée dans l'espoir d'y réparer ses fautes, de se venger des outrages du roi, et, de plus, tout autorise à le penser, avec la résolution d'y trouver le moyen de restaurer son pouvoir absolu;

» Secondement, que la France ne l'a jamais demandée, ni réellement autorisée ; qu'elle y a été précipitée par un inconcevable aveuglement, malgré l'immense disproportion des forces prêtes à y être engagées ; et qu'elle l'a seulement acceptée avec son courage ordinaire.

» Sous le poids de cette guerre, la France en est réduite à se demander avec l'Europe étonnée :

» Comment l'Empereur a pu ignorer l'énorme développement des forces militaires de la Prusse, en matériel et en personnel;

» Ou comment, en ayant connaissance, et sachant combien, malgré tant de millions dépensés, les forces de la France étaient déplorablement inférieures, il a pu livrer le pays à une lutte aussi manifestement inégale.

» Le seul tort de la France, c'est d'avoir abandonné ses destinées, avec une trop aveugle confiance, à celui qui, après lui avoir ravi toutes ses libertés, devait appeler sur elle d'épouvantables désastres par l'orgueil et les fautes de son commandement, et principalement par sa déplorable attitude à la bataille de Sedan.

» Ces constatations irrécusables démontrent avec une suprême évidence que la France, qui porte si lourdement le poids de la guerre, n'en a pas la Responsabilité. »

LIVRE III

Je demande à être employé en Europe. — Mes démarches infructueuses. — Premières fautes en France. — Le maréchal Lebœuf et le canon prussien. — Le plan de l'Empereur. — Fautes secondaires. — Les deux rives du Rhin. — Parallèle. — Positions de nos corps d'armée. — Leurs chefs. — Le quartier général impérial. — Armement de nos places fortes. — Impatiences à Paris. — Sarrebruck (2 août). — Le prince Impérial. — Fausses nouvelles émanant de l'ennemi. — Combat de Wissembourg (4 août). — Fautes commises. — Le deuxième corps (Frossard) à Forbach. — Douloureuse impression produite à Paris par ces échecs. — Freschwiller (6 août). — Examen critique de la marche du premier corps.

Les véritables causes de la guerre étant définies par ce qui précède, je crois pouvoir revenir à la position personnelle que j'occupais lorsqu'elle éclata.

Au milieu de mes occupations intéressantes pour assurer la parfaite tranquillité de la province d'Oran, j'oubliai bien vite quelques ennuis qu'avait pu me causer le mauvais vouloir qu'on m'avait manifesté en haut lieu à la suite de ma longue et importante expédition. Mais bientôt me vint un autre déboire. Je

ne tardai pas à voir que l'on semblait décidé à m'oublier en Algérie, tandis qu'on enlevait toutes les troupes sous mes ordres pour les porter en France.

Je crus, dans les circonstances aussi graves que celles qui se présentaient en Europe, devoir écrire au général de division Frossard qui ne me répondit point, au ministre de la guerre, puis à l'Empereur. Ce dernier me fit l'honneur de m'envoyer, le 31 juillet 1870, une lettre, parfait modèle de ce qu'on appelle vulgairement de l'eau bénite de cour.

Cette lettre ne pouvait me satisfaire, on le comprendra, et plus que jamais je dus ronger mon frein.

On allait entrer en campagne, faire une guerre sérieuse, dont les préparatifs et les premiers mouvements de concentration commençaient déjà, et je restais attaché au rivage africain.

Je ne connaissais rien encore du plan adopté par le généralissime militaire et politique de la France, plan communiqué seulement aux deux maréchaux Lebœuf et de Mac-Mahon, et dont j'aurai à parler plus tard; mais déjà, mon habitude de la guerre me faisait frémir à la pensée de cette dissémination de nos forces en présence d'une puissance militaire de premier ordre, ayant prouvé, en 1866, son habileté, sa science pour concentrer les siennes.

Plus j'étais inquiet, plus j'avais l'ardent désir de franchir la mer pour servir activement mon pays.

J'exprimai ces idées à l'ami dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, et qui, de Paris, où il se trouvait

encore, me tenait de son mieux au courant de la situation.

Pendant le mois d'août, je lui écrivis plusieurs lettres dont quelques extraits sont l'objet de la note E.

La nouvelle de nos premiers désastres, arrivée à Oran avant le 10 août, me jeta d'abord dans une stupeur indicible. J'avais eu beau entrevoir, de mon exil, les fautes commises, dès le principe, par la dissémination de notre malheureuse armée, j'étais loin d'avoir l'idée que nos corps avaient été envoyés dans l'est sans être complétement prêts et organisés en personnel et en matériel. Je ne pouvais avoir la pensée que nous serions assez oublieux des plus vulgaires notions de la guerre pour croire, d'une part, que ces corps ne se soutiendraient pas; assez oublieux des moindres notions du sens commun pour imaginer, d'autre part, que le grand quartier impérial n'aurait pas, au moyen d'espions, des données exactes sur les rassemblements de l'ennemi à quelques pas de notre extrême frontière.

Cette surprise et cet écrasement de la malheureuse division Abel Douay, cette bataille de Freschwiller livrée par un homme ayant le renom de bon tacticien qui n'hésite pas à jeter trente-trois mille braves soldats contre une armée de cent quarante mille hommes, sans même s'assurer qu'il sera soutenu par les corps à sa proximité, tout cela me causa un trouble profond.

Mes premières illusions de succès étaient passées, et j'étais loin de prévoir alors à quelles extrémités affreuses nous entraînerait une série de fautes sans pareilles, dues à l'orgueil des uns, à la nullité des autres.

Je ne veux pas trop m'étendre sur les événements qui eurent lieu avant mon arrivée en France, et auxquels je ne pris point une part directe. Je me bornerai seulement à les présenter dans leur ordre chronologique, en les appréciant rapidement au point de vue militaire.

La première et la plus grave faute commise, avant même l'entrée en campagne, retombe lourdement sur le ministre de la guerre, le maréchal Lebœuf, devenu major général de l'armée du Rhin. Il n'est plus contestable aujourd'hui que le ministre a fait une déclaration mensongère aux Chambres, soit par ignorance, soit pour complaire à l'Empereur, en affirmant que nous étions prêts à entrer en campagne.

Il est bien certain qu'un grand nombre d'officiers français envoyés en Prusse de 1866 à 1870, indépendamment des attachés militaires, n'ont pas laissé ignorer la vérité, au sujet de la situation militaire de l'Allemagne.

Comprend-on que le maréchal Lebœuf se soit si peu préoccupé de la supériorité du canon prussien sur le nôtre, pour dire à un général belge qui me l'a répété à mon passage dans son pays, que ce canon avait une durée moins longue que le nôtre, qu'il ne présentait point d'assez sérieux avantages pour faire modifier notre artillerie et que nos voisins feraient sagement de suivre notre exemple.

Le gouvernement belge en jugea autrement, et fit bien.

Le maréchal ministre de la guerre de Napoléon III avait cependant reçu en 1868 (28 janvier) du chef du cabinet de l'Empereur deux brochures, envoyées au souverain par le chef de la fonderie Krupp, avec ce billet :

« J'ai l'honneur de vous transmettre les rapports ci-joints *d'expériences* faites sur les canons en acier fondus dans l'usine de M. Fried Krupp, à Essen (Prusse). Il vous appartient de juger, s'il y a lieu, de les soumettre à l'Empereur. »

Le 27 février suivant, M. Lebœuf répondit par un jugement défavorable au canon prussien, et à la suite de ce jugement sous forme de rapport, le cabinet de l'Empereur mit au dos des brochures de M. Krupp : *rien à faire* — classer. C'est-à-dire à placer aux dossiers inutiles.

Un autre plus grand coupable, c'est l'Empereur, qui livra les destinées de la France au hasard des combats par orgueil personnel, peut-être par intérêt dynastique ne devant pas ignorer que nous n'étions pas prêts, que l'ennemi l'était, et n'ayant à lui opposer que son fameux plan de campagne, péchant tout d'abord par la base.

En parlant ainsi, je raisonne sur les données mêmes fournies par l'Empereur dans le *factum* publié il y a peu de temps, *factum* qui lui est attribué et dont il a accepté aujourd'hui la paternité, en ne faisant pas démentir qu'il en fût l'auteur et l'éditeur responsable.

La guerre étant résolue sur l'assurance formelle du

maréchal Lebœuf que tout était prêt, je dirai, pour être juste, que l'Empereur hésita cependant encore. On m'assure que, le matin même du jour où elle fut déclarée, il ne céda qu'à la pression du maréchal Lebœuf, encouragé par l'ardeur du général Lebrun.

L'Empereur avait arrêté, avec les maréchaux de Mac-Mahon et Lebœuf, que nos forces, divisées en deux armées, seraient commandées par deux maréchaux; on doit leur reprocher alors de n'avoir point énergiquement protesté contre une intrigue qui rendait chaque corps d'armée indépendant, et n'ayant d'ordres à recevoir que du quartier impérial, parfois mal placé ou trop éloigné pour leur donner une opportune impulsion. Ce manque de cohésion devait précipiter nos revers.

Je passe à quelques fautes secondaires :

1° Certains commandements importants donnés à des hommes n'ayant jamais guidé des corps nombreux ;

2° L'indiscipline qu'on laisse s'introduire dans les régiments au moment de la mise en route, en tolérant les cris, les chants, les libations au cabaret, le désordre dans la rue et dans les gares de chemin de fer;

3° L'éparpillement, non-seulement des corps, mais des divisions, même des brigades;

4° Le manque d'approvisionnements.

Toutes ces fautes paraissent d'autant plus extraordinaires aujourd'hui, qu'elles sont en opposition complète avec ce que firent les Allemands.

Sur la rive gauche du Rhin, ce ne sont que cris,

chants, tumulte; la *Marseillaise* retentit jusque dans le palais impérial.

L'imprévoyance règne partout; partout aussi la négation des principes les plus élémentaires, des précautions les plus simples, en de si graves circonstances. Des états-majors nombreux dont presque aucun des officiers ne connaît la langue de l'ennemi; pas de documents, pas de cartes, quoique le dépôt de la guerre en regorge.

Sur la rive droite du Rhin, au contraire, le calme, la discipline rigide, rigoureuse, inflexible; des généraux sérieux; des officiers instruits, parlant la langue française; des cartes excellentes du pays à envahir; des notions certaines sur les forces de l'adversaire; de jeunes princes, généraux éprouvés, ayant déjà guidé avec intelligence des armées; un souverain qui ne commande que nominativement, et laisse à son chef d'état-major, homme du plus haut mérite, le soin de diriger les opérations, ne cherchant pas à faire croire que lui-même est un foudre de guerre; enfin, l'espionnage élevé à la hauteur d'une science politique.

Quel contraste pénible, mais vrai!

Nous passons sous silence le mauvais emploi de notre cavalerie, le bon et judicieux emploi de l'innombrable cavalerie allemande; le manque absolu de rapports sur l'ennemi, les rapports incessants obtenus par l'adversaire sur nous par tous les moyens avouables ou non avouables; la marche lente, indécise, flot-

tante de nos colonnes, dont les principaux chefs se donnaient trop peu la peine et de s'éclairer et de se garder; l'admirable entente de la petite guerre chez les corps ennemis, toujours enveloppés d'un impénétrable rideau de cavalerie.

Pour tout dire en un mot : d'un côté, beaucoup laissé au hasard; d'un autre, tout soumis au calcul, à la science.

Ah! si la grande armée du premier Empire a donné des leçons aux vieilles bandes du grand Frédéric, il est juste de reconnaître que les généraux de Frédéric-Guillaume viennent, à leur tour, de faire subir une terrible école à nos armées du second Empire.

Espérons que, si les leçons de 1806 ont profité à la Prusse, celles de 1870 profiteront à la France!

Les fautes que je viens de signaler, et bien d'autres encore, portèrent leurs fruits dès les premiers engagements avec l'adversaire.

Les deux principales armées allemandes se massèrent, à notre insu, sur notre frontière, vers Trèves et Wissembourg. Le prince Frédéric-Charles descendit sur Forbach.

Les corps qui formaient la grande armée du Rhin, étaient échelonnés de la manière suivante : le 1er corps (de Mac-Mahon), quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie, autour de Strasbourg. Ces divisions étaient composées en majeure partie de nos meilleures troupes, de nos vieux régiments d'Afrique qui n'avaient pas tous rejoint l'armée au commencement d'août.

Ce 1er corps manquait d'ambulances. Il n'avait ni ses services administratifs, ni ses batteries divisionnaires et de réserve au complet. Les autres corps étaient dans le même état, sauf la garde qui était à peu près complétement organisée, ainsi que le 2e corps (Frossard). Celui-ci, arrivant du camp de Châlons, avait avec lui presque son matériel réglementaire. Il occupait le point extrême de la frontière, entre Sarrebruck et Forbach. Formé de trois divisions d'infanterie et d'une de cavalerie, il avait pour commandant en chef un aide de camp de l'Empereur, gouverneur du prince Impérial, ancien commandant du génie en 1859. Cet officier général aspirait, comme d'autres, à la dignité du maréchalat. M. Frossard, n'ayant jamais commandé de troupes, eût été beaucoup mieux placé à la tête de son arme, comme en Italie.

Le 3e corps (Bazaine), composé de quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie, était à Metz. On avait le droit de compter sur ce commandant en chef, le plus jeune de nos maréchaux. L'avancement rapide de cet officier donnait à croire à une certaine supériorité. La campagne du Mexique lui avait valu le bâton de maréchal. A son retour en France, l'Empereur le tint en disgrâce, en raison de bruits fâcheux propagés sur son compte, puis lui donna un commandement et le plaça ensuite à la tête de la garde. Choisi comme chef de l'armée du Rhin, il s'y est vu contester, par le plus grand nombre des généraux sous ses ordres, les qualités nécessaires à sa haute mission.

Je n'examinerai ni sa conduite militaire, ni sa con-

duite politique. M. Bazaine est en dehors de mon cadre.

Au moment d'entrer en campagne, il avait cédé son beau commandement de la garde au général de division Bourbaki.

Le 4e corps (de Ladmirault), fort de trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, était également à proximité de Metz. Son chef jouissait de la réputation d'un excellent officier général et d'un homme irréprochable. Il sortait de l'infanterie. Il s'était montré d'une façon brillante en Italie, à la tête de sa division, à Solférino. Depuis, il avait exercé un commandement territorial supérieur dans le Nord.

Le 5e corps (de Failly), formé de l'armée de Lyon, fort de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, occupait Sarreguemines et Bitche, entre le 1er et le 2e corps. Il était aux mains d'un homme brave, mais qui n'inspirait pas une grande confiance. Aide de camp de l'Empereur, il était dévoré d'ambition, disait-on dans l'armée.

Les 6e et 7e corps (Canrobert et Félix Douay) étaient en formation. Le 6e se réunissait au camp de Châlons, mais était loin d'être prêt. Le 7e s'organisait en avant de Belfort, en arrière du 1er corps. Il était également incomplet. Enfin, à Metz, se trouvait la garde, aux mains du brave et loyal Bourbaki, une des réputations militaires sans tache de notre époque.

Sous le camp retranché de Metz et dans la ville étaient encore installés : l'Empereur, le jeune prince Impérial, le prince Napoléon, leurs maisons militaires

aussi nombreuses qu'inutiles, le grand quartier impérial, le major général, ses deux aides-majors généraux et un nombre incommensurable d'officiers d'ordonnance, d'aides de camp, d'officiers attachés à l'état-major général et aux généraux employés près de l'Empereur et des princes, en un mot tout un monde d'épaulettes grosses et petites.

N'oublions pas d'observer que nos places fortes, même celles de première ligne et de premier ordre, n'avaient ni leur garnison ni leurs approvisionnements, non pas de guerre, mais même les simples approvisionnements réglementaires de paix, on pourrait ajouter : de prudence.

Je ne dirai qu'un mot des armées allemandes, par la bonne raison qu'au moment où j'écris il me serait difficile encore de donner un exposé exact des forces dont elles disposaient, tant l'ennemi a su habilement cacher son organisation. Au grand quartier général de l'Empereur, on ne connaissait ni les effectifs, ni les points de rassemblement, ni la direction militaire et intelligente des masses que nous allions avoir à combattre. On savait seulement (si j'en crois la publication impériale dont j'ai parlé plus haut) que nos adversaires nous étaient de beaucoup supérieurs en effectifs réels.

Le 2 août, cependant, on paraissait déjà impatient, à Paris et en France, d'apprendre que nous avions battu l'ennemi. On ne comprenait pas que nous ne fussions point entrés sur le territoire allemand, et l'on

était tout disposé à accuser de mollesse l'Empereur, les généraux et l'armée. Il semblait que la marche sur Berlin ne dût être qu'un jeu, une promenade. On se figurait n'avoir qu'à s'avancer pour renouveler les prouesses de Magenta et de Solférino. Si le fameux plan de Napoléon III eût reçu, à cette époque, un commencement d'exécution, si l'on eût franchi le Rhin, aussi faiblement constitués que nous l'étions alors, je ne sais si les désastres éprouvés eussent été plus grands que ceux qui sont résultés de Freschwiller, de Sedan et de Metz; mais, à coup sûr, nos armées n'auraient eu que des défaites à enregistrer, et peu de nos soldats eussent repassé le fleuve, tant nos ennemis étaient bien préparés.

Enfin ce jour-là, 2 août, le 2e corps, établi en pointe avancée vers le nord, attaqua Sarrebruck, ville ouverte, et eut un facile succès. L'ennemi joua l'étonnement et abandonna cette petite place. Un bulletin magnifique fut jeté en pâture à l'admiration de la France. Le jeune prince Impérial en fit les principaux frais. Il avait reçu le baptême du feu et ramassé avec sang-froid une balle morte sur le champ de bataille. Pour mieux nous leurrer, un agent prussien répandit à Paris et l'on afficha à la Bourse que nous avions fait l'un des princes allemands prisonnier avec vingt-cinq mille hommes.

L'ennemi a usé et abusé de ces fausses nouvelles, toujours favorables à nos armes; sans cesse nous y avons été pris. Il connaissait bien notre caractère national, ardent, vaniteux, enclin à la crédulité et auquel les

nouvelles démenties le lendemain portent toujours un contre-coup fâcheux.

Cette prétendue victoire de Sarrebruck n'avait et ne pouvait avoir aucune influence sur les opérations ultérieures.

L'Empereur, tenant son fils par la main, était venu par un train du chemin de fer, le matin, après le déjeuner, de Metz à Sarrebruck, invité sans doute par le gouverneur du prince, à assister à la victoire, absolument comme pour les batailles inoffensives du camp de Châlons. Sa Majesté et le prince Impérial avaient eu le temps de voir, de remonter en wagon et de revenir dîner au quartier général.

Deux jours plus tard, le 4 août, une autre scène plus sérieuse se jouait à quelques lieues de là sur le point extrême de notre frontière du nord-est, à Wissembourg. Là se trouvait la 2e division (Abel Douay) du 1er corps, jetée à 5 lieues en avant des autres divisions du duc de Magenta et à peu près complétement isolée. Le maréchal de Mac-Mahon, oubliant la leçon donnée au 1er corps de l'armée d'Italie, lors de l'affaire de Montebello, avait à Wissembourg renouvelé la faute de Voghéra. Seulement, à Wissembourg, le malheureux général Douay, se gardant mal, fut surpris par une armée tout entière qui connaissait le nombre des troupes dont il disposait, tandis qu'à Voghéra, le général Forey, éclairé par un régiment de chevau-légers piémontais, avait été prévenu à temps et n'avait eu affaire qu'à vingt-quatre mille hommes de l'armée ennemie, cherchant à franchir le Pô, vers Plaisance.

6

Au point de vue militaire, trois fautes graves ont déterminé notre échec à Wissembourg :

1° Le grand quartier impérial, prévenu à temps, par le sous-préfet de cette ville, de l'approche de masses ennemies, ne voulut pas d'abord croire à ce renseignement et ne prévint le maréchal de Mac-Mahon que dans la nuit du 3 au 4 août;

2° L'éparpillement du 1er corps ayant ses divisions à Wissembourg, à Haguenau, à Reichshoffen, etc., et leur trop lente concentration pour secourir la division Douay;

3° Le manque de surveillance d'un corps sur la frontière et qui aurait dû s'éclairer au loin par des reconnaissances de cavalerie.

Il arriva ce qui devait arriver de toutes ces fautes. La division Douay, dont le chef se fit bravement tuer, fut écrasée sans avoir le temps de se replier dans la montagne sur Bitche, par le col du Pigeonnier; l'ennemi pénétra facilement en France, malgré l'héroïque résistance de la poignée de soldats qui se firent écharper sans autre conséquence que de sauvegarder l'honneur des armes françaises.

Au même moment, le corps du général Frossard commettait une faute analogue. A Forbach, il se laissait surprendre et une de ses divisions (Vergé) livrait un combat malheureux. Le général en chef refusait, assure-t-on, le concours du 3e corps, dans l'espérance de vaincre seul, et ne paraissait qu'un instant et tard sur le champ de bataille, puis, ayant perdu deux mille hommes, il battait en retraite.

La nouvelle de ces échecs produisit à Paris la plus douloureuse impression, ainsi que dans toute la France. La façon dont les bulletins de ces combats étaient rédigés au grand quartier général impérial, n'était pas de nature à satisfaire l'opinion publique. Jamais encore documents de ce genre n'avaient été si malheureusement et si maladroitement établis (note F).

Dès les commencements de la lutte, nous avions donc obtenu un premier et mince succès et nous avions subi deux échecs, ou, si l'on veut, deux écrasements des plus complets; tout cela par notre faute. Wissembourg et Forbach allaient avoir de funestes conséquences.

Nous voici arrivés à la glorieuse et malheureuse bataille de Freschwiller, cause principale de tous les désastres de cette épouvantable campagne.

Le 4 août, tandis que la division Abel Douay luttait héroïquement contre l'armée du prince héréditaire, le duc de Magenta s'apprêtait à quitter Strasbourg avec son état-major général, ses propres officiers et ses batteries de réserve, laissant en ville les ambulances non encore organisées, qui avaient ordre de le joindre à Haguenau le plus tôt possible.

Il avait reçu dans la nuit une dépêche du quartier impérial lui annonçant qu'il allait être attaqué.

La veille, trois divisions d'infanterie du 1er corps, autres que la 2e à Wissembourg et la division de cavalerie, avaient pris leurs cantonnements sur la ligne de Haguenau à Reichshoffen, route du Rhin aux montagnes.

Il restait à Strasbourg, avec le brave général Uhrich, pour la défense de la place, un régiment d'infanterie, le 87e et quatre dépôts.

Le 4 août, le duc de Magenta prévint le général Uhrich du télégramme reçu pendant la nuit, et lui dit qu'il ne lui laissait pas d'autres troupes, parce que Strasbourg était couvert par le mouvement du 1er corps. La place eut donc pour garnison, dans le principe, deux milliers de fantassins et une douzaine de soldats du génie. Heureusement pour son gouverneur, le régiment de pontonniers (16e) reçut trop tard pour l'exécuter, l'ordre de se rendre à Metz.

Il est à regretter que le maréchal n'ait pas considéré comme urgente la nouvelle d'une prochaine attaque de l'ennemi, car il n'aurait pas laissé la division Douay à cinq lieues des autres et dans des conditions à être battue. Le maréchal avait le temps d'envoyer des ordres, de se porter sur Haguenau, de diriger sur Wissembourg ses quatre autres divisions et de prévenir le quartier impérial de son mouvement en avant.

En agissant ainsi, le maréchal de Mac-Mahon eût évité le double désastre de Wissembourg et de Freschwiller. En effet, le mouvement que j'indique, pouvant être commencé dans la nuit du 3 au 4 août à deux heures du matin, le 1er corps se fût trouvé en partie à Wissembourg, en partie échelonné au-dessous. La 2e division, prévenue, se fût repliée, en combattant, sur les autres et le terrain eût été défendu pied à pied.

Mais, comme s'il était écrit là-haut que tout dans cette campagne irait à l'inverse du sens commun, le

maréchal ne partit de Strasbourg, le 4 août, qu'après son déjeuner, douze heures après la réception de la dépêche. En outre, l'ordre qu'il envoya au général de Failly, qui passait sous son commandement, de lui amener son 5e corps, ne fut pas exécuté, ainsi que cela ressort aujourd'hui de la brochure même du général.

J'insiste sur les heures, sur le temps perdu ; il ne faut pas que l'on s'en étonne; à la guerre, les heures ont une importance parfois capitale. C'est ce qui eut lieu cette fois. Les moments sont tout, disait Napoléon Ier, les hommes ne sont rien.

Le maréchal et son état-major se mirent donc tranquillement en marche pour Haguenau. Tandis qu'ils chevauchaient, le général Douay payait de sa vie sa négligence à se mal garder et beaucoup des échappés de sa division refluaient dans Haguenau, y portant la nouvelle de l'entrée d'une armée ennemie nombreuse sur le territoire français. La première chose qu'apprenait Mac-Mahon, en mettant pied à terre, était l'affreux désastre de son avant-garde. Le maréchal dut comprendre qu'il avait perdu un temps précieux à Strasbourg. En tous cas, il aurait dû penser qu'il allait avoir sur les bras l'armée du prince de Prusse. Il fit monter immédiatement à cheval une brigade de cavalerie à Haguenau et se porta avec elle et son état-major sur Reichshoffen, où il descendit au château du comte de Leusse.

Arrivé là, il donna quelques heures de repos aux siens et parcourut ensuite le pays de Reichshoffen à Freschwiller dans le but de trouver une bonne posi-

tion défensive sur laquelle ses troupes pourraient arrêter la marche des Allemands.

Le maréchal sut choisir près de Freschwiller une excellente position, malheureusement un peu trop étendue pour les trente et quelques mille hommes qui lui restaient de son 1er corps auquel vint se joindre une division du 7e. Il envoya les ordres nécessaires à sa concentration, revint à Reichshoffen et se prépara à livrer bataille.

Le 5, les Prussiens portèrent des détachements jusqu'à Wœrth, petite ville faisant face à la position de Freschwiller et séparée d'elle par un ruisseau encaissé. Ils reconnurent l'emplacement occupé par le 1er corps, se replièrent à deux lieues en arrière et prirent toutes leurs dispositions d'attaque pour le lendemain.

Ici je m'arrête pour dire un mot de certaines suppositions énoncées par toute l'armée.

On dit : L'Empereur prescrivit au maréchal de livrer bataille. Celui-ci demanda à brûler des bois utiles à l'ennemi. Je doute que ces propos soient parfaitement exacts, quoique énoncés par des amis du maréchal. Il y aurait eu folie de la part du quartier impérial de Metz d'imposer, de là, l'obligation de livrer bataille, et s'il y avait eu opportunité à brûler des bois, le maréchal n'avait pas besoin d'y être autorisé. Je suis plus porté à croire que le commandant du 1er corps ignorait, au moment où ses troupes entraient en lutte, l'effectif réel de son adversaire et qu'une fois engagé il n'a pas pu ou n'a pas voulu reculer. Les combats en

Afrique, les batailles de Crimée et d'Italie avaient désappris aux soldats, aux officiers et même aux généraux à battre en retraite devant l'ennemi. Le maréchal ne fut secouru ni par le 5ᵉ corps alors à Sarreguemines et à Bitche, ni par le 7ᵉ dont il utilisa seulement la 1ʳᵉ division (Conseil-Dumesnil.)

Le maréchal s'est cru sans doute assez fort pour vaincre; là a été son erreur, erreur d'autant plus grave qu'elle a eu les conséquences les plus désastreuses sur toutes les opérations postérieures. Je sais de source certaine que deux des généraux du 1ᵉʳ corps, dont un, homme de guerre consommé, le regrettable Raoult, ont essayé, par tous les moyens, d'empêcher le duc de Magenta de livrer bataille en présence de forces trop considérables, et que le maréchal ne voulut écouter ni eux, ni son hôte, le comte de Leusse, qui lui parla dans le même sens, sous l'instigation du brave Raoult.

Après avoir combattu de huit heures du matin à quatre heures du soir, le 1ᵉʳ corps, soutenu par la division Conseil-Dumesnil, du 7ᵉ, fut obligé de céder devant des forces triples et se mit en retraite sur Niederbronn, où il trouva une division du 5ᵉ corps arrivée pour lui porter un secours tardif. Cette division arrêta la poursuite, très-faible d'ailleurs, d'un ennemi rudement éprouvé, et les troupes du maréchal gagnèrent Saverne dans le plus effroyable désordre. Cette bataille avait mis hors de combat et dispersé la presque totalité du 1ᵉʳ corps, corps d'élite, jeté le découragement dans les autres, livré sans défense

Strasbourg et la vallée du Rhin, d'une part; les Vosges, Saverne, Phalsbourg, d'une autre; elle a permis aux masses prussiennes de s'avancer sans coup férir jusqu'aux vallées de la Meurthe et de la Moselle. On se demande comment le maréchal, tout en déterminant l'emplacement de son champ de bataille, n'a pas envoyé au loin de fortes reconnaissances offensives de cavalerie; elles lui auraient sans nul doute fait comprendre la position et confirmé, ce que prouvait assez déjà la destruction de a division Douay, qu'il avait devant lui une armée trop considérable pour être avantageusement combattue à Freschwiller.

Il semble qu'il aurait été préférable alors d'opérer un mouvement de retraite sur Niederbronn, sur les Vosges, afin d'en défendre les défilés. Il devait lui être très-facile avec les quatre divisions dont il disposait, avec son artillerie et sa cavalerie, de se maintenir sur la ligne des montagnes. En agissant ainsi, il donnait la main aux 5e, 2e et 7e corps et se mettait dans la possibilité d'opposer des forces imposantes à l'ennemi, tandis que les 3e, 4e corps et la garde impériale auraient pu faire face à l'armée de Frédéric-Charles.

La bataille même engagée, une fois la supériorité de l'ennemi bien constatée, n'aurait-il pas été préférable de se retirer en utilisant dans sa marche les positions défensives convenables?

Lorsqu'on n'est pas le plus fort, surtout lorsqu'on ne peut absolument pas, dans une position, lutter contre un ennemi très-supérieur et lorsqu'un devoir

impérieux n'exige pas qu'on se sacrifie, l'on doit se retirer savamment, prendre des positions meilleures et marcher au-devant des troupes de renfort. Ici c'était le cas plus que partout ailleurs, puisqu'à quelques kilomètres sur la gauche on trouvait, dans des défilés, des postes inexpugnables et le 5ᵉ corps d'armée.

Le premier acte du drame se terminait donc, pour nous, par un désastre affreux et imprévu, dont il devenait difficile de se relever.

LIVRE I-V

Retraite du 1er corps, de la division Conseil-Dumesnil du 7e corps, et de la brigade de Fontanges du 5e corps, de Niederbronn, sur Saverne et sur Châlons. — Marche rétrograde des 5e et 7e corps de Bitche et de Belfort sur le camp de Châlons. — Examen critique de ces divers mouvements. — Marche de la nouvelle armée dite de Châlons (1er, 5e, 7e, 12e corps) de ce camp sur Sedan. (Du 22 au 31 août.) — Plan du ministre de la guerre général comte de Palikao. — Immixtion de l'Empereur dans les affaires de la guerre. — Temps précieux perdu. — Le général Vinoy et le 13e corps. — Marche lente et indécise de l'armée de Châlons.

Le 1er corps, dans le principe, était composé des divisions : *Ducrot*, brigades Moréno et Postis du Houlbec (13e de chasseurs à pied, 18e, 96e, 43e et 74e de ligne); *Douay* (Abel), brigades de Montmarie et Pellé (16e de chasseurs, 50e et 78e de ligne, 1er zouaves et 1er de tirailleurs algériens) ; *Raoult*, brigades L'Hériller et Lefebvre (8e de chasseurs, 36e et 48e de ligne, 2e de zouaves et 2e de tirailleurs); *de Lartigue*, brigades de Kerléadec et Lacretelle (1er de chasseurs, 56e et 87e de ligne, 3e de zouaves et 3e de tirailleurs) ;

division de cavalerie *Duhesme*, brigades Septeuil, de Nansouty et Michel (3e de hussards, 11e de chasseurs à cheval, 2e et 6e de lanciers, 10e de dragons, 8e et 9e de cuirassiers).

Chef d'état-major général, le général de brigade Colson.

Le 1er corps fut rejoint le 6 août par la 1re division (Conseil-Dumesnil) du 7e corps, brigades Nicolaï et Maire (17e de chasseurs à pied, 3e, 2e, 7e et 99e de ligne).

Le soir, au moment de la retraite, le maréchal de Mac-Mahon trouva en position à Niederbronn, envoyée de Bitche, la 3e division du 5e corps (Guyot de Lespart), brigades Abbatucci et de Fontanges (19e de chasseurs à pied, 27e, 30e, 17e et 68e de ligne).

Après la fatale bataille de Freschwiller ou de Wœrth, le 1er corps, la 1re division du 7e, la 3e du 5e, se mirent en retraite sur Saverne, à l'exception de la brigade Abbatucci, première de la division Lespart, qui se replia sur Bitche. La division Douay n'existait pour ainsi dire plus.

Pour les troupes qui évacuèrent les premières le champ de bataille, le mouvement fut à peu près une marche en retraite, pour les dernières, ce mouvement fut une véritable déroute. Les hommes de toutes les armes fuyaient pêle-mêle et dans le plus grand désordre, ne cherchant même pas à rejoindre leurs régiments, leurs bataillons, leurs compagnies.

Seule, la brigade de Fontanges, du 5e corps, *qui n'avait pas donné*, se maintint en ordre sur la route

de Saverne, contenant, sans trop de difficultés, les quelques uhlans harassés de fatigue, lancés pour inquiéter les derrières du 1er corps, dont les débris arrivèrent à Saverne dans l'état le plus déplorable, pendant la nuit et pendant toute la matinée du 7 août.

En arrivant à Niederbronn vers quatre heures du soir, la brigade Abbatucci, première de la division Guyot de Lespart, fut envoyée en avant de cette ville sur la route de Bitche et eut un engagement avec les éclaireurs ennemis de droite, qui s'arrêtèrent sur toute la ligne croyant sans doute à la présence du 5e corps en entier. La brigade de Fontanges fut prendre position à droite en avant de la route de Saverne. Une de ses batteries tira quelques coups de canon avant de suivre la queue de la colonne en retraite pour soutenir le mouvement rétrograde sur Saverne. Les tirailleurs continrent ceux des Prussiens et les 17e et 68e restèrent en position jusqu'à huit heures du soir, essuyant les derniers coups de feu et ne se mettant en marche qu'après avoir vu la route entièrement dégagée par le passage des derniers traînards du 1er corps.

Le maréchal de Mac-Mahon, se croyant poursuivi plus vivement qu'il ne l'était (voir la note F), avait d'abord donné l'ordre, le matin vers six heures, de se préparer à quitter Savèrne pour se porter sur Phalsbourg à 10 kilomètres plus loin ; mais vers dix heures, il y eut contre-ordre et les troupes, y compris la brigade de Fontanges, prirent position entre le canal et le chemin de fer, sur la route de Vasselonne, au sud de la ville. On essaya au moyen des sonneries spé-

ciales à chaque régiment de rallier le plus d'hommes possible, mais on réussit assez mal. Le soir, vers trois heures, on partit pour Phalsbourg situé au nord-ouest de Saverne et où l'on avait, sans doute, primitivement la pensée de rallier le 1er corps. On n'y put encore parvenir, tant le désordre était grand. La brigade de Fontanges qui protégeait la retraite ne put se mettre en mouvement qu'à sept heures du soir et n'arriva pas avant quatre heures du matin, le 8 août, ayant, par conséquent, marché près de neuf heures pour parcourir 10 kilomètres. Cela donne une idée de la difficulté de cette route. Heureusement l'armée du prince de Prusse, occupée elle-même à se remettre de la rude étreinte de la bataille du 6, avait presque complétement abandonné la poursuite. Sa cavalerie occupa Saverne après le départ des troupes françaises.

Le 8 août, à minuit, le 1er corps se mit en retraite sur Sarrebourg, à 16 kilomètres au sud-ouest de Phalsbourg. La brigade de Fontanges, partie le 8, à dix heures du matin, pour cette place, y était arrivée à trois heures de l'après-midi et était réunie avec la première brigade de sa division. Cette division (Guyot de Lespart) abandonna alors le 1er corps pour rallier le 5e avec lequel elle continua la retraite. Nous la retrouverons plus loin.

Le 1er corps ne parvenait pas à se rétablir. Ses éléments étaient en partie débandés. Tout en suivant à peu près la direction indiquée par l'état-major général, beaucoup d'hommes continuaient à marcher sans ordre. Un assez grand nombre mendiaient pour vivre,

ne recevant pas de distributions régulières. Pour comble de malheur, le temps devint affreux et, pendant quelques jours les infortunés soldats privés, de leurs sacs, de leurs effets de linge et chaussure abandonnés sur le champ de bataille, eurent à subir une pluie torrentielle. En outre, on craignit un instant un engagement avec les troupes prussiennes victorieuses à Forbach, ce qui eût été désastreux.

Il est juste de dire que le 1er corps, ayant combattu pendant toute la journée du 6, marchait depuis quarante-huit heures n'ayant reçu aucune distribution. Ce corps fut rejoint à Sarrebourg par un certain nombre d'hommes qui s'étaient retirés du champ de bataille de Freschwiller par Bitche, et étaient descendus par la Petite-Pierre.

Le 9 août, le 1er corps atteignit Lunéville où le maréchal arriva lui-même le 10 vers neuf heures du matin.

Il semble que l'ennemi ne poursuivant pas, il eût été possible et même facile de rallier le 1er corps sinon à Phalsbourg, du moins à Sarrebourg ou à Lunéville. On devait encore pouvoir disposer de quelques pelotons de cavalerie pour s'éclairer et prendre des renseignements dans la campagne sur la marche du prince royal de Prusse. Il ne paraît pas que l'on ait eu cette pensée si naturelle, car la retraite continua sans désemparer et aussi désordonnée que le premier jour.

C'est ainsi que les débris d'un de nos plus vaillants corps d'armée, commandé par un de nos plus vaillants

généraux, gagna successivement Bayon le 12, Vichery le 13, Neufchâteau le 14, Joinville le 15.

De Joinville, le 1er corps fut dirigé sur Châlons où le nouveau ministre de la guerre, le comte de Palikao, avait résolu de former une seconde armée distincte de celle de Metz restée aux ordres du maréchal Bazaine. Cette seconde armée fut composée des trois corps en retraite, 1er, 5e et 7e, et d'un nouveau, le 12e, au commandement duquel était appelé le général Trochu.

Des renforts tirés des dépôts des régiments du 1er corps étaient envoyés de toutes part au camp de Châlons; il y avait donc urgence pour les débris de Freschwiller de se trouver le plus tôt possible au camp. Mais par une sorte de fatalité qui n'a cessé de nous accabler depuis les premiers jours de cette guerre, un faux renseignement donné à Joinville retarda la marche. Un receveur de l'enregistrement ayant envoyé cette dépêche : « La voie ferrée coupée à Saint-Dizier, » le maréchal ajouta foi à son dire, sans en vérifier l'exactitude, et au lieu d'arriver le 15 au soir au camp, ses troupes ne l'atteignirent que le 17 au matin.

Que de désastres en si peu de jours, et cela par suite des premières fautes : dissémination des troupes ; détermination de livrer une bataille impossible à gagner; retraite entreprise trop tard et dégénérée en déroute; impuissance de l'intendance à nourrir les troupes, etc., etc.

Laissons un instant le 1er corps au camp de Châlons, et voyons ce qui était advenu aux 5e et 7e.

Le 5e, général de Failly, chef d'état-major géné-

ral, le général de brigade Besson, était formé des trois divisions d'infanterie de l'armée dite de Lyon (4e grand commandement territorial). Au lieu de laisser ces troupes sous les ordres du comte de Palikao, on avait trouvé bon de les confier à l'un des aides de camp de l'Empereur.

Ce 5e corps se composait des divisions : *Goze*, brigades Grenier et Nicolas (4e de chasseurs à pied, 11e, 46e, 61e et 86e de ligne) ; de *L'Abadie d'Aydren*, brigades Lapasset et de Maussion (14e de chasseurs à pied, 59e, 84e, 88e, 97e de ligne) ; *Guyot de Lespart*, dont nous avons déjà donné la composition ; division de cavalerie *Brahaut*, brigades de Bernis et de La Mortière (5e de hussards, 12e de chasseurs à cheval, 3e et 5e de lanciers).

Les deux premières divisions se rendirent directement de Lyon à Sarreguemines où elles furent transportées du 16 au 18 juillet par les voies rapides. La troisième se concentra à Lyon les 17 et 18 juillet, elle partit pour Strasbourg également par le chemin de fer le 19, vint bivouaquer au polygone les 20 et 21, fut camper à 17 kilomètres plus loin en avant de Brumath, petite ville située entre Strasbourg et Haguenau, au sud de cette dernière. Le 24, la division Guyot de Lespart fut remplacée à Brumath par la division Abel Douay en marche sur Wissembourg ; elle se rendit à Niederbronn (30 kilomètres) au nord-ouest sur la route de Bitche, ne se doutant guère qu'elle serait rappelée sur ce point quelques jours plus tard pour assister à un désastre. Le 25, cette division

s'établit au camp, à 2 kilomètres de Bitche; son général en chef se trouvant alors à 20 kilomètres à l'ouest, à Sarreguemines avec ses deux premières divisions d'infanterie et celle de cavalerie. Elle resta au camp de Bitche jusqu'au 6 août au matin; ce jour-là, le canon se faisait entendre à l'est, vers Reichsoffen. La bataille, une bataille sanglante, terrible, disproportionnée, était engagée par le 1er corps à quelques lieues de Bitche où se trouvait la division de Lespart. En présence de la situation qui lui était faite, le maréchal prescrivit, je le crois, du moins, dès le 4 août, au général de Failly de lui amener toutes ses troupes. Ce qui ne fut pas exécuté. Le corps de Failly avait à sa disposition un chemin de fer et une grande route. Ce général dut recevoir le 4 août, mais à coup sûr reçut, le 5, l'avis que le 5e corps passait sous les ordres supérieurs du maréchal de Mac-Mahon. Par une seconde dépêche, on lui disait : Faites-moi connaître quel jour et par où vous me rallierez. Il est indispensable que nous réglions nos opérations. Ces données, je les emprunte à une brochure écrite par le général de Failly pour justifier sa conduite.

Or, dans cette brochure, le général dit, *sans indiquer le jour et l'heure où elle lui parvint*, qu'il reçut une première dépêche du duc de Magenta.

Et il ajoute un peu plus bas :

Deuxième dépêche le 5. Donc il est plus que probable que la première a été expédiée et reçue le 4 août.

Il est à présumer que le maréchal, lorsqu'il eut à Strasbourg, dans la nuit du 3 au 4 août, le télégramme

de l'Empereur, le prévenant qu'il allait être attaqué le jour même ou le lendemain au plus tard, et que le 5e corps passait sous son commandement, envoya l'ordre par dépêche au général de Failly de le rejoindre, et que cet ordre arriva le 4 au quartier général du 5e corps.

Que le 6, au matin, le duc de Magenta, pour une cause ou pour une autre, ait modifié ses premières instructions par une dépêche portée par un officier et arrivée à deux heures de l'après-midi, comme l'écrit le commandant du 5e corps, il n'en est pas moins vrai que si M. de Failly, comprenant la gravité des circonstances, ou, mieux inspiré, eût mis toutes ses troupes en marche sans retard, le 4 et même le 5, pour rallier le 1er corps, les Prussiens auraient eu à combattre vingt-cinq à trente mille hommes de plus (cinq brigades d'infanterie et deux de cavalerie), c'est-à-dire cinquante à cinquante-cinq mille excellents soldats au lieu de trente mille.

Or, si avec trente mille le maréchal a pu tenir toute la journée sans trop de désavantage, qui oserait dire qu'avec le double de force il n'eût pas remporté une victoire sanglante, brillante, et qui pouvait influer d'une façon capitale sur l'issue de la lutte?

Au lieu d'agir comme je viens de l'indiquer, le commandant du 5e corps se borna à mettre en route, le 6 août, à sept heures du matin, sur Niederbronn, la division Guyot de Lespart, et cela par les voies ordinaires.

Il résulte donc pour moi de ce fait que le général

de Failly ne se rendit pas compte de la gravité des circonstances.

La division Guyot de Lespart arriva à quatre heures du soir près du champ de bataille de Freschwiller, ayant eu en route à tenir tête à des détachements ennemis.

Les brigades Abbatucci et de Fontanges restèrent sur la gauche du village jusqu'à la nuit, cherchant à protéger la retraite du 1er corps. La première se mit ensuite elle-même en retraite, comme je l'ai dit, par la route de Bitche, la seconde par la route de Saverne, précédée des débris des troupes de Mac-Mahon.

Le général Abbatucci rallia le 5e corps sur la route de Sarreguemines à Baccarat, dans la ville de Sarrebourg. Le 5e corps tout entier continua sa retraite par Moyemont, où il arriva le 11 août, par Charmes (le 12), par Rémancourt (le 13), par La Marche (le 14). Ce corps se dirigeait au sud-ouest, marchant presque parallèlement au 1er, qui se tenait à quelques lieues sur la droite, et suivait la route de Lunéville, Bayon et Neufchâteau.

Il ne paraît pas que ce double mouvement de retraite ait été combiné en aucune façon par les deux commandants en chef, encore moins par l'état-major général qui ne fonctionnait pour ainsi dire même plus à Metz, depuis le 10 août, jour où commença la retraite sur cette place. Le 5e corps, depuis Moyemont (le 11), était suivi de près par les troupes allemandes qui avaient repris la poursuite. Il faisait un temps affreux, une pluie continuelle, les hommes de la divi-

sion Guyot de Lespart avaient seuls leurs bagages; ceux des autres divisions avaient été laissés à Bitche, par suite d'un ordre mal interprété.

Le 15 août, le 5e corps passa la Meuse près de Montigny. Le 16, il gagna Chaumont et partit le lendemain, à trois heures du soir, en chemin de fer pour Vitry. Le 18, les troupes du général de Failly étaient à Blacy et le 19 à Châlons-sur-Marne où elles campèrent au champ des manœuvres. Le 20, vers deux heures de l'après-midi, le corps tout entier se trouvait au camp de Châlons où étaient rassemblés depuis trois jours les débris du 1er corps et les premiers éléments du 12e en formation.

Le 7e corps (Félix Douay) commandé, comme presque tous les autres, par un aide de camp de l'Empereur, jouissant d'ailleurs d'une haute réputation militaire, était formé des divisions : *Conseil-Dumesnil*, dont j'ai déjà donné la composition; *Liébert*, brigades Guiomar et de la Bastide (6e de chasseurs à pied, 5e, 37e, 3e, 89e de ligne); *Dumont*, brigades Bordas et de Préchassant (52e, 79e, 82e et 83e de ligne); division de cavalerie *Ameil*, brigades Cambriel et Joly du Colombier (4e de hussards, 4e et 8e de lanciers, 6e de hussards et 6e de dragons), chef d'état-major le général Renson.

Tandis que le 6 août, au matin, la 1re division de ce 7e corps ralliait le 1er à Freschwiller et prenait l'extrême droite de l'ordre de bataille, les trois autres recevaient l'ordre de se concentrer à Belfort au lieu d'aller rejoindre aussi le 1er corps. L'explication de ce

fait sera probablement donnée plus tard. On m'a dit que ce mouvement de concentration avait eu lieu à la suite de la réception d'un télégramme du sous-préfet de Schelestadt annonçant le passage du Rhin par des masses ennemies. Ce qui, à mon sens, fut plus déplorable, c'est que le 7e corps quitta bientôt après Belfort pour se porter sur le camp de Châlons où il arriva le 22 août. Le comte de Palikao, auquel je disais le 28 août qu'après nos défaites, ce point était à garder, se défendit d'avoir donné des ordres pour le départ du 7e corps. En effet, c'était une faute, car là, les trente mille hommes du général Douay auraient pu défendre la trouée, immobiliser une armée ennemie et menacer les lignes allemandes devant Strasbourg, de façon à protéger efficacement cette malheureuse ville. Du moment où ce corps ne venait pas en aide à celui de Mac-Mahon, il était fâcheux qu'il ne conservât pas la forte position en arrière des montagnes dont Belfort est la clef.

Le 12e corps avait été formé de troupes envoyées de Paris, dont une belle division d'infanterie de marine (*Vassoignes*). Placé d'abord sous les ordres du général Trochu, ce corps fut ensuite confié au général Lebrun, ce qui mettait un quatrième corps sous le commandement d'un aide de camp de l'Empereur. Des généraux de division commandant les corps de l'armée primitive, seul le général de Ladmirault n'était pas de cette catégorie favorisée. Les trois autres étaient sous les ordres de maréchaux.

Le 12e corps était formé de trois divisions d'infan-

terie : 1re, les 22e, 34e, 58e, 79e de ligne, deux compagnies des 1er et 2e bataillons de dépôt de chasseurs à pied; 2e division, les 14e, 20e, 31e de ligne et deux régiments de marche composés avec les 4es bataillons des 40e, 62e, 64e, 65e, 91e et 94e de ligne, deux compagnies des 17e et 20e bataillons de chasseurs; 3e division, les quatre régiments d'infanterie de marine.

Toutes ces troupes étaient au camp de Châlons ou aux environs, le 22 août.

Je vais indiquer la marche sur Sedan de cette nouvelle armée.

Elle prit le nom d'armée de Châlons et passa sous le commandement en chef du duc de Magenta qui laissa celui du 1er corps au général Ducrot, son plus ancien divisionnaire. On accuse l'Empereur, resté avec cette armée, d'avoir eu une trop grande influence sur les décisions prises. On l'accuse d'avoir contribué ainsi à empêcher la jonction de ces troupes avec celles de Bazaine. Il est vrai que sa présence et la composition des chefs de corps autorisent à supposer ce fatal résultat. Il paraît hors de doute aujourd'hui que Napoléon III pesa en effet sur les déterminations qui furent prises, abandonnées, reprises et qui produisirent de déplorables hésitations.

A Paris cependant, des hommes nouveaux étaient entrés aux affaires, le 10 août, après la bataille de Freschwiller. Un général du plus grand mérite, le comte de Palikao, avait accepté le ministère de la guerre et s'était mis à l'œuvre avec la plus prodigieuse activité pour réparer les conséquences fatales de l'im-

prévoyance de son prédécesseur. En quelques jours, il était parvenu à organiser une armée de cent vingt mille hommes qu'il concentra à Châlons.

Aidé du général Trochu nommé gouverneur de Paris par l'Impératrice régente, il mit la capitale en état de défense, créant dans cette vaste place forte de nouvelles armées. Les 13e et 14e corps sortirent pour ainsi dire de terre en quelques instants, et l'un de ces corps, confié au général Vinoy, fut désigné dans la pensée du ministre à coopérer, s'il était nécessaire, aux mouvements de l'armée de Mac-Mahon.

M. Vinoy était au cadre de réserve depuis quelque temps, par limite d'âge; brave soldat, officier général habile, homme de mérite, il est encore plein de vigueur malgré ses soixante-dix ou douze ans.

L'unique armée française, primitivement nommée *du Rhin*, se trouva alors scindée en deux tronçons. Le premier, composé des 2e corps (Frossard), 3e (Bazaine), 4e (de Ladmirault), 6e (Canrobert), garde impériale (Bourbaki); le second formé des 1er, 5e, 7e et 12e.

Le premier tronçon était devenu l'armée *du Rhin* proprement dite : le maréchal Bazaine, quoique moins ancien que le maréchal Canrobert, en avait le commandement ; le deuxième ayant cédé modestement son droit d'ancienneté, déclarant qu'il *savait obéir*. Cette armée s'était vue enfermée dans Metz après trois grandes batailles livrées le 14, le 16 et le 18 août, et toutes les trois brillantes et heureuses. Cette armée avait devant elle celles du roi et du prince Frédéric-Charles.

Le comte de Palikao, d'accord avec le conseil des ministres à Paris, jugea que la première opération à effectuer était de mettre le duc de Magenta à même de se porter, par une marche rapide et intelligente, au secours de Bazaine, et d'opérer sa jonction avec les troupes de Metz. Une fois la jonction faite, une fois Metz débloquée, les deux armées françaises réunies, ayant en ligne près de deux cent quatre-vingt mille hommes, pouvaient, en agissant suivant les éventualités, défier les forces allemandes.

Ce plan, qui paraît sage, n'était pas à ce qu'il paraît celui de M. Thiers, pour un motif ou pour un autre, et l'Empereur fut du même avis que l'éminent historien. Tous deux voulaient qu'on abandonnât le maréchal Bazaine, pour l'instant, à ses propres forces, et que les cent vingt mille hommes de Mac-Mahon se repliassent de Châlons sur Paris pour couvrir la capitale, oubliant qu'une place assiégée est toujours prise, dans un temps plus ou moins long, si elle n'est secourue de l'extérieur. Cette divergence d'opinions fit perdre le temps le plus précieux. Le duc de Magenta ayant reçu de Paris l'ordre de marcher sur Dun, d'y passer la Meuse avant l'entrée en ligne, contre lui, de l'armée du prince de Prusse, alors encore éloigné et au sud, se mit en marche de Châlons sur Reims. Il devait pousser rapidement sur Dun, tourner l'armée du roi ou la surprendre dans ses cantonnements et donner la main à Bazaine, puis, réuni à l'armée du Rhin, culbuter successivement les armées prussiennes. Mais dès le premier jour de son mouvement, l'Empereur, pesant

sur les déterminations du duc de Magenta, porta ce dernier à rétrograder. Le maréchal de Mac-Mahon n'osant toutefois se décider soit à reprendre sa marche sur Metz, soit à contrevenir à ses instructions en se dirigeant sur Paris, s'arrêta, télégraphia pour demander au ministre ce qu'il devait définitivement faire et perdit le temps le plus précieux. Le comte de Palikao, qui croyait le prince de Prusse distancé, fut pris d'un désespoir profond, en apprenant les indécisions du maréchal. Il se rendit chez l'Impératrice régente, pour lui signifier que si l'ordre donné au maréchal de se porter sur Metz n'était pas exécuté immédiatement, il afficherait dans toute la France que l'Empereur était la cause des désastres qu'il prévoyait devoir résulter forcément des retards apportés à la réunion des deux armées.

Les ordres les plus précis furent de nouveau adressés au duc de Magenta, mais plus de vingt-quatre heures étaient perdues, et l'armée de Châlons n'allait pas recevoir une impulsion assez vigoureuse pour réparer ce trop long retard.

Je vais faire connaître maintenant la marche des divers corps sur Sedan. Mais avant, il me reste à ajouter qu'en présence des fâcheuses tergiversations du maréchal de Mac-Mahon, le comte de Palikao avait donné l'ordre au général Vinoy de se mettre en marche avec son 13e corps pour appuyer le mouvement sur la Meuse et menacer les derrières de l'armée du prince royal, en évitant toutefois de trop s'engager. Le 13e corps devait manœuvrer de façon à appeler sur

lui une partie des troupes allemandes à la suite du duc de Magenta, sans se laisser couper de Paris, ce qui fut exécuté par son chef de la manière la plus intelligente.

Le 1er corps entièrement refait, par les renforts envoyés de Paris, ayant reçu des effets de linge et chaussure, des sacs, etc., se mit en marche sur Courcelles, près Reims, le 21 août, et le 23 de Courcelles sur Rethel, dans la direction nord-est. Mais, au lieu de faire en un seul jour les 23 kilomètres qui séparent Courcelles de Rethel, les troupes mirent quarante-huit heures à les parcourir, absolument comme si la première de toutes les conditions pour atteindre le but n'était pas une marche rapide, permettant de gagner l'ennemi de vitesse.

Le 5e corps avait remplacé le 1er au camp de Châlons; il arriva le 21 au soir à Courcelles, fit séjour le 22 à Reims et se porta le 23 à Selles-sur-Suippes, par Pont-Faverge, à quelques lieues sur la droite du 1er corps. Le 7e, arrivé le 22 au camp de Châlons, suivit le mouvement général ainsi que le 12e, l'un à la droite du 5e et l'autre à la gauche du 1er.

L'ordre de bataille pendant cette marche était donc celui-ci :

Les 5e et 7e corps à droite, le 1er au centre, le 12e à gauche. L'Empereur, sa maison se tenaient avec le 1er corps. Le 25 août, l'armée et le quartier général firent séjour, le 1er corps à Rethel, le 5e à Amagne (10 kilomètres plus loin au nord-est); le 5e corps passa en avant-garde. C'est probablement ce jour-là

que les tergiversations dont j'ai parlé se produisirent, car il y eut un temps d'arrêt dans la marche déjà trop lente.

Le 26, le 1er corps avança de quelques kilomètres et gagna Tourteron au nord-est, vers la Meuse, mais plus dans la direction du nord que ne l'est la ville de Dun indiquée primitivement comme objectif. On allongeait sans doute la ligne vers Sedan, dans la crainte que les Allemands ne se fussent rapprochés de Dun pendant le temps perdu. On n'avait pas tort : l'ennemi, en effet, sans tergiversation, lui, sans hésitation, se portait sur la Meuse, à marche forcée.

Le 5e corps fit, ce jour-là, un trajet à peu près égal à celui du 1er corps, une *vingtaine de kilomètres*, pour se rendre au Chesne.

Le 7e vint bivouaquer à Vouziers; les divers corps étaient alors éloignés l'un de l'autre d'environ 12 à 15 kilomètres.

Le 27 août, le 1er corps partit à trois heures du matin de Tourteron pour le Chesne, et y arriva à dix heures, ayant parcouru *douze kilomètres*. Le 5e, abandonnant le Chesne à la même heure et marchant toujours en avant-garde, se rabattit vers le sud-est, sur Boult-aux-Bois, prévenu qu'il allait peut-être se trouver en face de l'ennemi. Il se dirigea de nouveau sur le point primitivement assigné de Dun-sur-Meuse.

Le 7e corps se porta de Vouziers sur Grand-Pré; puis, dans la même journée, revint à Vouziers, ayant parcouru inutilement deux fois 12 kilomètres, sans avancer d'un pas. Le 12e corps se rapprocha du Chesne.

Cette marche vers le sud-est, après celle de la veille vers le nord- est, ne se comprend plus. Si l'on voulait franchir la Meuse au nord de Dun, et si l'on se rapprochait dans ce but de Mouzon et de Sedan le 26 août, pourquoi s'en éloignait-on le 27 en descendant vers le sud? Si le mouvement sur le sud était dangereux le 26, à plus forte raison l'était-il le 27, puisque l'ennemi avait gagné vingt-quatre heures que l'on semblait prendre à tâche de faire perdre à l'armée de Châlons. On eût dit vraiment que le but à atteindre était *d'annihiler toute l'avance que nous pouvions avoir.*

Le 27 août, en effet, l'avant-garde de l'armée du prince de Prusse se trouvait à quelques kilomètres du 5e corps, lequel, comme je l'ai dit, formait alors l'avant-garde. On n'avait plus que bien juste le temps nécessaire, en forçant la marche, pour prévenir les Allemands au passage de la Meuse.

Vers trois heures, le 5e corps commença son mouvement du Chesne sur Boult-aux-Bois, se rapprochant de Vouziers et du 7e corps. On donna l'ordre de laisser les bagages, parce qu'on marchait à l'ennemi. Les colonnes franchirent successivement Châtillon, Belleville, Boult-aux-Bois, et arrivèrent à Briquenay (12 kilomètres du Chesne) vers dix heures du matin.

L'ennemi occupait déjà en force les positions du Grand-Pré à Buzancy et les bois qui s'étendent contre ces deux points. Le 12e de chasseurs à cheval et le 4e de chasseurs d'Afrique, ce dernier détaché de la réserve de cavalerie au 5e corps, font aussitôt une

reconnaissance offensive, tandis que les troupes occupent Briquenay. Le 12[e] de chasseurs à cheval de la brigade de Bernis a un engagement avec les avant-postes prussiens. Quelques cavaliers se montrent au loin, et les dispositions de combat sont prises en arrière du village de Briquenay. Après deux heures d'attente, l'ennemi ne se présentant pas, le 5[e] corps rétrograde par la route suivie le matin et vient bivouaquer à la tombée de la nuit à Châtillon, à 5 kilomètres sud-est du Chesne. Comprendra qui pourra ce mouvement qui fait perdre encore une journée précieuse, sans nul avantage.

J'ai dit que le même jour, 27 août, le quartier général et le 1[er] corps se trouvaient au Chesne. Il n'était donc pas possible au maréchal de Mac-Mahon qui avait vu la route vers la Meuse coupée au sud par l'ennemi, d'ignorer le danger que son armée allait courir, s'il ne se hâtait de remonter au nord-est pour franchir la rivière vers Mouzon ou vers Sedan. Il semble, d'après cela, que tous les corps n'avaient qu'à marcher rapidement vers le nord-est et que les ordres les plus positifs devaient être donnés en conséquence. Il n'en fut rien cependant. Le 1[er] corps resta au Chesne jusqu'à *midi* et parcourut *douze kilomètres* dans sa journée pour se rapprocher de Mouzon, point qu'il était si facile de lui faire atteindre et où il pouvait passer la Meuse; le 12[e] le suivit; le 7[e] fit 8 kilomètres à peine pour venir de Vouziers à Quatre-Champs, tandis que le 5[e] redescendit vers Buzancy, sans doute pour arrêter les Allemands.

Il est difficile de se rendre bien compte du mouvement de ces quatre corps pendant cette journée du 28 août. Le maréchal eut-il la pensée de gagner la Meuse et de la franchir à Mouzon pour atteindre ensuite Carignan sur la Chiers? Soit, mais alors il fallait mettre en mouvement, dès le matin, les 1er, 12e, 5e corps sur Stonne et donner l'ordre au 7e de barrer la route du Chesne à Buzancy à l'avant-garde ennemie, en ne s'engageant que pour protéger le mouvement et franchir lui-même la rivière en combattant. Voulut-il essayer de battre l'avant-garde allemande et de la jeter à la Meuse avant l'arrivée de ses forces principales? Soit, mais alors il fallait concentrer ses quatre corps vers Buzancy, enlever cette position et gagner Dun-sur-Meuse.

Il m'est vraiment impossible de voir dans les opérations du 28 août autre chose qu'un tâtonnement, un décousu dont on ne peut s'empêcher de reconnaître les fatales conséquences, en ce qui concerne la marche de l'armée de Châlons.

Le 28 donc, le 5e corps se porta à Belleville. Voici comment un officier de la division Guyot de Lespart raconte cette journée et celle du 29, assez peu connues jusqu'à ce moment :

« Nous nous dirigeons à gauche. Arrivé devant Autruche, tout le corps d'armée prend de nouveau un ordre de bataille sous une pluie battante qui n'a pas cessé toute la journée. Vers trois heures de l'après-midi, l'ennemi ne s'étant pas montré, on se met en route dans la direction de Saumanthe, au nord-est.

Pendant cette marche, quelques tirailleurs sont envoyés sur la droite pour fouiller les bois; quelques éclaireurs ennemis sont signalés; nos mitrailleuses se font entendre pendant quelques instants. Tout rentre ensuite dans le silence, et notre marche continue. Nous descendons à Vaux-en-Dieulet et arrivons par des chemins presque impraticables à Bois-des-Dames (petit village de cent cinquante à deux cents habitants). Il était environ sept heures du soir. Le village était occupé depuis la veille par cent cinquante cavaliers prussiens qui avaient fait des réquisitions, qu'ils avaient conduites au camp ennemi. A notre approche, ils avaient évacué le village, abandonnant quelques voitures d'approvisionnements, qui nous sont distribués. Un bataillon du 68ᵉ est envoyé en grand'garde sur les hauteurs qui séparent Bois-des-Dames de Nouart; ce bataillon tiraille jusqu'à la nuit, quelques pièces de montagne lui envoient des obus.

» Le lendemain matin 29, nous recevons l'ordre de nous mettre en route sur Nouart pour marcher sans doute sur Stenay. Il était onze heures du matin. Un régiment de lanciers part en avant; nous étions en colonne de route lorsqu'une batterie, placée à environ 3 kilomètres de nous, sur la route de Nouart à Stenay, dirige un feu assez vif sur nos régiments qui, d'après les ordres du général de Failly, courent prendre position dans la direction de Nouart et au village de Champy, qui se trouvait à environ 1,500 mètres du bois de Belval, occupé par l'ennemi. Pendant que l'artillerie continue son feu, l'infanterie ennemie sort

de ce bois et vient se mesurer avec la nôtre. Trois ou quatre régiments s'engagent de part et d'autre. Nos tirailleurs dirigent un feu très-vif sur ceux de l'ennemi. Le 17e de ligne (brigade de Fontanges) supporte à Champy le principal effort, il a sept officiers hors de combat. Une forte colonne essaie d'enlever ce village criblé d'obus. Vers trois heures, nous recevons l'ordre de battre en retraite, nous repassons le petit ruisseau que nous avions traversé au début, nous venons occuper les hauteurs en arrière, sans être inquiétés, et nos batteries d'artillerie, établies sur le plateau, situé derrière Champy, canonnent jusqu'à la nuit les troupes allemandes qui défilent toute la soirée sur la route de Buzancy à Stenay, à 4 kilomètres de nous. A la nuit tombante, les troupes allumaient les feux et s'apprêtaient à faire la soupe, mais à huit heures du soir nous laissons par ordre nos feux allumés et tout le corps d'armée se met en route pour Beaumont, avançant avec grande difficulté. On s'en fera une idée, en sachant que nous sommes arrivés à Beaumont à quatre heures du matin seulement, ayant parcouru 10 kilomètres en huit heures. »

Tandis que les 28 et 29 août, le 5e corps devenu, d'avant-garde qu'il avait été, l'arrière-garde de l'armée de Châlons, se mesurait avec l'ennemi sans désavantage, le 1er corps gagnait Stonne, puis Raucourt, parcourant une vingtaine de kilomètres en quarante-huit heures ; le 7e se portait, le 27, de Vouziers à Quatre-Champs (*six* kilomètres) ; le 28, de Quatre-Champs à Oches (*dix* kilomètres au nord-est), entre Buzancy

et Raucourt. Le 12e s'approchait de cette dernière ville. Le soir du 29 août, l'armée était donc disposée de la manière suivante :

Le 5e corps à Beaumont (6 kilomètres de Mouzon, tout près de la Meuse) ; le 7e corps en arrière à droite, à Oches, à 4 kilomètres de Beaumont ; le 1er corps au centre, à Raucourt, à 10 kilomètres d'Oches ; le 12e corps près de lui à la gauche.

Depuis que l'ennemi était signalé de façon à ce que nulle incertitude ne fût plus permise sur la rapidité de sa marche, l'armée française avait parcouru, en plusieurs jours, quelque chose comme *de six à huit lieues !.....*

LIVRE V

Mes prévisions au sujet du mauvais emplacement des corps d'armée. — Ma lettre au comte de Palikao. — Ordre de départ. — Manifestation des habitants d'Oran. — Arrivée à Paris. — Mes rapports avec le ministre de la guerre. — Proposition de m'opposer au général Trochu. — Mon refus. — Voyage à Soissons. — Ma proclamation à Rethel, état des esprits, des autorités et de la population. — Manière de voir d'un préfet. — Arrivée à Beaumont. — Désastre de Beaumont. — Arrivée à Sedan le 31 août. — Mes rapports avec l'Empereur et le maréchal de Mac-Mahon.

Je m'arrête ici pour revenir à ce qui me concerne, ayant rejoint l'armée le lendemain 30 août.

Lorsque je connus l'emplacement de nos corps d'armée échelonnés le long de la frontière, depuis Strasbourg jusqu'à Sarrebourg, je ne cessai de répéter à mes officiers, et particulièrement à mon aide de camp, le commandant Déaddé, la tête pleine de victoires que l'armée française devait remporter, je n'augure rien de bon de notre manière de procéder. Les Prussiens ont prouvé leur habileté en 1866, et si leurs

généraux n'ont pas perdu toutes les qualités militaires qu'ils ont déployées pendant cette campagne, ils sauront profiter de nos mauvaises dispositions et concentrer leurs troupes, qui doivent être considérables, de façon à pouvoir attaquer et écraser, soit le corps du général Frossard formant notre aile gauche, soit le centre, division Abel Douay. Je désignais plus particulièrement Wissembourg comme le point le plus vulnérable. Mais, tout en prévoyant une partie de ce qui est arrivé, j'étais loin de penser que l'Empereur et ses maréchaux ne sauraient pas comprendre des choses aussi simples et qui sautaient aux regards des hommes du métier.

Apprenant que nos troupes étaient en retraite sur Metz et sur Châlons, j'écrivis au nouveau ministre de la guerre, le comte de Palikao, pour offrir mes services. Ma mauvaise étoile me poussait à vouloir payer au plus vite de ma personne dans les circonstances critiques qui se déroulaient en quelque sorte d'une façon vertigineuse. Si j'avais mis moins d'insistance à me jeter en avant, j'eusse été appelé sans doute après le désastre de Sedan, auquel mon nom n'eût pas été mêlé, et peut-être aurais-je pu être alors plus utile à mon pays que dans une catastrophe dont tous mes efforts ont été impuissants à maîtriser les terribles conséquences.

Le comte de Palikao me répondit une lettre aimable, comme il sait les écrire, mais sans rien préciser. Je commençais à me résigner à rester à mon poste, lorsque le 22 août, à huit heures trente-cinq minutes du

soir, je reçus une dépêche télégraphique me prescrivant de me rendre sans nul retard à Paris pour y prendre mes instructions et rejoindre l'armée de Châlons, afin d'y remplacer le général de Failly au commandement en chef du 5e corps.

Le premier bateau en partance chauffait le 24. J'eus donc deux jours seulement pour faire mes préparatifs. Dès que la nouvelle de ma nomination se fut répandue à Oran, je devins de la part de la population l'objet d'ovations qui me causèrent, je l'avoue, une satisfaction d'autant plus vive que ces démonstrations me vengeaient en quelque sorte des dénis de justice dont j'avais été la victime après mon expédition de l'Oued-Guir. Évidemment, les ovations des habitants du chef-lieu de la division s'adressaient surtout au chef qui avait assuré la tranquillité dans la province par une pointe hardie vers le sud. La chambre de commerce m'offrit un banquet qui fut décidé et organisé instantanément. Des discours empreints du plus pur patriotisme y furent prononcés. Le soir, les convives me reconduisirent à mon hôtel. Tout le monde, sur mon passage, se découvrit et me salua des plus chaleureuses acclamations.

Pour pouvoir se rendre bien compte de la portée de ces manifestations, il faudrait connaître l'hostilité à laquelle l'autorité militaire était en butte à Oran, avant mon arrivée.

Je quittai le commandement de la province le 23 août.

Ma traversée fut heureuse ; j'arrivai à Marseille

le 27, et à onze heures du matin, sans perdre un seul instant, je gagnai le chemin de fer de Paris, où j'arrivai le dimanche 28 à huit heures du matin.

La première personne que je vis à mon entrée à l'hôtel du Louvre fut l'ami dont j'ai parlé et qui, prévenu par un télégramme de Marseille, m'attendait avec une vive impatience. Il me mit en quelques mots au fait de ce qu'il connaissait de la situation générale, puis à neuf heures, je me rendis chez le ministre de la guerre.

Le comte de Palikao, retenu dans différentes commissions à l'Assemblée législative, ne fut libre qu'à midi. Je déjeunai avec lui et sa famille vers une heure. Avant, pendant et après le repas, il m'exposa très-nettement l'état du pays et des choses, me fit part des tergiversations du maréchal de Mac-Mahon. Il ne me dissimula pas ses craintes de voir la jonction manquée par les retards imprimés à la marche de l'armée de Châlons.

Il prétendait que le maréchal, vigoureux sur le champ de bataille, se laissait aller trop facilement aux suggestions de Sa Majesté et de son entourage.

Je crois pouvoir, sans commettre d'erreur, rapporter ici quelques-uns des fragments les plus importants de cette conversation.

— Les dépêches du maréchal de Mac-Mahon, après Freschwiller, me dit le comte de Palikao, démontrent un trouble extrême. — J'ai trouvé tout ce qui concerne les services de la guerre dans le plus incroyable désarroi. — Rien n'était suffisamment prêt pour parer

au moindre revers. — En dehors de l'armée régulière, aucune ressource n'était prévue pour augmenter les effectifs par un appel aux armes.

Je lui demandai pourquoi l'on n'avait pas laissé une quarantaine de mille hommes à Belfort, point sur lequel on pouvait si facilement arrêter la marche des armées allemandes.

— Il n'est pas admissible, ajoutai-je, que l'ennemi n'eût pas cherché à contenir un corps menaçant à la fois ses communications avec sa base d'opération et les provinces d'Allemagne. — Une des armées ennemies aurait été forcée de s'y arrêter.

— J'ignore, me répondit-il, qui a ordonné le mouvement de retraite du 7e corps, mais je n'ai rien prescrit à cet égard, et le mouvement a eu lieu sans ma participation.

Il est bon de dire que depuis l'entrée au ministère du comte de Palikao, cet officier général, des plus capables, dirigeait les affaires militaires, aidé d'un comité spécial.

Il m'expliqua que le maréchal de Mac-Mahon, sous la pression sans doute de l'Empereur, voulait ramener ses cent vingt mille hommes sous Paris pour y attendre et y combattre l'armée du prince de Prusse, tandis que lui, d'accord avec le comité, croyait plus urgent, plus avantageux de porter secours au maréchal Bazaine, de le débloquer, de se réunir à lui pour opérer contre les armées allemandes.

Quel était le meilleur de ces plans ? C'est une question qui sera controversée par les stratégistes. En tous

cas, la raison la plus plausible que pourront donner ceux qui soutiendront l'avis du duc de Magenta, c'est celle-ci : le maréchal devait être plus à même que qui que ce fût de connaître la valeur de ses troupes et de savoir ce qu'il avait à attendre d'elles. Mais ce qu'il y a de positif, c'est que ses troupes se sont bien battues à Sedan et que la plus mauvaise de toutes les résolutions à prendre était celle que l'on a prise, d'hésiter, de tâtonner, de faire des marches et des contre-marches, pour se laisser gagner de vitesse et aboutir à la souricière de Sedan. — Le plus grand embarras, me dit encore le ministre, est aujourd'hui causé par l'Empereur, dont la situation était des plus fausses. Ce prince a quitté l'armée de Bazaine pour rejoindre celle de Mac-Mahon, mais à quel titre s'y trouve-t-il ? Ne voulant pas revenir à Paris, où l'Impératrice exerce la régence, et ne veut pas qu'il rentre, peut-il, comme il s'y est engagé, se borner à rester l'hôte incommode du maréchal de Mac-Mahon, sans faire sentir son influence, ne fût-ce que dans les conseils ?

— Ce rôle impossible à un souverain et qu'il s'est donné, il ne peut le conserver, me dit le ministre, cela est positif; et la preuve de ce fait résulte des correspondances échangées entre nous [1].

Ce que me dit le comte de Palikao ne m'étonna nullement, et je compris que de cette position fausse de l'Empereur devaient découler les hésitations qui se fai-

1. Ces correspondances ont été publiées depuis par le gouvernement de la Défense nationale, et ce qu'on a pu lire corrobore les paroles du comte de Palikao.

saient remarquer dans la marche de l'armée de Châlons et dans ses opérations. Le duc de Magenta, d'après le calcul du ministre de la guerre, pouvait gagner quarante-huit heures sur l'armée du prince royal de Prusse si les ordres eussent été exécutés à temps, pour la marche sur Metz. Le maréchal ne trouvait alors que l'armée du roi, inférieure à la sienne et dispersée pour vivre. Il lui était facile de la combattre avec avantage et de pousser vigoureusement sur Metz. Le maréchal Bazaine, prévenu de cette opération, attaquait alors le prince Frédéric-Charles de front, tandis que lui Mac-Mahon l'attaquait par derrière.

Voilà une partie de ce que me dit le comte de Palikao.

Il est clair que ce projet adopté, pour qu'il pût réussir, il était nécessaire qu'on mît dans l'exécution de l'entrain, de la vigueur et surtout pas la *moindre hésitation*. Malheureusement, tout semblait conspirer contre nous. L'hésitation dans les ordres de marche; les lenteurs dans les mouvements des corps d'armée; les ordres et les contre-ordres se croisant sans cesse, forçant les troupes à voyager souvent la nuit par les plus mauvais temps, ont amené des retards considérables. A cela il faut ajouter l'absence de renseignements exacts donnés sur l'ennemi, par les autorités locales et par les reconnaissances, enfin la pénurie des vivres qui manquèrent constamment.

De ces fautes sont résultées l'absence de confiance des soldats dans leurs chefs et l'indiscipline. Des traînards en grand nombre n'ont jamais rejoint leurs

corps et les deux journées d'avance que l'armée de Châlons avait, dans le principe, sur celle du prince royal *étaient perdues le* 30 *août.*

Je reviens à ma conversation avec le comte de Palikao.

Cet officier général, abordant avec moi un autre ordre d'idées, commenca à m'entretenir d'un projet, qui consistait à me faire renoncer à mon commandement du 5e corps, pour prendre celui du 14e corps en formation à Paris.

Une fois sur ce chapitre il insista vivement.

— Il est possible, me dit-il, que le général Trochu cherche trop à grandir sa personnalité et qu'il agisse au détriment de l'ordre établi. Il est possible qu'il devienne un homme embarrassant; dans ce cas, votre valeur nous permettrait de vous confier sa place.

Il fut alors évident pour moi que le projet de me garder à Paris avait été discuté dans les conseils du gouvernement et que quelque chose en avait transpiré déjà, puisque le matin même, l'ami dont j'ai parlé m'avait prévenu qu'il était fortement question de me mettre à la tête du 14e corps. La pensée de me voir en opposition avec un officier général, un compagnon d'armes, et de pouvoir lui nuire, me détermina à réclamer plus vivement encore le poste qui m'avait été affecté à l'armée du maréchal de Mac-Mahon.

Je n'ai jamais eu de tendance à jouer un rôle politique. Ma carrière a été trop spéciale pour que j'aie cherché à en sortir. Je crus voir, dans ce que me proposait le ministre de la guerre, des intrigues de la Cour

se méfiant d'un nouveau Lafayette. J'étais résolu à tout, pour éviter de prendre parti pour ou contre.

Si, dans cette circonstance, j'agis avec une certaine délicatesse, on ne me rendit pas la pareille quelques jours plus tard, ainsi qu'on le verra plus loin, lorsqu'il sera question de mon rapport sur la bataille de Sedan.

On se plaignait à Paris, chez le ministre, du duc de Magenta; on blâmait, ainsi que je l'ai dit, sa marche trop lente, ses indécisions. Le comte de Palikao m'en ayant encore reparlé, j'en profitai pour lui dire :

— Puisqu'il en est ainsi, raison de plus pour m'envoyer à son armée; j'y apporterai la hardiesse, la décision que vous voulez bien me reconnaître.

Le ministre de la guerre n'insista pas davantage et me remit mon ordre de service. Je pris congé de lui et rentrai à mon hôtel. On me donna un rouleau de cartes; je les montrai à mon ami qui m'attendait dans mes appartements. Nous fûmes fort étonnés en les déroulant, l'un et l'autre, de voir que ces cartes, au lieu d'être du quatre-vingt millième, n'étaient qu'à l'échelle du trois cent vingt millième. A quoi pouvaient donc servir les beaux travaux du corps d'état-major dont le dépôt de la guerre devait regorger, si on ne pouvait disposer d'un exemplaire de ces cartes en faveur d'un officier général ayant un commandement en chef et appelé à faire agir ses troupes dans des contrées qui pouvaient lui être inconnues?

Mon ami avait heureusement une collection du quatre-vingt millième entoilé; il s'empressa d'aller

me la chercher pour remplacer celles qui m'avaient été données.

Je voulus partir le soir même pour Mézières, mais mes cantines manquaient d'une foule d'objets nécessaires, et, en outre, mes chevaux ne devaient arriver d'Oran que le soir à dix heures. Je me décidai donc, bien à contre-cœur, à passer la nuit à Paris.

Le lendemain matin, de bonne heure, je me rendis au chemin de fer afin de partir pour Rethel, un des points sur lesquels l'armée s'était dirigée.

Au moment de monter en wagon, un aide de camp du ministre de la guerre m'apporta la lettre suivante :

« Paris, le 29 août 1870.

» Mon cher général,

» Dans le cas où il arriverait malheur au maréchal de Mac-Mahon, vous prendrez le commandement des troupes placées actuellement sous ses ordres. Je vous enverrai une lettre de service régularisant cette situation et dont vous ferez usage au besoin.

» Recevez, etc. »

Ainsi donc, j'étais doublement commandant en chef de l'armée de Châlons, si le maréchal quittait le commandement, et par droit d'ancienneté et par droit de lettre de service.

Le 29 août, à huit heures du matin, j'étais en route

avec un officier que j'avais amené d'Afrique, le capitaine Daram, alors lieutenant au 92e de ligne et détaché auprès de moi en qualité d'officier d'ordonnance, et un jeune mobile qui était venu, la veille, à mon passage à Paris, m'offrir ses services. Ce dernier, le marquis de Laizer, attaché au conseil d'État, se trouvait être à la fois plein d'intelligence et d'activité, ce qu'on appelle en style du métier un *débrouillard*, c'est-à-dire n'étant jamais embarrassé.

Arrivé à Soissons, j'appris que le convoi du chemin de fer s'arrêtait quelques instants; j'en profitai pour écrire à la hâte, sur le bureau affecté au service du télégraphe, une proclamation aux habitants du département de l'Aisne dans lequel je suis né et où j'ai encore quelques parents. Cette proclamation, que j'envoyai aux autorités, fut affichée. Elle a été reproduite par plusieurs journaux. La voici :

« Habitants du département de l'Aisne!

» Un de vos enfants arrivé hier à Paris, venant du fond de l'Algérie, ne s'accorde même pas la satisfaction de voir sa famille avant d'aller à l'ennemi.

» Il se rappelle au souvenir des siens et au vôtre, et vous engage à vous montrer les dignes descendants de ceux qui, en 1814 et 1815, se joignaient à nos soldats pour combattre l'invasion. L'ennemi ne pourra, je l'espère, arriver jusqu'à vous avec les masses qui ont envahi les provinces de l'Est; mais des fractions de corps, quelques cavaliers peuvent venir insulter vos villes et vos villages. C'est à vous à les repousser et à leur faire payer cher leur audace. Que chaque haie,

que chaque fossé, que chaque maison soient utilisés pour votre défense.

» Aux armes, braves habitants de mon département, et prouvez que partout les envahisseurs de la France seront certains de trouver d'énergiques adversaires. »

J'arrivai à Reims vers le milieu du jour. La gare était occupée militairement par des troupes, et j'appris que des coureurs ennemis se montraient dans les environs. Je me trouvai un peu isolé avec mes deux officiers. Il n'était pas très-prudent à moi de continuer ma route ainsi, au risque de me faire enlever par quelques éclaireurs allemands. Je faisais ces réflexions, lorsqu'en portant mes regards autour de moi je remarquai plusieurs wagons occupés par des hussards. C'était un détachement de vingt-cinq cavaliers commandé par le lieutenant Desgrandschamps, du 6e régiment, se rendant à Paris. Je fis venir l'officier et lui donnai l'ordre formel, à sa grande stupéfaction, de me suivre avec son détachement.

On attacha ses wagons aux miens et nous partîmes. Bien m'en prit, comme on va le voir.

A la station de Buzancourt, à quelques lieues de Reims, sur la Suippe, j'aperçus un certain nombre d'hommes, de femmes et d'enfants fuyant les uns à cheval, les autres en voiture. On disait les villages à droite de la voie ferrée pillés et incendiés. Le mécanicien qui montait la locomotive de mon convoi me parut un peu émotionné des récits que l'on nous faisait. Je cherchai à le rassurer et ayant placé deux hommes

armés près de lui, nous continuâmes notre voyage jusqu'à Rethel.

Au moment où j'atteignis cette ville, les habitants étaient fort inquiets. Ils venaient d'apprendre que la voie ferrée avait été coupée par l'ennemi dans le voisinage de Faux, à quelques kilomètres au nord de leur cité. L'ennemi, ce jour-là, s'était en effet rapproché beaucoup de la ligne des Ardennes, puisqu'il avait livré combat au 5e corps à Boult-aux-Bois, entre Vouziers et Buzancy.

Si j'avais pu connaître alors la position de l'armée et surtout celle du corps que j'allais commander et qui n'était pas à plus de 25 kilomètres de moi, je l'aurais rejoint à cheval. Malheureusement j'ignorais complétement où se trouvaient les diverses fractions de l'armée et le quartier général. Or, d'après ce qui m'avait été dit par le ministre, à Paris, je devais supposer le maréchal sur la rive droite de la Meuse. J'ignorais que le comte de Palikao avait déjà de grandes difficultés à se procurer des nouvelles de l'armée de Châlons, les coureurs ennemis coupant les fils du télégraphe et interceptant les communications.

On m'affirma à Rethel qu'un escadron de dragons allemands avait été vu à Faux. C'était la vérité. L'officier de hussards et huit de ses hommes montèrent en wagon pour faire une reconnaissance sur le village indiqué. Ils ne tardèrent pas à revenir me rendre compte du départ de l'escadron allemand. Trois cavaliers ennemis seulement étaient restés. L'un d'eux avait été tué.

Je m'efforçai de rassurer la population en lui faisant savoir qu'il n'y avait plus de Prussiens à Faux et qu'on rétablissait la voie. Les habitants de Rethel vinrent alors me demander des armes pour se défendre contre les maraudeurs. Le sous-préfet, me dirent-ils, n'avait pas voulu leur distribuer une centaine de fusils cachés dans son hôtel, et j'appris que le maire avait fait publier au son du tambour (en ayant bien soin de ne pas l'afficher) une petite proclamation par laquelle il engageait ses chers administrés *à bien recevoir* l'ennemi.

J'allais me mettre à table, lorsqu'on m'annonça l'arrivée de uhlans. Je m'applaudis alors de la précaution que j'avais prise d'avoir avec moi mes hussards. J'en fis monter quelques-uns à cheval. Aidés des habitants, ils mirent en fuite les cinq cavaliers allemands qui s'étaient approchés de la ville. Ces cinq cavaliers avaient pour mission de s'informer s'il y avait à Rethel des troupes françaises. Je risquais donc, dès mes premiers pas, et avant d'avoir rejoint l'armée, d'être enlevé par quelque parti, si je n'avais pas eu avec moi mes hussards.

Sachant ne pouvoir aller jusqu'à Mézières en chemin de fer, je résolus de faire à cheval le reste de la route, environ 40 kilomètres. Il me fallait pour le lendemain une voiture pouvant transporter mes bagages. Je dus presque employer la force pour l'obtenir d'un aubergiste, le sous-préfet et le maire n'ayant pu m'en procurer. En prenant ce véhicule, il me fallut signer une pièce constatant mon acte d'autorité, afin qu'en cas

d'accident au cheval ou à la voiture, le propriétaire pût avoir recours contre moi. Les Prussiens ont éprouvé moins de difficultés pour leurs réquisitions.

Je partis pour Mézières le 29 août au soir, à sept heures, avec mon escorte et mes officiers. J'espérais en voyageant la nuit éviter plus facilement les batteurs d'estrade, ne me doutant pas que pour parer à un danger problématique, j'allais en affronter un très-réel.

En effet, j'avais à peine parcouru quelques kilomètres, précédé par mes hussards, qu'en arrivant à l'entrée d'un bois dans lequel s'engage la route de Rethel à Mézières, près d'un village nommé Signy-l'Abbaye, je reçus successivement deux décharges de coups de fusil, tirés à bonne portée. Mon détachement avait été pris pour prussien par des braconniers qui, à l'instigation du maire de la localité, s'étaient embusqués dans le bois pour tuer les coureurs allemands.

Mes hussards d'avant-garde, pour la première fois au feu, se croyant en face de l'ennemi, reviennent à fond de train sur moi et me culbutent dans le fossé de la route, me laissant me tirer d'affaire comme je pourrai, moi et mon cheval, sans chercher à me débarrasser.

Lorsque je me fus dégagé, je donnai à haute voix mes instructions aux deux cavaliers qui devaient nous précéder, leur indiquant la conduite à tenir en cas de nouveaux coups de feu; mes ordres furent ensuite répétés par le lieutenant à ses hommes et entendus par les braconniers qui comprirent leur erreur. Aussi, pûmes-nous franchir le bois sans encombre, au grand trot.

Arrivé chez le maire, vieillard énergique à la figure intelligente, je lui racontai mon aventure et lui demandai des explications. Il m'avoua que le véritable coupable était lui; qu'ayant déjà assisté à la double invasion de 1814 et de 1815, il était persuadé que les habitants des villages et des villes devaient aider l'armée à défendre le pays. C'était donc lui qui avait organisé une troupe de braconniers pour attaquer les uhlans et autres coureurs ennemis.

Je serrai la main à ce brave homme, lui adressai les plus chaleureuses félicitations; et je trouve, en effet, sa conduite d'autant plus belle qu'en agissant comme il l'a fait, il avait à craindre la ruine d'une fort belle propriété, sans compter les autres dangers pour lui et pour les siens.

Nous quittâmes ce village à cinq heures du matin ; j'y étais entré à une heure. Je laissai au brave maire, si énergique, un cheval de hussard blessé par ses francs-tireurs. Vers huit heures du matin, j'atteignis Mézières. Je descendis à la gare, sans entrer dans la ville, et je demandai immédiatement qu'on mît à ma disposition un train spécial pour moi, mes officiers, mon escorte et un certain nombre de militaires de tous grades, rejoignant l'armée. J'attachai à mon état-major un jeune et vaillant capitaine, le comte d'Ollone, du 12e de chasseurs à cheval, lequel, à peine pansé d'une grave blessure au visage, reçue à Buzancy la veille, me demanda de retourner à l'ennemi. Cet officier, pendant le peu de jours qu'il resta auprès de moi, déploya la plus grande activité, une admirable énergie, fit

preuve de véritables qualités militaires et me fut d'une grande utilité.

A Mézières, le général commandant, l'intendant et le préfet vinrent s'entretenir avec moi : le premier, de l'état de la place, le second, de la situation des vivres, en quantité suffisante, me dirent-ils, pour satisfaire plusieurs jours aux besoins de l'armée de Châlons. Enfin le préfet, auquel je racontai les incidents de ma route, me déclara, contrairement à mon opinion, que le brave maire de Signy-l'Abbaye était un brouillon, et les autorités de Rethel des fonctionnaires complets, ne causant aucun tracas à son administration. C'est ainsi qu'étaient appréciés, dans presque toute la France, les hommes appelés à la diriger. Plus on arrivait à chloroformiser les populations, et plus on avait de mérite. C'est avec cette manière de procéder partout, que notre nation, autrefois si pleine d'initiative, si ardente à la guerre, s'est endormie doucement et vient de se réveiller douloureusement en présence d'un envahisseur qu'elle ne semble plus en état de combattre.

Avant de continuer le récit de ce qui m'est personnel, je crois devoir revenir sur la marche de l'armée de Sedan et raconter la journée funeste du 30 août.

J'ai dit que la veille, 29 août, le 1er corps, parti de Stonne, avait fait *deux lieues* dans sa journée et, au lieu de pousser sur Mouzon, sur Carignan ou sur Sedan, s'était arrêté à Raucourt; que le 12e avait suivi le mouvement du 1er sur Raucourt; que le 7e était à Oches, sur la ligne de Raucourt et de Stonne, au sud

de ce dernier point, et que le 5e corps, après avoir livré le combat de Boult-aux-Bois sans désavantage, s'était porté sur Beaumont, à quelques kilomètres de Mouzon, et était arrivé à son bivouac seulement à quatre heures du matin.

Ce 5e corps se trouvait donc, le soir du 29 août, en avant-garde et aussi près de Mouzon que le 1er corps. Il était en conséquence fort urgent que son chef, se pénétrant bien de la situation des choses, fît faire bonne garde, le combat du matin ne pouvant lui laisser aucun doute sur la présence et la marche de l'ennemi. Cependant aucune sérieuse précaution ne fut prise. Les régiments, les brigades, les corps arrivèrent à Beaumont, sans ordre, en pleine nuit, s'établirent comme ils purent autour de cette petite ville, comptant les uns sur les autres, sans former de grand'gardes, sans envoyer de reconnaissances de cavalerie, absolument comme si l'on était à cent lieues de l'ennemi, tandis qu'on avait laissé l'avant-garde allemande, on ne pouvait l'ignorer, à une dizaine de kilomètres en arrière.

Les bataillons et les régiments des trois divisions, ainsi confondus, s'endormirent paisiblement. Les hommes étaient fatigués de la journée.

Vers huit heures du matin, le rapport annonça une distribution de pain pour une heure de l'après-midi. Il semblait dès lors qu'on ne dût pas bouger jusqu'à ce moment et qu'on n'avait rien à craindre de l'armée allemande. On ne donna pas l'ordre de démonter les armes; mais les soldats, ayant tiré la veille, les net-

toyèrent, et cela sans que personne eût la pensée de le défendre, tant la quiétude des chefs paraissait à chacun l'indice de la plus parfaite sécurité.

Dans la brochure qu'il vient de publier, le général de Failly cherche à se disculper de la faute de s'être laissé surprendre à Beaumont. Il prétend que les reconnaissances ne lui signalèrent l'ennemi nulle part. Soit, mais ses troupes avaient-elles, oui ou non, combattu l'armée allemande, la veille, à quelques kilomètres de l'endroit où l'on était? Le général pouvait-il croire que les Allemands, forçant de marche pour nous gagner de vitesse et nous couper, allaient bénévolement s'arrêter pour nous donner le temps de franchir la Meuse? Enfin n'avait-il pas déjà fait la triste et fatale expérience de la manière des Prussiens qui consistait à se replier la nuit, à se poster en arrière, pour attendre, sans se montrer, que les reconnaissances prescrites par notre service en campagne et faites toujours à heure fixe, fussent passées pour reprendre leurs positions?

L'appel devait être fait à midi dans les régiments. Les rangs étaient ouverts par compagnie, et l'on ne s'attendait à rien. On commandait le service, les officiers inspectaient leurs hommes comme en pleine paix, à la caserne. Les généraux, le général en chef achevaient paisiblement leur déjeuner. Quelques bataillons rompaient les rangs, lorsque tout à coup un obus arrive en plein dans le camp, on ne sait d'où.

Une fois encore, on fut surpris comme on l'avait été déjà en tant d'occasions, depuis le commencement de

la campagne. Or, en cette circonstance, une surprise devait avoir les conséquences les plus désastreuses.

Le 5e corps se voyant attaqué par l'armée entière du prince de Prusse, l'anxiété y devient générale, chacun comprend que nulle disposition n'est prévue pour le combat. Sur la droite, on aperçoit bientôt des nuages de fumée couvrant les bois de Belle-Volée; c'est l'artillerie allemande qui ouvre son feu. Les régiments qui se trouvent près de Beaumont se replient et vont occuper les hauteurs en arrière, hauteurs sur lesquelles ils auraient dû être établis, sinon depuis la veille, du moins depuis l'aurore. Les 11e, 46e, 68e de ligne et le 4e bataillon de chasseurs à pied des divisions Goze et de Lespart, campés en avant du village, attendent des ordres qui ne leur arrivent pas et se forment de leur mieux. L'artillerie du 5e corps, placée du côté de l'arrivée des Prussiens, est compromise. Il faut à tout prix défendre le matériel et le mettre en sûreté.

En un instant, les bois situés en avant de Beaumont vomissent les balles, la mitraille et les obus. Les 11e et 46e de ligne (brigade Grenier) se déploient à la gauche du 68e, de la brigade de Fontanges.

Le 4e de chasseurs à pied se jette en avant et à droite.

Les feux de peloton et à volonté sont ordonnés, car l'ennemi commence à sortir du bois. La hausse est mise à 600 mètres. Les premiers coups portent juste, les Prussiens rentrent dans les bois; mais bientôt ils ressortent en masses profondes et abordent la

ligne française, après avoir mis près de trois quarts d'heure à parcourir les 600 mètres qui les en séparent. Pendant tout ce temps, ils sont sous le feu violent des régiments déployés; mais pendant ce temps aussi, leur artillerie ne cesse de couvrir d'obus notre ligne qu'elle prend d'écharpe.

L'artillerie du 5e corps, occupée à harnacher et à atteler ses chevaux, n'ayant pas encore pris position, ne peut répondre aux pièces allemandes. Un instant, quelques bataillons se lancent inconsidérément à la baïonnette sur l'ennemi qui continue à marcher en avant. Ils éprouvent des pertes considérables avant d'avoir pu aborder les colonnes d'attaque.

Ces bataillons battent en retraite, abandonnent les positions qu'ils ont quittées et aussitôt le mouvement rétrograde commence par la gauche. L'ennemi en profite pour tourner cette gauche. Alors la retraite devient une déroute. Les hommes se retirent en désordre, les uns sur Beaumont, les autres par la route de la Meuse, dans la direction de Mouzon. Le village est abandonné; les Allemands l'occupent. Le 11e de ligne laisse sur le champ de bataille trente-cinq officiers tués ou blessés, le 68e vingt-six. Le 4e bataillon et le 46e éprouvent des pertes aussi considérables. Nos soldats avaient épuisé leurs quatre-vingt-dix cartouches. Ils avaient dû faire beaucoup de mal à l'ennemi, tirant à genoux sur des colonnes profondes.

Les corps français que je viens de citer couvrent la retraite tant bien que mal, parviennent jusqu'au sommet de la crête couronnant Mouzon et ne commencent à

être à l'abri des projectiles de l'artillerie prussienne qu'après avoir franchi les deux premiers tiers de la montagne. Ils aperçoivent alors le 7e corps, qui, au bruit du canon, a marché d'Oches à la Meuse. Ce corps essaie de tenir, mais ne pouvant résister aux masses qui continuent à prononcer vigoureusement leur attaque, les divisions de ce 7e corps se mettent à leur tour en retraite, franchissent le pont de Mouzon et s'abritent derrière l'infanterie de marine du 12e corps et derrière l'artillerie du général Lebrun. Ce dernier défend le passage de la rivière avec énergie et intelligence. Le soir du 30 août, toute l'armée reçoit l'ordre de se replier sur Sedan, par Carignan et Brévilly, rive gauche de la Chiers.

Les débris du 5e corps arrivent à Sedan, le 31 août, à quatre heures du matin.

Telle est la vérité sur le fatal combat de Beaumont.

Pour moi, ainsi que je l'ai dit plus haut, j'étais arrivé le même jour, 30 août, à huit heures du matin, à Mézières. J'en partis sur un train spécial se dirigeant vers Sedan. Personne, à Mézières, ne put me donner la moindre indication sur la position de l'armée et du quartier général. J'envoyai des télégrammes au ministre de la guerre pour lui faire connaître ce que j'avais vu et les divers renseignements, assez nuls, du reste, qu'il m'avait été permis de recueillir pendant mon voyage. J'attendis mon convoi plus longtemps que je n'aurais voulu, car je brûlais d'impatience de me mettre à la tête de mes troupes.

Je pus quitter enfin Mézières. Le train dépassa Sedan, mais arrivé au village de Bazeilles, dont la position devait être le surlendemain bien défendue par le 12e corps du général Lebrun, le machiniste me déclara qu'il serait dangereux d'aller plus loin. Je montai à cheval avec ma suite et me portai vers le sud-ouest.

Je ne tardai pas à apercevoir du côté de Remilly, sur ma gauche, et à peu de distance de Bazeilles, des troupes qui paraissaient prendre la direction de la Meuse. On m'assura que le maréchal devait se trouver de ce côté. Les divisions que je voyais au loin étaient celles du 1er corps dont le commandant en chef, le général Ducrot, se trouvait alors à Carignan. Les régiments se rapprochaient de la rivière pour la franchir. Mais, ne trouvant personne qui pût m'indiquer où était le duc de Magenta, je me tournai vers Douzy, et je m'arrêtai un instant dans ce village.

Là, j'appris enfin que le maréchal avait dû déjeuner à Mouzon. Je m'empressai d'en prendre la route d'autant plus volontiers que, sur ma gauche et de ce côté, je commençais à entendre le canon et, bientôt après, en me rapprochant, une vive fusillade. Je traversai Mairy et bientôt j'arrivai à Amblimont. Il était environ quatre heures lorsque j'atteignis ce dernier village, d'où je pus assister à une déroute complète de nos malheureux soldats.

Un nombre considérable de fantassins marchaient sans ordre et comme des tirailleurs, en grandes bandes, occupant une vaste surface. Je me hâtai de descendre dans la plaine pour arrêter ce désordre et

interpeller ces fuyards. J'eus de la peine à m'en faire comprendre. En vain, je leur criais : — Mais, malheureux, regardez donc derrière vous, le canon de l'ennemi est encore loin. Vous n'avez rien à en redouter.

Ils ne m'écoutaient pas dans leur course haletante. Je réussis enfin à en arrêter quelques-uns et à les rassurer tant bien que mal. Peu à peu cet exemple fut suivi. Voyant alors venir à moi le général Conseil-Dumesnil, je l'engageai à prendre des positions favorables en avant d'Amblimont avec un régiment qu'il était parvenu à rallier. J'espérais qu'il pourrait ainsi protéger les hommes en déroute de tous les corps d'armée, qui continuaient à affluer de ce côté. En même temps, et quoique n'ayant encore d'autre titre dans cette armée pour donner des ordres que mon grade de général de division, puisque je n'avais pas été reconnu officiellement dans le commandement qui m'était attribué, je n'hésitai pas à adresser de vives observations à plusieurs membres de l'intendance qui semblaient attendre qu'on leur indiquât s'ils devaient rester en place ou avancer.

Des voitures de bagages de tous les corps commençaient à s'agglomérer sur la route, ne sachant où se rendre. Je donnai l'ordre à des gendarmes, qui se trouvèrent sous ma main, de les faire marcher le plus rapidement possible. Je les dirigeai, à tout hasard, sur Mairy et Douzy. Au moment où j'étais occupé à mettre un peu d'ordre partout, des équipages de la maison de l'Empereur débouchèrent près de moi, prétendant que tout le monde devait s'arrêter pour leur livrer passage.

Je leur intimai l'ordre formel de profiter de la bonté de leurs attelages pour enfiler bien vite un chemin de traverse sur la droite.

Je reconnus ensuite moi-même une forte position défensive en avant du village de Mairy. J'y dirigeai tous les hommes isolés que je pus atteindre, et je ne tardai pas à avoir là sous mon commandement le 27e de ligne du 5e corps, le 99e du 7e, le 58e du 12e, et quelques régiments de cavalerie de la division Ameil du 7e corps. En outre, quelques centaines d'hommes appartenant à divers régiments du 1er corps se joignirent à ces troupes. Chose assez curieuse, ces derniers obéissaient à un officier d'administration dont le nom m'échappe. Tous ces malheureux mouraient de faim, nulle distribution n'ayant été faite. Ils demandaient à grands cris du pain.

Je fis prendre sur les voitures quelques caisses de biscuit qu'on leur distribua. Cette agglomération de soldats de trois corps donnera, mieux que je ne le pourrais faire, l'idée du désordre qui existait dans l'armée, le 30 août, à la suite de l'affaire de Beaumont. J'écrivis et je tentai de faire parvenir au maréchal plusieurs billets pour le prévenir de mon arrivée et lui apprendre qu'ayant pu réunir quelques milliers d'hommes, j'étais en position, à leur tête. Vers neuf heures, on m'apporta l'ordre de battre en retraite sur Sedan.

Mes troupes et moi, nous eûmes beaucoup de peine à atteindre cette ville. La route était, comme dans la journée, encombrée de voitures. La cavalerie et l'artillerie principalement se trouvaient arrêtées à chaque

pas. Voilà ce qui explique comment il se fait que plusieurs régiments de cavalerie sont entrés ce soir-là en Belgique sans s'en douter, ayant cherché des chemins de traverse et pris de fausses directions pour arriver aux portes de la ville. C'est ainsi que la division de cavalerie Brahaut, restée en dehors des lignes d'investissement des armées allemandes, a pu revenir en partie en France, sans coup férir, moins son général qui a été enlevé; et que la brigade Septeuil du 1er corps a pénétré sur le territoire belge, ainsi que d'autres fractions de l'armée française dont le nombre, au dire des habitants de ce pays neutre, ne s'élèverait pas à moins d'une dizaine de mille hommes.

Ce fait a privé l'armée d'un appoint assez considérable à la bataille du 1er septembre; il est peu probable toutefois que ces dix mille combattants eussent pu influer sur le sort définitif de la journée.

Pour moi, fort occupé de guider le petit corps que j'avais formé de bric et de broc jusqu'à Sedan, point indiqué pour la concentration, je ne pris aucun souci de mes bagages qui furent enlevés par l'ennemi, ainsi que deux de mes chevaux. Lorsque j'appris la désagréable aventure arrivée à mon domestique et à ma propriété, j'étais tellement inquiet de ce dont je venais d'être le témoin, je voyais poindre si clairement un désastre plus grand encore que celui que nous venions de subir, que je fis peu d'attention à ce qui m'était personnel.

Une heure du matin sonnait, lorsque je pus pénétrer dans la petite place de Sedan. Il était trop tard

pour tenter de voir le maréchal. Je cherchai un gîte dans un hôtel. Tous étaient encombrés. Enfin, j'obtius à grand'peine à celui de la Croix-d'Or une chambre pour cinq personnes, avec un matelas par terre. Dès six heures, j'étais debout et je me rendais au faubourg de Balan. C'est de ce côté que revenaient les troupes et j'espérai y trouver les divisions de mon 5e corps. En effet, j'en rencontrai plusieurs fractions auxquelles j'indiquai les points où elles devaient se concentrer. Ce fut là encore que je vis le général Bressolles et mon futur chef d'état-major le général Besson.

A neuf heures, je rentrai en ville et me présentai chez le maréchal de Mac-Mahon, qui me reçut assez froidement. Le duc de Magenta allait monter à cheval. Je n'eus que le temps de lui demander de me mettre à l'ordre pour que je fusse en position de prendre le commandement du 5e corps, en remplacement du général de Failly. Ce dernier ne savait pas encore qu'il était relevé de ses fonctions.

J'attendis cet ordre jusqu'à une heure de l'après-midi; ne le recevant pas, je ne m'en rendis pas moins au cantonnement du corps d'armée qui occupait des positions en dehors des remparts. Je parcourus le camp, parlant aux hommes, me faisant reconnaître aux officiers et causant avec eux. Je pris ensuite des mesures pour assurer à la troupe quelques jours de vivres. Je fis chercher en ville des sacs et des musettes pour porter les rations.

Je n'avais pas encore terminé cette sorte de revue, lorsque je rencontrai le général de Failly, auquel je

fus obligé de faire connaître moi-même que j'étais appelé à le remplacer, et qu'il cessait d'être à la tête du 5e corps.

— C'est une grande injustice, me dit cet officier général, et j'ai en main des pièces qui prouveront combien la situation qui m'a été faite depuis le commencement de la guerre est fausse; combien j'ai cherché à obéir à des ordres et à des contre-ordres qui ne devaient aboutir qu'à de fâcheux résultats. Je prouverai qu'en toute circonstance j'ai fait mon devoir.

De retour de mon exploration sur le plateau qui domine Sedan, je fus me présenter à l'Empereur, qui, en me voyant entrer, vint me prendre les mains, les larmes aux yeux, et me dit :

— Mais, général, expliquez-moi donc pourquoi nous sommes toujours battus et ce qui a pu amener la désastreuse affaire de Beaumont?

— Sire, je suppose que les corps d'armée, en présence de l'ennemi, étaient trop loin pour se prêter un mutuel appui, que les ordres ont été mal donnés ou mal exécutés.

— Hélas ! nous sommes bien malheureux.

Passant à un autre ordre d'idées, je demandai à Sa Majesté la cause pour laquelle j'avais été appelé si tard.

— On m'a déclaré que vous étiez nécessaire à la tranquillité de l'Algérie.

— C'est une raison qui me fait honneur, mais était-il sage de sacrifier le tout à la partie, c'est-à-dire la France à l'Algérie? Vous n'aviez pas trop de vos an-

ciens généraux, Sire, pour la lutte formidable que vous avez entreprise.

— C'est vrai, vous avez raison, mais le maréchal de Mac-Mahon a insisté pour que vous restassiez en Algérie.

— Je regrette, Sire, de n'arriver qu'après de trop nombreux désastres, mais vous pouvez compter sur tout ce que je possède d'énergie et de savoir pour aider à les réparer.

— Je sais que je puis compter sur vous.

Nous nous séparâmes ; il était environ quatre heures. Je me rendis de là chez le maréchal qui me faisait chercher dans le but d'envoyer au général Douay, du 7e corps, le général de division d'Abadie et la brigade que ce dernier avait sous ses ordres. Le 5e corps d'armée, ainsi réduit et placé au centre d'une immense circonférence, comme réserve, n'avait plus que deux faibles divisions. C'était un effectif bien insuffisant pour parer aux éventualités d'une bataille. Les autres corps d'armée étaient eux-mêmes sur des lignes trop étendues pour les forces dont ils disposaient, ce qui contraignit le général Douay, malgré des travaux de défense, exécutés le 31, de se porter en arrière, afin d'obtenir une plus grande concentration et de pouvoir se mettre en communication avec le 1er corps (Ducrot).

Le rapport du général Douay constate, en outre, que les troupes allemandes *se préparaient, vers trois heures de l'après-midi, le 31, à passer la Meuse à Donchéry et qu'elles allaient par conséquent couper notre ligne de retraite.*

Ce fait est important à faire remarquer.

On ne s'entretint pas autour de moi de ce mouvement de l'ennemi et l'attention se porta sur les ponts de Mouzon et de Bazeilles.

Comment n'a-t-on pas fait sauter ces ponts pour retarder au moins la marche de l'ennemi ? Je l'ignore. Le rapport du général Lebrun, commandant le 12ᵉ corps et en position à Bazeilles, ne fait pas connaître les causes qui l'empêchèrent de détruire les ponts et de garnir de troupes jusqu'à la Meuse les rives du cours d'eau descendant par le fond de Givonne ; enfin, pourquoi l'on n'a point barricadé et rendu impraticable le pont du chemin de fer, ce qui aurait empêché les Bavarois de se porter rapidement au faubourg de Balan et à Bazeilles, pendant que leurs forces principales attaquaient de front ce dernier village.

Le général Lebrun dit seulement dans son rapport :

« A quatre heures et demie, une vive fusillade » s'engageait près de Bazeilles, et l'ennemi passait la » Meuse sur le pont du chemin de fer. »

Les Bavarois avaient trouvé toutes les dispositions prises pour faire sauter le pont, l'exécution seule avait manqué. (Voir la note G.)

L'Empereur ni le maréchal ne m'exposèrent leur plan de campagne, le premier ignorait sans doute ce que pensait exécuter le commandant en chef, et celui-ci me paraît encore aujourd'hui n'avoir pas bien connu alors, l'état de son armée ni celui des forces ennemies.

Le général Lebrun dit dans son rapport : « Le maré-
» chal commandant en chef, dans un entretien que
» j'avais eu avec lui à Stonne, croyait pouvoir porter
» de soixante à soixante-dix mille hommes la masse
» totale des forces ennemies qui pouvaient lui être
» opposées de ce côté de la Meuse. » Était-il toujours dans cette persuasion après l'avis donné par le général Douay du mouvement tournant commencé dans la direction de Mézières? Je l'ignore, mais il me paraît difficile qu'il en fût encore de même à cinq heures du soir lorsque j'envoyais à son quartier général un maire des environs, venant prévenir que plus de *quatre-vingt mille Allemands* passaient la Meuse entre Donchéry et Dom-le-Mesnil.

Il est vrai de dire que mon officier d'ordonnance, le marquis de Laizer, après avoir attendu longtemps dans les bureaux quelqu'un auquel il pût parler, vint me rejoindre très-tard au camp, sans savoir si le maire avait été plus heureux que lui. Le rapport du 3e de zouaves donne à penser que dans tous les corps d'armée, on savait que l'ennemi coupait notre ligne de retraite sur Mézières. (Voir la note G.)

Il est de fait que vers trois heures du matin, le maréchal ayant fait prendre la direction de Mézières à ses équipages, ses chevaux durent s'échapper à travers bois, et que son officier d'ordonnance, moins heureux, fut fait prisonnier. Cela ne permet-il pas d'admettre que le duc de Magenta, dans la nuit du 31 août au 1er septembre, croyait encore la route de Mézières libre?.....

Avant d'aborder le récit de la bataille livrée le 1er septembre, un mot encore touchant la marche de l'armée de Châlons sur Sedan et les conditions dans lesquelles se trouvait l'armée française le 31 août, tant au bivouac qu'en ville.

LIVRE VI

PENDANT LA BATAILLE

Marche de l'armée de Sedan contre celle du roi Guillaume. — Concentration sur Sedan. — Je prends le commandement du 5e corps. — Examen de l'emplacement des troupes. — Mes mesures en prévision d'une attaque par Illy. — Mes préoccupations au sujet de la situation de notre armée. — Attaque de notre aile droite. — Reconnaissance faite par les troupes du général Margueritte. — Description topographique du champ de bataille. — Blessure du maréchal de Mac-Mahon. — Le général Ducrot prend le commandement. — Retraite. — Je me décide à modifier le mouvement prescrit par le général Ducrot et à prendre le commandement en chef. — Examen de la probabilité d'une retraite sur Mézières ou sur la Belgique. — Mon billet au général Ducrot. — Mon billet au général Lebrun. — Mon projet de jeter les Bavarois à la Meuse. — Ma rencontre avec l'Empereur. — Mots échangés. — Situation des corps de notre armée. — Le 7e corps au bois de la Garenne. — Armée et artillerie ennemies. — Absence de l'état-major du maréchal. — Dispositions que j'ordonne pour percer la ligne sur Carignan et culbuter les Bavarois. — Mon billet à l'Empereur à une heure et un quart. — Je marche vers les hauteurs avec quelques troupes. — Ma dernière lutte dans le faubourg de Balan. — L'Empereur et le drapeau parlementaire. — Réflexions.

L'armée de Châlons avait-elle le temps, avant de rencontrer celle du prince royal, d'arriver sur le ter-

rain où se trouvait l'armée du roi? Telle est la question capitale qui se présente d'abord. Je réponds sans hésiter : oui, si une marche plus rapide avait été imposée aux troupes. Si on avait fait appel à leur dévouement, nul doute qu'elles eussent supporté plusieurs étapes de 7 à 8 lieues avec joie. La distance de Reims à la Meuse pouvait donc être facilement franchie en quatre jours, en n'exigeant même qu'un parcours moyen de 6 lieues ou 24 kilomètres.

L'armée de Châlons, partant de Courcelles (près Reims) le 23, pouvait être au delà de Sedan le 26 ou le 27; or, son arrière-garde (le 5e corps), malgré les marches forcées faites par l'armée du prince royal, n'a été inquiétée que le 29, et sérieusement attaquée que le 30 août à Beaumont.

De Reims à Mézières, il y a 80 kilomètres ou 20 lieues, une grande et belle route et une voie ferrée.

De Reims à Sedan par Vouziers, Le Chesne et Mouzon, il y a 100 kilomètres ou 25 lieues.

Enfin, de Reims à Dun sur la Meuse, point indiqué au maréchal de Mac-Mahon, par le ministre de la guerre, pour effectuer le passage de la rivière et tourner l'armée du roi, on compte 100 kilomètres en passant par Vouziers, Grand-Pré, etc.

En présence des difficultés que présente la marche de plusieurs corps, si on voulait ne faire, en moyenne, que des marches de 20 kilomètres ou de 5 lieues, on dépassait encore facilement les points signalés sur la Meuse, le 27 ou le 28 au plus tard.

Le comte de Palikao, ministre de la guerre, avait

donc calculé juste, et il avait raison d'affirmer que l'armée de Châlons pouvait conserver au moins quarante-huit heures d'avance sur celle du prince royal; qu'elle pouvait franchir la Meuse et couper les ponts, puis se jeter sur l'armée du roi.

Celle-ci battue, les troupes du prince Frédéric assiégeant Bazaine étaient forcées de se replier pour éviter de se trouver dans une position aussi fausse que le fut la nôtre à Sedan.

Si la jonction eût été faite, que fût-il arrivé? Je le demande à tous les militaires.

Le 31 août, au point du jour, c'est-à-dire vers cinq heures, la ville de Sedan se remplit de voitures plus ou moins chargées, parmi lesquelles un certain nombre complétement vides, qui toute la journée s'agglomérèrent, encombrant les rues, rendant de plus en plus difficile la circulation. Aucun ordre ne fut donné pour leur classement; personne ne pensa à diriger sur Mézières celles qui, ne portant rien, ne pouvaient être que gênantes. Les soldats couraient partout cherchant à rallier leurs régiments; un grand nombre frappaient à toutes les portes pour avoir du pain. Vers midi, cependant, un certain ordre s'établit et des distributions commencèrent, mais toujours avec l'obligation d'un déplacement plus ou moins considérable. De nombreuses corvées étaient obligées de se rendre du camp en ville, pour toucher des rations. Parfois on les faisait attendre plusieurs heures et elles se retiraient n'ayant qu'une partie de ce dont les corps avaient besoin, de ce qui leur était dû. Il eût été si simple et si

facile cependant de faire porter les vivres par les voitures qui ne servaient qu'à encombrer la ville !

Des officiers de tous grades, dépourvus de bagages et des moyens de subsister, couraient les hôtels et les restaurants, s'occupant peu, durant cette période accordée à une nécessité absolue, du placement de leur troupe.

Après m'être occupé dès le matin des hommes que je devais commander, je rentrai en ville pour voir le maréchal : il allait monter à cheval, il était environ neuf heures. Je ne pus que le prier de me mettre à l'ordre de l'armée, afin de me donner le droit de remplacer, au 5e corps, le général de Failly. Le duc de Magenta me promit que je serais mis à l'ordre pour midi. A une heure, voyant qu'il n'en était encore rien, je me rendis aux bivouacs de mes troupes. Je m'entretins avec les officiers et avec les soldats, leur faisant connaître que j'étais leur chef.

Près du vieux camp, je rencontrai l'officier général que je devais remplacer, et je pris sur moi de le lui faire savoir. Le général de Failly me dit entre autres choses : qu'il prouverait que, particulièrement pour Freschwiller, il avait exécuté ce qui lui avait été ordonné. Après avoir parcouru les divers emplacements de nos troupes, je revins en ville et me rendis chez l'Empereur et chez le maréchal, ainsi que je l'ai énoncé dans le précédent livre. Je fus ensuite prendre un peu de nourriture avec mes officiers, et je regagnai le vieux camp, centre de nos positions. Là, le général Guyot de Lespart et moi, nous décidâmes qu'on en-

verrait une brigade et de l'artillerie au bois de la Garenne, point de jonction des 7e et 1er corps (Douay et Ducrot).

Ce bois, point culminant de ce qu'on appelle le plateau d'Illy, me parut une clef de position appelée à jouer un grand rôle dans la bataille devenue inévitable pour le lendemain, si on ne se repliait pas pendant la nuit.

La position du bois de la Garenne étant culminante, nous offrait l'avantage de dominer complétement la contrée et de voir au loin les mouvements de l'ennemi. Du sommet du plateau élevé de 293 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de cent et quelques mètres au-dessus de la Meuse et de la Chiers, à leurconfluent, on découvrait le cours de la rivière et le chemin de fer.

Beaucoup d'officiers de toutes armes, réunis près de moi, me manifestèrent leur étonnement de me voir si préoccupé de ce bois. — C'est, leur répondis-je, parce que j'ai tout lieu de croire que là éclatera l'orage.

Je fis déplacer la division Grandchamp du 12e corps, qui se trouvait entre ce bois et mes troupes, assez loin de son corps d'armée, et dès le matin je l'envoyai renforcer le 12e corps (Lebrun). Ces dispositions prises, et la nuit venue, je m'étendis sur le sol nu, n'ayant ni tente ni manteau et plongé dans des réflexions fort tristes. Je ne pouvais comprendre la situation singulière et tout exceptionnelle qui m'était faite par le maréchal. En effet, le duc de Magenta, me sachant le plus ancien divisionnaire de l'armée, connaissant sans doute la décision du ministre à mon égard,

ne devait-il pas me mettre au courant du plan général adopté, me faire connaître nos ressources, le fort et le faible des choses? Ne devait-il pas m'éclairer sur ses intentions? Quoi! un adversaire hardi combine ses mouvements de façon à se placer entre nous et la France, réussit à nous forcer d'accepter le lendemain une bataille défensive dans une position identique à celle où était Mélas à Marengo, et au moment suprême le duc de Magenta ne daigne rien me dire?

L'esprit plutôt malveillant que bienveillant qui semble avoir porté le maréchal de Mac-Mahon à insister pour qu'on me laissât en Afrique, était-il encore celui qui le portait à ne me pas confier ses projets? ou bien ses projets étaient-ils encore vagues, dans son esprit? Voilà ce que j'ignore; mais j'avais une trop longue expérience de la guerre pour ne m'être pas promptement rendu compte, depuis le 30 août, de la situation désespérée de notre armée. Les fautes commises me sautaient aux yeux; et bien qu'il ne fût pas possible même à l'homme le plus prévenu contre moi, de m'en attribuer la plus légère partie; bien que j'eusse, dès mon arrivée, cherché, dans les limites du possible, à rétablir l'ordre et à parer à certaines éventualités, je ne m'en disais pas moins, à part moi, que jamais je ne m'étais trouvé dans une position pouvant devenir d'un moment à l'autre aussi critique.

Le sommeil fuyait ma paupière; mon lit, d'ailleurs, n'était pas des plus confortables, le froid était assez vif pour me tenir éveillé. Ce qui me surprenait plus encore que tout le reste, c'est cette apparence de quié-

tude, je dirai presque de satisfaction, que, dans mes deux entrevues avec le maréchal, j'avais remarquée sur ses traits. Puis, je me demandais si la marche de l'ennemi, nous barrant la route de Mézières, n'aurait pas dû nous porter à nous éloigner de Sedan le 31, à chercher un meilleur champ de bataille que celui que nous occupions et qui était beaucoup trop étendu pour notre effectif, ainsi que le général Douay le constate dans son rapport ; si la courte distance entre nous et Mézières, facilement franchie dans la journée, ne nous aurait pas présenté un terrain plus favorable tant pour la résistance que pour la retraite. Enfin, je vis poindre l'aurore de la triste journée du 1er septembre. A quatre heures et demie du matin, le bruit d'une vive fusillade dans la direction de Bazeilles se fit entendre. Ma première préoccupation fut de savoir si une attaque ne se prononçait pas vers le bois de la Garenne ou du côté du 7e corps; mon entourage me répondit négativement.

— Messieurs, dis-je à mes officiers, l'attaque sur Bazeilles contre le corps d'armée Lebrun, place l'armée entre nous et une rivière. Cette attaque est tellement contraire à toutes les règles de la guerre que cela ne doit être qu'une diversion. — A six heures, le général Margueritte, commandant la division de cavalerie de réserve, qui, dès le point du jour, avait fait une reconnaissance au nord-est d'Illy, vint me dire qu'il n'avait trouvé nulle part trace de l'ennemi. Je lui répondis qu'à mon point de vue le mouvement des Allemands, sur le 12e corps, n'était point l'opération principale,

mais que des masses considérables devaient être en marche pour nous couper la route de Mézières et attaquer notre aile gauche (7e corps).

Je l'engageai, en conséquence, à faire une reconnaissance sur Saint-Mengès. Un peu plus tard, il m'apprit qu'en effet il avait vu l'ennemi en grandes forces de ce côté.

Je ne m'étais donc malheureusement pas trompé; et, si l'on veut lire attentivement le rapport prussien sur les journées du 31 août et du 1er septembre, rapport qu'on trouvera au livre suivant; si l'on veut jeter un coup d'œil sur le plan du champ de bataille joint ici, on reconnaîtra que la retraite sur Mézières nous était fermée le 1er septembre au matin par plus de quatre-vingt mille hommes; que les corps bavarois nous barraient le chemin sur Carignan, et que la garde prussienne manœuvrait pour nous fermer la seule voie encore ouverte à ce moment, celle de la Belgique.

Le terrain sur lequel a été livrée la bataille de Sedan, le 1er septembre 1870, est situé au nord de la ville.

Le périmètre des positions occupées le 1er au matin, par nos troupes, s'étendait (de la droite à la gauche) : des hauteurs couronnant le village de Bazeilles au sud-est et à quelques pas de la rive droite de la Meuse, aux villages de Givonne et d'Illy au nord-ouest, sur une étendue de 5 à 6 kilomètres en ligne courbe.

A l'extrême droite, au-dessus de Bazeilles et de Balan, le 12e corps (Lebrun); à sa gauche, au-dessus du fond de Givonne, en avant des bois de la Garenne, le

1er corps (Ducrot); à la gauche tenant la route de Bouillon (Belgique) et Illy, et s'appuyant au bois de la Garenne, le 7e corps (Douay). En arrière, en seconde ligne, au vieux camp, près de la ville et dans le bois de la Garenne, le 5e corps diminué de la brigade Lapasset et n'ayant plus sa division de cavalerie.

La surface circonscrite par ce périmètre pouvait avoir un diamètre de 5 kilomètres de l'est à l'ouest et de 4 du sud au nord.

Ce terrain est tourmenté, coupé d'un grand bois, de bouquets d'arbres, de haies, de murs de clôture, de maisons, etc. Il est donc favorable à l'action de l'artillerie et de l'infanterie, nullement à celle de la cavalerie. Au centre est le bois de la Garenne, placé au point culminant et courant du nord au sud, sur une bande de terrain d'une longueur de 2 kilomètres, sur une largeur de 700 mètres environ.

Le point le plus élevé du champ de bataille (293 mètres au-dessus du niveau de la mer) est dans une petite clairière à l'est du bois et à hauteur de son centre. De ce point à la vallée de la Meuse, à celle du ruisseau de Givonne à l'est et à celui de Floing à l'ouest (affluents de la Meuse l'un et l'autre) le terrain va s'abaissant par une pente douce à l'ouest sur Illy et Floing, pour se relever sur la berge opposée vers Fleigneux et Saint-Mengès. A l'est, au contraire, la pente sur le ruisseau de Givonne, sur les villages de Givonne, Daigny et la Moncelle, est des plus abruptes. Cette première ligne de défense, au-dessus du ruisseau, de la droite à la gauche était excellente; aussi les troupes

des 12e et 1er corps s'y sont-elles facilement maintenues; elles n'en eussent pas été aisément rejetées, et l'ennemi n'a pu s'en emparer, en partie, qu'après son abandon par l'ordre du général Ducrot. Voilà précisément une des raisons qui me forcèrent bien malgré moi à prendre le commandement une heure après la blessure du maréchal, comme on le verra plus loin. Sans ce malheureux mouvement, nous n'eussions pas été victorieux sans doute, mais nous eussions culbuté facilement les Bavarois devant Bazeilles.

Les différences de niveau du point culminant aux autres points du champ de bataille sont assez considérables.

La cote la plus élevée est de 293 mètres, elle est de 194 au plateau de la Moncelle, de 160 au bas de la pente et à Balan, de 164 à 168 sur la route de Carignan, entre Douzy et Bazeilles.

Sur le versant occidental, les cotes sont de 274 au calvaire d'Illy, de 174 dans la vallée du ruisseau de Floing et de 288 sur le plateau qui couronne le village de ce nom.

Or, si l'on veut jeter un coup d'œil sur la carte que je donne ici et qui contient l'indication précise, d'après le rapport allemand, de l'arrivée des corps ennemis autour de Sedan, on verra :

Que le 5e corps allemand, occupant le plateau de Floing, le 1er septembre à huit heures du matin, dominait le vieux camp (cote 242) de 46 mètres et se trouvait presque à la hauteur des élévations du bois de la Garenne; que le 11e corps à Saint-Mengès, à huit heures

du matin, à Fleigneux ensuite, était dans une position aussi élevée que celle que nous occupions à Illy; que sur la rive gauche du ruisseau de Givonne, le 12e corps à Villers-Cernay, celui du prince de Saxe à Rubécourt, étaient à la même cote que la Garenne et la Moncelle.

Trois routes pouvant servir de lignes de retraite coupent le champ de bataille ou viennent y aboutir.

Une le traversant du sud au nord, passant à Givonne et se rendant de Sedan à Bouillon (Belgique), libre au moment où la bataille a commencé, mais vers laquelle convergeaient, dès le matin, les 12e, 11e corps prussiens et la garde royale.

Une à l'est, de Sedan à Carignan, sur la rive droite de la Meuse, occupée par le 2e corps bavarois, et par où commença l'attaque de l'ennemi, mais qui, j'en ai la conviction, pouvait être franchie de deux heures à quatre heures, vu la fatigue des Bavarois à ce moment de la bataille.

Une enfin, à l'ouest sur Mézières, complétement interceptée dans la nuit du 31 août au 1er septembre par les 5e et 11e corps et par la 4e division de cavalerie, ainsi que par les Wurtembergeois.

C'est précisément cette dernière circonstance qui ne paraît pas avoir été saisie, surtout en ce qui concerne les communications avec Mézières, par le maréchal de Mac-Mahon, quoique le 31 août le général Douay et moi l'ayons prévenu du passage de la Meuse, à l'ouest, par les Allemands, et quoique ce mouvement fût connu dans les divers corps de l'armée (ce que prouve un

passage du rapport du 3e de zouaves du corps Ducrot (note G). Le général Ducrot, successeur de fait du maréchal, pendant quelques instants, au commandement en chef, ne croyait évidemment pas encore qu'il en fût ainsi lorsqu'il ordonna, le 1er septembre, à sept heures et demie, le mouvement sur Illy.

Le feu ne tarda pas à s'étendre sur toute la ligne qui, partant de la rive droite de la Meuse, aboutit aux fonds de Givonne. Je m'étais placé à peu près au centre de la position occupée par le 5e corps dont j'avais pris le commandement et au milieu duquel j'avais bivouaqué.

Vers sept heures et un quart, je fus informé que le maréchal de Mac-Mahon venait d'être blessé d'un éclat d'obus et quittait le champ de bataille, remettant le commandement de l'armée au général Ducrot.

J'étais le plus ancien officier général, je l'ai dit; j'avais en outre un ordre formel pour prendre le commandement en chef dans le cas qui se présentait. Mon droit, quoiqu'on ait pu l'écrire dans quelques journaux, n'était donc pas contestable, et je ne comprends pas encore que, contre tout droit, le maréchal ait cru pouvoir choisir son successeur. Je n'eusse pas été à l'armée de Châlons, que le commandement en chef, à moins d'ordre contraire du ministre, revenait au général Félix Douay avant de revenir au général Ducrot, ce dernier étant moins ancien de grade que le commandant du 7e corps.

Je résolus cependant de laisser agir le général Ducrot, pensant que, plus heureux que moi, il avait la

pensée du maréchal et connaissait le plan auquel le duc de Magenta s'était arrêté pour la bataille.

Au bout d'une heure, je remarquai un mouvement de retraite prononcé de la droite sur le centre et sur la gauche. Le général Ducrot faisait exécuter ce mouvement pour se replier sur Mézières.

Cette opération, qu'il eût été à peine permis de tenter la veille au soir, me parut des plus dangereuses à ce moment pour plusieurs raisons militaires que l'on trouvera déduites dans mon rapport officiel.

Je crus donc qu'il était pour moi d'un impérieux devoir de m'y opposer, comptant sur les péripéties de la bataille pour trouver une combinaison moins désastreuse, et qui ne livrerait pas l'armée à l'ennemi avant d'avoir au moins épuisé tout ce qu'on peut espérer des chances d'une lutte héroïque. Les généraux ennemis ont déclaré : *que cette retraite, commencée à sept heures et demie, leur avait donné à espérer d'avoir l'armée française prisonnière vers neuf heures du matin ; qu'ils avaient été fort surpris de notre retour offensif et surtout de notre résistance prolongée jusqu'à la nuit*... Est-ce clair ?

La retraite sur Mézières était praticable avant le passage de la Meuse à Dom-le-Mesnil et à Donchéry par les quatre-vingt mille hommes qui avaient franchi cette rivière; elle était absolument impossible à exécuter après le mouvement des corps ennemis sur la rive droite. Si l'on eût persisté à abandonner les positions qu'occupait notre armée pour suivre les routes partant d'Illy, notre armée se fût brusquement arrêtée

ayant en tête les Wurtembergeois, les 5e et 11e corps allemands, la 4e division de cavalerie ; sur son flanc droit, le 12e corps ainsi que la garde royale ; en queue, les corps bavarois, d'autant plus ardents à la poursuite qu'ils auraient été en droit de se considérer comme victorieux. Les troupes françaises en retraite ne pouvaient qu'opérer lentement dans un terrain difficile ou tomber presque de suite dans le plus complet désordre ; elles auraient été refoulées partie dans la place, partie sur la Meuse, et faites prisonnières au début de la journée.

Malheureusement, ce mouvement fatal commencé malgré moi et lorsque je m'y attendais le moins ; ce mouvement, condamné par le commandant du 12e corps, ainsi qu'on le verra dans le rapport du général Lebrun, eut le résultat fâcheux de nous priver de quelques troupes excellentes.

En effet, la perturbation qu'amena cette retraite dès le début, fit abandonner une partie du 3e de zouaves sur les hauteurs au-dessus de Givonne. Ces braves gens, se voyant coupés du 1er corps par les troupes allemandes qui s'étaient portées en avant pour suivre nos divisions se retirant sur Illy, prirent la résolution de chercher à s'échapper en suivant une ligne divergente.

En effet, se jetant sur la route de Bouillon, au-dessus de Givonne, avant que le 12e corps prussien eût encore coupé cette communication, ils pénétrèrent sur le territoire belge, parvinrent à en sortir et à gagner Rocroy et Ligny-le-Petit, par des routes de traverse. De là, ils revinrent à Paris ainsi que les troupes qui,

avant le passage de la Meuse par les Allemands, se trouvant en dehors des lignes de concentration de l'ennemi, ne prirent aucune part à la bataille de Sedan et concoururent à la défense de la capitale.

J'aurai à revenir sur ce double fait qui diminua sensiblement l'effectif des combattants à la bataille du 1er septembre.

Au point du jour, il était possible (avant huit heures) d'opérer une retraite par Bouillon, de passer en Belgique et de sauver ainsi au moins une partie de l'armée, mais alors les troupes se constituaient prisonnières sans avoir combattu. Qui ne sait d'ailleurs combien est lente, difficile la marche d'une armée pourvue de son matériel de guerre, ne disposant que d'une grande route et de sentiers à travers bois? Or, dès huit heures du matin, le 12e corps prussien était dans le voisinage de la route conduisant à Bouillon, la garde royale à 1 ou 2 kilomètres en arrière; le 11e corps, dès cinq heures du matin, était près de Fleigneux, de l'autre côté de la route et à 2 kilomètres; enfin, les corps bavarois dans des conditions à attaquer et à poursuivre vigoureusement les 1er et 12e corps français à la sortie de leurs lignes.

Était-il ensuite bien honorable pour une armée française de soixante-cinq à soixante-dix mille hommes de se jeter sans combat sur un territoire neutre et d'y déposer ses armes?...

Personne, je le crois, dans notre armée, n'a eu la pensée de recourir à ce moyen extrême, lorsqu'on pouvait tenter le sort des combats.

Du reste, que n'a-t-on pas dit au sujet des difficultés d'une retraite en face de l'ennemi, depuis celle de Xénophon jusqu'à celle de Moreau ! Aucune, certes, ne s'est présentée dans des conditions aussi désavantageuses et même aussi désespérées que celles sur Mézières et sur Bouillon.

Que n'a-t-on pas écrit sur l'impressionnabilité du soldat français dans ces sortes d'opérations !

Ne valait-il pas mieux, après avoir cherché à gagner une bataille défensive, tenter une surprise, par un retour offensif et général, sur les corps bavarois, les plus maltraités de l'armée allemande, et les forcer à nous laisser reprendre la route de Carignan que les mouvements opérés contre nous avaient dégarnie de troupes ennemies ? Telle a été ma pensée, et je suis convaincu que j'étais dans le vrai, en manœuvrant pour atteindre ce but.

A la vue du mouvement de retraite que nos troupes exécutaient et exécutaient mal, dès son début, je résolus de tout tenter pour éviter l'affreux malheur que je prévoyais. J'écrivis à huit heures et demie du matin au général Ducrot le billet suivant :

« L'ennemi faiblit sur notre droite, je ne pense pas que dans cette condition, il y ait lieu de songer à battre en retraite ; j'envoie la division Grandchamp à Lebrun. Usez de toute votre énergie et de tout votre savoir pour remporter la victoire sur un ennemi dans des positions désavantageuses. J'ai une lettre du ministre de la guerre qui me nomme commandant de l'armée, nous en parlerons après la bataille. »

En même temps, j'écrivis au général Lebrun :

« Je vous envoie des troupes en grand nombre, j'espère que si vous avez perdu des positions, vous pourrez les reprendre. »

En agissant ainsi, je le répète, dans la situation où se trouvaient les troupes françaises, prises entre deux armées, acculées à une place dominée et indéfendable, je fis acte *d'abnégation*, *de patriotisme* et non *d'ambition*, comme m'en a accusé le général Ducrot. En un mot, je n'écoutai que la voix du devoir, et ma conviction étant que l'opération de retraite par Illy offrait une prompte défaite, j'ordonnai au contraire un mouvement offensif, vigoureux en avant sur notre droite. J'espérais pouvoir écraser la gauche de l'ennemi formée des deux corps bavarois, puis les ayant battus et jetés à la Meuse, revenir avec les 12e et 1er corps vers les 5e et 7e pour combattre, avec toute l'armée réunie, l'aile droite des Allemands.

Malheureusement, je suis forcé de le dire encore, le mouvement de retraite prescrit par le général Ducrot eut naturellement pour conséquence immédiate de faire abandonner au 12e corps les hauteurs de Bazeilles où le général Lebrun se maintenait énergiquement, et au 1er corps les hauteurs au-dessus de Givonne.

Il était difficile de reprendre ces fortes positions, sur lesquelles l'ennemi s'établissait.

Voyant néanmoins que le 1er corps, en exécution de mes ordres, se portait en avant, je suivis le fond de Givonne pour me rendre auprès du général Lebrun.

Au moment de gravir la berge, je me trouvai tout à coup en présence de l'Empereur.

— Sire, lui dis-je, les choses vont bien, nous regagnons du terrain. — L'Empereur m'ayant fait observer que l'ennemi montrait des forces considérables sur notre gauche, je répondis : .

— Nous allons d'abord nous occuper de jeter les Bavarois à la Meuse, puis avec toutes nos troupes, nous ferons face à notre nouvel ennemi.

L'Empereur lui-même n'ignorait donc pas, à ce moment, que la route de Mézières était interceptée par des masses ennemies.

Je le savais, moi, depuis la veille au soir, et j'avais vainement cherché à le faire comprendre ; je voyais que notre situation était à peu-près désespérée. Cependant je comptais encore un peu sur l'étoile de la France et sur la vigueur de nos braves soldats. Si nous parvenons à culbuter les Bavarois, peut-être, me disais-je, pourrons-nous nous maintenir jusqu'à la nuit. Le pis-aller, selon moi, car je ne m'arrêtais pas alors à la pensée d'une capitulation, était de nous lancer, tous et tête baissée, sur la gauche des Allemands pour opérer une trouée à l'est.

Or, je ne doutais pas que dans ce dernier acte, digne des descendants des fiers Gaulois, l'Empereur ne fût heureux et fier de me prêter son concours.

Il était dix heures.

Je ne fis qu'échanger ces quelques paroles avec l'Empereur qui reprit la route de Sedan.

J'étais pressé de me retrouver au centre de mes

troupes pour mieux juger de leur situation et en même temps pour mettre à exécution le plan que les circonstances m'avaient déterminé à adopter. A dix heures et un quart, les généraux Ducrot et Lebrun vinrent me trouver. Le premier tenait toujours à son mouvement de retraite.

Je ne laissai pas ignorer à ces deux officiers généraux que si nous ne pouvions nous maintenir victorieusement sur le terrain, en gagnant une bataille défensive, il ne nous resterait plus d'autre ressource que de nous ouvrir un passage sanglant, dans la direction de l'est, vers Carignan et Montmédy.

Toutefois, en ce moment, comme je l'ai dit, j'espérais encore me maintenir sans désavantage sur nos positions et réussir à exécuter mes opérations successives contre l'armée allemande.

J'écrivis en conséquence au général Douay, placé avec son 7e corps à l'extrême gauche de l'ordre de bataille : — « Je crois à une démonstration sur votre corps d'armée, mais surtout pour vous empêcher de porter secours aux 12e et 1er corps. Voyez si vos positions vous permettent de n'utiliser qu'une partie de vos troupes et d'envoyer le reste au général Lebrun. Je vous engage à envoyer une partie de votre artillerie et la brigade Labadie dans le bois de la Garenne, pour se joindre au général de Fontanges. »

Désireux d'éviter le moindre retard, je pris immédiatement moi-même la même direction que l'officier porteur de ce billet, et j'arrivai avant lui près du général Douay.

A peine avais-je adressé la parole à ce dernier, qu'il me déclara que nous ne nous battions plus que *pour l'honneur de nos armes*. — Veuillez me suivre, me dit-il, il vous sera facile de vous en assurer.

Nous parcourûmes alors le front de ses troupes en suivant la crête qui aboutit au bois de la Garenne, et là je vis toute une armée ennemie s'étendant au loin. De formidables batteries envoyaient leurs projectiles au milieu de nos rangs avec une précision que dans toute autre condition j'aurais été le premier à admirer.

Le commandant du 7e corps était fort occupé, non sans raison, du bois de la Garenne. Je lui promis d'y faire soutenir ses troupes par la gauche du 1er corps, par une nouvelle brigade du 5e et par de l'artillerie. Je pris la direction de ce bois pour m'assurer de l'état de défense de ce point que, dès la veille, j'avais signalé comme devant être l'objectif de l'ennemi.

Notre infanterie ne s'y maintenait plus avec assurance; la cavalerie, placée dans une clairière, se retirait, ne s'y trouvant pas assez abritée: je lui fis reprendre sa position. J'adressai la parole à nos fantassins, je les encourageai de mon mieux, les exhortant à se porter jusqu'à la partie extérieure du bois. Je dépassai les soldats les plus avancés pour leur donner l'exemple et pour mieux reconnaître la position des nombreux bataillons allemands couchés ou assis en avant de leurs batteries, et attendant le signal ou le moment favorable pour se précipiter sur nous.

En revenant sur mes pas, j'assistai à l'action impuissante de notre artillerie que les obus prussiens désor-

ganisaient par des coups qu'on rectifiait comme dans un polygone, ainsi que le constate le rapport du général commandant l'artillerie du 5e corps (note H).

Oh! combien je regrettai alors de n'avoir pas pris le commandement de l'armée aussitôt que je l'avais pu, c'est-à-dire dès que j'avais appris la blessure du maréchal. Oui, je le dis ici en toute sincérité, si j'ai eu un tort, un seul, pendant cette journée néfaste, c'est de n'avoir pas usé immédiatement de mon droit. Peut-être eût-on pu alors exécuter le plan que notre situation désespérée m'avait inspiré. Peut-être aussi aurais-je eu l'avantage d'arriver assez à temps pour réunir autour de moi les officiers de l'état-major général qui, à l'exception de deux capitaines, crurent pouvoir rentrer à Sedan avec le maréchal de Mac-Mahon, comme si les officiers d'un état-major général ou particulier n'étaient pas attachés au commandant, quel qu'il soit, et non à la personne elle-même.

L'absence du général Faure, chef d'état-major général de l'armée de Châlons, qui, en cette circonstance, a oublié son rôle, l'absence des officiers sous sa direction m'a beaucoup gêné, principalement dans les derniers moments de la bataille, où j'eus souvent besoin d'officiers bien montés et intelligents pour faire parvenir mes ordres à toutes les fractions des corps alors disséminés par la lutte.

Je quittai le 7e corps le cœur navré; et du bois de la Garenne je me portai au vieux camp, point central pour pouvoir embrasser l'ensemble des opérations de l'ennemi.

Voici quel était à ce moment l'état des choses :

Le corps du général Ducrot, non-seulement n'avait fait aucun progrès vers le fond de Givonne, je le vis bien de suite, mais il s'était concentré vers le bois de la Garenne, point sur lequel la lutte était des plus vives, et en avant du calvaire d'Illy. (Note I.)

Le corps du général Douay tenait de son mieux ses positions, mais il était fortement ébranlé.

Le 5e corps était dispersé un peu partout, par division et même par brigade, pour soutenir les autres corps.

Seul le 12e (Lebrun) se maintenait avec énergie et avantage dans ses positions, vers Bazeilles.

Il était une heure de l'après-midi, ce que j'avais vu à gauche, ce que je voyais au centre, ne me permettait plus de conserver l'espérance d'arriver à nous maintenir jusqu'à la nuit, pour profiter des ténèbres afin d'être moins inquiétés dans notre retraite. Le cercle de feu se rétrécissait de minute en minute autour de nous.

Ma résolution fut prise de nous ouvrir un passage sur Carignan, en bousculant les deux corps bavarois exténués par la belle résistance du 12e corps et en profitant de l'attitude de ce corps pour préparer l'opération.

Le général Lebrun m'ayant rejoint en cet instant, je lui fis connaître ma résolution de percer les lignes ennemies sur le front de ses troupes, et je le prévins que je lui envoyais la division Goze du 5e corps.

Le général Lebrun, pendant sa captivité et la mienne, a contesté la portée de mes paroles.

Au général Lebrun écrivant sous une pression quelconque, et un mois après la bataille, j'opposerai le général Lebrun écrivant à son général en chef le lendemain de la bataille et sans autre préoccupation, à ce moment, que celle de dire la vérité sur ses opérations.

Voici donc la partie de son rapport qui indique ma résolution inébranlable, corroborée du reste par bien d'autres écrits, par bien d'autres faits.

« Il est évident, écrit le général Lebrun, que nous » étions débordés par des forces ennemies beaucoup » plus considérables que celles auxquelles nous avions » cru avoir affaire dans la matinée, et que, par con- » séquent, il était impossible que la lutte se prolon- » geât avec espoir de succès. Toutefois, mon général, » voyant que mes troupes tenaient toujours bon sur le » plateau de la Moncelle et la route de Stenay, dans » le village de Bazeilles, vous fûtes d'avis que le seul » parti à prendre était de forcer le passage par cette » dernière route, afin de gagner Carignan et de là » Montmédy. Bientôt cette dernière porte de salut » nous fut complétement fermée; déjà une moitié des » troupes était rentrée dans Sedan, et il devenait im- » possible d'arrêter le flot de celles qui se pressaient » sur leurs pas. »

Cette partie du rapport du brave général explique parfaitement la situation et ma résolution.

Cet officier général partit aussitôt pour rejoindre ses troupes. J'écrivis aux généraux Douay et Ducrot à la même heure : au premier, que je le chargeais de couvrir notre mouvement sur les corps bavarois; au

second, qu'il eût à marcher avec toutes ses forces dans la direction de la Moncelle et Bazeilles; enfin, au général de division de Lespart, du 5e corps, d'exécuter le même mouvement. (Voir la note J.)

Ces préliminaires terminés, il était une heure et un quart, j'écrivis à l'Empereur la lettre suivante, portée en double expédition par MM. les capitaines d'état-major de Saint-Haouen et de la Nouvelle :

« Sire,

» Je me décide a forcer la ligne qui se trouve
» devant le général Lebrun et le général Ducrot,
» plutôt que d'être prisonnier dans la place de
» Sedan.

» Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu
» de ses troupes, elles tiendront a honneur de lui
» ouvrir un passage.

» 1 heure 1/4. — 1er septembre.

» De Wimpffen. »

Je n'avais pas gardé copie de cette lettre écrite du champ de bataille, et si importante; mais je me la rappelai, sinon textuellement, du moins dans son ensemble.

Lors de la discussion que j'eus, pendant ma captivité, avec les aides de camp de l'Empereur, discussion dont je parlerai plus loin, je rappelai cette lettre, mais non tout à fait dans les mêmes termes que celle écrite

réèllement. La véritable, qu'on vient de lire, est plus énergique.

Un hasard singulier a fait retrouver l'original même à Sedan. Il m'a été renvoyé au mois de novembre 1870.

Au moment où j'allais expédier ces diverses lettres et ces ordres, je me vis dans un assez grand embarras, par suite de la pénurie d'officiers d'état-major ou d'ordonnance, conséquence forcée de la rentrée à Sedan d'une partie de l'état-major général de l'armée.

Je n'avais pas ménagé, depuis le matin, ceux qui m'entouraient. Ils étaient hors d'état de fournir de nouvelles courses, tant leurs chevaux étaient fatigués. Plus d'une voix dans mon entourage protesta contre l'abandon inqualifiable de l'état-major général du maréchal de Mac-Mahon qui, nombreux en officiers de tous grades, aurait pu largement satisfaire aux exigences de ce moment critique. Il était nécessaire alors, en effet, non-seulement de faire parvenir des instructions aux commandants en chef, mais encore de faire un appel à toutes les troupes dont beaucoup, déjà, s'étaient retirées près de la place s'abritant sous ses murs, ou s'apprêtant à y rentrer.

Je fus forcé d'en appeler au dévouement d'un intendant, M. Garie, pour porter mes ordres. Il revint sans avoir pu remplir sa mission, ayant son cheval blessé. Le lieutenant de mobiles, marquis de Laizer, culbuté avec son cheval par un obus, ne trouva le général Ducrot qu'au moment où ce dernier allait entrer

à Sedan. Le capitaine comte d'Ollone, intrépide et habile cavalier, non-seulement transmit mes instructions au général Douay, mais encore m'apporta sa réponse. Le général me faisait prévenir qu'il ne pouvait tenir plus longtemps, qu'il avait devant lui des forces très-considérables qui ne lui permettaient pas d'opérer sa retraite dans les conditions que je lui indiquais. Lorsque j'écrivis à l'Empereur, il ne me vint pas un seul instant dans l'idée que Sa Majesté refuserait de répondre à l'appel d'un général préférant les chances d'une lutte suprême à une capitulation. Je ne doutais pas que le souverain comprendrait le beau rôle qui lui était réservé. J'espérais de plus que son acquiescement à ma demande ferait venir en masse dans la direction que j'indiquais, généraux et soldats, que sa présence suppléerait, dans ce moment décisif, au manque d'influence que me causaient mon arrivée récente, mon commandement pris à l'improviste.

La réponse du brave général Douay me faisant comprendre que le moment suprême était arrivé, qu'il n'y avait pas deux partis à prendre, je me rapprochai de Sedan pour recevoir l'Empereur. Une heure se passa. Ne voyant venir personne et sentant qu'il était déjà peut-être un peu tard pour agir et aller rejoindre le général Lebrun, j'ordonnai à la magnifique division de marine (général Vassoignes) de se porter en avant. Elle était à ce moment concentrée au vieux camp, ainsi que des bataillons de zouaves et le 47e de ligne.

Avec ces belles troupes, je marchai vers notre droite et, malgré un feu formidable, nous abordâmes

la hauteur située en avant du fond de Givonne et qui domine la Moncelle, Bazeilles et Balan. Ces braves officiers et soldats, au nombre de cinq à six mille, se jetèrent sans hésiter à travers bois et dans les jardins, où, pendant un certain temps, je cherchai à les suivre.

Étonné de n'avoir pas rencontré sur ce terrain le reste du 12e corps et la division Goze du 5e, je supposai qu'ils étaient à Balan, et je pris le parti de me diriger de ce côté.

Là encore je me trouvai seul devant une des portes de la ville, toute grande ouverte, et par laquelle beaucoup de troupes étaient rentrées, ainsi que le général Lebrun.

Un peu avant quatre heures j'atteignis la porte de Sedan. Là je fus enfin rejoint par un officier de la maison de l'Empereur, M. Pierron, qui, au lieu de m'annoncer l'arrivée du souverain que j'attendais avec une impatience fébrile, me remit une lettre de Sa Majesté et me prévint que le drapeau blanc flottait sur les remparts, que j'étais chargé d'aller parlementer avec l'ennemi.

Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre, mais ne reconnaissant pas à l'Empereur le droit de faire arborer le drapeau parlementaire, je répondis à son messager :

— Je ne prendrai pas connaissance de la lettre, je refuse de négocier.

En vain, M. Pierron insista ; je pris la lettre de Sa Majesté, et sans l'ouvrir, la tenant à la main, j'entrai

en ville, appelant les soldats au combat, leur disant :
— Il faut me suivre pour nous ouvrir un passage, si vous ne voulez pas être dans l'obligation de déposer les armes et de vous rendre prisonniers.

Je parvins ainsi jusqu'à la place de Turenne.

Des officiers et des soldats que je ne pouvais entraîner, cherchaient à se disculper de ne pas m'obéir, en me montrant le drapeau blanc qui flottait sur Sedan, par ordre de l'Empereur.

Les moments étaient précieux pour opérer la trouée, je savais des milliers d'hommes aux prises sur les hauteurs. Je revins entraînant environ deux mille soldats de tous les corps, deux bouches à feu. A la tête de cette poignée de braves gens et dans une lutte hors de proportion, je m'emparai de l'ensemble du faubourg, jusqu'au delà de l'église de Balan. Ceci se passait vers cinq heures. Je pus me maintenir quelque temps, sans éprouver de retour offensif de la part des Bavarois.

Ce fait n'est-il pas un indice certain que si l'Empereur, au lieu de faire arborer le drapeau parlementaire, était venu se joindre à moi, nous eussions fait la trouée que je voulais tenter d'opérer?

Mais les commandants de corps d'armée, après deux heures, étaient rentrés en ville et s'étaient rendus chez l'Empereur pour lui exposer la situation et en conférer avec lui ainsi qu'avec son entourage. C'est là qu'ils se trouvaient à mon insu. Tandis que moi, général en chef, j'étais sur le champ de bataille, croyant encore mes lieutenants également sur le terrain et

prêts à exécuter mes ordres, on prenait à Sedan, chez l'Empereur, la résolution de capituler!...

Vers deux heures cependant Napoléon III avait reçu la lettre pressante par laquelle je l'appelais au combat....

A quatre heures et demie le général Lebrun revint à la porte menant à Balan, accompagné d'un homme portant un drapeau parlementaire qu'un de mes officiers d'ordonnance, le comte d'Ollone, fit jeter à terre.

Les forces ennemies s'étaient évidemment concentrées vers le plateau dominant la ville, elles luttaient contre les troupes françaises rentrées dans les bois et les jardins. Aucune troupe ennemie ne paraissait donc en état, devant nous, de s'opposer à une attaque sérieuse.

Je fus un instant au bord de la Meuse pour en juger et ne vis rien, jusqu'au pont du chemin de fer, qui pût donner l'idée d'une résistance véritable. A mon retour, près de l'église, où se trouvaient le général Lebrun et une partie des braves qui m'avaient suivi, je remarquai leur nombre amoindri par quelques tués, des blessés, d'autres disséminés sur divers points. Les renforts que j'espérais, et que plusieurs de mes officiers rentrés en ville cherchaient à m'amener, n'arrivaient pas. Je tournai bride en donnant l'ordre de se replier sur Sedan où le général Lebrun et moi rentrâmes les derniers.

Mes détracteurs, et particulièrement ceux qui sont auprès du souverain, ont traité de folie une noble entreprise. Cependant je reste convaincu que l'effort de

quinze à vingt mille hommes sur la ligne que je faisais attaquer pouvait être couronné d'un succès.

En supposant qu'il n'en dût pas être ainsi, cette entreprise, notre dernière ressource, devait être tentée par l'Empereur pour l'honneur de son nom et comme exemple à donner à la France. Napoléon III, après la bataille perdue, marchant à la tête des débris de l'armée, plutôt que d'implorer l'ennemi, pris après avoir vu succomber autour de lui soldats, généraux et officiers de sa cour, mort peut-être en combattant, léguait une page glorieuse à son fils. Si la fortune, au contraire, lui avait permis de reparaître à Paris avec une partie de ses troupes, fières de n'avoir été que vaincues, qui peut dire l'accueil que lui aurait réservé le peuple de la capitale, ami des grandes actions et facile à enthousiasmer? Bazaine, à Metz, aurait su trouver une autre solution que celle de capituler, bien des villes auraient autrement supporté les misères d'un siége. La France entière aurait sans doute autrement répondu à l'appel aux armes.

Je pressentais que cette capitulation serait fatale à la France, je ne me préoccupais nullement de ma personne et tous mes efforts, durant cette funeste journée, n'ont eu d'autre but que d'éviter cet affreux malheur.

Jean dit le Bon, prisonnier à Poitiers après s'être défendu en héros; François Ier, prisonnier à Pavie après avoir fait mordre la poussière à l'élite de la chevalerie de Charles-Quint et ayant le droit d'écrire le lendemain à sa mère : *Madame, tout est perdu*

fors l'honneur, Jean II, François Ier sont restés grands et sans tache dans les annales françaises.

Quelle n'eût pas été la gloire de Napoléon III, passant avec son armée sur le corps de l'ennemi, ou mourant au milieu de ses soldats pour ne pas rendre l'épée de Solférino à son bon frère de Prusse?.....

Ah! je ne puis encore penser à ce moment suprême de l'existence d'un souverain et d'un général en chef sans éprouver des regrets qui ne s'éteindront pas dans mon cœur.

LIVRE VII

Rapport allemand. — Réflexions. — Rapport du général en chef français. — Rapport du commandant du 12e corps (Lebrun). — Réflexions. — Rapport du commandant du 7e corps (Douay). — Réflexions.

J'ai cherché à faire connaître dans tous ses détails la fatale journée du 1er septembre. Avant de passer à la capitulation, je crois devoir donner :

1° Le rapport allemand sur cette bataille ;

2° Mon propre rapport officiel au ministre de la guerre ;

3° Les rapports des généraux Douay et Lebrun (7e et 12e corps).

RAPPORT ALLEMAND.

« Pour le 31 août, le roi avait ordonné que l'armée du prince royal de Saxe eût à empêcher l'aile gauche ennemie de s'échapper dans la direction de l'est, entre la frontière belge et la Meuse.

» La 3e armée, sous le commandement supérieur du prince royal de Prusse, devait continuer sa marche en avant, attaquer l'ennemi s'il se plaçait de ce côté-ci de la Meuse, et opérer à la fois contre le front et le flanc droit, de telle sorte que l'armée française fût resserrée dans l'espace étroit compris entre la Meuse et la frontière de Belgique.

» On était suffisamment renseigné sur l'ennemi, avec lequel on était continuellement en contact.

» De Remilly, l'artillerie du 1er corps d'armée bavarois avait eu l'occasion de tirer avec efficacité sur les colonnes françaises qui se retiraient sur Sedan.

» Cette retraite devint de plus en plus précipitée. Enfin l'on vit de fortes colonnes fuir en pleine déroute, abandonnant tous les bagages.

» Dans cette occurrence, on conçut la crainte que l'ennemi, par une marche de nuit, ne réussît, par une fuite rapide, à nous empêcher d'obtenir un grand résultat pour le jour suivant.

» On pouvait encore prévenir cette manœuvre. En conséquence le roi ordonna que, pendant la nuit même du 31 au 1er, la Meuse fût franchie auprès de Donchéry et de Dom-le-Mesnil par un corps et demi, afin de pouvoir, au point du jour, diriger une attaque sur un front déployé, vers la route de Sedan à Mézières.

» Il fut donné connaissance de ces dispositions au prince royal de Saxe.

» Jetons maintenant un regard sur les emplacements respectifs occupés par les corps le soir du 31 août et dans la nuit du 31 au 1er septembre.

» L'armée de Son Altesse Royale le prince royal de Saxe formait l'aile droite et occupait les positions ci-après :

» Le corps de la garde était près de Carignan, sur la rive droite de la Chiers.

» Le 12e corps, à Mairy. Les avant-gardes des deux corps faisaient front à l'est et au nord, et s'étendaient de Pourru-aux-Bois jusqu'à Pourru-Saint-Rémy, ainsi que de la Foulerie à Douzy. Les patrouilles touchaient l'ennemi et s'approchaient jusque devant Francheval ; on savait qu'il y avait un camp français à Villers-Cernay.

» Le 4e corps occupait la rive gauche de la Meuse, près de Sedan.

» Les emplacements, pour la 3e armée, étaient, le 31 août au soir :

» Le 1er corps d'armée bavarois à Remilly ; le 2e corps d'armée bavarois à Raucourt ; le 5e corps à Chémery ; le 11e corps à Donchéry ; la division wurtembergeoise à Boutancourt. Le 6e corps ne put, le même soir, atteindre que Semuy et Attigny. Il se tint prêt, dans le cas où l'ennemi tenterait réellement de faire une marche de nuit, à se transporter encore plus loin à l'ouest, pour le forcer à s'arrêter.

» Une modification fut encore apportée à cette disposition de la 3e armée en tant que la division wurtembergeoise commença, pendant la même nuit, la construction d'un pont, près de Dom-le-Mesnil, et ensuite le passage de la rivière.

» Le 11e corps avait déjà, le 31, jeté deux ponts près

de Donchéry ; et il se trouvait, au point du jour, sur la rive de la Meuse.

» En conséquence des indications qui avaient été données par le roi pour les opérations des deux armées, le prince royal de Saxe arrêta les dispositions suivantes :

» Les corps prendront les armes immédiatement. La marche en avant du 12e corps et de la garde aura lieu à cinq heures du matin sur trois colonnes partant de Douzy, Pourru-Saint-Remy et Pourru-aux-Bois. Elle sera dirigée vers la ligne de Moncelle à Givonne. La 7e division reste en réserve près de Mairy.

» La 8e division et l'artillerie de réserve du 4e corps vont à Bazeilles pour soutenir le 1er corps bavarois.

» Le prince royal de Prusse, en ce qui concerne son armée, prit les décisions suivantes :

» Le 1er corps bavarois passe la Meuse près de Remilly et attaque Bazeilles;

» Le 2e corps bavarois va à Wadelincourt et Frénois.

» Le 11e corps se rend, par Vrigne-aux-Bois, à Saint-Mengès.

» Le 5e corps et la 4e division de cavalerie suivent ce mouvement.

» La division wurtembergeoise reste en soutien, vers Mézières, et en même temps laisse à Donchéry des réserves prêtes à marcher. »

BATAILLE DE SEDAN, LE 1er SEPTEMBRE.

« Au point du jour, le roi se transporta de Vendresse à Frénois, à l'ouest de Sedan, et choisit pour point de

station la hauteur au sud de ce village, immédiatement à l'est de la chaussée.

» Déjà, depuis six heures du matin, on pouvait entendre tonner le canon dans la direction de l'est, vers Bazeilles.

» Le 1er corps bavarois avait commencé de bonne heure le combat contre l'ennemi qui tenait ferme.

» Le 11e corps, à l'extrémité de l'aile gauche, était à ce moment à Vrigne-aux-Bois, et n'avait pas encore heurté l'ennemi.

» Cela prouvait déjà clairement que l'ennemi avait pris la résolution de renoncer à une marche sur Mézières, et d'accepter la bataille près de Sedan. D'ailleurs cette marche, à cette heure, ne semblait plus être à redouter.

» Il était peut-être encore possible pour lui de s'échapper par la frontière de Belgique. Le chef de l'armée française prit cependant l'honorable détermination de ne point recourir à cette extrême ressource, mais de livrer la bataille.

» En raison de la supériorité numérique des deux armées allemandes, et de la direction de marche qui avait été assignée aux corps séparés, cette dernière issue devait être aussi fermée dans l'espace de peu d'heures, et une catastrophe inouïe était imminente.

» Voyons un peu comment elle se produisit.

» Près de Bazeilles, le 1er corps bavarois rencontra une très-vive résistance. La division Walter, du 2e corps, fut envoyée pour soutenir son aile gauche, sur la rive droite de la Meuse, et après un combat opiniâtre

soutenu des deux côtés avec une bravoure extrême, l'ennemi fut, dans le courant de la journée, rejeté de Bazeilles et de Balan vers Sedan.

» Pendant ce temps, vers six heures et demie du matin, déjà le prince royal de Saxe était entré en action avec sa tête de colonne près de Lamicourt et de la Moncelle. Il avait en face de lui le 1er corps français, occupant fortement Monvillers, la Moncelle, Daigny, aussi bien que les hauteurs à l'est de ces points. Tout d'abord, la 4e division réussit à repousser l'ennemi assez loin pour qu'il devînt possible de se déployer entre la Moncelle et Daigny.

» Sur son aile gauche, cette division s'était bientôt rejointe au 1er corps bavarois ; là, le 1er corps français prit l'offensive contre elle. Ce choc fut accompagné d'un violent feu de mitrailleuses et de canons. Toutes ces vives attaques furent repoussées, de telle façon qu'après neuf heures et demie, elles ne se reproduisirent plus lorsque la 23e division arriva et enleva la Moncelle à l'ennemi.

» Le corps de la garde, qui avait le plus long chemin à parcourir, arriva à huit heures à Villers-Cernay, trouva le 12e corps déjà dans une position de combat favorable, et reçut en conséquence du commandant de l'armée l'ordre de remonter la vallée vers Fleigneux, dès que la portion de Givonne à Daigny serait enlevée. Le 12e corps devait suivre ce mouvement, à la gauche.

» Déjà vers neuf heures, des batteries séparées, de l'aile gauche, ouvraient leur feu près de la garde vers Villers-Cernay, pendant que sur son aile droite, l'ar-

tillerie de réserve soutenait la marche en avant de la 1re division de la garde sur Givonne, et plus tard, par les fonds, sur Illy.

» La 2e division de la garde se tourna, vers onze heures, contre Daigny et Hoybes. Daigny même fut enlevé vers midi par le 12e corps.

» La 23e division de ce même corps s'avança alors en remontant la vallée et chassa l'ennemi de ses fortes positions, pendant que la garde, en marche sur Illy, tournait de plus en plus son flanc. L'intervalle, devenant trop grand jusqu'au corps bavarois, fut alors rempli par la 8e division.

» Toutes les batteries disponibles furent amenées sur les hauteurs enlevées. Environ 100 pièces furent là mises en action, à l'aile droite.

» A trois heures, la garde donna la main au 5e corps à Illy.

» Revenons maintenant au corps de l'aile gauche des armées alliées. Nous avions vu le 11e corps près de Briancourt, suivi du 5e corps et de la 4e division de cavalerie.

» Son Altesse Royale le prince royal de Prusse avait prescrit de se diriger sur Saint-Mengès. A huit heures et trois quarts, l'avant-garde du 11e corps vint se heurter contre l'ennemi qui avait pris position au sud-ouest, sur la rive gauche du ruisseau qui passe près de Saint-Mengès. Il se livra un combat court, mais très-opiniâtre, lequel se termina par l'évacuation de Mengès par l'ennemi. Celui-ci se retira sur de fortes positions dominantes entre Floing et Illy.

» Notre adversaire s'était formé là sur un éperon se prolongeant bien à l'ouest, pour se protéger contre les attaques qui étaient déjà dirigées du nord vers ses derrières.

» A ce point de vue spécial, la position était forte, mais déjà en ce moment, il devenait palpable pour l'ennemi qu'il était complétement cerné, car il recevait des batteries bavaroises placées sur la rive gauche de la Meuse, au nord et à l'est de Frénois, des projectiles dans son flanc et sur ses derrières. En outre, l'artillerie du 11e corps, employée d'une manière excellente pour préparer l'enlèvement de ces hauteurs, prit ensuite avec deux batteries de la tête de colonne une position au nord de Floing, des deux côtés d'un jardin clos de murs, et fut alors soutenue par le 5e corps. Celui-ci avait pris son artillerie de réserve en tête, et passa, pendant ce temps, avec elle, le ruisseau près de Fleigneux. C'est au sud de ce village que les batteries prirent leur première position pour battre la position ennemie. Vers onze heures s'était ouvert sur toute la ligne de cette aile un violent feu d'artillerie qui dura plusieurs heures sans interruption.

» Vers une heure environ, s'avancèrent l'infanterie du 11e corps et la 19e brigade de l'aile droite du 5e corps pour attaquer dans la direction de Floing.

» L'ennemi se défendit avec le courage du désespoir. Mais, malgré ses efforts, l'infanterie, soutenue très-fortement par ses batteries, réussit à occuper la portion de terrain située devant Floing.

» Plusieurs retours offensifs, surtout faits par la ca-

valerie, et dont la vivacité donnait à supposer l'intention de faire une trouée, vinrent échouer devant le calme inébranlable des bataillons du 11e corps et des fractions du 5e corps qui les appuyaient. Les attaques furent reçues : partie en carré, partie en ligne, et furent toutes repoussées par un feu calme, bien ajusté, qui coucha à terre la plus grande partie des assaillants et rejeta le reste dans Sedan.

» Le combat des deux corps fut, après la grave blessure du commandant par intérim du 11e corps, conduit par le général lieutenant de Kirchbach.

» Après la fuite de la cavalerie, l'infanterie française ne tint plus.

» A trois heures de l'après-midi, l'ennemi était déjà sur divers points en pleine retraite sur la forteresse.

» Le 5e corps avait, pendant ce temps, efficacement préparé par son artillerie de réserve l'attaque générale contre Illy et la position dominante qui y touche. Elle était parfaitement secondée par une troisième batterie de réserve du 3e corps qui avait pris position à l'est de Floing.

» Un violent combat embrassa les hauteurs au sud d'Illy et les parcelles de bois qui s'y trouvent. A trois heures il s'éteignit. L'ennemi se trouvait là aussi en retraite à travers le bois de la Garenne sur la forteresse.

» Ainsi, à ce moment de l'après-midi, on avait achevé de cerner complétement l'armée française en rase campagne.

» Successivement les colonnes prussiennes, se préci-

pitant de tous les côtés, firent rétrograder sur Sedan toutes les fractions ennemies qui tenaient encore; beaucoup d'entre elles, déjà coupées, durent déposer les armes et se rendre, car il ne leur restait aucune issue.

» L'armée du prince royal de Saxe fit pendant la bataille onze mille prisonniers. Il avait, en outre, entre les mains : sept mitrailleuses, vingt-cinq canons, deux fanions et une aigle; les 5e et 11e corps livrèrent plus de dix mille hommes.

» Si on compte, en outre, les prisonniers faits par les troupes bavaroises, le chiffre total s'élève à environ vingt-cinq mille hommes qui, pendant la bataille seulement, tombèrent dans nos mains.

» La première position ennemie faisait front vers l'est. Déjà le matin de bonne heure, le maréchal de Mac-Mahon avait été grièvement blessé par un des premiers obus. Le général qui prit sa place avait formé le projet de s'ouvrir une trouée vers l'ouest. Vers midi, le général de Wimpffen prit le commandement et tenta encore une fois de se frayer un passage dans la direction opposée, où les Bavarois eurent encore à soutenir une lutte très-vive, mais parvinrent cependant à repousser victorieusement leurs adversaires.

» Les pertes de l'ennemi, particulièrement causées par notre artillerie, furent très-considérables; les nôtres, au contraire, surtout en comparaison avec les batailles livrées précédemment, furent très-faibles.

» En dernier lieu, le feu de quatre à cinq cents bouches à feu avait été concentré contre l'armée enne-

mie, qui se défendit longtemps avec une grande bravoure, mais qui à la fin fut rejetée dans une déroute complète sur Sedan.

» L'Empereur se tint de sa personne, pendant le combat, près de l'armée ; dans le commencement de l'après-midi, il rentra à Sedan, dans l'enceinte fortifiée, et de là envoya par écrit au roi, par l'intermédiaire du général Reille, qui apporta la lettre, l'offre de rendre son épée. Cette offre fut acceptée.

» Successivement le combat d'artillerie s'éteint sur toute la ligne. Toutes les hauteurs qui environnent Sedan étaient en la possession des troupes allemandes.

» Complétement cernée par des troupes deux fois supérieures en nombre, sans possibilité de s'ouvrir une issue ou d'opposer une plus longue résistance, l'armée française n'avait plus qu'à parlementer pour une capitulation.

» Les négociations eurent lieu dans le courant de la nuit à Donchéry ; et les conditions furent stipulées par les Prussiens. Si elles n'avaient point été acceptées, les hostilités auraient recommencé le lendemain matin.

» Après que l'Empereur Napoléon se fut présenté le 2, de bonne heure, aux avant-postes qui étaient de ce côté, les conditions de la capitulation furent vers midi signées au château de Bellevue, près Frénois, par le général de Moltke et le commandant en chef de l'armée française. Aux termes de cette convention, l'armée ennemie était prisonnière de guerre, et en même temps la forteresse de Sedan ouvrait ses portes. Les détails furent réglés avec tous les égards que le vain-

queur pouvait observer envers une armée brave et malheureuse.

» En dehors des vingt-cinq mille hommes environ pris le jour de la bataille, quatre-vingt-trois mille hommes furent faits prisonniers de guerre par suite de la capitulation. Quatorze mille blessés français furent retrouvés dans Sedan ou aux alentours.

» Plus de quatre cents pièces de canon (y compris soixante-dix mitrailleuses), cent quatre-vingt-quatre pièces de rempart, et un immense matériel de guerre furent remis entre les mains du vainqueur.

» Environ trois mille hommes réussirent à s'échapper en Belgique.

» Si l'on ajoute les pertes de la bataille de Beaumont du 30 août, l'effectif total de l'armée de Mac-Mahon s'élève à près de cent cinquante mille hommes.

» Dans l'espace de trois jours, cette armée avait cessé d'exister. »

Il est donc bien positif et il ressort clairement de ce rapport de nos ennemis :

Que le 31 août au soir, l'armée du prince royal de Saxe marchait pour nous couper la route de Mézières ;

Que toute la crainte des généraux allemands (auxquels l'écrasante supériorité numérique de leurs forces et de leur artillerie assurait la victoire) était que nous ne nous dérobions par une marche de nuit sur Mézières ou sur la Belgique ;

Que pendant la nuit du 31 août au 1er septembre, la Meuse fut franchie à Donchéry et à Dom-le-Mesnil

par un corps et demi, tandis que la division wurtembergeoise se portait plus à l'ouest pour nous forcer à combattre si nous tentions d'opérer notre retraite;

Que le 1er septembre, au point du jour, le 11e corps, le 5e, la 4e division de cavalerie allemande, établis sur la rive droite de la Meuse avec leurs batteries, nous barraient avec quatre-vingt mille hommes la route de Mézières.

Donc conséquence forcée :

Le mouvement de retraite sur Mézières ordonné par le général Ducrot à sept heures et demie du matin, le 1er septembre, possible la veille à six heures du soir, fort difficile dans la nuit, était devenu absolument impraticable au moment où il fut prescrit et commencé, ainsi que le général Lebrun et moi nous le pensâmes, chacun de notre côté.

De ce rapport il résulte encore :

Que le 1er septembre au matin, nous ne pouvions plus nous échapper que par la frontière belge, ce que l'ennemi appréhendait.

Le rapport allemand attribue la prise des hauteurs au-dessus de Givonne, occupées primitivement par le 1er corps français, à la valeur de sa 4e division ; mais il ne dit pas que la prise de possession du terrain par cette division ennemie fut le résultat de l'abandon de ce terrain par le corps Ducrot obéissant au désastreux mouvement de retraite qui lui était prescrit par son chef.

Enfin il est évident, d'après ce même rapport, qu'à trois heures, au moment où j'espérais faire un effort suprême sur la droite de notre ordre de bataille, nous

n'avions devant nous que les Bavarois harassés par onze heures de lutte, et que les principales forces de l'armée ennemie étaient vers Fleigneux, Illy et le bois de la Garenne.

En admettant donc que le 7e corps fortement engagé n'eût pu suivre mon mouvement offensif, tout me permet de croire que les autres corps, en tout ou en partie, seraient parvenus à passer sur le ventre des Bavarois.

Le rapport allemand commet de graves erreurs dans l'énonciation du nombre des prisonniers restés aux mains de nos ennemis. Nous allons rectifier les erreurs commises à cet égard.

L'armée du maréchal de Mac-Mahon s'élevait, à Châlons, à environ cent dix mille hommes. Pendant les marches ou les contre-marches de Reims à Sedan plus de six mille restèrent en arrière. La bataille de Beaumont lui coûta en tués, blessés, prisonniers ou entrés en Belgique près de vingt-cinq mille hommes, dont une division de cavalerie et des portions de corps non campées dans les lignes de Sedan. Trois mille hommes environ d'après le rapport prussien, six mille d'après d'autres renseignements, ne prirent point part à la bataille et parvinrent à s'échapper soit en prenant la direction de la Belgique, soit en se rendant à Paris. Total en moins sur le champ de bataille de Sedan une trentaine de mille hommes.

Il reste à ajouter à ce détail les non-valeurs, ordonnances, employés de toutes sortes, malades, restés dans Sedan, chiffre que l'on peut porter sans exagération à

une dizaine de mille hommes. On voit donc que nous ne pûmes mettre en ligne sur ce champ de bataille défectueux plus de soixante-dix mille combattants réels qui eurent près de vingt mille hommes dont vingt généraux mis hors de combat avant de cesser la lutte.

Voici maintenant mon propre rapport :

« Belgique, Fays-les-Veneurs, 5 septembre 1870.

» Monsieur le ministre,

» J'ai l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Excellence mon rapport sur la journée du 1er septembre dans laquelle j'ai pris le commandement de l'armée de Châlons, vers neuf heures du matin, par suite de la blessure reçue par le maréchal de Mac-Mahon.

» Le 31 août, j'avais visité dans leurs emplacements les troupes du 5e corps d'armée qui venait d'être placé sous mes ordres. Elles occupaient l'ancien camp retranché, la ville et les hauteurs qui dominent au sud-est le fond de Givonne.

» Le 12e corps occupait la Moncelle, la Platinerie, la Petite Moncelle.

» Le 1er corps s'étendait de la Petite Moncelle à Givonne tenant Daigny.

» Le 7e corps, au nord-ouest de la ville, campait depuis Floing jusqu'au calvaire d'Illy.

» Toutes ces troupes étaient arrivées pendant la nuit du 30 au 31 août ou dans la matinée du 31. Pendant ma visite au camp, je constatai que de nombreuses

colonnes ennemies venaient couronner de leur artillerie les hauteurs qui, de Remilly à Wadelincourt, bordent la rive gauche de la Meuse, attaquaient vivement et coupaient notre convoi qui défilait sur la route de Carignan à Sedan, rive droite de la Meuse.

» Cette forte canonnade donnait lieu de croire que l'ennemi voulait détourner notre attention de la route de Mézières, pour opérer de ce côté un mouvement tournant. En conséquence, afin de fermer solidement la trouée qui existait entre les 1er et 7e corps, d'Illy à Givonne, je portai dans cette direction la brigade de Fontanges de la division Lespart, laissant la brigade Abbatucci de la même division, dans le grand camp avec l'artillerie de réserve en batterie. En même temps, par ordre du maréchal, je fis sortir de la ville l'unique brigade de la division l'Abadie et la portai à Casal pour servir de réserve au 7e corps.

» Le 1er septembre au point du jour, l'ennemi commença son attaque sur le 12e corps, et la prolongea successivement sur la droite, vers le 1er corps. A sept heures, le maréchal de Mac-Mahon ayant été blessé, remit le commandement au général Ducrot. Je n'en fus informé qu'environ une demi-heure après, et alors que cet officier général avait déjà donné certains ordres aux commandants de corps d'armée.

» Je crus devoir laisser exécuter ces ordres. Toutefois, vers neuf heures, voyant la gauche du 1er corps opérer un mouvement de retraite assez prononcé et se diriger sur le milieu du bois de la Garenne, je me décidai à faire usage de la lettre de commandement

que Votre Excellence m'avait remise. Le général Ducrot me déclarait que son intention était de se retirer sur Illy; mais ses bataillons, au lieu de suivre cette direction, exécutaient un changement de front en arrière sur l'aile droite et se rapprochaient de l'ancien camp.

» Le mouvement projeté me semblait fort dangereux par divers motifs :

» 1° La route était difficile à suivre pour plusieurs corps d'armée ;

» 2° Il fallait parcourir au moins 6 kilomètres, espace fort long pour des troupes déjà fatiguées par cinq heures de lutte.

» 3° Enfin l'on devait s'attendre à ce que l'ennemi qui était en face et qui prévoyait le mouvement, se jetât sur elles avec d'autant plus d'ardeur, qu'il savait les refouler en arrière sur des troupes nombreuses ayant pris position pour barrer le passage.

» J'ordonnai en conséquence au général Ducrot de reprendre ses premières positions, et je renforçai sa gauche de la brigade Saurin du 5e corps, bien qu'il regardât ce secours comme inutile.

» Je me portai alors au centre du 7e corps pour chercher à me rendre compte de la situation des troupes engagées dans la direction de cette ligne de retraite. Là, j'acquis davantage encore la conviction que la marche de notre armée sur Mézières ne pourrait que difficilement s'opérer pendant le jour, et je résolus de tenir dans mes positions jusqu'à la nuit.

» Je revins me placer vers midi au centre des lignes,

afin de donner plus facilement mes ordres, et de suivre les péripéties de la lutté qui paraissait se soutenir avec succès. Le commandant du 7e corps ayant témoigné des inquiétudes au sujet des troupes qui occupaient les bois de la Garenne, près de la ferme, et qui étaient exposées à un feu d'artillerie meurtrier, je portai de ce côté des troupes des trois armes du 5e et même du 1er corps, ainsi qu'une partie de la réserve de cavalerie, et je m'y rendis de ma personne. Je constatai bientôt que les obus lancés par l'ennemi exerçaient d'affreux ravages parmi nos troupes. La cavalerie, l'infanterie elle-même étaient dans l'impossibilité de tenir. Trois batteries d'artillerie mises en position furent désorganisées en dix minutes à peine.

» Il fallut retirer l'artillerie et abriter la cavalerie dans une clairière, au milieu du bois, et faire de grands efforts pour y maintenir l'infanterie.

» Je revins au milieu du champ de bataille et remarquai que l'artillerie ennemie avait resserré le cercle de son feu, de manière à couvrir le plateau d'obus lancés dans tous les sens. Le général Douay me fit avertir qu'il lui était impossible de se maintenir plus longtemps et qu'il avait devant lui des forces très-considérables qui ne lui permettaient pas d'opérer une retraite sur Illy.

» Le 12e corps se maintenant d'ailleurs toujours avec succès sur les fortes positions qu'il occupait, je crus devoir joindre à ce corps toutes les troupes disponibles du 1er et du 5e pour jeter une fraction de l'armée ennemie dans la Meuse et me frayer une issue dans la

direction de Carignan. J'écrivis dans ce sens à l'Empereur, en engageant Sa Majesté à venir se placer au milieu de ses troupes qui tiendraient à honneur de lui ouvrir un passage. Il était environ une heure et demie.

» L'ennemi céda devant notre mouvement offensif, mais en même temps les troupes des 7e et 1er corps restées sur le plateau pour faire l'arrière-garde étaient vivement abordées par des forces supérieures et étaient refoulées. Ces troupes, au lieu de suivre le mouvement du 12e corps en passant entre le grand camp et le bois de la Garenne, se rapprochèrent peu à peu des fortifications de la place qui étaient pour elles un aimant irrésistible et finirent par se ranger sous le canon de la citadelle et dans la ville, dont les portes étaient ouvertes.

» Je me plaçai avec mon état-major à la tête de troupes de tous corps massées autour de la ville, il était environ trois heures, et je marchai sur les traces du 12e corps en suivant la grande route de Givonne et escaladant les hauteurs qui dominent cette route à l'est; mais arrêté par une série de clôtures et de parcs, plus encore que par la défense de l'ennemi, je dus prendre un chemin à droite qui me conduisit à la porte Balan.

» C'est à ce moment, quatre heures, qu'un officier m'apporta une lettre par laquelle l'Empereur me prévenait que le drapeau blanc avait été hissé à la citadelle et m'invitait à cesser le feu et à me charger de négocier avec l'ennemi. Je refusai à plusieurs reprises d'obtempérer à cette injonction.

» Malgré les pressantes instances de Sa Majesté, je n'en crus pas moins devoir tenter un suprême effort, et je rentrai en ville pour appeler à moi toutes les troupes qui s'y trouvaient accumulées; mais, soit fatigue provenant d'une lutte de douze heures sans prendre de nourriture, soit instructions mal comprises, soit ignorance des suites dangereuses que pouvait avoir leur agglomération dans une ville impropre à la défense, peu d'hommes répondirent à mon appel, et c'est avec deux mille soldats seulement auxquels se joignirent quelques gardes mobiles et un certain nombre des courageux habitants de la ville de Sedan que je chassai l'ennemi du village de Balan.

» Ce fut le dernier effort de la lutte, l'effectif de ces hommes étant trop peu considérable pour tenter la seule retraite qui fût possible, eu égard à la disposition des forces ennemies.

» A six heures, je rentrai le dernier dans la ville, encombrée de caissons, de voitures, de chevaux qui arrêtaient toute circulation. Les soldats, entassés dans les rues avec le matériel d'artillerie, étaient exposés aux plus grands périls en cas de bombardement.

» J'apprenais, de plus, qu'il restait un seul jour de vivres dans les magasins de la place, les approvisionnements amenés de Mézières par le chemin de fer ayant été renvoyés vers cette ville au premier coup de canon.

» Dans ces conditions, et sur une nouvelle demande de l'Empereur, je me résignai à aller négocier près de M. le comte de Moltke les conditions d'une capitulation.

» Dès les premiers mots de notre entretien, je reconnus que le comte de Moltke avait malheureusement une connaissance très-exacte de notre situation et de notre complet dénûment en toutes choses. Il me dit qu'il regrettait de ne pouvoir accorder à l'armée tous les avantages mérités par sa conduite valeureuse, mais que l'Allemagne était obligée de prendre des mesures exceptionnelles à l'égard d'un gouvernement n'offrant, disait-il, aucune chance de stabilité; qu'en raison des attaques répétées et du mauvais vouloir de la France à l'égard de son pays, il lui était indispensable de prendre des garanties matérielles. En conséquence, il se voyait contraint d'exiger que l'armée fût faite prisonnière.

» Je ne crus pas devoir accepter de telles conditions. L'on me prévint que le lendemain matin la ville serait bombardée, et je me retirai avec la menace de voir le bombardement commencer à neuf heures si la convention n'était point arrêtée avec l'ennemi.

» Le 2 septembre au point du jour, les généraux de corps d'armée et de division se réunirent en conseil, et après examen des ressources de la place, il fut décidé à l'unanimité que l'on ne pouvait éviter de traiter avec l'ennemi.

» Ci-joint le procès-verbal de la séance.

» Le même jour à neuf heures, je me rendis au quartier général du comte de Moltke où j'obtins quelques adoucissements aux mesures proposées. Ci-joint la convention.

» Je ne connais pas encore le chiffre exact de nos

pertes, mais j'évalue de quinze à vingt mille le nombre des morts et des blessés pour les deux journées de Beaumont et de Sedan.

» L'ennemi assure nous avoir fait trente mille prisonniers dans ces deux mêmes journées. A la bataille livrée sur le plateau d'Illy, nous avions de soixante à soixante-cinq mille combattants.

» M. de Moltke lui-même a reconnu que nous avons lutté contre deux cent vingt mille hommes et que la veille à cinq heures du soir, un corps prussien d'un effectif supérieur à celui de notre armée était déjà placé sur notre ligne de retraite. Une lutte soutenue pendant quinze heures contre des forces très-supérieures me dispense de faire l'éloge de l'armée ; tout le monde a fait noblement son devoir.

» Je regrette profondément de n'être arrivé à l'armée que le soir d'un insuccès et de n'en avoir pris le commandement que le jour où une grande infériorité numérique et les conditions dans lesquelles étaient placées les troupes, rendaient la défaite inévitable. C'est le cœur brisé, que j'ai apposé ma signature au bas d'un acte qui consacre un désastre pour la France ; sacrifice que mes compagnons d'armes et d'infortune sont peut-être seuls susceptibles de comprendre.

» J'avais fait connaître tout d'abord au général de Moltke que je ne séparerais pas mon sort de celui de l'armée. Je suis en route pour Aix-la-Chapelle, où je vais me constituer prisonnier, accompagné de mon état-major particulier et de l'état-major général du 5ᵉ corps qui, pendant toute la bataille, en l'absence de

l'état-major général du maréchal de Mac-Mahon, a rempli près de moi les fonctions d'état-major général de l'armée.

» D'Aix-la-Chapelle je compte me rendre en Wurtemberg, à Stuttgard, ville qui m'a été accordée pour lieu de mon internement.

» *Le général commandant en chef,*

» De Wimpffen. »

Je n'ajouterai qu'un mot à mon rapport. Je l'écrivis le 5 septembre d'un village belge où je m'arrêtai dans ce but, et l'expédiai le jour même.

Je devais croire qu'on s'empresserait de le publier, il était assez important pour cela. Mais lorsqu'il arriva à Paris, le gouvernement de la défense nationale avait remplacé celui de l'Empereur. Or, à la tête de ce gouvernement se trouvait le général Trochu. Cet officier général est fort lié avec le général Ducrot qui venait de s'échapper et était arrivé dans la capitale.

Le général Ducrot, blessé sans doute de ce que dans mon rapport j'avais blâmé son mouvement de retraite sur Illy, obtint du président du gouvernement de la défense nationale, son ami, que mon rapport, contrairement à tous les usages, ne serait pas publié. Il est à présumer que ce rapport ne fut même pas transmis au ministre de la guerre, général Le Flô.

Heureusement, dans la prévision d'un accident, venant à occasionner la perte de mon rapport, j'avais

eu la précaution d'en envoyer une copie parfaitement conforme à mon ami de Paris.

Cette copie lui fut portée et remise par un jeune et brave officier aux éclaireurs à cheval de la Seine, M. Burgues, frère du major commandant ce corps franc, et qui m'avait déclaré vouloir risquer sa vie pour reconquérir sa liberté.

Dans une lettre adressée en même temps à mon ami, je le priai de ne publier ce rapport que dans le cas où cela n'aurait pas lieu par les soins du gouvernement.

Mon ami, au bout de quelques jours, voyant que cet important document historique était oublié, à dessein ou non, crut devoir le faire insérer dans plusieurs journaux.

RAPPORT DU GÉNÉRAL LEBRUN (12e CORPS).

« Mon général,

» Je ne pourrai vous adresser aujourd'hui, comme j'aurais voulu le faire, un rapport circonstancié sur les affaires dans lesquelles le 12e corps s'est trouvé engagé le 30 août à Mouzon, le 31 du même mois et le 1er septembre sous les murs de Sedan, à partir du moment où mes têtes de colonne quittant, au village de Bazeilles, la grande route de Mouzon à Sedan par Douzy, prenaient position sur les hauteurs de la Moncelle.

» Les rapports particuliers que j'ai demandés aux officiers généraux sous mes ordres, ceux qu'eux-

mêmes ils ont réclamés aux chefs de corps, n'ont pas encore été tous établis, et je crains qu'ils ne puissent l'être jamais, en raison des préoccupations qui nous dominent en ce moment et qui sont la suite inévitable du désastre affreux que nos armes ont subi dans la journée du 1er septembre.

» Quoi qu'il en soit, mon général, je ne veux pas quitter Sedan pour aller partager avec nos malheureux soldats le sort rigoureux que les lois de la guerre nous imposent, sans vous donner au moins un exposé succinct des opérations auxquelles le 12e corps a participé ces jours derniers.

» Le 27 août, le 12e corps, parti de Tourteron le matin, s'établissait au Chesne. Dans la journée, je recevais de M. le maréchal commandant en chef l'ordre de le porter le 28 à Vendresse dans la direction de Mézières. Mon mouvement était commencé, ma cavalerie s'était mise en marche à deux heures du matin, quand un contre-ordre me parvenant une heure après, m'obligea à changer de direction.

» Le maréchal me prescrivait de marcher sur Stenay par les Grandes-Armoises et Stonne ; je devais aller prendre position à la Besace et observer Beaumont à 9 kilomètres en avant de moi. Le temps était affreux, la marche fut des plus pénibles ; la 3e division (Vassoignes) arrivait au bivouac à midi, la division Lacretelle y débouchait vers une heure ; quant à la division Grandchamp, elle dut s'arrêter à Stonne vers cinq heures, ne pouvant pousser plus en avant. Mes réserves d'artillerie des 6e et 12e corps arrivèrent à la Besace à

sept heures et demie; je poussai les divisions de cavalerie sous mes ordres (généraux Fénélon et Lichtlin) jusqu'à Beaumont, avec ordre de m'éclairer sur Stenay et vers la droite et la gauche, du côté de Belval et Mouzon.

» Ce même jour 28 août, à quatre heures et demie, le maréchal m'appelait à Stonne où était son quartier général, pour me donner l'ordre de ne pas prolonger mon mouvement sur Stenay, mais de marcher le lendemain 29 sur Mouzon. Ma mission était d'aller m'emparer du passage de la Meuse sur ce point et de l'occuper coûte que coûte, si, comme on le supposait, l'ennemi s'y était déjà établi.

» J'ai pu arriver à Mouzon sans rencontrer aucun corps prussien et j'ai pris position sur la droite de la rivière, en avant de la ville. Vers onze heures, les troupes s'installaient sur les hauteurs, la droite à la route de Stenay, la gauche à cheval sur la route de Carignan. Le général Margueritte qui, pendant la route, avait éclairé mon flanc gauche, avait passé la Meuse à gué à Villers, et s'était porté sur la route de Stenay en avant de Moulins et de Vaux, poussant des éclaireurs en avant de moi et à ma droite; il se reliait à la division Lacretelle, au moyen du 4e chasseurs d'Afrique que j'avais mis à cet effet à la disposition de ce dernier officier général.

» Les renseignements qui me furent donnés par les gens du pays me signalèrent l'ennemi comme ayant un parti au village de Martincourt, sur la route de Stenay. Le 30 au matin, j'envoyai un escadron en reconnaissance dans la direction de ce village, et j'appris

qu'un régiment de cavalerie prussienne y était effectivement venu.

» J'allais pousser dans cette direction et en avant du centre de ma ligne des reconnaissances plus fortes, lorsque, vers midi, j'entendis distinctement le canon dans la direction de Beaumont. Il était dès lors évident pour moi qu'il y avait de ce côté un engagement sérieux entre les troupes prussiennes et le 5e corps (général de Failly) que je savais en marche pour venir se réunir à Mouzon au 12e corps. Je crus devoir, dans cette circonstance, prendre des mesures pour faire repasser la Meuse à une partie de mes forces, et l'envoyer au-devant du général de Failly, afin de faciliter son mouvement.

» Le général Grandchamp marcha, d'après mes ordres, avec sa 2e brigade (général Villeneuve) et trois batteries de l'artillerie de réserve. Ses instructions portaient que, suivant les circonstances, il s'avancerait pour aller donner la main au général de Failly, ou bien, si le général de Failly était déjà trop rapproché de Mouzon, il prendrait position à cheval sur la route de Beaumont, en profitant pour cela des premières hauteurs qui se trouvent environ à 2 kilomètres de la Meuse. Le général Grandchamp crut devoir prendre ce dernier parti.

» Au moment où sa tête de colonne traversait Mouzon, il me sembla que le 5e corps ralentissait sa marche et que, la canonnade devenant plus vive, la position du général de Failly pouvait, d'un instant à l'autre, être très-difficile.

» J'ordonnai alors à la brigade Cambriels (division Grandchamp) de suivre le mouvement de la 2e brigade (Villeneuve), et je prescrivis à toute la cavalerie du corps d'armée (général Fénélon) d'aller sur-le-champ passer la Meuse à gué en aval de Mouzon, afin de protéger le mouvement de l'infanterie.

» C'est à ce moment que le maréchal commandant en chef arriva à Mouzon et que, sur son ordre, la brigade Cambriels reprit sa position sur les hauteurs.

» Un peu plus tard, vers trois heures, la brigade Villeneuve, au moment où les troupes du général de Failly arrivaient à sa hauteur, engagea le feu avec l'ennemi. Ce feu devint rapidement assez vif pour que le maréchal jugeât nécessaire de reporter sur la rive gauche de la Meuse, non-seulement la brigade Cambriels, mais une brigade de la division Vassoignes.

» Ce combat dura jusqu'à la nuit tombante et permit au convoi et aux troupes du 5e corps de passer la Meuse à Mouzon et de gagner, vers ma gauche, le point que ce corps devait occuper sur les hauteurs.

» Pendant l'action, la division Lacretelle avait vu arriver sur sa droite des troupes dont son artillerie avait suffi pour arrêter la marche. A huit heures, le feu de l'ennemi avait complétement cessé, et la division Grandchamp, ainsi que la cavalerie, passaient de nouveau la Meuse, pour reprendre leur première position.

» Ce fut alors que le maréchal donna l'ordre au 12e corps de diriger ses réserves d'artillerie sur Carignan et de quitter les hauteurs de Mouzon pour

gagner, pendant la nuit, le village d'Amblimont, afin de rejoindre, par Mairy et Douzy, la route conduisant à Sedan.

» Je dus, pour me conformer à ces instructions, mettre mes troupes successivement en mouvement; la 3e division d'infanterie (Vassoignes) partit à neuf heures du soir, la 1re division (Grandchamp) à dix heures et demie, la 2e division (Lacretelle) à minuit; celle-ci faisant l'arrière-garde, et étant soutenue par la brigade de lanciers (Savaresse).

» Les ordres verbaux de M. le maréchal commandant en chef me prescrivaient d'aller prendre position avec mon corps d'armée sous Sedan en occupant, à la droite de la route de Sedan à Stenay, les hauteurs de la Moncelle, en faisant face à la Meuse.

» Le terrain sur lequel je devais établir mes troupes est compris dans un triangle dont un côté est la route de Stenay, entre les villages de Bazeilles et de Balan, les deux autres sont la Givonne, de Bazeilles à Daigny, et le chemin de Daigny à Balan.

» Je devais avoir en arrière de moi, le long de la Givonne, le 1er corps (général Ducrot); je savais aussi que le 5e corps (général Wimpffen) devait s'établir à ma droite, dominant les villages de Fond de Givonne, et qu'enfin le général Douay s'établirait au calvaire d'Illy, se liant par la Givonne avec le 1er corps.

» Le 31 au matin, la tête de colonne du 12e corps dont la marche avait été retardée par les 5e et 1er corps qui étaient passés devant elle, à Douzy, venant de Carignan, arrivait près de Sedan au village de Bazeilles.

Des batteries prussiennes, établies sur la gauche de la Meuse, se démasquèrent alors et ouvrirent leur feu. La 3e division prit position à droite de la route en même temps que des batteries s'établissaient sur la gauche de cette route pour répondre au feu des Prussiens. Je rejoignis en ce moment ma tête de colonne et me jetai immédiatement sur les hauteurs de la Moncelle où je m'établis, faisant face à la Meuse.

» Pendant que ce mouvement s'effectuait, la brigade Cambriels (division Grandchamp) qui, dès le début, avait occupé Bazeilles pour couvrir nos batteries et empêcher l'ennemi de déboucher par le pont du chemin de fer, avait à lutter contre des troupes qui devenaient, de moment en moment, plus nombreuses.

» Je la fis soutenir par la brigade Martin des Pallières (division Vassoignes) qui dut plusieurs fois se servir de la baïonnette pour refouler l'ennemi qui s'avançait par le pont.

» Le maréchal commandant en chef avait ordonné que ce pont fût coupé par le service du génie, et j'avais prescrit au général Vassoignes, qui marchait avec la brigade de sa division, de prêter à l'officier du génie chargé de l'opération son concours le plus efficace : à l'heure qu'il est, j'ignore encore par suite de quelles circonstances cette opération n'a pas eu lieu.

» La brigade des Pallières resta au village de Bazeilles où elle s'établit solidement, et le 31 au soir, tout le 12e corps, qui avait été rejoint par les réserves d'artillerie venant de Carignan, occupait les plateaux entre la Moncelle et le fond de Givonne, ayant fait sa

jonction avec les 1er, 5e et 7e corps établis en arrière de lui.

» La nuit du 31 août au 1er septembre fut tranquille dans tous les bivouacs, aux grand'gardes et aux avant-postes. Sur toute la ligne des sentinelles, rien absolument ne vint donner l'éveil sur les mouvements que fit alors l'ennemi. Malgré ce calme apparent, je savais que l'ennemi pouvait apparaître en avant de moi, et toutes mes troupes étaient sur pied à quatre heures du matin. Je ne tardai pas à reconnaître que j'avais eu raison de ne pas leur accorder tout le repos qu'on me demandait pour elles, sous prétexte qu'elles étaient fatiguées par les marches des journées précédentes; car à quatre heures et demie, une forte fusillade s'engageait près de Bazeilles, *et l'ennemi passait la Meuse sur le pont du chemin de fer*.

» Un instant après, de nombreuses batteries établies sur la rive gauche de cette rivière, le long du chemin qui va de Remilly à Wadelincourt, et sur les hauteurs de la Marfée, ouvrirent un feu des plus vifs sur l'infanterie de marine du général Vassoignes qui, malgré cela, combattait avec un avantage marqué l'infanterie ennemie qu'elle avait devant elle. Il fut bientôt évident pour moi que ce n'était pas un ou deux corps seulement, mais bien une armée tout entière qui venait nous attaquer dans notre position, armée sur les forces de laquelle nous étions mal renseignés. Le maréchal commandant en chef, dans un entretien que j'avais eu avec lui à Stonne, *croyait pouvoir porter de soixante à soixante-dix mille hommes* la

masse totale des forces ennemies qui pouvaient lui être opposées, de ce côté de la Meuse.

» A cinq heures et demie, je fis savoir à M. le maréchal commandant en chef que l'engagement sur ma droite prenait des proportions considérables, qu'une nombreuse artillerie s'établissait au delà du ruisseau de Givonne, ouvrant le feu contre nous, et qu'enfin, sans demander dès ce moment l'appui du 1er corps, je croyais qu'il était prudent de le mettre en mesure de me soutenir, si cela devenait nécessaire plus tard. Je distinguai alors parfaitement sur notre gauche, dans le lointain, de fortes colonnes ennemies débouchant par Francheval et Villers-Cernay, et paraissant se diriger sur le village de La Chapelle à travers les bois, afin de tourner le 5e corps à Illy et Fleigneux [1].

» M. le maréchal commandant en chef ayant été blessé, M. le général Ducrot prit le commandement de l'armée, et, voyant les mouvements de l'ennemi, émit alors l'avis que, si celui-ci ne faisait aucun effort considérable devant les 12e et 1er corps et se contentait de les écraser par le feu de ses batteries soutenues par ses tirailleurs, c'est qu'il voulait tourner le 1er corps par sa gauche. Il pensait que, dans cette circonstance, il n'y avait pas à hésiter un instant, et qu'il fallait replier la droite du 12e corps sur-le-champ, de manière à lui faire traverser le fond de Givonne et le bois de la Garenne pour se joindre au 7e corps. Le 1er et le 5e corps devaient successivement et par échelons suivre ce mouvement.

1. Erreur, le 7e corps et non le 5e.

» Les quatre corps réunis auraient ensuite forcé le passage par Illy, à travers toutes les masses ennemies qu'ils auraient pu rencontrer entre Illy et Floing; ils auraient eu pour ligne de retraite la route qui mène de Floing à Mézières.

» Tout en étant prêt à exécuter cet ordre s'il m'était confirmé d'une manière positive, *je crus devoir faire remarquer au général Ducrot que le mouvement dont il était question présenterait des difficultés sérieuses; qu'il n'était possible qu'à la condition de traverser le bois de la Garenne par une ou deux routes au plus sur lesquelles il serait difficile à l'artillerie de marcher; qu'en outre, il était à craindre que mes troupes, qui s'étaient maintenues avec énergie sur toutes leurs positions depuis le matin, n'eussent plus la même confiance et la même énergie, dès qu'elles verraient qu'il s'agissait pour elles d'un mouvement de retraite. J'ajoutai en outre que, suivant moi, le moment n'était pas encore venu de recourir à ce moyen extrême, alors que, sur tous les points de la ligne de bataille, nous paraissions avoir l'avantage. Le général Ducrot n'insistant pas pour le moment, les troupes restèrent sur leurs emplacements pendant une demi-heure encore solidement reliées entre elles; mais, vers neuf heures, le général Ducrot revint à moi pour renouveler l'invitation de commencer le mouvement de retraite indiqué ci-dessus, et cette fois d'une façon impérative.* Il m'offrit, pour faciliter ce mouvement, de faire soutenir la 3e division (Vassoignes) par la brigade Carteret du

1er corps. A neuf heures, le général Vassoignes dessinait son mouvement de retraite, et cela dans un ordre parfait; à peine avait-il amené ses troupes sur la position que je lui avais indiquée, et formé ainsi le premier échelon des trois divisions en retraite sur Illy, que ce n'était plus le général Ducrot qui commandait, mais bien le général Wimpffen.

» C'est alors, vers dix heures, mon général, qu'ayant été informé par le général Ducrot du mouvement qu'il m'avait prescrit d'exécuter, vous me donnâtes l'ordre formel de ne pas le continuer et de reporter en avant les divisions Vassoignes et Grandchamp pour leur faire reprendre leurs positions premières. Ces deux divisions étaient en marche pour venir se replacer à la droite de la division de Lacretelle qui n'avait pas commencé son mouvement de retraite et qui maintenait l'ennemi sur ma gauche avec vigueur en face de la Moncelle, lorsqu'une canonnade très-vive se fit entendre dans la direction du corps du général Douay, vers le carrefour d'Illy; M. le général Ducrot insista de nouveau, près de vous, sous mes yeux, pour que la retraite se fît sur Illy; je prenais déjà mes dispositions et faisais reconnaître les routes qui conduisent à ce village, quand tout à coup nous vîmes descendre à travers les bois, par ces mêmes routes, le 7e corps et presque en même temps le 5e rejetés en partie sur mes derrières.

» En ce moment, le feu des batteries ennemies se croisait sur toutes mes troupes prises en écharpe par les batteries établies sur la Marfée et la rive gauche de la Meuse, de front par celles très-nombreuses placées

le long du cours de la Givonne, et à revers par celles que le général Douay avait en face de lui. L'intensité du feu de l'ennemi était des plus vives. Il se produisit là, en arrière de moi, une confusion assez grande et qu'il est impossible d'éviter lorsque des troupes sont repoussées et qu'elles se jettent toutes à la fois sur le même point, espérant y trouver un abri. Les hommes des 7e et 5e corps se précipitèrent bientôt par masses sur les glacis du château de Sedan. Il était évident pour moi que nous étions débordés par des forces ennemies beaucoup plus considérables que celles auxquelles nous avions cru avoir affaire dans la matinée, et que, par conséquent, il était impossible que la lutte se prolongeât avec espoir de succès.

» Toutefois, mon général, voyant que mes troupes tenaient toujours bon sur le plateau de la Moncelle et la route de Stenay, dans le village de Bazeilles, *vous fûtes d'avis que le seul parti à prendre était de forcer le passage par cette dernière route afin de gagner Carignan et de là Montmédy*. Bientôt cette dernière porte de salut nous fut fermée complétement; déjà une moitié des troupes était rentrée dans Sedan, et il devenait impossible d'arrêter le flot de celles qui se pressaient sur leurs traces, quoi qu'on pût faire pour les contenir.

» De deux heures et demie à six heures, il n'y eut plus de mon côté qu'un combat soutenu dans le faubourg de Balan pour en repousser les tirailleurs de l'ennemi s'avançant progressivement et contrariant la retraite de nos troupes sur la place de Sedan. Vers

cinq heures et demie, vous m'ordonniez de faire cesser le feu et de replier tout notre monde dans la place. A six heures, je fis fermer les barrières, quand j'eus pris l'assurance que plus un seul des nôtres ne se trouvait entre les tirailleurs et moi.

» Je n'ai plus qu'un mot à ajouter : Les troupes que j'ai eues sous mes ordres dans cette malheureuse journée n'ont pas cédé devant l'ennemi ; elles ont été écrasées par une formidable artillerie. Les trois divisions d'infanterie avec les batteries des deux réserves des 6e et 12e corps, la cavalerie des généraux de Fénélon et Lichtlin, les compagnies du génie attachées aux divisions et celles du parc du 6e corps d'armée ont soutenu avec la même énergie une lutte opiniâtre qui n'a pas duré moins de treize heures.

» J'ai le regret de le dire, nos pertes ont été très-sensibles. Il m'est impossible en ce moment de les indiquer d'une manière exacte; pour en donner un aperçu, je puis dire seulement que, dans certains régiments, un tiers des officiers a été frappé par les obus ou les balles de l'ennemi. Je compte parmi ces corps les quatre régiments de l'infanterie de marine, les 22e, 58e et 79e (division Grandchamp). »

De ce rapport, fort intéressant et très-important du commandant en chef du 12e corps, on me permettra de tirer les conséquences suivantes :

1° Le pont du chemin de fer qui fut si utile aux Bavarois le 1er septembre au matin, ne fut pas coupé. Pourquoi ?

Est-ce que ce n'était pas au général Lebrun, prenant position à Bazeilles, la veille de la bataille, et craignant une attaque sérieuse, à faire sauter le pont?

Le rapport s'explique imparfaitement à cet égard; je le regrette et me borne à signaler le fait.

2° Il résulte d'une conversation du général avec le maréchal, à Stonne, que le 27 ou le 28 août, le duc de Magenta croyait encore n'avoir affaire sur la Meuse qu'à soixante ou soixante-dix mille ennemis.

3° Le rapport du général Lebrun dit formellement qu'il croyait le mouvement ordonné par le général Ducrot défectueux, difficile, dangereux et intempestif. Je n'étais donc pas seul de mon avis.

4° Enfin et malgré ce que le général Lebrun a écrit plus tard, sous une pression qu'il ne fait pas connaître mais qu'il n'hésite pas à avouer loyalement, il est positif que sur le champ de bataille, il crut à ma résolution inébranlable d'opérer une trouée sur le front de ses troupes.

Ces appréciations d'un homme aussi compétent que le commandant en chef du 12e corps, sont pour moi d'une grande valeur.

RAPPORT DU GÉNÉRAL DOUAY (7e CORPS).

« Le 7e corps, après n'avoir pu qu'en partie, dans la nuit du 30 au 31 août, passer à *Remilly-Villers* et au pont de *Bazeilles* sur la rive droite de la Meuse, se dirigea par les deux rives de ce fleuve sur Sedan, où il arriva successivement dans la matinée du 31.

» Les abords de Sedan, du côté du village de *Floing*, lui furent assignés pour ses campements.

» Dans l'après-midi, je reconnus la position et rectifiai en conséquence l'emplacement des troupes, que dans la persuasion où j'étais d'une lutte très-prochaine et très-vive, je disposai à leurs postes mêmes de combat.

» La position occupée par le 7e corps était un plateau peu profond, de 3 à 4 kilomètres d'étendue, se reliant par la droite aux bois de *Givonne* et s'abaissant sur la gauche vers la *Meuse*, qu'il domine, mais à longue portée. Les abords en sont découverts et favorables à la défense. Toutefois, cette position avait sur son front deux points faibles : l'un, en avant de la gauche, où s'élève un gros mamelon dominant, couronné de bois, à 1,500 ou 1,800 mètres, et que, *vu l'exiguïté de mes forces*, son éloignement m'empêchait d'occuper; l'autre, sur ma droite, la dominant également et la débordant, bien plus dangereux, est le plateau d'*Illy* se reliant aux bois et à la route de *Givonne*.

» Je fis occuper, dans la journée même, la gauche de ma ligne par la division Liébert (2e), et la droite par la division Dumont (3e), la 1re division (Conseil-Dumesnil), incomplétement réorganisée depuis l'affaire de Freschwiller et diminuée encore par le combat de Beaumont, où elle s'était portée au secours du 5e corps en seconde ligne.

» Je reconnus, avec le général Liégard, pour nos batteries, un emplacement où des épaulements furent préparés; et, de son côté, le général d'Outrelaine,

commandant le génie du corps, fit commencer des tranchées-abris pour notre infanterie.

» La cavalerie et la réserve d'artillerie du corps, ainsi que les ambulances, étaient en arrière, défilées et à portée des points où on pouvait avoir à agir.

» Tout était ainsi disposé dès le 31 au soir.

» *Cette position, outre les inconvénients signalés, en présentait d'autres non moins graves.* Ses derrières étaient coupés par des ravins, des chemins creux descendant vers la place, des bois, des habitations, des clôtures dont la disposition était telle, qu'il était impossible d'y constituer et d'y prendre une seconde ligne de défense.

» Mais ce qui me préoccupait le plus, c'était ma droite, clef de la position générale de l'armée, dont le seul point d'appui était fermé par le plateau d'*Illy* et par les bois profonds qui, dans la direction de *Givonne*, se relient sans interruption avec la forêt *des Ardennes*, dont ils sont un appendice. Il était indispensable que ce plateau et ces bois fussent fortement occupés, car ce plateau et ces bois une fois au pouvoir de l'ennemi, non-seulement j'étais dominé, débordé, coupé, sans résistance possible, mais les trois autres corps de l'armée étaient dans la même position que moi.

» Je me rendis chez le maréchal commandant en chef pour lui signaler, entre autres considérations, cet état de choses, et *je l'informai en même temps que des masses nombreuses préparaient et allaient effectuer leur passage sur la rive droite près de* DONCHÉRY. Le maréchal me dit qu'il m'enverrait le lendemain

matin le général *de L'Abadie* avec une brigade de sa division pour relier solidement ma droite avec le 1er corps.

» Le lendemain 1er septembre, M. le général *de L'Abadie* étant en effet arrivé, je lui fis prendre position sur un plateau intérieur, d'où il pouvait à la fois se porter soit sur ma droite, vers les bois de *Givonne,* soit au soutien du 12e corps, dont nous entendions le canon, et qui était déjà fortement engagé dans la direction de Bazeilles. Je complétai ce dispositif, en faisant garnir de ce côté la lisière des bois par la brigade Bittard-Des-Portes de la division Dumont.

» A peine ces mesures étaient-elles prises, que le canon m'avertit que le général Liébert et le général Dumont étaient à leur tour attaqués sur le front de nos positions. Je m'y portai aussitôt et je reconnus que, malgré la vivacité de son attaque, nous maintenions facilement l'ennemi à distance.

» En ce moment je fus prévenu que le maréchal de *Mac-Mahon* blessé avait dû se retirer du champ de bataille, et que le général Ducrot avait pris le commandement de l'armée.

» L'ennemi, cependant, garnissait d'une artillerie toujours croissante, d'un calibre et d'une portée supérieurs à ceux de la nôtre, une position favorable, située à 1,800 ou 2,500 mètres environ de nos lignes ; son feu puissant et convergent nous faisait éprouver des pertes sérieuses en personnel et en matériel, mais notre artillerie, redoublant de bravoure et de dévouement, faisait si bonne contenance que nous pouvions encore

soutenir ce combat inégal qui durait depuis plus de quatre heures.

» A ce moment arriva le général *de Wimpffen*, qui m'apprit qu'il était investi du commandement en chef.

» Il examina notre situation. Je lui fis observer que, malgré notre infériorité, j'espérais pouvoir tenir ; mais qu'il fallait absolument que le plateau d'*Illy* restât en notre possession.

» Il m'affirma que le 1er corps l'occupait en force et qu'il veillerait à ce qu'il s'y maintînt.

» Dans ces conditions, je crus pouvoir, ainsi que le demandait le général *de Wimpffen*, me dégarnir pour soutenir le général *Lebrun*, et m'étant porté sur le plateau où se trouvait le général *de L'Abadie*, j'envoyai cet officier général, en lui adjoignant la brigade Bittard-Des-Portes, pour renforcer le 12e corps (général Lebrun).

» Des demandes incessantes de renfort m'arrivent de ce côté, et ayant vu le plateau d'*Illy* toujours occupé par le 1er corps, j'envoyai dans la même direction le général Dumont avec sa dernière brigade, le faisant remplacer dans sa position par une partie de la division Liébert et ce qui me restait de la 1re division.

» Le combat continuait toujours avec violence sur le front du 7e corps; néanmoins je me privais de tout ce dont je pouvais disposer, à cause de l'importance capitale qu'il y avait pour toute l'armée à rester en possession du bois de *la Garenne* et du plateau d'*Illy*. De ce côté, en effet, l'ennemi venait de mettre en position

une artillerie formidable, et nous enserrait dans un cercle de feu qui nous prenait de front, de droite, de gauche et de revers.

» La situation devenait difficile ; je cherchais à m'en rendre un compte bien net, lorsque je m'aperçus tout à coup (midi et demi) que le plateau d'*Illy* venait d'être évacué par le 1er corps.

» Il n'y avait pas un moment à perdre : l'ennemi, concentrant de plus en plus le feu de son artillerie, avait démonté la majeure partie de nos batteries. L'infanterie, l'artillerie et la cavalerie d'un nouveau corps d'armée passé sur la rive droite, montraient déjà leurs têtes de colonne. Si l'ennemi arrivait sur le plateau d'*Illy*, nòtre position devenait intenable.

» Je me portai aussitôt sur la route de *Givonne*. J'y trouvai le général Dumont qui, avec sa 1re brigade et d'autres troupes de la gauche du 1er corps, venait d'être vigoureusement repoussé. Je fis réoccuper par cette brigade et la portion de la 1re division que j'avais sous la main, le plateau d'*Illy*, et je les fis soutenir par une partie de la brigade Fontanges (5e corps), arrivée peu après sur les lieux. Deux batteries de la réserve, appelées par le général Liégard, essayèrent de soutenir cette infanterie ; mais à peine en position, elles furent désemparées, des caissons sautèrent et leur personnel, très-maltraité, ne put qu'à grand'peine ramener ce qui restait de matériel.

» L'infanterie en bataillons déployés et embusqués, couverts par un rideau de tirailleurs, continüa néanmoins à tenir bon. A ce moment, il était environ

deux heures; la division *Liébert*, qui était restée très-ferme sur sa position, était complétement tournée par la gauche; des pelotons entiers de chevaux sans cavaliers, revenant des charges infructueuses tentées par le 1er corps, désorganisaient ses rangs; sur notre droite des masses considérables nous pressaient, nous tournaient et allaient nous envelopper; il fallut se décider à la retraite n'ayant plus d'artillerie en état de la protéger.

» Je reçus alors un billet du général de Wimpffen, m'annonçant qu'il se décidait à tenter de percer sur *Carignan* et qu'il me chargeait de soutenir la retraite de l'armée.

» Je lui répondis que dans l'état où j'étais, avec trois brigades seulement, sans artillerie, presque sans munitions, tout ce que je pouvais faire était de me retirer, sans déroute, du champ de bataille.

» Ce mouvement se fit en bon ordre, les bataillons en échelons mirent près de deux heures pour se replier sur les glacis de la place, dont l'intérieur, les abords et les fossés étaient déjà encombrés de troupes de toutes armes, infanterie, cavalerie et artillerie.

» Quelques bataillons, à l'aide de bouquets de bois, de clôtures et d'habitations, entretinrent le feu et maintinrent l'ennemi à distance, jusqu'à la nuit tombante. Ils rentrèrent alors dans la place, où les autres troupes avaient été abritées le mieux possible et disposées dans les places d'armes et les chemins couverts afin de les défendre au besoin.

La cavalerie divisionnaire, qui a eu beaucoup à souf-

frir du feu de l'ennemi, a pu concourir par quelques charges isolées à la défense de la position. Le reste de la division de cavalerie sous le général Ameil, ayant dû gagner mon extrême droite, a opéré dans cette direction concurremment avec la cavalerie du 1er corps et a, ainsi qu'elle, fourni plusieurs charges brillantes.

» Pendant cette journée le 7e corps, réduit à environ trois brigades par les renforts qu'il avait été appelé à envoyer sur d'autres points, a dû lutter contre deux corps d'armée qui ont mis en ligne plus de trois cents pièces de canon, d'une grande supériorité de calibre, de portée et de justesse.

» Notre adversaire ne s'est pour ainsi dire servi que de son canon pour nous réduire; ce n'est que vers la fin de l'affaire, lorsque nos batteries, notre infanterie et notre cavalerie avaient été écrasées et en partie désorganisées par le feu de l'artillerie, que l'infanterie ennemie s'avança en masses considérables.

» La cavalerie ennemie était présente sur le champ de bataille, mais elle était hors d'atteinte, soigneusement dérobée et ne prit aucune part à l'action.

» Dans cette bataille du 1er septembre et les combats de la veille et de l'avant-veille, les pertes du 7e corps ont été considérables.

» Il a eu cinq généraux hors de combat : le général de brigade *Bittard-Des-Portes*, tué; le général de division *Dumont*, les généraux de brigade *Guiomard*, *de Bretteville*, *Morand*, et le général de division *Conseil-Dumesnil*, fait prisonnier sur le champ de bataille.

» Les pertes en officiers et soldats tués, blessés ou disparus, sont, autant qu'elles ont pu être constatées jusqu'ici, d'environ trois cents officiers et dix mille hommes de troupes; quarante coffres d'artillerie ont sauté sur le champ de bataille.

» Ces chiffres disent assez quelle a été la conduite des troupes; celle de l'artillerie entre autres a été héroïque, mais tous les efforts humains devaient être impuissants contre le cercle de feu qui nous enveloppait et qui, nous acculant à une place, nous rendait toute retraite impossible.

» Je joins à ce rapport succinct ceux des généraux commandant les divisions ainsi que ceux des généraux commandant l'artillerie et le génie du corps.

» **Sedan, le 3 septembre 1870.**

» *Le général de division commandant*
le 7e corps,

» Signé : F. Douay. »

Il résulte du rapport du commandant du 7e corps :

1° Que les lignes de retraite en arrière de la gauche de l'armée française, conduisant sur Mézières, étaient d'un accès difficile et quasi impraticable;

2° Que vers deux heures, le général Douay reçut le billet par lequel je l'informais de ma décision de tenter une trouée sur Carignan.

Le général Ducrot commandant le 1er corps n'a pas cru devoir m'adresser son rapport.

Les commandants des 7e, 12e corps ont omis de faire mention dans les leurs, ainsi qu'on a pu le voir, de leur rentrée à Sedan, de deux à trois heures, du conseil de guerre tenu chez l'Empereur et de la résolution qui y fut prise, *à mon insu*, de capituler.

Ainsi donc, tandis que je préparais tout pour faire la trouée, tandis que je me rapprochais de Sedan dans le but de recevoir l'Empereur dans nos rangs pour cet acte suprême, des généraux et le souverain décidaient que..... l'on capitulerait !.....

Je viens de raconter la bataille de Sedan.

J'ai dit sans passion les faits qui ont eu lieu dans cette journée fatale.

Ce que j'ai avancé, je l'ai prouvé à l'aide de documents authentiques.

J'attends avec confiance le jugement du lecteur *impartial* et celui de la postérité.

LIVRE VIII

APRÈS LA BATAILLE

Je rentre à Sedan et je donne ma démission. — Ma lettre à l'Empereur. — Réponse de Sa Majesté. — Je me décide à me dévouer pour sauver l'armée. — Je me rends chez l'Empereur. — Difficultés que j'éprouve pour être admis. — Je suis introduit. — Altercation avec le général Ducrot. — Lettre de l'Empereur me donnant plein pouvoir pour traiter. — Mes réflexions. — Lettre à mon ami. — Conférences avec MM. de Bismark et de Moltke. — Refus d'accepter les conditions proposées. — Retour à Sedan. — Conversation avec l'Empereur. — On me propose de me cacher et de me faciliter la fuite. — Je crois devoir rester à mon poste — Départ de l'Empereur. — Conseil de guerre. — Protocole. — Situation des esprits. — Proclamation à l'armée. — Adieux aux habitants de Sedan. — Correspondance avec le général de Moltke. — Documents divers.

Vers six heures du soir, à la suite d'une dernière tentative faite avec le général Lebrun, à la tête de deux mille hommes, tentative devenue inutile et ne pouvant avoir d'autre résultat que la mort de ces braves gens, je quittai le champ de bataille et je me dirigeai vers l'hôtel, où j'étais descendu le 31.

Forcé de reconnaître que la résistance du souverain à ma demande nous livrait à la merci des Allemands, je fus pris d'un désespoir violent.

A deux reprises différentes, depuis qu'on m'avait remis sur le champ de bataille la lettre de l'Empereur, j'avais reçu par d'autres officiers de ce prince l'invitation de me rendre au quartier général ennemi pour traiter. Deux fois j'avais obstinément refusé d'obéir.

En revenant chez moi, je résolus, puisque l'Empereur avait tenu à faire acte d'autorité, quoiqu'il eût dû être complétement étranger au commandement; puisqu'il s'était permis de faire arborer le drapeau parlementaire malgré moi, je résolus, dis-je, de lui envoyer ma démission de commandant en chef de l'armée de Châlons, et, ne croyant pas de ma dignité de faire entendre des récriminations, je lui écrivis :

« Sire,

» Je n'oublierai jamais les marques de bienveillance
» que vous m'avez accordées et j'aurais été heureux,
» pour la France et pour vous, d'avoir pu terminer la
» journée par un glorieux succès. Je n'ai pu arriver
» à ce résultat, et je crois bien faire en laissant à
» d'autres le soin de conduire nos armées.

» Je crois, en cette circonstance, devoir donner ma
» démission de commandant en chef et réclamer ma
» mise à la retraite.

» Je suis avec respect,

» Sire,

» Votre très-dévoué serviteur,

» DE WIMPFFEN. »

Il était sept heures et demie. Vers huit heures, l'Empereur me répondit :

« Général, vous ne pouvez pas donner votre dé-
» mission, lorsqu'il s'agit encore de sauver l'armée
» par une honorable capitulation. Je n'accepte donc
» pas votre démission. Vous avez fait votre devoir
» toute la journée, faites-le encore. C'est un service
» que vous rendrez au pays.
» Le roi de Prusse a accepté l'armistice et j'attends
» ses propositions.

» Croyez à mon amitié,

» NAPOLÉON. »

En parcourant cette lettre, bien des raisons s'élevaient dans mon esprit pour refuser le triste honneur qu'on voulait me faire.

Pourquoi, me disais-je, Sa Majesté a-t-elle pris l'initiative d'arborer le drapeau parlementaire? Pourquoi a-t-elle retenu, pour les consulter et pour prendre une décision contraire à ma volonté, des généraux qu'elle ne devait, sous aucun prétexte, conserver auprès d'elle? Pourquoi n'avoir point exigé qu'ils retournassent sur le champ de bataille retrouver leur général en chef? Pourquoi, enfin, n'avoir cherché à se mettre en communication avec moi que pour me prescrire de négocier?

L'Empereur, en agissant ainsi, a substitué son action à la mienne, à lui de signer la capitulation.

D'autre part, j'étais émotionné par cette lettre qui en appelait à moi pour défendre les intérêts de l'armée et rendre un dernier service à mes braves compagnons d'armes, à mon pays. Cette dernière considération l'emporta, et je me décidai à rester quand même général en chef d'une armée qui s'était battue avec le plus admirable courage.

Je prévins mes officiers, qui attendaient ma détermination, que je me rendais chez l'Empereur; il était environ huit heures et demie.

Je trouvai, dans la cour de la résidence impériale, un groupe nombreux de personnages appartenant à la maison du souverain. Ayant demandé à voir Sa Majesté, l'un deux me répondit maladroitement que je ne pouvais être reçu, attendu que l'Empereur était en conférence avec le *prince Impérial.* Qu'on note que le prince Impérial était depuis deux jours à Mézières.

Je vis le moment où je serais obligé de demander une audience, par l'entremise de l'aide de camp ou du chambellan de service.

Cela me rappela l'histoire de ce grand personnage venant de Paris à Saint-Cloud, pendant les journées de juillet, pour entretenir le roi Charles X des plus graves intérêts et ne pouvant être admis en présence de Sa Majesté, attendu que les lois de l'étiquette des cours s'y opposaient.

Fort mécontent, j'élevai la voix et déclarai que j'allais me retirer, si je n'étais immédiatement reçu. Les deux officiers d'ordonnance dont j'étais accompa-

gné, le comte d'Ollone et le marquis de Laizer, exprimèrent leurs sentiments avec beaucoup plus de vivacité que moi.

Il s'ensuivit un va-et-vient de quelques instants, et je fus enfin introduit dans le cabinet de Sa Majesté.

Le général Castelnau, d'autres aides de camp ou généraux s'y trouvaient réunis. On tenait un conseil. Tous s'empressèrent de sortir, à l'exception du général Ducrot qui resta d'abord et me dit avec exaltation :

— « Général, puisque votre ambition vous a poussé à m'enlever l'honneur de commander l'armée, c'est à vous que revient la honte de la capitulation. » Il m'eût été bien permis de rejeter cette honte sur ceux qui n'avaient pas voulu me suivre au combat et sur ceux qui étaient rentrés à Sedan, sans que j'en aie donné l'ordre et même sans que je le sache. Je me contins et je répondis au général Ducrot :

— « J'ai pris le commandement pour éviter une défaite que vous eussiez précipitée par votre mouvement. Je n'ai pas obtenu le résultat que j'espérais, mais je me sens assez fort et assez dévoué pour m'occuper encore des derniers intérêts de l'armée. Du reste, général, je ne suis pas ici pour conférer avec vous, veuillez nous laisser. »

Il sortit, et je déclarai à Sa Majesté que la lettre qu'elle m'avait écrite m'avait déterminé à remplir jusqu'au bout le rôle malheureux qui m'était dévolu.

L'Empereur donna aussitôt des ordres afin que l'on préparât des chevaux pour moi et pour une partie de mon état-major, dans le but de n'apporter aucun retard

à la triste mission que j'allais remplir. Puis, le souverain écrivit la lettre suivante qu'il me remit :

« L'Empereur Napoléon III ayant donné le com-
» mandement en chef au général de Wimpffen, à
» cause de la blessure du maréchal de Mac-Mahon,
» qui l'empêchait de remplir son commandement, le
» général de Wimpffen a tous les pouvoirs pour traiter
» des conditions à faire à l'armée que le roi reconnaît
» avoir vaillamment combattu.

» NAPOLÉON. »

Bien qu'il ne fût pas exact de dire que je tenais mon commandement de l'Empereur, je ne voulus pas élever d'objections. Je me préparai à monter à cheval. Je devais me rendre au quartier général ennemi en même temps que le général Castelnau, ce dernier pour y débattre les intérêts de l'Empereur, moi pour y débattre ceux de l'armée. L'on me mit alors en contact avec l'officier prussien qui se trouvait chez Sa Majesté et qui devait me conduire auprès du général en chef ennemi.

Avant d'aller plus loin et de produire le récit de mes entretiens avec MM. de Bismark et de Moltke, il n'est pas indifférent de raconter en quelques mots ce que l'Empereur avait fait pendant cette journée néfaste.

Prévenu par le maréchal de Mac-Mahon, vers cinq heures du matin, que la bataille commençait à Bazeilles

sur notre droite, Napoléon III monta à cheval, sortit de Sedan et se rendit sur le terrain. Il ne tarda pas à trouver le maréchal qu'on ramenait en ville, blessé d'un éclat d'obus. Un peu plus tard et lorsque j'eus pris le commandement, je rencontrai Sa Majesté, ainsi que je l'ai dit, sur les hauteurs de Givonne. Après avoir été en avant du village de Balan où le 12e corps du général Lebrun était fortement engagé, l'Empereur gravit les coteaux de la Moncelle avec son état-major, et considéra quelque temps l'ensemble du champ de bataille; il revint ensuite à Sedan pour déjeuner et pour conférer avec le maréchal de Mac-Mahon, si la chose était possible. Il ne sortit plus de la ville. Il dut recevoir vers les deux heures ma lettre en *duplicata* l'invitant à me rejoindre sur le champ de bataille; il n'y répondit pas d'abord et tint conseil avec les généraux de son entourage et ceux qui, rentrés en ville, s'étaient rendus chez lui. Il prit alors, sans chercher à avoir mon avis, la décision d'arborer le drapeau blanc et de m'envoyer en parlementaire.

Ainsi que je l'ai dit, je reçus sa lettre vers quatre heures. On sait de quelle façon j'y répondis. Le comte Reille, général aide de camp de l'Empereur, envoyé au quartier du roi de Prusse, apprit à l'armée allemande la présence de Napoléon III à Sedan. On connaît la teneur de la lettre écrite par ce prince :

« N'ayant pu mourir à la tête de mes troupes, je dépose mon épée aux pieds de Votre Majesté. »

Et qui donc, dira l'impartiale histoire, a empêché Napoléon III de mourir en soldat? N'aurait-il pas été

préférable pour lui de répondre à mon appel et de trouver ainsi la possibilité d'une mort glorieuse?

Je ne sais si l'on doit attribuer à quelques-uns des personnages de l'entourage de l'Empereur la faute, que commit ce souverain, de n'être pas mort glorieusement à la tête de ses troupes, mais cette faute, il ne viendra jamais, je pense, à l'idée de personne de me l'imputer; et l'on me rendra cette justice que, si l'Empereur eût suivi mon conseil, il n'aurait pas eu la honte d'envoyer son épée à son ennemi et *bon frère* le roi Guillaume.

J'ai raconté la funeste journée de Sedan le plus simplement possible et avec une vérité scrupuleuse ; mais mon nom ayant été apposé au bas de la fatale capitulation, je m'en trouve en quelque sorte, aux yeux du vulgaire, l'éditeur responsable. On ne s'étonnera donc pas si je fais suivre mon récit : 1° des fragments d'une lettre écrite deux jours après ces événements terribles; 2° de réflexions qui m'ont été suggérées pendant ma captivité.

Je commence par la lettre, je l'adressai à mon ami à Paris. Elle est écrite alors que j'avais encore présentes à l'esprit toutes les phases de la lutte. Elle donne des détails de nature à compléter, avec mon rapport officiel qu'on a pu lire déjà, l'histoire de la journée du 1er septembre.

« Mon bon ami,

» Je t'écris encore sous l'empire des tristes événe-

ments qui viennent de s'accomplir devant moi et auxquels mon nom se trouve fatalement mêlé. Je vais essayer de te faire saisir l'ensemble du drame. (Suivent des descriptions contenues dans ce qu'on vient de lire; puis :)

» Vers deux heures, le général Ducrot non prévenu battait donc en retraite dans la direction de Floing à Sedan et se trouvait avec son collègue, près des remparts de la ville, dans une direction opposée à celle que j'occupais. Ces deux généraux s'abouchèrent, et se trouvant voisins de l'habitation occupée par l'Empereur, ils se rendirent auprès du souverain pour lui faire connaître la situation au lieu de rejoindre le général en chef[1].

» Pour en revenir à moi, tout en me rendant compte de l'état critique du 1er corps et par suite de la nécessité de mettre à exécution le projet de forcer les lignes des Bavarois, j'étais loin de m'attendre que le 12e corps, auquel j'avais envoyé à plusieurs reprises des renforts, abandonnerait ses positions pour se retirer en ville en grande partie en y entraînant son général en chef. J'avais si peu l'idée de ce mouvement que j'ordonnai à la division Guyot de Lespart, du 5e corps, de gravir à gauche les pentes en avant du fond de Givonne et que moi-même je pris une direction plus à droite, boisée et dominant le faubourg Balan. Je fut très-surpris, une fois sur la hauteur, de ne plus trouver

1. Depuis que cette lettre a été écrite, la brochure attribuée à l'Empereur a fait connaître que ces généraux ont contribué à faire arborer le drapeau parlementaire.

les troupes du 12e corps. Je crus à un effort tenté du côté de Balan. Je m'y rendis et n'y trouvais personne. Dès lors, il est acquis pour moi que les généraux Ducrot et Douay s'étaient rendus en ville vers deux heures et demie et le général Lebrun vers trois heures. Je ne comprends pas que ce dernier, me sachant au vieux camp, près de lui, n'ait pas essayé, par tous les moyens, de ramener ses troupes du côté où la division d'infanterie de marine du général de Vassoignes s'était instinctivement réunie.

» On peut conclure de là, mon ami, que pendant la bataille jusqu'à deux heures environ, il y a eu de la part des généraux en sous-ordre obéissance complète à ce qui a été prescrit par les divers commandants en chef, mais que malheureusement, au moment décisif de l'action, l'influence de l'Empereur a déterminé ces généraux à en appeler au souverain et à mettre de côté les instructions du général en chef dont ils avaient connaissance.

» A Sedan, la faute capitale due au maréchal est d'avoir placé, dès le 31 août, une armée dans des conditions détestables, d'avoir laissé cette petite ville s'encombrer de voitures, de chevaux, d'équipages, de n'avoir rien prévu pour une retraite en bon ordre, et surtout de ne pas s'être décidé à se replier sur Mézières lorsqu'il en était temps encore; c'est-à-dire, aussitôt qu'on a su que les masses ennemies s'apprêtaient à franchir la Meuse.

» Une autre faute, toute personnelle à l'Empereur, c'est celle que commit ce prince en ne venant pas se

joindre à moi pour faire une trouée. On m'a assuré que Sa Majesté, au beau milieu de la lutte, était rentrée en ville avec son entourage pour déjeuner. Ne pouvait-elle, comme le général Lebrun et moi nous l'avons fait, se contenter d'une carotte arrachée du champ de bataille? Nos troupes aussi restèrent ce jour-là sans déjeuner et sans dîner.

» Le général Lebrun revint à quatre heures et demie à la porte de Balan avec le drapeau blanc. Il ne croyait probablement pas me rencontrer de ce côté. En me voyant et en entendant mes protestations, ainsi que celles de mes officiers, il parut oublier le signe parlementaire et me suivit bravement jusqu'à ma rentrée en ville.

» Je cherche un moyen de te faire passer sûrement à Paris le double de mon rapport officiel au ministre. Tu le publieras si, dans quelque temps, on n'en a pas donné connaissance. »

Voici maintenant mes réflexions :

Bien des gens, même des militaires, ne seraient pas fort éloignés, comme l'a fait en présence de l'Empereur le général Ducrot, d'attribuer ma prise de possession du commandement en chef de l'armée, le 1er septembre au matin, à un sentiment d'ambition. D'autres se laisseraient volontiers aller à croire que si le commandant du 1er corps eût conservé la direction générale des opérations, il eût sauvé l'armée au moyen de son mouvement de retraite sur Illy.

Aux premiers, je ne répondrai qu'un seul mot.

Beaucoup de généraux, à ma place, eussent profité de la circonstance qui se produisait pour décliner toute compétence dans les événements probables et malheureux qu'il n'était pas difficile, dès huit heures du matin, de voir poindre à l'horizon. Moi, qui savais des masses allemandes passées à l'ouest de Sedan ; moi, qui m'étais rendu compte du mouvement enveloppant de ces masses, nous coupant déjà toute retraite sur Mézières, je ne pouvais m'abuser beaucoup, et si j'avais une espérance quelconque, elle était bien faible.

Aux seconds, je répondrai en les priant d'examiner froidement avec moi l'état des choses, au moment où le général Ducrot voulut tenter sa retraite sur Illy. Je leur demanderai de lire attentivement le rapport allemand sur la bataille.

Je leur dirai :

Sedan, petite place de troisième ordre, dominée de toutes parts, à portée du canon, n'a jamais pu être considérée comme un point d'appui sérieux pour une armée. Pourquoi donc y sommes-nous restés? Toutes les troupes françaises y étaient arrivées dans la matinée du 31 août, et le 12e corps défendait d'une façon brillante le convoi contre les attaques de l'ennemi. Ne pouvait-on se contenter de toucher les vivres, de faire prendre aux hommes quelques heures d'un repos nécessaire et partir ensuite pour Mézières, dont la route libre encore nous ouvrait le chemin du Nord? Nous avons pris autour de Sedan de passables positions défensives, comme le 1er corps l'avait déjà fait à Freschwiller, soit ; mais pourquoi retomber dans la faute qui

avait été si fatale au duc de Magenta le 6 août? Pourquoi s'entêter à livrer bataille dans des conditions d'infériorité ridicules, désastreuses? Le maréchal ignorait-il donc encore, le 31 août, que les armées du roi et du prince royal avaient effectué leur jonction, que nous allions être entourés par des forces quadruples des nôtres?

Il ne me paraît pas admissible que des réflexions d'une nature aussi simple aient pu échapper au maréchal et à nos généraux. Je ne puis dès lors me rendre compte de la conduite du général en chef, si ce n'est en disant qu'il croyait encore n'avoir affaire qu'à des forces égales aux siennes, ce qui semble résulter du rapport du général Lebrun, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer.

On lit dans le rapport allemand un passage curieux, disant que toute la crainte de l'ennemi était que nous ne profitassions de la nuit du 31 août au 1er pour échapper par la Belgique, attendu que dans cette nuit toutes les autres routes nous étaient coupées. « A cette heure (six heures du matin, le 1er septembre), y est-il dit, le 11e corps arrivant à Vrigne-aux-Bois n'avait pas encore rencontré l'ennemi. Par là, il était évident que les Français avaient pris la résolution de suspendre leur marche sur Mézières, et d'accepter la bataille sous Sedan. Il est vrai que la marche sur Mézières (à ce moment) n'était plus exécutable. » Est-ce clair?

Voyons maintenant quelle était la position respective des armées belligérantes au moment où le général

Ducrot voulait exécuter la retraite sur Mézières, c'est-à-dire vers huit heures et demie du matin.

Dans l'armée française, le 12ᵉ corps tenait ferme sur la droite ; le 1ᵉʳ faiblissait, mais pouvait être soutenu par le 5ᵉ arrivant à son secours ; le 7ᵉ n'était pas encore sérieusement engagé à la gauche.

Dans l'armée allemande, les 5ᵉ et 11ᵉ corps (prince royal) avaient dépassé Saint-Mengès et arrivaient à Illy, pendant que vers l'est le 12ᵉ corps (prince de Saxe) était devant Daigny et que la garde royale, partie à huit heures de Villers-Cernay, se dirigeait sur Illy et n'en était plus éloignée.

L'opération du général Ducrot, on doit le reconnaître, si l'on veut se donner la peine de réfléchir, n'était donc plus possible. Elle lançait sur nos derrières trois corps, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bavarois, le 4ᵉ prussien, et nous nous trouvions obligés de passer de front sur le corps des armées du prince royal et du prince de Saxe.

L'ennemi espérait nous voir faire ce mouvement, et ceci est tellement hors de doute, que le roi de Prusse vint se placer de façon à assister de ce côté aux dernières convulsions de notre armée étouffée par des forces quadruples.

Je crois donc avoir agi avec prudence en m'opposant au projet dont le général Ducrot a fait si grand bruit. Le seul plan à suivre était alors de lutter autant que possible pour gagner du temps et arriver à trouver un instant favorable pour faire une trouée du côté le plus faible.

Ce point, je le trouvai sur la droite, grâce à la

fatigue des Bavarois et à l'attitude énergique du 12e corps. Cet instant, je voulus le saisir, lorsque je vis l'ennemi affaiblir sa ligne pour allonger ses deux bras et nous saisir vers Illy et la route de Belgique. J'ai fait tout ce qu'il était humainement possible pour opérer mon mouvement offensif, et j'ai le droit de dire que si la trouée n'a pas été faite, la faute en est à d'autres, mais non à moi, au souverain surtout, qui refusa de comprendre la beauté du rôle que je lui réservais.

Décidé à me dévouer entièrement pour la brave armée que j'avais eu l'honneur de commander quelques instants, je me rendis au quartier général ennemi. On m'introduisit dans une salle qui paraissait disposée pour une conférence; il s'y trouvait un assez grand nombre d'officiers. Je me demandai si, en présence de tant de personnes, je devais engager une discussion avec les deux hommes reconnus les plus capables de notre époque, chacun dans son genre. Après une seconde de réflexion, je ne crus pas de ma dignité de faire une observation à ce sujet et appelant à moi toute ma présence d'esprit, je pris la détermination d'engager le débat dans les conditions qui se présentaient.

MM. de Bismark et de Moltke entrèrent.[1] Nous nous saluâmes, et après nous être assis, je leur présentai l'ordre que m'avait remis l'Empereur. Lorsqu'ils en eurent pris connaissance, je déclarai que ma volonté avait été de continuer la lutte, persuadé que notre armée, quoique repoussée sur Sedan, était encore en état de combattre; mais que je me conformais à la

volonté de mon souverain; que je me présentais en parlementaire, et que j'espérais obtenir de Leurs Excellences les conditions les plus honorables.

Je demandai alors que l'armée française pût se retirer avec armes et bagages, avec tous les honneurs dus à des soldats ayant fait bravement leur devoir, sous l'engagement de ne plus servir contre les armées allemandes pendant la durée de la guerre.

Le comte de Bismark me répondit :

— Sans nul doute, la valeureuse résistance de votre armée mérite les conditions les plus honorables, car avec soixante-dix mille hommes vous avez combattu contre deux cent vingt mille. Nous rendons justice au commandant énergique et aux braves soldats qui ont prolongé la lutte durant presque toute une journée; mais c'est la France qui a déclaré la guerre. L'Allemagne désire le prompt rétablissement de la paix; nous ne devons donc négliger aucun moyen de diminuer la durée de la lutte, et l'un des plus efficaces est de priver la France d'une armée importante par elle-même, plus importante encore par les éléments qui la composent et qui sont aptes à fournir des cadres à des armées nouvelles. Aussi, après en avoir délibéré, nous avons décidé que nos conditions seraient celles-ci :

— Votre armée déposera les armes et sera conduite prisonnière en Allemagne.

« Je déclarai que ces conditions étaient inacceptables, qu'il ne fallait pas croire notre armée si abattue, et que j'étais disposé à l'appeler aux armes pour une lutte suprême. »

— Général, reprit aussitôt M. de Moltke, toute tentative de résistance de votre part est désormais impossible. Vous n'avez pas de vivres; vos munitions sont épuisées; votre armée est décimée.

Il entra alors dans des détails malheureusement trop exacts sur notre situation dans Sedan.

— D'ailleurs, reprit-il, notre artillerie est en batterie tout autour de la ville sur les hauteurs qui la dominent. Elle peut anéantir vos troupes avant qu'elles aient eu le temps d'opérer le moindre mouvement.

Il m'offrit alors de faire vérifier les positions de l'armée allemande et de ses batteries par un de mes officiers, et termina par une menace de bombardement dès le point du jour, si nous ne nous étions pas rendus.

Malgré la volonté, si nettement exprimée par MM. de Bismark et de Moltke, de contraindre notre armée à se rendre prisonnière en Allemagne, j'insistai pour qu'elle pût se retirer en France et j'invoquai, comme précédent, ce qui avait eu lieu autrefois lors des capitulations de Mayence et de Gênes pour nos armées, et celle d'Ulm pour l'Autriche.

— L'engagement de ne pas servir pendant la durée de la guerre n'est-il pas, ajoutai-je, aujourd'hui comme alors, une garantie suffisante?

— Peut-être, répondit M. de Bismark, pourrait-on discuter sur de telles bases *si vous aviez un gouvernement durable et solidement établi.* Mais êtes-vous sûr d'avoir demain le gouvernement que vous avez aujourd'hui? et pouvez-vous répondre que celui-là ratifiera ces conditions? Vous ne le pouvez pas, n'est-il pas

vrai, et voilà précisément pourquoi cela ne nous donnerait aucune sécurité.

— Mais, répliquai-je, il n'existe pas chez nous de pouvoir assez fort pour obliger des officiers à manquer à leur parole.

— Nous nous en rapportons complétement, dit le comte de Bismark, à la parole des officiers français, et peut-être sera-t-il possible de leur accorder certains avantages sous l'engagement de ne pas combattre pendant la guerre et de ne pas servir d'instructeurs. Mais ces avantages ne sauraient s'étendre aux soldats. Du reste, nous voulons, autant que possible, éviter tout ce qui pourrait vous blesser, ainsi que vos troupes. Vous déposerez vos armes dans les magasins où nous les ferons prendre, et vous n'aurez à vous soumettre à aucune des cérémonies d'usage à la sortie de la place de Sedan.

Le comte de Bismark, venant ensuite à parler de la paix, me dit que la Prusse avait l'intention, bien arrêtée, d'exiger non-seulement une indemnité de guerre de quatre milliards, mais encore la cession de l'Alsace et de la Lorraine allemande, « seule garantie, pour nous, ajouta-t-il, car la France nous menace sans cesse, et il faut que nous ayons, comme protection solide, une bonne ligne stratégique avancée [1]. »

1. Depuis ma conversation avec M. de Bismark j'ai su qu'en vertu d'une convention entre l'Impératrice et l'empereur de Russie, ce dernier s'était dit prêt à s'opposer, même par les armes, au démembrement de la France. Les événements politiques ont détruit cette éventualité.

Je répondis qu'on obtiendrait sans doute les milliards, mais qu'on ne céderait point une portion de territoire sans une lutte acharnée et que si la France devait y succomber et se voir forcée, pour obtenir la paix, d'abandonner l'Alsace et la Lorraine, cette paix ne serait qu'une trêve durant laquelle de l'enfant au vieillard on apprendrait le maniement des armes pour recommencer avant peu une guerre terrible dans laquelle l'un des deux peuples disparaîtrait comme nation de la carte de l'Europe.

— La France, répliqua le ministre du roi Guillaume, ne nous a pas pardonné Sadowa. Quelles que soient les conditions de paix que nous lui accordions, elle ne nous pardonnera pas notre victoire sur elle-même. Elle voudra venger sa défaite, et c'est précisément parce que la lutte devra recommencer que nous devons, dès aujourd'hui, prendre des garanties sérieuses contre vous, si nous voulons que nos succès portent des fruits durables.

— C'est une erreur de croire que la France voulait la guerre, répondis-je, elle y a été entraînée par une agitation toute à la surface. Notre nation est plus pacifique que vous ne le pensez, car toutes ses aspirations ont été portées vers l'industrie, le commerce, les arts et peut-être trop vers le bien-être et le luxe; ne la forcez pas à reprendre l'habitude de ses armes. Si vous vous montrez modérés dans la victoire, si vous ne blessez pas sa fibre patriotique par une demande de cession de territoire, vous bornant à exiger une juste indemnité, vous pouvez être assuré

que les deux pays vivront dans une paix sincère et durable.

— Après l'effort que l'Allemagne vient de faire, elle en voudrait à la Prusse, si le roi se contentait de parole et d'argent; elle veut des garanties matérielles qui assurent son repos, car elle ne sera peut-être pas en état de renouveler d'ici cinquante ans une pareille guerre, nécessitant de si grands sacrifices. Il faut donc, dès aujourd'hui, que vous consentiez à être prisonniers de guerre, ainsi que nous l'avons décidé.

— Ou bien, ajouta M. de Moltke, dès demain au point du jour, nous recommencerons le feu.

— Quant à moi, répondis-je, général en chef par suite d'un incident de la bataille, je ne puis me résoudre à accepter de pareilles conditions sans les avoir exposées aux généraux qui commandaient l'armée sous mes ordres. Demain à neuf heures, je vous ferai savoir ce que nous aurons arrêté.

Le général de Moltke insista de nouveau pour recommencer le feu dès le point du jour, si la capitulation n'était pas convenue à l'instant même, mais le comte de Bismark déclara qu'on pouvait retarder jusqu'à neuf heures du matin.

Je remontai à cheval et revins à Sedan à une heure du matin, j'entrai dans la chambre de l'Empereur. Il était couché.

— Sire, lui dis-je, on me propose les conditions les plus dures pour votre armée. J'ai tenté sans succès d'en obtenir de meilleures. Je ne compte plus que sur les démarches de Votre Majesté pour nous sortir, aussi

honorablement que possible, de notre malheureuse situation.

— Général, me répondit l'Empereur, à cinq heures du matin, je partirai pour le quartier général allemand et je verrai à ce que le roi nous soit plus favorable.

Je rentrai chez moi, mais ne pouvant y trouver un instant de repos, je me mis à parcourir la ville. De braves habitants m'ayant reconnu m'offrirent de me cacher et de me donner le moyen de m'échapper.

— Général, me dit l'un deux, ne signez pas cette capitulation ; rentrez à Paris : vous pourrez encore y rendre des services à votre patrie.

Cette proposition me tenta un instant ; mais après mûres réflexions, il me sembla qu'agir ainsi serait manquer à un devoir sacré. Je revins donc à mon hôtel, décidé à présider le conseil de guerre convoqué pour sept heures.

Si cet ouvrage tombe aux mains de l'excellente famille d'artisans, qui s'est mise si généreusement à ma disposition, elle verra que je n'ai pas oublié son offre, et je la prie de croire que je lui conserve dans mon cœur une sincère reconnaissance.

A sept heures environ, le conseil de guerre était réuni. En voici le procès-verbal :

Au quartier général, à Sedan, le 2 septembre 1870.

Aujourd'hui, 2 septembre, à six heures du matin, sur la convocation du général en chef, un conseil de

guerre, auquel ont été appelés les généraux commandant les corps d'armée, les généraux commandant les divisions et les généraux commandant en chef l'artillerie et le génie de l'armée, a été réuni.

Le général commandant a exposé ce qui suit :

D'après les ordres de l'Empereur et comme conséquence de l'armistice intervenu entre les deux armées, j'ai dû me rendre auprès de M. le comte de Moltke, chargé des pleins pouvoirs du roi de Prusse, dans le but d'obtenir les meilleures conditions possibles pour l'armée refoulée dans Sedan après une bataille malheureuse.

Dès les premiers mots de notre entretien, je reconnus que M. le comte de Moltke avait malheureusement une connaissance parfaite de notre situation, et qu'il savait très-bien que l'armée manquait absolument de vivres et de munitions. M. de Moltke m'a appris que dans la journée d'hier, nous avions combattu une armée de deux cent vingt mille hommes qui nous entourait de toute part. — « Général, m'a-t-il dit, nous sommes disposés à faire à votre armée, qui s'est si vaillamment battue aujourd'hui, les conditions les plus honorables ; toutefois, il faut que ces conditions soient compatibles avec les exigences de la politique de notre gouvernement. Nous demandons que l'armée française capitule. Elle sera prisonnière de guerre ; les officiers conserveront leurs épées et leurs propriétés personnelles ; les armes de la troupe seront déposées dans un magasin de la ville pour nous être livrées. »

Le général a demandé aux officiers généraux qui

faisaient partie du conseil de guerre, si, dans leur pensée, la lutte était encore possible ; la grande majorité a répondu par la négative. Deux généraux seuls ont exprimé l'opinion que l'on devait, ou se défendre dans la place, ou chercher à sortir de vive force. On leur a fait observer que la défense de la place était impossible parce que les vivres et munitions manquaient absolument ; que l'entassement des hommes et des voitures dans les rues rendait toute circulation impossible ; que dans ces conditions, le feu de l'artillerie ennemie, déjà en position sur toutes les hauteurs environnantes, produirait un affreux carnage, sans aucun résultat utile ; que le débouché était impossible puisque l'ennemi occupait déjà les barrières de la place et que ses canons étaient braqués sur les avenues étroites qui y conduisent. Ces deux officiers généraux se sont rendus à l'avis de la majorité. En conséquence, le conseil a déclaré au général en chef, qu'en présence de l'impuissance matérielle de prolonger la lutte, nous étions forcés d'accepter les conditions qui nous étaient imposées, tous sursis pouvant nous exposer à subir des conditions plus douloureuses encore.

De Wimpffen. — A. Ducrot. — Général Lebrun. — F. Douay. — Général Fargeot. — Ch. Dejean.

A dix heures du matin, je me rendis, à cheval, au quartier général prussien, et j'y vis arriver l'Empe-

reur avec toute sa suite; il n'avait pu parvenir jusqu'au roi de Prusse.

— Sire, lui dis-je en le saluant, qu'avez-vous obtenu ?

— Rien, je n'ai pas encore vu le roi.

— Alors, il faut que je règle les bases de la capitulation. Et je le quittai pour me rendre dans un salon où tout avait été préparé pour cette néfaste conclusion.

Le comte de Bismark, appréciant ma profonde douleur, voulut bien m'entretenir de la manière la plus flatteuse de notre armée et de moi-même. Je fus on ne peut plus sensible à cette attention délicate. J'entrai ensuite dans les appartements où se trouvait l'Empereur, et là, fortement émotionné, je lui déclarai que tout était terminé. Sa Majesté, les larmes aux yeux, s'approcha de moi, me pressa la main et m'embrassa.

On attendait ma signature, avant de mettre l'Empereur en contact avec le roi de Prusse. Ils se virent peu d'instants après.

PROTOCOLE

Entre les soussignés,

Le chef de l'état-major de S. M. le Roi Guillaume, commandant en chef de l'armée allemande, et le général commandant en chef de l'armée française, tous deux munis des pleins pouvoirs de Leurs Majestés le Roi Guillaume et l'Empereur Napoléon, la convention suivante a été conclue :

Article premier.

L'armée française placée sous les ordres du général de Wimpffen, se trouvant actuellement cernée par des forces supérieures autour de Sedan, est prisonnière de guerre.

Art. 2.

Vu la défense valeureuse de cette armée, il est fait exception pour tous les généraux et officiers, ainsi que pour les employés spéciaux ayant rang d'officier qui engageront leur parole d'honneur par écrit de ne pas porter les armes contre l'Allemagne, et de n'agir d'aucune autre manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle. Les officiers et employés qui acceptent ces conditions conserveront leurs armes et les objets qui leur appartiennent personnellement.

Art. 3.

Toutes les autres armes, ainsi que le matériel de l'armée consistant en drapeaux (aigles), canons, chevaux, caisses de guerre, équipages de l'armée, munitions, etc., seront livrés à Sedan à une commission militaire instituée par le commandant en chef, pour être remis immédiatement au commissaire allemand.

Art. 4.

La place de Sedan sera livrée ensuite dans son état actuel, et au plus tard dans la soirée du 2 septembre, à la disposition de Sa Majesté le Roi de Prusse.

ART. 5.

Les officiers qui n'auront pas pris l'engagement mentionné à l'article 2, ainsi que les troupes désarmées, seront conduits, rangés d'après leurs régiments ou corps et en ordre militaire. Cette mesure commencera le 2 septembre et sera terminée le 3. Ces détachements seront conduits sur le terrain bordé par la Meuse, près d'Iges, pour être remis aux commissaires allemands par leurs officiers, qui céderont alors le commandement à leurs sous-officiers.

Les médecins militaires, sans exception, resteront en arrière pour prendre soin des blessés.

Fait à Frénois, le 2 septembre 1870.

DE WIMPFFEN. DE MOLTKE.

Mon pénible et triste devoir accompli, je remontai à cheval et revins à Sedan, la mort dans l'âme. Il était midi. Je remarquai qu'une grande partie de nos soldats n'avaient point encore la conscience du malheur qui nous frappait et qui allait avoir un retentissement si imprévu et si douloureux dans toute la France.

Les hommes des armes spéciales paraissaient plus affectés et ne se préparaient pas à livrer avec résignation leur matériel et les quelques projectiles encore disponibles.

Les officiers étaient tristes et s'apprêtaient à donner à leurs soldats l'exemple de la résignation après leur

avoir donné la veille celui du courage et du dévouement.

Je n'entendis aucune parole acerbe sur mon passage; tout le monde, au contraire, semblait apprécier ma conduite et saluait avec respect ce général en chef désespéré qui accomplissait le plus pénible devoir. Je pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer l'ordre et obtenir que chacun se conduisît avec dignité en présence d'un ennemi qui devait ses succès à l'écrasante supériorité numérique de ses armées et à sa formidable artillerie.

De justes accusations ont pu être portées contre quelques-uns des chefs des troupes françaises ayant combattu à Freschwiller et à Sedan.

Il serait de la dernière iniquité de faire peser sur nos braves soldats la responsabilité des fautes commises.

A Freschwiller le 1er corps a été admirable. Il n'a pas hésité à se sacrifier pour combattre et arrêter un adversaire qui, par le nombre seulement, devait l'écraser. Nos beaux régiments venus d'Afrique ont à peine laissé quelques survivants pour raconter les exploits de leurs frères d'armes tombés sur ce champ de bataille.

A Beaumont, ces troupes à peine reconstituées, surprises, ont battu en retraite; mais à peine reformées à Sedan, elles ont, au nombre de soixante-cinq à soixante-dix mille, n'ayant qu'une artillerie inférieure à celle de l'ennemi, tenu tête, de quatre heures du matin à six heures de l'après-midi, à plus de deux cent vingt mille Allemands.

Que ceux qui ont accusé si légèrement l'armée de Sedan cherchent dans l'histoire militaire de tous les peuples l'exemple d'une lutte plus longue, plus glorieuse, plus héroïque.

Nos soldats, bien conduits, n'ont jamais été indisciplinés. Toutes les fois qu'ils ont pu avoir ce qui leur était absolument indispensable pour vivre et pour combattre, ils n'ont jamais hésité à prodiguer leur force, leur sang, leur existence pour la patrie.

Résolu à ne pas séparer mon sort de celui de l'armée que j'avais eu l'honneur de commander la veille, je crus devoir lui adresser la proclamation suivante :

« Sedan, le 2 septembre 1870.

» Hier, vous avez combattu contre des forces très-supérieures. Depuis le point du jour jusqu'à la nuit vous avez résisté à l'ennemi avec la plus grande valeur et brûlé jusqu'à votre dernière cartouche. Épuisés par cette lutte, vous n'avez pu répondre à l'appel qui vous a été fait par vos généraux et par vos officiers pour tenter de gagner la route de Montmédy et de rejoindre le maréchal Bazaine. Deux mille hommes seulement ont pu se rallier pour tenter un suprême effort. Ils ont dû s'arrêter au village de Balan, et rentrer dans Sedan, où votre général a constaté avec douleur qu'il n'existait ni vivres ni munitions de guerre.

» On ne pouvait songer à défendre la place, que sa situation rend incapable de résister à la nombreuse et puissante artillerie de l'ennemi.

» L'armée, réunie dans les murs de la ville, ne pouvant ni en sortir, ni la défendre; les moyens de subsistance manquant pour la population et pour les troupes, j'ai dû prendre la triste détermination de traiter avec l'ennemi.

» Envoyé au quartier général prussien, avec les pleins pouvoirs de l'Empereur, je ne pus d'abord me résigner à accepter les clauses qui m'étaient imposées. Ce matin seulement, menacé d'un bombardement auquel nous n'aurions pu répondre, je me suis décidé à de nouvelles démarches, et j'ai obtenu des conditions, dans lesquelles nous sont évitées, autant qu'il a été possible, les formalités blessantes que les usages de la guerre entraînent le plus souvent en pareilles circonstances.

» Il ne nous reste plus, officiers et soldats, qu'à accepter avec résignation les conséquences de nécessités contre lesquelles une armée ne peut lutter : manque de vivres et manque de munitions pour combattre.

» J'ai, du moins, la consolation d'éviter un massacre inutile et de conserver à la patrie des soldats susceptibles de rendre encore dans l'avenir de bons et brillants services.

» *Le général commandant en chef,*

» De Wimpffen. »

Le 3 septembre, au moment de quitter la ville de

Sedan, je fis les adieux de l'armée aux habitants par les quelques mots ci-dessous :

« Le général commandant les troupes dans les journées du 1er et 2 septembre, vous remercie de l'hospitalité sans limites que vous leur avez accordée. Vous vous êtes imposé les plus dures privations pour satisfaire aux exigences d'hommes blessés, épuisés ou malades par suite de luttes successives.

» Vous laissez dans le cœur de tous un sentiment de reconnaissance qu'il était de mon devoir de vous exprimer.

» De la part de tous merci,

» *Le général de division*,

» DE WIMPFFEN. »

Le même jour, 3 septembre, ne voulant pas rester plus longtemps sur le lieu témoin de notre glorieux désastre, j'écrivis au général de Moltke :

« Monsieur le comte,

» J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, général en chef d'une armée aujourd'hui prisonnière, je crois devoir suivre le sort qui lui est destiné. Je prie donc Votre Excellence de vouloir bien me considérer comme prisonnier de guerre, appelé à me rendre sur tel point du territoire allemand qu'Elle jugera à propos de me désigner. Si nous devons être répartis dans les

différents États de l'Allemagne, je vous demanderai la faveur d'être envoyé dans le royaume de Wurtemberg.

» Je pense que vous voudrez bien permettre à quatre officiers attachés à ma personne d'être mes compagnons d'infortune.

» Ces officiers sont :

» MM. le comte d'Ollone, capitaine commandant au 12e chasseurs de France ;

Daram, lieutenant au 92e régiment d'infanterie ;

Desgrandschamps, lieutenant au 6e hussards ;

Le marquis de Laizer, officier dans la garde mobile, auditeur au Conseil d'État.

» Chacun de ces officiers serait accompagné d'un domestique militaire, depuis longtemps leur serviteur. Quant à moi, j'ai un secrétaire et un domestique également militaires.

» Je demande à Votre Excellence de vouloir bien me faire savoir les mesures qu'Elle compte me prescrire au sujet de mon voyage, ainsi que de celui des personnes de ma suite. Il n'a pas été spécifié dans la convention que les officiers pourraient conserver leurs chevaux qui sont leur propriété ; mais je crois devoir vous signaler que, moi particulièrement, j'ai deux vieux chevaux qui ont été mes compagnons de fatigue en Italie et dernièrement encore en Afrique et en France. Ce sont des bêtes hors d'âge, incapables de faire un bon service de guerre, et je désirerais les conserver. Je prie Votre Excellence de vouloir bien me faire savoir

si je puis les garder, et si mes officiers peuvent emmener un cheval leur appartenant, pour un service particulier auprès de ma personne.

» J'ai l'honneur de vous remercier de la bienveillance que vous n'avez cessé de me témoigner dans mes rapports avec vous et qui étaient pour moi des plus douloureux.

» Aussitôt que je connaîtrai vos intentions, je prendrai toutes les mesures me permettant de m'y conformer.

» Veuillez agréer, monsieur le comte, l'assurance de ma haute considération.

» *Le général de division,*

» De Wimpffen. »

Le même jour 3 septembre, M. de Moltke me répondit du quartier général de Donchéry :

« Monsieur le général,

» Je m'empresse de vous informer, en réponse de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser aujourd'hui ce 3 septembre, que je suis heureux de pouvoir accorder toutes vos demandes.

» Rien ne s'oppose par conséquent à ce que messieurs le comte d'Ollone, les lieutenants Daram, Desgrandschamps et le marquis de Laizer accompagnent Votre Excellence dans le séjour que vous avez choisi

et qu'ils conservent leurs bagages, voitures et chevaux qui sont leur propriété particulière.

» Permettez-moi d'ajouter, qu'il dépendra de vous de suivre la marche des échelons ou de prendre la route par la Belgique avec vos officiers. Dans ce dernier cas, je vous prie seulement de vous engager par écrit à vous rendre à Aix-la-Chapelle avec vos officiers et de vous constituer prisonnier de guerre auprès des autorités militaires de cet endroit.

» Tout en vous remerciant des paroles si obligeantes pour moi que vous avez bien voulu ajouter à votre lettre, je prie Votre Excellence d'être persuadée que je sens profondément ce que les événements des derniers jours ont eu de pénible pour un général dont la longue carrière militaire m'inspire une haute estime.

» Veuillez agréer, monsieur le général, l'assurance de ma haute considération,

» Von Moltke. »

A cette lettre étaient joints les deux billets ci-dessous :

« Me fondant sur la lettre ci-jointe du général de l'infanterie baron de Moltke, chef d'état-major général des armées allemandes, il est commandé à tous les commandants allemands de laisser librement suivre son chemin au général de division de Wimpffen, commandant de l'armée française à Sedan, accompagné des officiers de son état-major particulier et de ses

domestiques, qui se rend en Allemagne comme prisonnier de guerre.

» *Le général major*,

» De Schultze. »

« Il est ordonné, à partir de ce commandement, de laisser passer librement Son Excellence le général de Wimpffen qui se rend de Sedan à Stuttgard comme prisonnier de guerre, avec quatre officiers de sa suite et ses domestiques, en passant par la Belgique et Aix-la-Chapelle, et de ne lui faire éprouver aucune espèce de difficultés en chemin.

» *Le chef d'état-major général de l'armée*,

» Von Moltke. »

Je quittai Sedan le 4 septembre avec les officiers attachés à ma personne et je dois dire que, grâce au billet de M. de Moltke, je fus accueilli partout, sur mon passage en Allemagne, avec une considération extrême, tant le nom du célèbre chef d'état-major de l'armée allemande inspire de respect.

Je m'arrêtai le 5 septembre au petit village belge Fays-sur-Veneurs, à la frontière, pour rédiger mon rapport sur la bataille et l'expédier à Paris. Ainsi que je l'ai dit, j'en envoyai une copie à mon ami, avec une lettre qu'on a lue plus haut.

Ceci terminé, je pris la route d'Aix-la-Chapelle où je séjournai le 6. J'écrivis de là une nouvelle lettre à

mon ami. Elle renferme quelques notions qui peuvent la rendre utile, je la donne ci-dessous :

« Mon cher ami,

» J'ai chargé .... de te remettre une lettre et mon rapport sur la bataille du 1er septembre. Je vais voir à compléter les renseignements fournis par quelques autres pièces. Je ne puis me faire à notre défaite et encore moins à notre impossibilité de nous défendre dans ce pot de chambre qu'on nomme Sedan et dont l'ennemi occupait les bords avec une artillerie qu'il nous était impossible de contrebattre.

» J'ai renoncé, je crois avec raison, à faire massacrer les quarante mille hommes qui nous restaient, sans espérance de faire le moindre mal aux Allemands. Du reste, cette masse et la population se seraient soulevées après une heure de bombardement et auraient exigé, dans des conditions encore moins favorables, une capitulation.

» Je serai accusé par des ignorants, par des gens manquant de vigueur qui ont été les causes de ce qui m'est advenu, mais les gens honnêtes et de valeur me rendront justice. Après la déroute de Beaumont on ne devait toucher à Sedan que pour prendre des vivres, laisser les malades et les éclopés dans la place, et continuer le mouvement de retraite en s'éloignant de cette ville vers midi ou une heure. Nous avions alors quatre ou cinq heures d'avance sur nos ennemis courant pour nous barrer la route, ce qu'ils exécutaient

le 31, à cinq heures du soir, avec un corps de quatre-vingt mille hommes.

» Le lendemain, 1er septembre, ce mouvement terminé, ils nous attaquaient sur notre droite afin de nous pousser sur des troupes fraîches, attendant notre descente du plateau pour déployer toutes leurs forces.

» Il est à remarquer que si nous avions eu de l'artillerie en état de lutter, dans cette campagne, avec celle des Prussiens, leurs succès auraient été moins grands; mais lorsque nos projectiles éclataient à 2,000 ou 2,400 mètres, les leurs portaient 1,000 mètres plus loin. Il arrivait ceci, que les artilleurs prussiens tiraient comme à un polygone et rectifiaient leur tir de manière à briser une partie quelconque de notre matériel. Nos ennemis, certains de la supériorité de cette arme, en ont inondé nos champs de bataille, et ce n'est généralement qu'après nous avoir écrasés de projectiles qu'ils faisaient marcher leur infanterie.

» Au bois de la Garenne, j'avais fait placer trois batteries, et je dus les faire retirer en raison de l'impuissance de leur feu et de leur désorganisation par celui de l'ennemi. On était sûr de voir nos pièces atteintes en trois coups. Du reste, ce qui fait une des forces de l'armée allemande, c'est que tout le monde ajuste, tandis que chez nous le soldat met une grande précipitation dans son tir et ne fait feu qu'au hasard, sur un point présumé plutôt que reconnu.

» Il y a enfin plus de discipline et par conséquent d'obéissance dans les troupes prussiennes que chez nous. Elles manœuvrent avec ordre et dévient rare-

ment des lignes qui leur sont tracées. Les surprises qui ont eu lieu à l'égard de notre armée s'expliquent à peu près en ce qu'ils ont une autre manière de marcher que nous. Leurs troupes longent les routes par portions peu considérables, mais très-répétées, et toutes à égales distances. C'est, sur une grande échelle, la formation des compagnies d'un bataillon en bataille marchant par le flanc.

» Il est peut-être plus fatigant de marcher ainsi dans des terres labourées ou autres, mais il y a compensation parce qu'il n'y a pas d'à-coups. Les routes restent libres, soit pour l'artillerie, soit pour les bagages.

» Je ne sais comment ils font pour leurs vivres, mais leur administration semble satisfaire à tous leurs besoins. Ce service chez nous a beaucoup laissé à désirer, et encore, quand il y avait possibilité de faire des distributions, les troupes, par corvées, étaient-elles forcées, malgré les distances, de se rendre à un point central où, en raison de la multiplicité des demandes, il y avait presque toujours lenteur et désordre. L'intendance devrait, là où des distributions sont présumées, avoir des moyens de transport pour porter au moins à chaque corps d'armée ce qui lui est nécessaire.

» Je crois que, malgré ses échecs, la France peut encore avoir raison de nos ennemis, mais cela sans livrer de grandes batailles. A Paris, il faut des pièces de marine et de siége partout, entre les forts et un peu en arrière, des ouvrages en crémaillère, ayant des feux de position.

» Il importe surtout, dans les premiers jours, d'é-

loigner le bombardement le plus possible de la capitale; il faut que ses habitants s'y façonnent.

» Des corps de troupe peu considérables répartis sur les flancs de l'ennemi venant en aide aux *guérillas*, pas assez forts pour livrer de grands combats, en état d'écraser de petits corps, de passer entre les lignes de nos adversaires, détruisant les chemins de fer, faisant sauter les ponts partout où ils se trouvent, détruisant les fourrages, enlevant chevaux et voitures pour les concentrer en arrière de nos propres opérations. Mon absence me fait plus que jamais désirer le succès de nos armes, devrais-je pour cela rester deux années exilé.

» Si l'Empereur avait répondu à mon appel, il est plus que probable qu'une partie au moins de l'armée ne serait pas prisonnière, et moi je n'aurais pas eu cette tache d'une capitulation. »

Je ne tardai pas à arriver à Stuttgard, lieu fixé pour ma résidence. Je m'occupai aussitôt à rassembler les matériaux nécessaires pour faire connaître les faits que je viens d'exposer. Je pensai que je devais aider à l'histoire si triste de cette époque, par une page véridique.

J'avais envoyé depuis six jours mon rapport officiel, je crus de mon devoir d'adresser au ministre de la guerre un rapport particulier, je le fis le 12 septembre. Le voici :

RAPPORT PARTICULIER AU MINISTRE SUR L'ÉTAT DE L'ARMÉE DE CHALONS.

Stuttgard, 12 septembre 1870.

« Monsieur le ministre,

» Jusqu'à présent, tous les journaux qui ont fait le récit des derniers combats soutenus par l'armée de Châlons et de la capitulation de cette armée à Sedan, ont indiqué pour l'effectif des troupes françaises des chiffres fort exagérés, qu'il me paraît indispensable de rectifier dans l'intérêt de l'honneur de nos armes.

» Cet effectif est généralement évalué par des gazettes de cent quarante ou cent cinquante mille hommes, chiffre déjà supérieur à celui de cent vingt mille hommes, que le ministre m'avait donné approximativement, à mon départ de Paris. Or, cette indication elle-même était portée au-dessus de la réalité.

» Il m'est difficile de fournir des données exactes, car je n'ai pris le commandement du 5e corps que la veille de la bataille de Sedan, et celui de l'armée tout entière que le jour même de la bataille, alors que l'action était déjà engagée. Cependant j'ai pu recueillir quelques renseignements, soit pendant, soit après la lutte.

» J'ai vu en outre, de mes propres yeux, les troupes en ligne sur le terrain, et je crois pouvoir donner, comme presque certains, les chiffres ci-après :

» J'estime que, y compris les renforts reçus au camp

de Châlons, et déduction faite des nombreux malades et éclopés, traînards laissés sur toute la route depuis Freschwiller par les 1er, 5e et 7e corps, ou évacués sur Paris, ainsi que des troupes du 5e corps restées avec le maréchal Bazaine, j'estime, dis-je, que l'armée ne comptait pas plus de cent mille hommes en partant de Châlons.

» A Reims, à Rethel, il fallut procéder à de nouvelles et très-fortes évacuations. Plusieurs mille hommes quittèrent ainsi l'armée.

» A Beaumont, à Mouzon, à Carignan, l'effectif s'affaiblit encore d'une manière très-sensible. Beaucoup de soldats furent tués, blessés ou pris, ou se dispersèrent et furent perdus pour l'armée. On perdit aussi plusieurs pièces de canon. Des corps tout entiers ne reparurent plus depuis la journée de Beaumont et passèrent en Belgique : par exemple, la brigade de cavalerie de Septeuil et la division de cavalerie du 5e corps, réduite à deux régiments, et que je n'ai vue ni le 31 août ni le 1er septembre.

» En évaluant à dix mille le nombre des hommes entrés en Belgique, à deux mille le nombre des autres hommes perdus par l'armée depuis le départ de Châlons, à cinq mille le nombre des non-valeurs, j'arrive à conclure que soixante-cinq mille combattants tout au plus ont pu être mis en ligne le 1er septembre contre deux cent vingt mille hommes composant, d'après la déclaration de M. de Moltke lui-même, les armées allemandes.

» Pendant la bataille, quinze mille hommes ont été

tués ou blessés, dix ou quinze mille ont été faits prisonniers. Il n'est donc resté dans l'enceinte de Sedan que trente-cinq ou quarante mille hommes.

» La différence entre ce chiffre et celui donné par l'ennemi ainsi que par les divers journaux doit provenir de ce que ce dernier comprend sans doute, non pas seulement les soldats pris dans la ville elle-même de Sedan, mais le total des hommes faits prisonniers pendant la période de la campagne qui a commencé au combat de Buzancy, notamment le jour de l'affaire Beaumont-Mouzon. »

Cependant l'Empereur Napoléon III avait obtenu pour séjour la résidence royale de Wilhemshöhe près Cassel. Ce château était celui que son oncle le roi Jérôme, pendant son court règne en Westphalie (de 1807 à 1813), avait affectionné et dont il avait fait disposer les jardins dans le genre de ceux de Versailles, sur une petite échelle.

Là, au milieu du luxe, et avec une cour quasi souveraine, l'ex-souverain de la France avait réuni autour de sa personne beaucoup de ses anciens officiers, généraux, aides de camp, etc.

Sa Majesté eut la pensée de faire venir auprès d'elle tous les généraux ayant commandé en chef ses armées ou ses corps d'armée ; j'en reçus l'invitation, mais je ne m'y rendis pas. Le maréchal de Mac-Mahon, m'a-t-on assuré, suivit la même ligne de conduite.

Vers le milieu de septembre, je reçus du comte Reille la lettre suivante :

Château de Wilhelmshöhe, près Cassel,
12 septembre 1870.

« Mon général,

» L'Empereur ayant appris par les journaux que vous étiez à Stuttgard, me charge de vous écrire pour vous prier de nous donner de vos nouvelles et quelques indications sur les officiers que vous avez près de vous. Vous comprenez le désir de Sa Majesté de savoir ce que chacun est devenu; aussi, seriez-vous très-aimable de faire connaître ce que vous avez pu apprendre sur le sort de ceux que vous avez rencontrés.

» Je me félicite de cette mission près de vous, car vous m'avez répété souvent que vous n'avez pas oublié votre vieux camarade qui vous assure de ses sentiments respectueux et dévoués.

» Comte Reille. »

En recevant cette lettre, je m'empressai d'écrire au général Faure pour lui demander les détails que désirait avoir l'Empereur. Cet officier général me répondit de Coblentz le 17 septembre :

« Mon général,

» Suivant vos instructions, je suis resté à Sedan jusqu'à l'entière évacuation des troupes, et je suis parti le 11, avec le dernier convoi d'officiers.

» Après la bataille, l'armée était tellement désorganisée que les corps n'ont pu fournir aucun renseignement même approximatif sur leurs pertes. J'ai recueilli dans les ambulances intérieures et extérieures, et auprès du service de l'intendance, les noms des officiers tués sur le champ de bataille, de ceux qui sont morts de leurs blessures et enfin des officiers blessés. Je vous adresse ces listes que vous jugerez sans doute utile de faire parvenir au ministre de la guerre. Elles sont encore fort incomplètes, mais c'est tout ce que j'ai pu me procurer.

» D'après les renseignements qui m'ont été fournis par nos ambulances et les ambulances internationales, le chiffre des tués serait de trois mille et celui des blessés de dix mille environ.

» Les troupes ont été réparties par petits paquets dans les diverses forteresses de la Prusse.

» Les officiers ont été tous dirigés de Pont-à-Mousson sur Coblentz, et placés ensuite dans les villes de la Prusse rhénane qui avaient des garnisons prussiennes de Mayence à Bonn.

» Le maréchal de Mac-Mahon s'est fait transporter le 5 dans un château près de Sedan à Pourru-aux-Bois ; sa blessure va bien.

» Les généraux Douay et Lebrun sont internés à Coblentz. Le général Ducrot s'est sauvé de Pont-à-Mousson, déguisé en paysan.

» J'ai lu, dans l'*Indépendance belge* du 15, un récit de la bataille de Sedan qui m'a paru très-exact, et, quant à la capitulation, il ne se trouvera personne de

bonne foi qui songe à la blâmer. Le général Pellé, qui n'a pas craint de la traiter de honteuse et de protester dans une lettre écrite à sa famille et publiée dans les journaux, a été mandé à Coblentz devant une réunion de généraux. Le général Douay l'a très-vertement traité et lui a reproché, avec raison, de vouloir se poser sur un piédestal et faire blanc de son épée aux dépens de ses camarades.

» Je vous adresse également sous ce pli la liste des officiers qui sont rentrés en France, après avoir donné leur parole de ne pas servir contre la Prusse pendant la campagne.

» Quelques propositions de récompenses m'ont été également fournies pour vous être remises ; mais je ne vois pas trop à quoi peuvent servir des propositions dans ce moment-ci. Je vous les renverrai cependant, si vous le jugez convenable.

» J'ai choisi Coblentz pour résidence.

» Veuillez, etc.

» *Le général de brigade,*

» Faure. »

Il était assez difficile que le refus de l'Empereur de se mettre au milieu de ses troupes à Sedan, comme je le lui avais demandé, n'amenât pas une sorte de controverse. — Tout mauvais cas est niable.

Une lettre, insérée dans la *Patrie* du 11 septembre, lettre que je ne connus que plus tard, à laquelle j'étais par conséquent parfaitement étranger, mais à la-

quelle je donne mon entier assentiment, mit le feu aux poudres.

A Wilhemshöhe on était à l'affût de ce que les feuilles publiques pouvaient dire sur le drame de Sedan, d'autant que déjà en France les noms de : *l'homme de Sedan*, de *l'homme fatal*, avaient été donnés à l'Empereur.

L'article de la *Patrie* souleva l'indignation de la petite cour impériale de Cassel et les généraux aides de camp de Napoléon III, prince de la Moscowa, Castelnau, de Vaubert de Genlis, comte Reille, vicomte Pajol publièrent, dans l'*Indépendance belge* du 16 septembre 1870, la lettre ou protestation ci-dessous :

« La lettre qui a paru dans la *Patrie* du 11 septembre, attribuée à un officier de l'état-major du général de Wimpffen, implique d'une manière trop grave et trop injuste la responsabilité de l'Empereur dans la catastrophe de Sedan, pour qu'il soit permis aux officiers qui ont eu l'honneur de rester auprès de Sa Majesté de ne pas rétablir les faits dans leur exactitude.

» Lorsque les différents commandants de corps d'armée vinrent prévenir l'Empereur que leurs troupes étaient repoussées, dispersées et en partie refoulées dans la place, l'Empereur les renvoya au général en chef, pour qu'il fût mis, par eux, au courant de la situation ; en même temps le général envoyait à l'Empereur deux officiers de son état-major porteurs d'un billet par lequel il proposait à Sa Majesté *non pas de sauver l'armée, mais de sauver sa personne, en la*

plaçant au milieu d'une forte colonne avec laquelle, disait-il, on tâcherait d'atteindre Carignan.

» L'Empereur refusa de sacrifier encore un grand nombre de soldats pour se sauver, et d'ailleurs, disait-il, Carignan est occupé par les Prussiens. En même temps que la réponse de l'Empereur parvenait au général en chef, celui-ci faisait part au général Lebrun, commandant du 12e corps, de son projet de rassembler deux ou trois mille hommes et de se mettre à leur tête et de faire une trouée dans les lignes prussiennes. Le général Lebrun lui répondit : Vous ferez tuer trois mille hommes de plus et vous ne réussirez pas; mais si vous voulez essayer, je veux bien aller avec vous.

» Ils partirent en effet, et moins d'une demi-heure après le général convint que sa tentative était irréalisable et qu'il ne restait d'autre parti que celui de déposer les armes.

» Le général de Wimpffen rentra dans Sedan et considérant qu'il était dur pour lui, qui n'avait pris le commandement que par intérim, de mettre son nom à la suite d'une capitulation, il envoya sa démission à l'Empereur dans les termes suivants (voir ma lettre dans l'ouvrage). L'Empereur la refusa; il fallait en effet que celui qui avait eu l'honneur du commandement pendant la bataille, assurât autant que possible le salut de ce qui restait de l'armée. Le général comprit ces raisons et retira sa démission; il était neuf heures du soir et le feu avait cessé à la chute du jour.

» Il est complétement faux de dire que le général

avait été combattu par l'Empereur dans ses idées et dans les ordres qu'il a pu donner, car Sa Majesté ne le rencontra qu'un instant sur le champ de bataille entre neuf et dix heures. Le général venait de Balan et l'Empereur lui demanda comment allait la bataille de ce côté. Le général répondit : Les choses vont aussi bien que possible et nous gagnons du terrain.

» Sur l'observation que lui fit Sa Majesté qu'un officier venait de le prévenir qu'un corps ennemi considérable débordait notre gauche, le général répondit : *Eh bien, tant mieux, il faut le laisser faire, nous le jetterons à la Meuse et nous gagnerons la victoire*. Voilà les seuls rapports que l'Empereur ait eus avec le général de Wimpffen pendant l'action et il est également faux de dire qu'il y ait eu entre l'Empereur et le général la moindre altercation, et lorsqu'ils se séparèrent, l'Empereur embrassa le général avec effusion.

» *Les généraux aides de camp de l'Empereur.* »

Ayant eu connaissance de cette protestation, je ne crus pas devoir la laisser sans réponse, et j'adressai immédiatement au comte Reille avec lequel, ainsi qu'on l'a vu, je me trouvais en relation, la lettre suivante et la copie de celle que j'envoyais à l'*Indépendance belge*, en réponse à celle des aides de camp.

« Mon cher Reille,

» J'ai vu avec peine la protestation signée par les

généraux aides de camp de l'Empereur et insérée dans l'*Indépendance belge du* 16 *septembre.*

» Je n'ai pas cru devoir la laisser passer sans y répondre, et je vous envoie ci-joint la déclaration que j'adresse au directeur de ce journal en le priant de l'insérer dans un de ses prochains numéros. Je vous transmets en même temps la copie du rapport officiel sur la bataille de Sedan que j'ai expédié au ministre de la guerre.

» Recevez, mon cher général, l'assurance de mes sentiments affectueux,

» De Wimpffen. »

« Un grand nombre de journaux viennent de publier une lettre des généraux aides de camp de l'Empereur à laquelle le général de Wimpffen se voit, avec regret, obligé de répondre.

» Le billet porté à l'Empereur par les capitaines d'état-major de Saint-Haouën et de la Nouvelle, contenait ce qui suit :

« Sire,

» Je donne l'ordre au général Lebrun de tenter une
» trouée dans la direction de Carignan, et je le fais
» suivre par toutes les troupes disponibles. Je prescris
» au général Ducrot d'appuyer ce mouvement, et au
» général Douay de couvrir la retraite.

» Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de

» ses troupes. Elles tiendront à honneur de lui ouvrir
» un passage. »

» En adressant cette invitation à Sa Majesté, le but du général était de lui éviter le profond chagrin de se voir prisonnier, et d'user du prestige de sa personne sur l'armée pour déterminer un mouvement d'ensemble, sans lequel une trouée était impossible.

» L'Empereur n'accueillit point cette proposition et fit arborer, à l'insu du général de Wimpffen, le drapeau blanc à la citadelle, en même temps qu'il envoyait un officier de sa maison en parlementaire.

» Le drapeau blanc fut maintenu, malgré les protestations du général et son refus de négocier; les parlementaires ennemis furent reçus au quartier impérial.

» Tous ces actes qui sont du ressort du commandement en chef, ont nui à l'exécution des derniers mouvements offensifs.

» Il n'est donc pas exact de dire que le général n'a pas été combattu dans ses idées et dans les ordres qu'il a pu donner.

» C'est un sentiment de haute convenance qui l'empêcha, dans sa lettre de démission, de spécifier que tel était le motif de son refus de signer l'armistice. Il ne se résigna au rôle de négociateur qu'après avoir lu la réponse honorable de Sa Majesté.

» Les généraux aides de camp ont raison d'affirmer qu'il n'y a jamais eu, entre l'Empereur et le général, la moindre altercation, et ce n'est pas sans une vive

émotion que le général a reçu au quartier général prussien le dernier embrassement de Sa Majesté.

» Le seul document que le général de Wimpffen ait fait rédiger sur les opérations de la guerre, est le rapport officiel sur la bataille, qui a été adressé au ministre, et qui a été reproduit à peu près textuellement par divers journaux. »

Voilà ce que je me bornai alors à répondre. Aujourd'hui, je crois devoir revenir sur la protestation des généraux aides de camp et je me permettrai, dans l'intérêt de la vérité historique, de la combattre plus énergiquement. Je la reprends donc.

1° J'ignore si, en effet, l'Empereur me renvoya les différents commandants de corps d'armée. Ce que je sais bien, c'est que je ne vis que l'un deux, le général Lebrun, à quatre heures et demie du soir, à la porte Balan; ce que je sais encore, c'est que la rentrée en ville des commandants de corps les empêcha de recevoir mes ordres pour la trouée à faire, et nuisit à l'opération suprême que je voulais tenter.

2° La lettre des généraux aides de camp modifie le sens de mon billet à l'Empereur. Il n'est nullement question de sauver seulement l'Empereur, mais d'opérer un grand mouvement offensif pour faire une trouée et sauver *l'honneur des armes*. Si Sa Majesté s'est méprise sur mon intention, je ne puis que le regretter pour sa gloire. Il est fort heureux ponr moi, que le billet même porté au souverain ait été retrouvé.

Aujourd'hui, les signataires de la protestation me

permettront de leur opposer le propre *factum* attribué à l'Empereur lui-même, et qui donne pour raison de ce que Sa Majesté n'est pas venue me rejoindre, *qu'on ne pouvait sortir* A CHEVAL *de Sedan.*

3° Lorsque le général Lebrun me trouva vers quatre heures et demie, j'avais déjà repris Balan avec deux à trois mille hommes que j'étais parvenu à ramener de Sedan. La facilité avec laquelle les Bavarois cédèrent devant nos efforts, me fit espérer que même avec peu de monde nous pourrions passer. Qu'eût-ce donc été si l'armée entière entourant le souverain se fût précipitée tête baissée sur l'aile gauche des Allemands aux cris de : Vive l'Empereur ! Quelle page toute française... dans les annales militaires du monde !...

4° Les projets d'un général en chef peuvent être combattus non-seulement par des paroles, mais aussi par des faits. Ce n'est point une raison parce que j'ai échangé deux mots avec l'Empereur, à dix heures du matin, pour que dans le cours de la journée Sa Majesté n'ait pas mis d'entraves à mes résolutions. Avais-je, oui ou non, l'intention de tenter une trouée ? l'Empereur m'en a-t-il, oui ou non, ôté la possibilité en refusant de se joindre à moi et surtout en faisant arborer à mon insu le drapeau parlementaire?

5° Pourquoi les généraux aides de camp changent-ils le sens de mes paroles à l'Empereur le matin de la bataille, sur le terrain ? J'ai dit que je voulais essayer de jeter les Bavarois à la Meuse, et avec toute l'armée combattre ensuite l'aile droite des Allemands,

ce qui est bien différent de ce que ces messieurs me font dire.

Mon rapport, dont j'avais envoyé copie au général Reille, déplut à l'Empereur, car Sa Majesté me fit l'honneur de m'écrire le 3 octobre de Wilhemshöhe :

« Général,

» J'ai lu votre rapport officiel sur la bataille de Sedan. Il contient deux assertions que je dois relever.

» Si je n'ai pas répondu à votre appel pour faire une trouée vers Carignan, c'est qu'elle était impraticable, comme l'expérience vous l'a prouvé, et la tentative, je le prévoyais, ne pouvait avoir d'autre résultat que de coûter la vie à un grand nombre de soldats.

» Je n'ai consenti à faire arborer le drapeau blanc, que lorsque, de l'avis de tous les chefs de corps d'armée, toute résistance était devenue impossible. Je n'ai donc pas pu contrarier vos moyens d'action.

» Croyez, général, à mes sentiments.

» NAPOLÉON. »

Je me permettrai de rester en contradiction avec Sa Majesté, et je prétends que le 1er septembre, de deux heures à trois heures, moment où j'attendais le souverain, un vigoureux coup de collier, ce qu'on appelle en termes militaires *un coup de chien* de l'armée ayant à sa tête son Empereur et son général en chef, était chose périlleuse, mais d'un succès quasi certain. Du

côté où je voulais opérer, c'est-à-dire à l'aile gauche ennemie, les Bavarois étaient harassés par la lutte, et les autres corps de l'armée du prince de Saxe avaient commencé déjà à s'étendre vers leur droite pour nous cerner complétement.

La dernière phrase de la lettre de Sa Majesté a pour moi une double importance.

1° Elle prouve que les chefs de corps d'armée étaient autour du souverain lorsque le général en chef combattait sur le terrain;

2° Elle prouve que c'est bien l'Empereur qui a fait arborer le drapeau parlementaire contrairement à tout droit, puisqu'il ne commandait plus l'armée.

J'espérais que là se bornerait l'espèce de polémique fâcheuse entre la cour de Wilhemshöhe et moi, il n'en fut rien : je lus bientôt dans un autre journal l'article ci-dessous :

« M. le général français Lebrun, prisonnier de guerre à Aix-la-Chapelle, nous adresse les observations suivantes au sujet de la bataille de Sedan :

« Dans un billet que le général de Wimpffen a fait
» porter à l'Empereur pendant la bataille de Sedan,
» billet dont la reproduction a été livrée à la publicité
» par divers organes de la presse, le général en chef
» de l'armée française, le troisième que nous ayons eu
» dans cette fatale journée du 1er septembre, s'expri-
» mait dans les termes suivants, que j'extrais de l'*Étoile*
» *belge* : « Je donne au général Lebrun l'ordre de

» tenter une trouée dans la direction de Carignan. Je
» le ferai suivre par toutes les troupes disponibles. Je
» prescris au général Ducrot d'appuyer le mouvement
» et au général Douay de couvrir la retraite. »

» Mon intention n'était point de relever ce que cette assertion du général de Wimpffen m'a paru contenir d'inexact ou d'aller au-devant d'interprétations équivoques auxquelles elle peut donner lieu en ce qui me concerne, afin de me donner la satisfaction de mettre celles-ci à néant. Tout sentiment personnel, me semblait-il, devait se taire en présence de l'immensité des malheurs qui nous accablent. Le moment viendra toujours assez tôt où, dans l'intérêt de la vérité ou bien pour sauvegarder l'honneur de certaines individualités, ce sera un devoir que d'exposer sincèrement au pays et à l'armée les divers incidents de la bataille de Sedan. Si je romps aujourd'hui le silence que je m'étais imposé, c'est que je suis mis dans l'impossibilité de me taire. On m'interroge, en effet, et l'on veut savoir de moi si le général de Wimpffen m'a donné réellement l'ordre dont il est question dans le billet qu'il a fait porter à l'Empereur (sans indication d'heure). En d'autres termes, et si je comprends bien toute la portée de la demande qui m'est adressée, on désirerait savoir ce que j'ai fait de l'ordre dont il s'agit, à supposer qu'il m'ait été donné, ou bien enfin quels ont été les motifs qui ont mis obstacle à ce qu'il fût exécuté et à ce que la fameuse trouée sur Carignan fût faite; puisqu'il en est ainsi, je réponds catégoriquement et

j'affirme publiquement ici que, dans les trois circonstances seules où j'ai vu le général de Wimpffen, pendant les treize heures qu'a duré la bataille de Sedan : à dix heures, à une heure, à quatre heures et demie ou cinq heures, je n'ai point reçu de lui l'ordre de tenter, avec les troupes que je commandais, le mouvement dont il est parlé dans son billet à l'Empereur. Dans les deux premières entrevues que j'ai eues avec lui, le général m'a parlé de la retraite de l'armée, qui pouvait devenir nécessaire, et il paraissait disposé à faire opérer cette retraite, lorsqu'il la jugerait indispensable, dans la direction de Carignan à Montmédy, plutôt que dans celle de Mézières, par Illy et Floing. Bien loin de m'ordonner un mouvement immédiat sur Carignan, il m'encourageait alors à continuer de tenir fermement dans les positions que je défendais depuis le commencement de la bataille avec le 12e corps. Il est très-possible que, se trouvant de sa personne sur un point du terrain autre que celui où j'étais moi-même, lorsqu'il écrivait le billet qu'il destinait à l'Empereur, le général en chef ait eu l'intention de me donner ou de me faire porter l'ordre qu'il indiquait dans ce billet, mais, dans ce cas, j'affirme encore qu'il s'en est tenu à cette seule intention. Je puis admettre, et tous ceux qui ont vu la guerre admettront avec moi, qu'au moment de traduire son intention en fait, le général a pu se raviser, mis en présence de l'un de ces incidents, si fréquents sur le champ de bataille, où celui qui commande se voit tout à coup forcé de modifier ou de mettre à néant des dispositions

précédemment arrêtées dans sa pensée. Je serais d'autant mieux autorisé à considérer comme une réalité ce que j'indique ici comme pure hypothèse, que c'est pour moi le seul moyen que je trouve pour expliquer comment il s'est fait que, dans son rapport officiel sur la bataille, adressé au ministre de la guerre, le général de Wimpffen n'ait pas dit un seul mot d'un ordre qu'il m'aurait donné de tenter avec le 12e corps une trouée dans la direction de Carignan. Sur ma troisième entrevue avec le général en chef, j'ai besoin d'être très-explicite. Je ne supposerai jamais que le général de Wimpffen ait pu considérer comme un ordre qu'il me donnait de tenter une trouée sur Carignan, la proposition qu'il vint me faire au centre du village de Balan, où je me trouvais, de reprendre l'offensive avec les deux à trois mille hommes que nous pouvions alors réunir autour de nous. Il était à ce moment quatre heures et demie à cinq heures; depuis plus de deux heures tout espoir de ne pas succomber était perdu pour nous; plus des deux tiers de notre armée s'étaient déjà irrésistiblement et inconsciemment précipités dans la souricière de Sedan, — qu'on me pardonne l'expression triviale qui rend le mieux ma pensée. Le général de Wimpffen a dû conserver dans ses souvenirs les quelques paroles avec lesquelles j'accueillis, non point l'ordre, mais bien la proposition qu'il m'apportait : « Nous sacrifierons ici deux à » trois mille hommes, mais sans résultat utile. Mais, si » vous le voulez, marchons. » Nous marchâmes, en effet, sans qu'un seul mot fût échangé entre lui et moi.

Nous n'avions pas franchi un espace de 200 mètres, nous n'étions pas arrivés à la sortie du village (dans la direction de Carignan) que, jetant un coup d'œil en arrière et constatant que nous n'étions pas suivis, le général en chef tournait bride, me déclarant qu'il n'y avait pas à insister plus longtemps et me prescrivant de faire opérer la retraite sur Sedan.

» Non, dans cette dernière entrevue du général en chef avec moi, dans ce dernier épisode de la bataille, il ne s'agissait point, il ne pouvait s'agir d'une tentative de trouée sur Carignan, non plus que d'un passage à ouvrir de ce côté pour la personne de l'Empereur. Ce que j'ai pensé, et ce que je pense encore aujourd'hui, de la proposition faite par le général de Wimpffen dans le moment que j'ai indiqué, c'est qu'il n'était pas possible d'y voir autre chose qu'un dernier appel désespéré et irréfléchi adressé à une poignée de soldats impuissants à y répondre. Qui sait? Le général en chef, obéissant à un mouvement instinctif que d'autres pouvaient assurément partager avec lui, espérait peut-être trouver là une occasion de ne pas voir, après le désastre de la journée, un second désastre qui lui apparaissait déjà menaçant et bien autrement épouvantable que la perte de la bataille : la capitulation du lendemain !

» Aix-la-Chapelle, le 20 octobre 1870.

» Général LEBRUN. »

Je répondis immédiatement :

« L'*Étoile belge* publie, à la date du 26 octobre courant, un article signé : Général Lebrun.

» Cet officier général déclare obéir, en rédigeant cet article, à la pression d'une volonté étrangère.

« Je suis mis, dit-il, dans l'impossibilité de me
» taire. On m'interroge en effet et l'on veut savoir
» de moi si le général de Wimpffen m'a donné réel-
» lement l'ordre dont il est question dans le billet
» qu'il a fait porter à l'Empereur. »

» Et affirme n'avoir pas reçu de moi l'ordre de tenter avec ses troupes une trouée dans la direction de Carignan.

» Sans m'arrêter à chercher quelle est cette volonté impérieuse à laquelle le général Lebrun, aide de camp de l'Empereur, se voit dans la nécessité de se soumettre, je veux répondre simplement à l'espèce de démenti qui m'est infligé, et pour cela il me suffit de citer textuellement un passage du rapport officiel que le général Lebrun, commandant le 12e corps, m'a remis, avant de quitter Sedan, sur les opérations de ses troupes pendant la journée du 1er septembre.

« Toutefois, mon général, voyant que mes troupes
» tenaient toujours bon sur le plateau de Moncelle et
» la route de Stenay, dans le village de Bazeilles,
» vous fûtes d'avis que le seul parti à prendre était
» de forcer le passage par cette dernière route, afin
» de gagner Carignan et de là Montmédy.

» Bientôt cette dernière porte de salut nous fut fer-
» mée complétement..... »

» J'ajouterai que je n'ai pas seulement parlé au

général de mon intention d'opérer une retraite sur Carignan. Je lui ai donné verbalement moi-même, entre une et deux heures, l'ordre positif de commencer le mouvement, en même temps que j'expédiais des officiers aux 1er et 7e corps pour faire soutenir le 12e. C'est peu de temps après que mon billet a été porté à l'Empereur. Je pourrais, au besoin, m'appuyer du témoignage des officiers de mon état-major, qui nous entourait en ce moment.

» J'ai lieu de penser que lorsqu'il s'agira d'écrire l'histoire de cette campagne, on s'en rapportera plutôt au rapport officiel écrit par le général Lebrun au lendemain de la bataille, qu'à des notes rédigées par lui après coup, et dans des vues auxquelles la politique peut ne pas être étrangère.

» En ce qui concerne le retour offensif que j'ai essayé à Balan à cinq heures du soir, c'était bien un appel désespéré, mais non pas irréfléchi, adressé à la troupe. Je venais de faire répondre une seconde fois à l'Empereur que je refusais de parlementer avec l'ennemi.

» J'ai voulu tenter un dernier et suprême effort, afin de sauver du moins l'honneur de nos armes, et cette tentative eût réussi peut-être, si l'on n'avait pas arboré malgré moi le drapeau blanc ; si, vers quatre heures, le général Lebrun lui-même ne s'était pas fait suivre de ce drapeau à travers les rues de la ville en revenant de chez l'Empereur.

» Il m'est d'autant plus pénible d'avoir à me défendre contre les assertions peu bienveillantes du gé-

néral Lebrun, que j'ai toujours considéré cet officier général comme un bon camarade, et que je me suis plu à rendre hommage au talent et à la fermeté avec lesquels il a conduit ses troupes le 1er septembre, et a su résister pendant treize heures aux efforts de l'ennemi. »

Quelques jours plus tard le général Lebrun, pour un motif ou pour un autre, adressa à l'*Étoile belge* et fit insérer dans ce journal la nouvelle lettre ci-dessous.

« Monsieur le Directeur,

» Dans les observations dont j'ai eu l'honneur de vous faire demander l'insertion dans le numéro de l'*Étoile belge* du 26 octobre dernier, j'avais cru qu'il n'était sorti de ma plume aucune parole qui pût paraître accuser un sentiment malveillant envers le général de Wimpffen. Je m'étais attaché à me montrer bienveillant à l'excès en fournissant loyalement au général une occasion de reconnaître loyalement aussi que, par suite de circonstances qui m'étaient demeurées ignorées, il n'avait pu, pendant la bataille de Sedan, me donner l'ordre indiqué par lui dans un billet adressé à l'Empereur. Je m'étais, paraît-il, singulièrement abusé.

» Le général de Wimpffen, à ma grande stupéfaction, affirme aujourd'hui qu'il m'aurait donné positivement l'ordre dont il s'agit, entre une et deux heures. Il appuie ou est prêt à appuyer son affirmation du té-

moignage des officiers de son état-major. — J'affirme de nouveau, de mon côté, qu'à l'heure qu'il indique, le général s'est borné à faire diriger sur la droite du 12ᵉ corps, et vers le point que je lui indiquais comme celui où un renfort pouvait être utile, la division Goze du 5ᵉ corps d'armée. Il ne m'a pas dit un seul mot qui indiquât pour moi l'ordre de tenter une trouée sur Carignan, ni qui me fît connaître que mes collègues des 1ᵉʳ, 5ᵉ et 7ᵉ corps eussent reçu l'ordre d'appuyer ce mouvement.

» En vérité, ce serait à croire, si le général de Wimpffen n'obéit pas simplement au trouble de ses souvenirs et de ses idées, que jamais il n'a su de quelle manière et dans quels termes se donne un ordre sur un champ de bataille.

» Le général s'appuie du témoignage de ses officiers ; je ne puis lui répondre que sur le témoignage tout aussi respectable de ceux qui se trouvaient à mes côtés, entre autres par celui du général Gresley, mon chef d'état-major général. Ces officiers sont d'accord, avec moi, pour certifier qu'à l'heure indiquée, c'est-à-dire entre une et deux heures, le général de Wimpffen était si peu dans la situation d'un général en chef qui aurait donné, ou qui fût prêt à donner l'ordre décisif de faire une tentative de trouée sur Carignan, que, dans ce moment même, et sous mes yeux, il discutait encore avec le général Ducrot la question de savoir s'il allait ordonner la retraite de l'armée dans la direction de Montmédy par Carignan ou dans celle de Mézières par Illy. La discussion était restée sans résultat

et aucune décision n'avait été prise par le général en chef, que l'effondrement des corps d'armée qui occupaient les hauteurs d'Illy se produisait déjà, non loin de nous, à travers le bois de la Garenne, et que, dès ce moment, tout mouvement d'ensemble de l'armée était devenu impossible.

» Le général de Wimpffen, comme pour démontrer une fois de plus, qu'avec une ligne ou une phrase écrite par l'homme le plus sûr de lui-même, on peut essayer de le compromettre dans l'estime publique, a eu la pensée ......, en vue de me mettre en contradiction avec moi-même, de reproduire un passage du rapport que je lui avais adressé le 2 septembre. Où a-t-il vu, dans ce passage, un mot qui dise que, vers la fin de la bataille, j'ai reçu de lui l'ordre de tenter une trouée vers Carignan? Quand un rapport aura pu être produit, non point par l'extrait qu'en donne le général de Wimpffen, mais *in extenso,* il sera surabondamment démontré que le passage cité faisait allusion à un mouvement de retraite de toute l'armée dans la direction de Montmédy, mouvement discuté entre lui et moi vers dix heures du matin, et non entre une et deux heures, comme le général l'affirme, et qui pouvait devenir nécessaire ultérieurement, mais non reconnu urgent dans le moment même.

» Pouvait-il être à cette heure de la journée (dix heures du matin) question du mouvement que le général de Wimpffen prétend avoir décidé entre une heure et deux heures, trois heures au moins avant d'avoir fait porter son billet à l'Empereur ?

» A ces détails déjà trop longs pour le but que je m'étais proposé en répondant ici aux dernières allégations du général de Wimpffen, je n'ajouterai plus qu'un mot pour clore une discussion que j'aurais souhaité pouvoir éviter; mais il faut le dire, ce mot :

» Je couvre du plus profond dédain les insinuations ayant pour objet, d'où qu'elles puissent venir, de m'attribuer pendant la catastrophe de Sedan ou en ce moment même un rôle politique, alors que mon attitude, dans la journée du 1er septembre (et aujourd'hui encore dans la question dont j'ai dû me préoccuper parce que le général de Wimpffen avait publiquement cité mon nom), a été commandée uniquement par un sentiment d'honneur tout militaire. Je n'ai pas voulu qu'on pût jamais supposer que, le général de Wimpffen m'ayant donné l'ordre de faire une tentative de trouée sur Carignan, j'aurais pu un seul instant hésiter, dût cet ordre me paraître inopportun ou même insensé, à faire avec les troupes placées sous mes ordres tout ce qui m'eût paru humainement possible en vue d'en assurer l'exécution.

» Oui, certes, l'histoire vraie se fera un jour quand on pourra rapprocher entre eux les rapports officiels complets du général en chef et des commandants des 1er, 5e, 7e et 12e corps de la malheureuse armée de Sedan.

» Aix-la-Chapelle, le 7 novembre 1870.

» Général LEBRUN. »

Choqué du ton de cette lettre et d'une expression que du reste le général a déclaré être une faute typographique, je ne voulus rien répondre.

Aujourd'hui encore je m'en réfère au rapport du commandant du 12e corps. D'ailleurs, est-il donc nécessaire de remettre un ordre écrit, lorsque, sur le champ de bataille, on donne cet ordre à l'officier chargé de son exécution?

Il est fort possible que je n'aie pas dit, à une heure, au général Lebrun : *Marchez et faites une trouée sur Carignan*, puisque avant de commencer le mouvement, il fallait le temps nécessaire pour que l'Empereur fût venu nous joindre ; pour que les ordres envoyés par écrit aux commandants des 1er et 7e corps fussent arrivés à destination ; mais il n'en est pas moins vrai que le commandant du 12e corps connut dès ce moment mon intention formelle d'opérer sur son front et approuva ma résolution. Il l'écrit lui-même.

Le général Lebrun me paraît jouer ici sur les mots et s'attacher plus à la forme qu'au fond des choses. Encore une fois donc, j'en appelle de l'aide de camp de l'Empereur écrivant sa lettre, sous la pression d'une volonté étrangère, au commandant du 12e corps, rendant compte à son général en chef, le lendemain de la lutte.

Le général Lebrun demande le rapprochement des rapports officiels complets des commandants de corps d'armée. Il doit être satisfait. Si je ne livre pas à la publicité celui du commandant du 1er corps, c'est que, comme je l'ai dit, le général Ducrot ne me l'a pas adressé.

Quant au rapport du 5e corps, il n'a pas été fait, par la bonne raison que cette malheureuse fraction de notre armée de Châlons n'existait pour ainsi dire plus à l'état de corps, pendant la bataille, réduite qu'elle était à trois brigades. En effet, la brigade Lapasset de la division L'Abadie d'Aydren était à l'armée de Metz; l'autre, celle du général de Maussion, avait été envoyée au 7e corps (Douay); une troisième enfin occupait le bois de la Garenne, et la division de cavalerie avait disparu.

Dans sa seconde lettre, le général Lebrun donne à supposer que l'effet de la lutte avait pu amener du trouble dans mes idées et dans mes souvenirs. Je n'en étais pas à ma première grande bataille. Ces infirmités n'ont, je pense, jamais été remarquées par les commandants d'armée qui m'ont signalé : à l'Alma, à Inkermann, à la Tchernaïa, à Magenta où je gagnai, l'épée à la main, à la tête de ma brigade de grenadiers, mes étoiles de divisionnaire et le commandement en chef des troupes de débarquement de l'Adriatique.

Quant à savoir donner des ordres, je répondrai :

Qu'on les communique verbalement, lorsqu'on arrête, au milieu du combat, les dispositions avec le chef appelé à les exécuter et qu'on envoie aux chefs éloignés, autant que possible, plusieurs officiers pour porter au besoin le même ordre en double ou triple expédition; ce que j'ai fait pour les généraux Douay, Ducrot, ainsi que pour l'Empereur.

J'ai arrêté avec le général Lebrun, vers une heure et demie, des mesures qu'il juge ne pas avoir été assez

catégoriques. Cependant, peu après, j'allais rallier des troupes et avec elles je gravissais les pentes dominant Bazeilles, où j'engageais ces braves soldats dans les jardins et le bois qui couvrent ce terrain, dans le but d'en chasser les Bavarois. C'est alors que je suis descendu au faubourg de Balan dans l'espérance de compléter ce mouvement par l'emploi d'autres troupes qui, là, étaient rentrées en ville. C'est sur ce point, et un peu plus tard, qu'est venu me rejoindre le général Lebrun qui revenait du quartier impérial, accompagné d'un drapeau blanc.

Quant à ma marche sur les hauteurs occupées par l'ennemi, ce qu'ignore peut-être le général Lebrun, il pourra se convaincre facilement qu'elle a eu lieu; car, avec le 45e de ligne et le 3e zouaves, se trouvaient des régiments d'infanterie de marine appartenant à son corps d'armée.

Au commencement d'octobre, je reçus à Stuttgard une lettre qui me dédommagea un peu de celles que les aides de camp de l'Empereur avaient fait paraître : la voici; elle répond à une autre adressée par moi au comte de Palikao.

« Spa, *hôtel d'Irlande*, le 29 septembre 1870.

» Mon cher général,

» J'ai quitté ce matin Namur pour venir m'installer provisoirement à Spa avec ma famille.

» M. Corre, président du tribunal de commerce

d'Oran, m'a remis votre lettre et les pièces qui l'accompagnaient. Inutile de vous dire que vous n'avez rien à justifier à mes yeux ; que la fatalité, qui a présidé à tout ce qui s'est passé, vous a frappé comme tout le monde et que votre dévouement ne pouvait rien sauver; il était trop tard : toutes mes combinaisons ont échoué devant l'indécision qui a tout perdu, indécision dont les causes me sont connues. Je causerai avec vous de tout cela dans des temps plus heureux, s'il peut encore en exister pour notre patrie.

» En attendant, mon cher général, il faut supporter nos maux avec résignation et courage, et moi, avec le regret de vous avoir appelé à une position que j'espérais pouvoir vous être utile par les services que vous y auriez rendus, s'il n'eût été trop tard.

» J'avais compté avec raison sur votre énergie et vos talents militaires; les circonstances ne vous ont pas permis d'en faire usage, mais l'histoire vous tiendra compte de vos efforts et aura des jugements sévères sur tous ceux qui ont amené cette douloureuse catastrophe. Adieu, mon cher général; comptez toujours sur moi en toutes circonstances, et écrivez-moi quand vous en aurez le loisir.

» Ma famille entière, qui m'accompagne, me charge de compliments pour vous, et moi je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments affectueux.

» Tout à vous,

» Général comte DE PALIKAO. »

Voyant que j'étais l'objet d'attaques qui pouvaient se reproduire plus violentes encore, je résolus de consacrer le temps de ma captivité à rassembler des souvenirs, hélas! trop terribles et trop récents pour pouvoir être vagues. Je me décidai à coordonner tous les documents que j'avais entre les mains, pour présenter, avec preuves à l'appui, l'histoire vraie du rôle que j'avais joué dans la lutte courte et néfaste de Sedan.

Je priai mon ami de me renvoyer les lettres que je lui avais écrites, ce qu'il fit. Je trouvai dans l'une d'elles le long passage suivant :

« Quel était le but du maréchal en plaçant ainsi ses troupes? Je continue de l'ignorer. Pensait-il pouvoir livrer une bataille heureuse, le 1er septembre, à des forces bien supérieures aux siennes? ce n'est pas probable. Il me paraît avoir supposé ne devoir être attaqué, le 1er septembre, que par des corps ennemis évalués à soixante ou soixante-dix mille hommes, et après les avoir repoussés, grâce à la concentration de ses troupes, être encore en mesure de battre en retraite. C'est la supposition la plus raisonnable; car battre autrement en retraite c'était livrer de nouveau à l'ennemi, voitures de l'administration, fourgons, matériel des troupes, qui pouvaient encore, dans la journée du 31, prendre la route de Mézières, et qui ont tant entravé le mouvement des corps dans Sedan.

» L'excuse à faire valoir en faveur du maréchal, le 31, dans la matinée, est donc qu'il ne croyait pas l'ennemi en état d'agir par grandes masses contre son

armée; mais dans l'après-midi du 31, le général Douay (voir le rapport) le prévenait que des ennemis nombreux se portaient sur la route de Mézières, et le général de Wimpffen, vers cinq heures du soir, faisait conduire au quartier général par un de ses officiers d'ordonnance, le marquis de Laizer, un maire de village précisant que les Prussiens passaient en masses considérables la Meuse à Donchéry et à Dom-le-Mesnil. Cependant rien ne fut changé aux dispositions prises.

» Ainsi, le 1er septembre, les troupes étaient aux emplacements arrêtés par le maréchal, et par conséquent dans les conditions les plus désavantageuses, en présence d'armées allemandes assez nombreuses pour oser se placer entre nous et notre véritable ligne de retraite. J'en reviens aux commandants de corps d'armée.

» Le 1er septembre, à quatre heures et demie du matin, le 12e corps était vivement attaqué et résistait avec succès; mais, pour moi, dès ce moment, le véritable danger n'était pas là, les renseignements de la veille me disaient que l'orage à redouter viendrait du côté du corps Douay : aussi m'inquiétai-je de suite de ce qui s'y passait.

» L'attaque contre le 12e corps s'étendit au 1er, et c'est à ce moment, vers sept heures, que le maréchal fut blessé et qu'il remit le commandement au général Ducrot qui se trouvait probablement près de lui. Lui prescrivit-il de battre en retraite par Illy, c'est ce que je n'ai pu éclaircir, mais ce que résolut d'exécuter ce

nouveau commandant d'armée, sans doute mal renseigné sur ce qui se passait en avant du 7e corps.

» Là encore le commandant en chef, malgré les observations du général Lebrun, fut trop promptement obéi. Le 12e corps abandonnait Bazeilles aux Bavarois, et le 1er corps exécutait un mouvement général de retraite plus sur le vieux camp et par conséquent vers Sedan que sur Illy; il était alors environ huit heures un quart. C'est à ce moment que certain d'une défaite rapide si ce mouvement continuait, nous voyant poursuivis par une armée victorieuse et poussés vers une autre mise en position pour nous barrer le passage, je pris le commandement, décidé à épuiser au moins toutes les chances qu'une lutte prolongée pouvait nous offrir.

» Je donnai l'ordre au général Lebrun de reprendre ses positions, ce qu'il se mit à exécuter. Il parvint à faire perdre du terrain à un ennemi qui avançait.

» Le général Ducrot fit reporter ses troupes en avant, mais seulement pour couronner la hauteur aboutissant au bois de la Garenne et non pour reprendre les positions qu'il avait perdues. C'est au début de ces opérations que je me portai rapidement vers les hauteurs qu'occupait le 12e corps, et que je vis l'Empereur.

» Il y avait donc, en ce moment, une exécution plus ou moins complète des ordres du troisième général en chef.

» Quant au général Douay, il a tenu ses positions avec intelligence, sans conviction d'un résultat favorable, combattant comme il me le disait pour l'hon-

neur. Après avoir examiné avec soin les positions de son corps d'armée et celles de l'ennemi, je me résignais à une lutte sur place, à la prolonger le plus longtemps possible, et je revenais plus satisfait de la position en ce moment occupée par le 1er corps, comme étant celle d'où pouvaient être envoyés des renforts aux troupes défendant le bois de la Garenne, position d'où devait dépendre le sort plus ou moins rapide de la bataille, point avancé dont nous nous préoccupions déjà le 31 août, le général Douay et moi, sans nous être entendus pour cela.

» A une heure un quart au plus tard je me retrouvai avec le général Lebrun au vieux camp, et c'est là que je lui exprimai ma volonté bien arrêtée de m'ouvrir un passage de son côté.

» Pendant ce temps, le général Ducrot s'était porté avec une partie de ses troupes dans le bois de la Garenne pour y repousser l'ennemi qui menaçait sérieusement de l'aborder. Cet officier général agissait sagement, et j'ai à regretter seulement qu'il ne m'ait point fait prévenir de sa nouvelle position, car alors les officiers envoyés pour lui communiquer mes ordres l'auraient promptement trouvé et probablement il aurait tenté de se retirer dans la direction que je lui indiquais et qu'occupait encore une partie de son corps d'armée, au lieu de suivre le mouvement des troupes du général Douay.

» Le général Ducrot, non prévenu, battait donc en retraite vers deux heures dans la direction de Floing à Sedan. Il se trouva avec un collègue près des remparts

dans une direction opposée à celle que j'occupais. Ces deux généraux délibérèrent entre eux, et trop voisins de l'habitation occupée par l'Empereur, ils préférèrent aller rendre compte à leur souverain de la défaite qu'ils venaient d'éprouver. Ils contribuèrent, d'après la brochure attribuée à l'Empereur, à faire arborer le drapeau blanc.

» Mais tout en me rendant compte de l'état critique du 1er corps, et, par suite, de la nécessité de mettre à exécution le projet de forcer les lignes occupées par les Bavarois, j'étais loin de m'attendre que le 12e corps (Lebrun), auquel j'avais successivement envoyé des renforts, abandonnerait aussi rapidement ses positions pour se retirer en ville en grande partie, en y entraînant leur général en chef. Persuadé du contraire, j'ordonnai à la division Guyot de Lespart, du 5e corps, de gravir à gauche les pentes en avant du fond de Givonne, et moi-même, je pris une direction plus à droite, fortement boisée et dominant le faubourg de Balan.

» Je fus surpris, en gravissant les pentes, et en abordant les jardins et les clôtures, de n'y trouver aucune des autres troupes du 12e corps. J'attribuai cette absence à un effort probablement tenté du côté de Balan. Je m'y rendis et n'y trouvai personne.

» Pour moi, les généraux Ducrot et Douay étaient en ville vers deux heures et demie et le général Lebrun devait y entrer vers trois heures.

» Je ne comprends pas que ce dernier, me sachant au vieux camp et par conséquent près de lui, n'ait pas

usé de tous ses moyens pour ramener toutes ses troupes de mon côté et que toute la division d'infanterie de marine, commandée par le général Vassoignes, s'y soit instinctivement réunie.

» Il y a donc eu, durant toute la bataille, jusqu'à deux heures environ, obéissance complète de la part des généraux en sous-ordre aux divers commandants en chef. C'est seulement au moment décisif que l'influence de l'action impériale a déterminé ces généraux à en appeler au souverain, plutôt que d'obtempérer aux instructions dont ils avaient connaissance.

» Mais la faute capitale est d'avoir placé une armée, dès le 31, dans des conditions si mauvaises, d'avoir laissé la ville s'encombrer de voitures, de chevaux, de n'avoir rien prévu pour une retraite en règle et, surtout, de ne s'être pas décidé le 31 au soir, lorsqu'on faisait savoir que des masses passaient la Meuse du côté de Donchéry et de Dom-le-Mesnil, à choisir un autre champ de bataille, soit dans la direction d'Illy ou tout autre point assurant mieux notre retraite, soit sur Mézières ou Charleville, soit enfin, comme l'indique l'Empereur, comme moyen extrême, dans la direction de la Belgique. »

Du fond de mon exil, je suivais anxieux la lutte héroïque de la France. Je me disais que Bazaine saurait bien sortir de Metz avec ses cent cinquante mille soldats d'élite ; que Paris résisterait ; que la France soulevée saurait venger nos malheureuses et inégales luttes de Freschwiller et de Sedan; mais, hélas ! toutes

mes illusions se sont envolées les unes après les autres.

Au moment de terminer cette cruelle page d'histoire, un glas funèbre est venu frapper mes oreilles. Nos vainqueurs osent nous imposer ce qu'ils avaient déjà arrêté à Sedan. Ils nous enlèvent deux provinces et exigent des milliards de façon à épuiser les ressources financières, le crédit de notre patrie. — Soyez généreux, leur disais-je le 2 septembre, ne nous demandez que de l'argent : la France, toute disposée à se livrer au commerce, à l'industrie et trop au luxe, vous en saura gré, et vous vous assurerez ainsi, avec nous, une paix indéfinie.

Si vous nous enlevez au contraire une des plus belles et des plus riches parties de notre territoire, attendez-vous à n'avoir qu'une trêve plus ou moins longue. En France, du vieillard à l'enfant, tous apprendront à manier les armes et des millions de soldats vous redemanderont, soyez-en certains, ce que vous nous aurez pris après de sanglantes luttes.

La guerre que vous nous forcerez d'entreprendre sera telle qu'un des deux peuples, Prusse ou France, y perdra sa nationalité. Si la France veut éviter ce dernier malheur, qu'elle retrouve, non-seulement son esprit guerrier, mais encore qu'elle répande à flots l'instruction dans les masses.

Aujourd'hui, une grande partie de la population ne reconnaît comme patrie que son champ, sa commune, à peine son département. Il faut, comme chez nos vainqueurs, que tout le monde connaisse la géographie et l'histoire de la patrie; que parler d'Alsace et de Lor-

raine allemandes, ce soit dire un mensonge ; que nos pères, les Gaulois, après eux les Romains et ensuite nous-mêmes, avions pour digue le Rhin contre les Germains ; que les bouleversements survenus en Europe ont attaché comme fief l'Alsace à la maison d'Autriche, mais sans être un peuple allemand, et que la Lorraine a toujours été française, même par ses princes ; enfin, que pour l'indépendance de la patrie, son honneur, sa place en Europe, c'est une partie perdue qu'on doit se préparer à recommencer.

Que les gouvernements nouveaux, quelque nom qu'ils portent, que ceux qui vont se trouver à la tête des affaires de notre patrie, sachent bien que s'ils perdent de vue un seul instant ce but patriotique, ils ne pourront se maintenir.

Au moment où je termine cet ouvrage, je trouve dans le *Moniteur universel* du 22 juillet 1871, une relation de la bataille de Sedan, signée du général de brigade vicomte Pajol, un des aides de camp de l'Empereur et son aide de camp de service au 1er septembre 1870.

J'éprouve le regret de n'être pas d'accord avec le général Pajol sur plusieurs points de son récit.

Je suis loin de contester, en quoi que ce soit, la froide bravoure personnelle que l'Empereur a pu montrer dans la matinée du 1er septembre, depuis l'instant où Sa Majesté est montée à cheval avec les officiers de sa maison militaire. Je sais que l'un d'eux a été tué et deux autres, dont le brave général de Courson, blessés

près de lui. Le général Pajol n'a pas quitté Napoléon III pendant la visite du champ de bataille faite par ce prince, il est donc plus à même que qui que ce soit de parler des faits et de l'attitude de Sa Majesté.

Ceci bien convenu, je présenterai les observations suivantes; mais, d'abord, je vais reproduire en entier le récit du général aide de camp, pour que l'on ne m'accuse pas de l'avoir tronqué :

« Vous me demandez, mon cher ami, des détails précis sur la fatale journée de Sedan et sur les événements qui l'ont précédée; je suis parfaitement en mesure de vous satisfaire, car mon tour de service m'appelait auprès de l'Empereur, et je n'ai pas quitté un instant Sa Majesté pendant la journée du 1er septembre.

» L'Empereur avait quitté l'armée de Metz après en avoir confié le commandement au maréchal Bazaine, il se dirigea par Verdun sur Châlons, où il devait trouver réunis les débris du 1er corps (Mac-Mahon), le 5e (de Failly), le 7e (Douay), et le 12e, nouvellement formé, sous le commandement du général Trochu. Nous rencontrâmes à Suippe ce dernier qui venait se mettre à la tête de ses troupes; il monta dans le wagon de l'Empereur, prit avec effusion les mains de Sa Majesté, et lui exprima dans les termes les plus chaleureux les sentiments d'un attachement profond et d'un dévouement très-expansif. Je relate ce fait sans malice et non pour l'opposer à ce qui s'est passé depuis, mais, uniquement, pour vous montrer qu'à cette époque nous

étions tous autorisés à faire fond sur la sincérité du général.

» Le lendemain de notre arrivée un conseil de guerre eut lieu. Le général Trochu en a raconté depuis les détails à la tribune de l'Assemblée nationale, mais rien alors ne transpira sur ce qui y avait été arrêté. Seulement nous apprîmes que le commandant du 12e corps cédait son commandement au général Lebrun et partait immédiatement avec le titre de gouverneur de Paris, emmenant avec lui — et sur sa demande expresse — les dix-huit bataillons de la garde mobile de la Seine. Nous fîmes la réflexion que ces jeunes troupes auraient été un appoint considérable dans l'armée, déjà faible, tandis qu'ils ne pouvaient et ne devaient être dans Paris qu'une cause de désordres. Ils avaient déjà, vous le savez, donné au camp de Châlons des preuves d'une indiscipline qu'ils n'auraient sûrement pas manifestée devant les Prussiens.

» L'Empereur, dès ce jour, avait abandonné la direction suprême des armées. Celle de Metz obéissait au maréchal Bazaine, celle de Châlons au maréchal Mac-Mahon ; quant à l'Empereur, il suivait ce dernier qui, par suite d'ordres précis émanés du ministre de la guerre, devait marcher au secours du maréchal Bazaine. L'Empereur ne voulut en rien peser sur les plans du duc de Magenta ; il ne prit aucune initiative et ne s'opposa jamais à aucun des mouvements de l'armée, bien que — et j'ai lieu de le croire — il ne les approuvât pas tous.

» L'armée de Châlons manquait de cohésion. Il serait

trop long ici de relater toutes les causes d'indiscipline et de faiblesse qu'elle emportait avec elle et comme à la semelle de ses souliers, tandis que l'armée de Metz avait pu conserver la solidité et la confiance qui sont nécessaires dans les grandes actions de guerre. Nous avions trop de régiments découragés par la défaite de Wœrth; d'autres étaient composés de jeunes militaires sans instruction, et enfin quelques-uns, à leur passage dans Paris, avaient subi l'influence pernicieuse du découragement politique qui travaillait la nation. Les marches difficiles de Châlons à Beaumont les avaient encore désagrégés, lorsque le 5e corps eut à supporter l'attaque de forces prussiennes considérables auxquelles il ne put résister.

» Ce jour-là, 30 août, l'armée entière devait se réunir entre Mouzon et Carignan ; déjà le 12e corps était établi sur les hauteurs qui dominent la rive droite de la Meuse, où se trouvaient l'Empereur et le maréchal. Le général Douay (7e corps), venant de Stonne, gêné par un convoi très-considérable qui le fit dévier de sa route, dut traverser la vallée de Raucourt, passer la Meuse à Remilly et non à Villiers, comme il en avait reçu l'ordre.

» Le général Ducrot, parti le matin de Raucourt, avait fait un long détour pour arriver à Carignan où il avait traversé la Meuse sur un pont dont le peu de largeur avait allongé sa marche.

» Dans cette malheureuse journée, le général de Failly fut surpris par un ennemi très-supérieur et rejeté en désordre sur Mouzon où des troupes du 12e corps

ne purent le secourir efficacement. Dans la soirée, on acquit la certitude qu'on était en présence de la plus grande partie de l'armée ennemie venant de Stenay; il fallait donc renoncer à la marche sur Metz, et le maréchal prescrivit aux troupes de se mettre en retraite sur Sedan. Le quartier général devait être à Carignan, l'Empereur y arriva dans la soirée, le maréchal le fit prévenir de ce qui se passait et l'engagea à gagner Sedan qui devenait le centre de ralliement de l'armée.

» Nous y arrivâmes à onze heures; on proposa alors à Sa Majesté de continuer sa route jusqu'à Mézières où sa personne eût été hors des atteintes de l'ennemi, et d'où à la tête du 13e corps, aux ordres du général Vinoy, il pouvait rétrograder sur Paris. Mais il s'y refusa; il n'avait pas voulu gêner les plans des généraux en chef, il ne voulait pas non plus porter le découragement dans l'armée par son départ à l'heure suprême de la lutte; il entendait partager les dangers et le sort de l'armée.

» Bien que Mouzon et Carignan soient peu éloignés de Sedan, les troupes, ne pouvant suivre que deux routes, employèrent toute la nuit du 30 au 31 à leur concentration. Le 12e corps, qui formait l'arrière-garde, soutint, pendant toute la marche, les feux de l'ennemi qu'il contint énergiquement; il ne s'établit à son bivouac qu'à dix heures du matin le 31. C'est seulement à cinq heures du soir que l'artillerie d'un corps bavarois, en position sur la rive gauche de la Meuse, cessa de le harceler.

» Les quatre corps d'armée français étaient placés de façon à entourer la ville, la rive gauche de la Meuse restant libre. Le 12e corps avait sa droite à la rivière en amont, le 7e sa gauche à la même rivière en aval; le 1er et le 5e entre le 12e et le 7e. Cette disposition était malheureuse, puisqu'elle laissait à une partie de l'armée ennemie la possibilité de contourner la ville par la rive gauche. Il est probable qu'on espérait, au moyen de l'inondation de la presqu'île d'Iges, tenir l'ennemi à distance; mais c'était un faux calcul que venait renverser la portée nouvelle de l'artillerie de campagne. D'ailleurs, nous avons pu constater que les pièces de rempart de Sedan étaient insuffisamment approvisionnées.

» Deux corps bavarois et prussiens s'établirent alors sur la rive gauche de la Meuse et nous coupèrent tout espoir de retraite par ce côté; ils bombardèrent la ville qui eut beaucoup à souffrir de leurs feux. Le pont de Donchéry, qui est à 3 kilomètres, avait été conservé, l'ennemi y fit passer pendant la nuit une partie de son armée. Le reste venant de Mouzon et Montmédy par les hauteurs qui dominent la Meuse eut bientôt à son tour contourné nos positions.

» C'est à cinq heures du matin qu'eut lieu la première attaque du côté de Bazeilles, vigoureusement défendu par le 12e corps. A cinq heures, le maréchal fit prévenir l'Empereur que le canon grondait en amont de Sedan. Sa Majesté monta à cheval et, suivie de son état-major, prit la direction de Bazeilles; elle rencontra immédiatement le maréchal qu'on ramenait

blessé; quelques paroles furent échangées entre eux.

» Sous les feux de l'ennemi, l'Empereur arriva au milieu de cette belle division d'infanterie de marine commandée par le général de Vassoignes. Sa Majesté s'entretint quelques instants avec le général; le combat était vif, car la garde royale prussienne et un corps bavarois s'acharnaient à l'attaque du village dont l'infanterie de marine serait peut-être restée maîtresse sans les ordres de retraite dont je parlerai plus loin. Après être demeuré une demi-heure au milieu de cette troupe, l'Empereur, voyant que les obus et les balles arrivaient de tous les côtés à la fois, ordonna au groupe d'officiers qui l'accompagnait de rester auprès d'un bataillon de chasseurs à pied, qui, abrité derrière un mur, attendait le moment d'entrer en ligne.

» L'Empereur, délivré de son escorte qui attirait trop l'attention de l'ennemi placé fort près et voulant voir par lui-même les positions, s'avança encore plus en avant accompagné seulement de son aide de camp de jour qui était moi, de l'officier d'ordonnance le capitaine d'Hendecourt qui fut tué, du premier écuyer Davilliers et du docteur Corvisart. Puis Sa Majesté se dirigea sur un point culminant où étaient les batteries du commandant Saint-Aulaire et y demeura pendant près d'une heure au milieu d'une grêle de projectiles ennemis.

» Le maréchal, blessé à six heures du matin, avait fait appeler le général Ducrot pour lui remettre le commandement. Celui-ci, croyant que les dispositions prises ne pouvaient amener de bons résultats, voyant

les forces de l'ennemi s'agglomérer dans la direction du calvaire d'Illy, voulant à tout prix empêcher le mouvement tournant qui, dans chacune des affaires, nous fut si fatal, et en même temps conserver la seule ligne de retraite qui nous restât, la route de Mézières, disposa aussitôt sur les hauteurs de Floing deux divisions du 7e corps, leur artillerie faisant face à Mézières. En même temps, il donnait l'ordre au commandant du 12e corps de prononcer son mouvement de retraite en échelons par brigade, mouvement qui s'exécuta fort habilement et toujours en combattant.

» Pendant ce temps, le général de Wimpffen, arrivé de l'avant-veille à l'armée, et qui n'avait pas encore pris le commandement du 5e corps auquel il était destiné, visitant les avant-postes, vit la belle attitude du 12e corps (Lebrun) et son énergique résistance du côté de Bazeilles, il put croire à un succès qui déciderait du sort de la journée. Il était alors neuf heures du matin. Depuis trois heures le général Ducrot commandait, lorsque le général de Wimpffen vint lui présenter une lettre de service signée du ministre de la guerre en vertu de laquelle il réclamait, au lieu et place du maréchal, empêché, la direction du combat. Le général Ducrot remit aussitôt le commandement au général de Wimpffen, en lui expliquant les dispositions qu'il avait prescrites et les motifs qui l'avaient guidé; le nouveau commandant en chef n'en tint aucun compte, il ne voyait dans le mouvement de l'ennemi que des manœuvres de cavalerie.

» L'Empereur, désirant gagner les hauteurs plus

éloignées qui semblaient être la clef de la position, fit rappeler son état-major, et nous descendîmes dans le fond de Givonne où nous rencontrâmes le général Goze et sa division. — Un officier de chasseurs à pied, dont je regrette de ne pas savoir le nom, s'approcha de Sa Majesté et lui dit :

« Sire, je suis du pays, je le connais parfaitement ; » si on laisse tourner le bois de la Garenne, l'armée » sera entourée et se trouvera dans une position des » plus critiques. »

» Sa Majesté allait envoyer un officier de son état-major porter au général en chef ces renseignements importants et qui justifiaient bien les craintes du général Ducrot, lorsque, dans le chemin creux qui conduit à Givonne, il rencontra le général de Wimpffen, auquel il rapporta les paroles de l'officier de chasseurs :

« Que Votre Majesté ne s'inquiète pas ; dans deux » heures, je les aurai jetés dans la Meuse! » Telle fut la réponse textuelle faite à l'Empereur par le général de Wimpffen. Le général Castelnau, près duquel je me trouvais, me prit la main et me dit : « Plaise à » Dieu que ce ne soit pas nous qui y soyons jetés ! »

» Il pressentait juste et nous percevions tous l'imminence du péril suprême. Le terrain occupé par l'Empereur et son état-major était labouré, à chaque instant, par des obus venant de toutes les directions. Des troupes se concentraient déjà dans les ravins qui entourent la ville, et les chemins qui y aboutissent étaient encombrés de voitures du train et d'artillerie,

de régiments de cavalerie; tout ce monde espérait se placer en dehors des atteintes du feu et, au contraire, le plus grand nombre tombait sous ses ravages.

» Le changement opéré dans les ordres donnés le matin portait ses fruits. A une heure, un effondrement se produisit entre le 1er et le 5e corps; les généraux essayèrent de rétablir l'ordre de bataille en se portant en avant; tout fut inutile, les troupes se rabattirent sur Sedan dans un tel désordre, que le commandant du 12e corps envoya l'ordre de fermer, sur-le-champ, les portes de la ville. Précaution inutile, car les soldats montaient sur les remparts avec des cordes et des échelles qui leur étaient tendues de l'intérieur.

» Dès onze heures du matin, l'Empereur s'était rendu compte de la situation; pendant cinq heures, il s'était trouvé au plus fort de l'action sous le feu croisé de la mitraille; les projectiles éclataient autour de sa personne et de son état-major, le général de Courson et le capitaine de Trécesson avaient été gravement blessés près de lui; en se retirant les troupes d'infanterie l'obligèrent à rétrograder, et il se trouva, pour ainsi dire, acculé aux murs de la place. Lorsque à onze heures et demie il les franchit, il y avait déjà plus de trente mille hommes entassés dans les rues, pêle-mêle, sans ordre; les obus tombaient au milieu d'eux comme sur le champ de bataille et y faisaient les mêmes ravages. Sur le pont un obus éclata à deux pas de l'Empereur et tua deux chevaux à côté de lui; il est extraordinaire qu'il n'ait pas été tué là!

» L'Empereur se rendit d'abord chez le maréchal,

puis voulut remonter à cheval, mais l'encombrement était tel qu'il dut y renoncer et attendre à la sous-préfecture la fin du drame qui se déroulait. Bientôt les chefs de corps arrivèrent, déclarèrent que leurs troupes étaient refoulées en désordre dans les rues de la ville et que toute résistance était devenue impossible; on tomba d'accord qu'il fallait arrêter l'effusion du sang et arborer le drapeau parlementaire. Le général Pellé qui, le lendemain, vota contre la capitulation, vint aussi et adressa à l'Empereur ces paroles que je ne puis oublier :

« Sire, je ne suis qu'un soldat, je voudrais sauver » Votre Majesté, mais elle ne peut en ce moment sor- » tir des remparts, toute tentative serait inutile. »

» L'Empereur répondit qu'il n'entendait pas, pour sauver sa personne, sacrifier la vie d'un seul soldat, et qu'il était décidé à partager le sort de l'armée. — Après avoir scrupuleusement interrogé les officiers généraux sur l'état des choses, l'Empereur chargea le général Lebrun d'aller trouver le général de Wimpffen et de lui conseiller, puisque la lutte était désormais inutile, de demander un armistice. Au bout d'une heure, d'une grande heure pendant laquelle le nombre des victimes augmentait dans une proportion effrayante, sous un feu multiple auquel l'artillerie française ne répondait même plus, aucune réponse n'étant parvenue, l'Empereur prit sur lui de faire arborer le drapeau blanc au haut de la citadelle. Aussitôt le roi de Prusse envoya un de ses aides de camp demander la reddition de la place. L'Empereur, persuadé qu'en

livrant sa personne il obtiendrait de meilleures conditions pour l'armée et pour la France, envoya à son tour un aide de camp au roi Guillaume pour lui dire qu'il remettait son épée entre ses mains.

» Le lendemain, sous la présidence du général de Wimpffen, un conseil de guerre, composé de trente officiers généraux, reconnut que la capitulation était inévitable. Deux généraux seulement votèrent contre la capitulation; il ne m'appartient pas d'examiner quel mobile les porta à cette abstention.

» Ce que je veux constater, cher ami, parce que cela est la vérité, c'est que l'Empereur est resté absolument étranger aux dispositions stratégiques qui ont conduit l'armée de Châlons à Mouzon, et de Mouzon à Sedan. Rendre Napoléon III militairement responsable de la capitulation de Sedan est une injustice, puisque le maréchal a été libre de ses mouvements. La personne de l'Empereur a été fatalement attachée au naufrage de notre armée; il ne pouvait qu'essayer de sauver l'équipage du bâtiment dont il n'était plus le capitaine, c'est ce qu'il a fait en donnant l'ordre à trois heures d'arborer le drapeau blanc. Une demi-heure plus tard on l'eût arboré sur l'ordre d'un général quelconque, mais plusieurs milliers de soldats de plus auraient péri.

» La politique, et cela est dans la logique des événements, a voulu rejeter toute la responsabilité de Sedan sur l'Empereur, à qui elle aurait certainement contesté le bénéfice d'une victoire, mais le maréchal de Mac-Mahon, dont la noble simplicité et le caractère

loyal sont connus de tous, écrivait, en octobre dernier, à l'Empereur, une lettre datée de Pourru-aux-Bois, dans laquelle il disait : »

« L'Empereur peut être persuadé que je n'aurai » jamais la pensée de dénaturer, dans un but de dé- » fense personnelle, l'exactitude des événements dont » j'ai été témoin dans la dernière campagne. »

» Ces paroles font honneur au duc de Magenta et laissent à chacun la responsabilité de ses actes.

» Voici donc, cher ami, la narration exacte de cette bien triste journée. J'ai été sobre de détails ; ne voulant que dire la vérité, je n'ai dit que ce que j'ai vu ; vous me connaissez assez pour savoir que je ne transige pas avec l'honneur, et que ce que je vous écris ici, je puis le signer.

» 16 juillet 1871.

» Votre ami,

» Général V. Pajol. »

1° Le général Pajol affirme que l'Empereur ne prit aucune initiative (dans la marche de Châlons sur Sedan) et ne *s'opposa* jamais à aucun des mouvements de l'armée.

Le général ne joue-t-il pas ici sur les mots, et oserait-il dire également que : par son influence, l'Empereur ne pesa pas sur les déterminations du maréchal ?

Je renvoie le lecteur, à cet égard, à ma conversation avec le comte de Palikao (page 119) et au comte de Palikao lui-même. Ce dernier, dans sa lettre au général

Trochu, fait pressentir qu'il ne tardera pas à lever le voile sur cette question.

2° Le général Pajol explique : que le 30 août après l'affaire de Beaumont, il fallait renoncer à la marche sur Metz et gagner Mézières; soit, mais pourquoi s'est-on *engouffré* à Sedan, au lieu de prolonger le mouvement sur Mézières? A qui la faute?

3° L'Empereur, dit le général aide de camp, ne voulut pas se diriger seul sur Mézières et quitter l'armée, comme le conseil lui en a été donné.

Ce fut un tort, dirai-je à mon tour. Un prince, au milieu d'une armée, lorsqu'il ne commande pas et n'a qu'un rôle passif, est un embarras, rien de plus. — Si je pouvais aller moi-même en Sicile, écrivait Napoléon Ier à son frère Joseph, lorsqu'il lui prescrivit de faire cette expédition, ma présence vaudrait quinze mille hommes; vous, n'y allez pas, vous ne feriez que gêner celui qui commandera. Le maréchal Bugeaud, en Afrique, demandait surtout qu'on ne lui envoyât pas des jeunes princes pour assister à ses expéditions.

4° Un peu plus loin, le général Pajol dit : *Le pont de Donchéry, qui est à trois kilomètres* (de Sedan), *avait été conservé, l'ennemi y fit passer pendant la nuit une partie de son armée* (nuit du 31 août au 1er septembre). Le reste, venant de Mouzon à Montmédy, par les hauteurs qui dominent la Meuse, eut bientôt contourné nos positions.

D'accord ; mais, si nos positions étaient contournées à l'ouest, dans la nuit du 31 au 1er, par la partie de l'armée allemande ayant franchi la Meuse au pont de Donchéry, comme je reconnais la chose véritable, LA ROUTE DE MÉZIÈRES ÉTAIT DONC COUPÉE DANS CETTE MÊME NUIT, PAR UNE PARTIE DE L'ARMÉE ALLEMANDE. Le mouvement de retraite sur Mézières ordonné par le général Ducrot, le 1er au matin, ne pouvait donc plus avoir d'autre résultat que celui de jeter toute l'armée française aux mains de l'ennemi, à moins que cette armée ne parvînt à passer sur le corps des quatre-vingt mille hommes de troupes fraîches établies sur nos derrières et à cheval sur les communications avec Mézières ?

Le général Pajol, qu'il me permette de le lui faire observer, me paraît donc être en contradiction avec lui-même, lorsqu'il dit un peu plus bas :

Le général Ducrot voulant conserver la *seule ligne* de retraite qui nous restât, LA ROUTE DE MÉZIÈRES, etc.

Comment cette ligne de retraite *nous restait-elle* le 1er septembre au matin (d'après le général Pajol), puisque, d'après le même général Pajol, cette ligne avait été coupée dans la nuit précédente, par une portion de l'armée allemande franchissant la Meuse sur le pont de Donchéry ?

Explique qui pourra cette contradiction. Je ne suis pas assez habile pour le faire.

Revenons au récit de la bataille.

5° « Pendant ce temps, dit le général Pajol, le

général de Wimpffen arrivé de l'avant-veille à l'armée, et qui *n'avait pas encore pris le commandement du 5e corps*, auquel il était destiné, *visitant les avant-postes*, vit la belle attitude du 12e corps (Lebrun) et son énergique résistance du côté de Bazeilles; *il put croire à un succès* qui déciderait du sort de la journée. Il était alors neuf heures du matin. *Depuis trois heures* le général Ducrot commandait lorsque le général de Wimpffen vint *lui présenter* une lettre de service signée du ministre de la guerre, en vertu de laquelle il réclamait, au lieu et place du maréchal empêché, la direction du combat. Le général Ducrot remit aussitôt le commandement au général de Wimpffen, en lui expliquant les dispositions qu'il avait prescrites et les motifs qui l'avaient guidé; le nouveau commandant en chef n'en tint aucun compte, il ne voyait dans le mouvement de l'ennemi *que des manœuvres de cavalerie.* »

Reprenons le paragraphe que, dans son récit, le général Pajol veut bien me consacrer.

6° J'avais pris *le* 31 le commandement du 5e corps, donné des ordres et bivouaqué au milieu de mes troupes.

A neuf heures du matin, le 1er septembre, j'avais pris le commandement en chef, et je ne visitais pas les *avant-postes*, mais bien les positions des 1er et 12e corps.

J'ai trop l'expérience de la guerre, j'avais trop bien compris le mouvement tournant qui s'effectuait depuis

la veille, sur Mézières, par une partie de l'armée allemande pour croire à un succès définitif, mais j'espérais que nous pourrions nous maintenir jusqu'au soir.

Le général Ducrot ne commandait pas depuis *trois heures*, lorsque je lui écrivis, mais à peine depuis une heure.

Pour le reste du paragraphe, je m'en réfère à ce que j'ai écrit pages 158 et 159. Je dirai seulement que je ne puis comprendre où le général Pajol a pu puiser la pensée que je ne voyais dans les mouvements de l'ennemi que *des manœuvres de cavalerie*. L'honorable général *de cavalerie* Pajol me paraît faire ici peu de cas de ma perspicacité. Tout cela est pour amener sans transition, probablement, les paroles que j'aurais dites à l'Empereur sur le champ de bataille. Voyons donc ces paroles.

7° « Que Votre Majesté ne s'inquiète pas, aurais-je dit, dans deux heures *je les aurai jetés dans la Meuse.* »

J'aurais jeté qui, les deux cent quarante mille Allemands que nous avions à combattre? la partie de l'armée ennemie ayant passé la Meuse à Donchéry et à Dom-le-Mesnil? ou bien encore les Bavarois?.

Le général Pajol ne s'explique pas à cet égard, de qui ai-je parlé en m'avançant ainsi?

Là-dessus le général Castelnau aurait exprimé la crainte que nous ne fussions jetés à la Meuse; soit, mais il faudrait que MM. les aides de camp de l'Empereur s'entendissent lorsqu'ils écrivent sur le même sujet.

Dans leur lettre collective insérée dans l'*Indépendance belge* du 16 septembre 1870, ces messieurs (parmi lesquels les généraux Pajol et Castelnau) me font dire à l'Empereur, en parlant de l'ennemi (p. 271 de ce volume) : — Eh bien, tant mieux, il faut les laisser faire, nous les jetterons à la Meuse et nous gagnerons la victoire.

Ici il n'est plus question de *deux heures :* et je parle seulement du corps considérable qui débordait notre gauche.

Lesquelles de mes paroles, de celles d'après l'*Indépendance* ou de celles d'après la relation du général Pajol, sont les *vraies?* Il faut opter. Moi qui suis un peu intéressé à me rappeler ce que j'ai dit, j'affirme m'être exprimé ainsi :

— « Nous allons d'abord nous occuper de jeter LES BAVAROIS à la Meuse, puis avec toutes nos troupes nous ferons face à notre nouvel ennemi. »

Voilà trois versions, que le lecteur choisisse, mais qu'il veuille bien observer que les deux premières, celles des généraux aides de camp, non-seulement diffèrent, mais qu'elles sont en complète contradiction avec le plan plus ou moins bon que je venais d'adopter en m'opposant au mouvement du général Ducrot. Il eût été contraire au bon sens, de ma part, de vouloir jeter à la Meuse le corps qui nous tournait du côté d'Illy, et il était tout naturel que, profitant de la belle

attitude du 12e corps, je voulusse essayer de battre d'abord la gauche de l'ennemi, les Bavarois, pour revenir ensuite avec toute l'armée française contre sa droite.

8° « En se retirant (écrit le général Pajol, en parlant du retour de l'Empereur à Sedan), les troupes d'infanterie l'obligèrent à rétrograder, et il se trouva, pour ainsi dire, acculé aux murs de la place. »

J'avoue que je ne saisis pas ce que le général a voulu dire ici, pour excuser sans doute le retour de l'Empereur et de son état-major à Sedan.

Du récit du général Pajol, il ressort bien clairement, bien nettement encore, selon moi :

Que sans le mouvement de retraite ordonné par le général Ducrot, la division Vassoignes serait peut-être restée maîtresse de ses positions;

Que l'Empereur ne remonta pas à cheval, *empêché par l'encombrement;* — cependant plusieurs de ses officiers et le général Lebrun purent me rejoindre sur le champ de bataille *et à cheval,* sortant de la ville;

Que les commandants des corps étaient à Sedan auprès de Sa Majesté, *sans mon ordre, sans qu'ils m'eussent fait prévenir, sans que j'eusse connaissance de leur démarche;*

Que c'est bien l'Empereur qui, à mon insu, et contrairement à ma volonté formelle, a fait arborer le drapeau parlementaire.

Je conclus :

Que les fautes ayant amené la bataille de Sedan, que les conséquences de la capitulation retombent donc sur ceux qui ont commis les fautes et rendu la capitulation inévitable.

Suum cuique.

NOTES

NOTE A

Oran, 13 mai 1870.

« Mon cher ami,

» Je suis arrivé hier de ma longue et magnifique course et j'ai bien mérité du pays, comme soldat et explorateur d'une contrée qu'aucun Européen, si ce n'est le Français Caillé, je crois, n'avait parcourue.

» Je t'envoie un souvenir du champ de bataille sur l'Oued-Guir, un poignard pris sur un de nos ennemis tués. Il te rappellera ta bienveillance pour moi. Malgré les services rendus à l'Algérie et à la science par la découverte d'une contrée d'une fertilité extrême, tout ce que j'ai fait serait peut-être resté dans l'oubli si tu n'avais pris la peine de le faire connaître.

» J'ai, après deux rudes combats, obtenu ce que je désirais, c'est-à-dire la dislocation d'une ligue qui devait amener, sur la province d'Oran, les contingents

des diverses tribus de la frontière. J'ai avec moi les principaux chefs des Doui-Menia, ils arrivent demain à Oran et ils savent qu'ils ne seront renvoyés chez eux, qu'après entière exécution des promesses faites sur le champ de bataille. Ces gens, pris à 200 lieues de la mer, ne savent rien de ce qui concerne la civilisation, et c'est surtout pour leur donner une idée de notre puissance que je les fais voyager jusqu'à notre littoral.

» Si j'avais eu des vivres en assez grande quantité, j'aurais pu, après ma bataille, aller jusqu'au Touat, vaste pays ayant des oasis en grand nombre et où, depuis des siècles, se sont établies les relations du nord de l'Afrique avec le centre de ce continent encore si peu connu. J'ai retrouvé, dans mon voyage, des preuves d'un grand commerce entre Tlemcen et les contrées les plus éloignées. Cette ville a dû sa splendeur à ce qu'elle était la ville la plus commerçante, l'intermédiaire des parties sud de l'Afrique avec la Méditerranée par l'ancien port de Rachgoun. J'ai trouvé encore aux Kenadza, à deux journées de marche de l'Oued-Guir, du sucre, du café, des bougies et des foulards de coton venant de Tlemcen.

» J'interrogeai à mon retour les deux premières autorités de cette ville, et elles ignoraient complétement ce commerce. Les Anglais, par le Talifalet, et à l'aide d'agents indigènes, arabes ou israélites, placent leur thé jusqu'au Soudan et ceux-ci ramènent au Maroc, comme échange, des esclaves. Le Ksar des Kenadza a beaucoup perdu depuis la suppression de ce mode de

commerce en Algérie. Mais, si notre action arrive à s'étendre chez des tribus n'appartenant pas plus à l'empereur du Maroc qu'à nous, je suis convaincu que notre commerce se développera dans ces pays lointains, et la ville de Tlemcen y retrouvera de nouvelles sources de richesses. Si tu le désires, je t'enverrai un travail sérieux sur les Ouled-Sidi-Cheik. Ce n'est pas une famille que nous avons seulement à combattre, mais une secte religieuse et militaire dont l'action ne peut être mieux définie qu'en la comparant à celle de la tribu de Lévi sur toutes les autres du peuple juif. »

NOTE B

Oran, 9 juillet 1870.

« Mon cher ami,

» Je t'envoie deux cartes, l'une où il n'est mention que de notre marche dans le sud marocain, et l'autre, plus générale, où j'ai fait tracer ce même voyage, au moyen des meilleures indications qui existaient au moment de mon départ, sur la contrée à parcourir par ma colonne, ainsi que sur les tribus soumises à l'action des Ouled-Sidi-Cheik. Tu verras sur cette dernière carte le cours supérieur de l'Oued-Guir couvert d'oasis, et tu établiras facilement par la pensée sa trace vers le nord jusqu'à sa source qui se trouve dans un massif

montagneux, le plus élevé et le plus considérable de l'Atlas et dont les sommets ont de 5 à 6,000 mètres. C'est là où existe le noyau de cette chaîne qui se prolonge jusqu'à la Tripolitaine tout en perdant peu à peu de sa hauteur et de son importance. Les pitons les plus hauts de l'Algérie sont signalés comme ayant de 2,000 à 2,500 mètres. C'est à cette configuration particulière que sont dus les grands fleuves qui fertilisent au loin le sud marocain et en font un pays si différent du nôtre.

» Ces notions à peine soupçonnées chez nous étaient cause, sans doute, de notre manque d'initiative contre des tribus fournissant, chaque année, des cavaliers à nos émigrés pour tenter des razzias sur notre territoire. Il n'a fallu rien moins qu'une étude approfondie sur nos voisins durant près d'une année, l'état malheureux de nos Sahariens et mon esprit hardi pour changer notre mode d'opérer et arriver au résultat d'aller, jusqu'à 200 lieues de notre littoral, chercher et combattre les forces les plus vives de nos ennemis. Nous connaissons aujourd'hui que jusqu'au Touat, on est presque constamment assuré de trouver de l'eau après une journée ne dépassant pas neuf à douze lieues; que les animaux trouvent à peu près partout de quoi brouter, et enfin que la population de ces contrées est assez dense, assez riche pour offrir des ressources suffisantes aux marchands et aux caravanes qui auront à les traverser.

» L'Oued-Guir n'est pas seul de son espèce, et notre voyage nous a confirmés dans cette notion que l'Oued-

Talifalet est aussi très-considérable, et que plus loin dans l'ouest, l'Oued-Drâ a encore des eaux plus abondantes que les cours d'eau que je viens de citer. Jusqu'où vont ces fleuves?

» L'Oued-Guir, dit-on, une fois dans le Touat, donne des nappes souterraines qui constituent, durant une longueur de 100 lieues, les mille oasis de ces contrées. L'Oued-Talifalet se perdrait, dans ses crues ordinaires du moins, dans un grand bas-fond nommé Daoura; quant au Drâ, c'est encore à peu près l'inconnu. Mais, ce qui est certain, c'est que les pays que traversent ces fleuves produisent ce qui est nécessaire aux habitants et donnent des céréales à exporter sur les points moins favorisés. J'ai donc eu la gloire de fixer l'action des eaux dans le sud si peu connu, et d'indiquer le chemin qui devra, peut-être un jour, nous mener dans l'Afrique centrale et ouest.

» Chaque jour vient prouver que ma campagne était seule logique et seule susceptible de nous procurer la paix. Les Ouled-Sidi-Cheik sont aux abois. Le chef de la branche aîné Si-Kaddour-ben-Hamza pense à se réfugier au milieu des tribus kabyles, entre Thaza et Fez, tant les Douï-Menia et autres se montrent hostiles à leurs projets contre nous. Le chef de la branche cadette dont nous avons tué un fils, nous fait des ouvertures, afin de vivre en paix avec nous. Enfin cette secte puissante, fanatique, attaquée dans ses œuvres les plus vives, est en complet désarroi. Si nous continuons à nous montrer fermement résolus à châtier les tribus donnant asile à nos émigrés et facilitant leurs

excursions, je ne doute pas que nos voisins, à 100 lieues à la ronde, n'acceptent notre suprématie : solution qui permettrait à notre commerce de se mouvoir dans un horizon sans limite.

» A bientôt ce qui concerne les Ouled-Sidi-Cheik et quelques autres pièces, et tu auras alors tout ce qui pourra te fixer sur la dernière opération de guerre de ton ami. »

Oran, 13 juillet 1870.

« Mon cher ami,

» Tu as dû recevoir tous les documents susceptibles de te guider dans mon expédition des tribus marocaines. Tu dois avoir plus de matériaux que ne le comporte ma campagne, dont ici surtout on commence à apprécier les résultats. L'empire du Maroc en est ébranlé, soit dit sans plaisanter, et du nord au sud on y redoute une intervention qu'on nous suppose disposés à recommencer. Un chef marocain des montagnes voisines du Fez est venu m'entretenir à ce sujet, et me faire des propositions inadmissibles. Malgré l'appel de nos tirailleurs et zouaves, de nos régiments de cavalerie d'Afrique et de presque tous nos mulets du train qu'on va concentrer à Oran et Mostaganem pour les embarquer au premier ordre, je ne doute pas de la tranquillité, que nous n'aurions certainement pas eue, si nous nous étions contentés de vouloir opérer chez nous.

» Tu trouveras ci-joint le travail concernant les

Ouled Sidi-Cheik, tu pourras en extraire ce qu'il te faut. J'ai dit qu'on me fasse le résumé des opérations qui ont eu lieu depuis, de la frontière du Maroc à Laghouat, mais je ne sais si ce travail sera terminé ce matin. Si tu es pressé, tu peux dire qu'après le massacre de Beauprêtre, nous sommes parvenus à faire rentrer nos tribus sahariennes chez elles, et à y vivre sous notre protection, mais que depuis cette époque jusqu'à notre expédition, elles ont été victimes, sans répression possible de notre part, de coups de main faits par nos émigrés et leurs alliés; que de cette impunité et de ces bénéfices annuels, il en était résulté, de la part des tribus marocaines, la certitude de notre impuissance et la possibilité de nous enlever un jour notre conquête; de la part de nos tribus sahariennes, une crainte et une désaffection qu'il était temps d'arrêter. »

NOTE C

LETTRE ADRESSÉE A M. LE GÉNÉRAL DE WIMPFFEN PAR LES CHEFS DES DOUI-MENIA.

Après les compliments d'usage.

« Votre lettre chérie nous est parvenue; elle nous a réjouis et nous connaissons son contenu en totalité et en partie. Nous nous sommes tous réunis et nous avons décidé de rester en paix (avec vous).

» Nous avons chassé ceux qui recherchent le désor-

dre et nous maintenons entièrement nos engagements.

» Dieu demandera compte à celui qui y apporterait une modification ou un changement.

» L'amitié n'a lieu qu'à la suite du combat, et nous pouvons vous assurer que cette amitié existe entre vous et nous d'une manière certaine.

» Nos enfants nous ont fait connaître tous les biens que vous leur avez faits et nous savions que vous êtes un homme de bien.

» Nous rendons grâce à Dieu sur les liens d'amitié qui nous unissent avec notre seigneur (le sultan), que Dieu lui accorde la victoire. Nous nous conformons à ses intentions et nous ne désirons pour les deux gouvernements que le bien et la paix. Je vous informe qu'après la rentrée de nos enfants de chez vous (on veut parler des otages de la dernière expédition de M. le général de Wimpffen qui sont venus à Oran et qui ont été renvoyés avec des cadeaux), nos frères du Tafilalet sont tombés sur les caravanes du fils Hamza et de ses Arabes (qui forment sa suite).

» On leur a tué trois hommes et pris trois caravanes. Les Arabes (formant la suite du fils Hamza) prirent la fuite, rentrèrent chez eux, et, après avoir réuni leurs chevaux, ils se dirigèrent vers notre tribu. Ils rencontrèrent un cavalier de chez nous qui se rendait à l'Oued-Guir avec ses compagnons, ils prirent ces derniers et tuèrent le cavalier.

» En arrivant à El-Kaâda, ils apprirent que nous étions au courant de leur expédition, ils rétrogradèrent en prenant la fuite, perdirent seize hommes (en route)

par suite de la soif et ne conservèrent que trente cavaliers. Nos frères de Tafilalet rencontrèrent ces derniers, leur tuèrent trois hommes et prirent trois chevaux, et ils firent connaître, dans les marchés de Tafilalet, que notre seigneur Moulaï-Archid (que Dieu lui accorde la victoire !) permet de tomber sur les Arabes formant la suite du fils Hamza. Ce dernier est cerné dans l'Ouad-Ghuis et il est dans une pénible situation. Tous ceux de sa suite qui quittent ce campement sont pris par les Kabyles. — Il n'y a que les Berbers Aït-Ouaklim qui accordent leur protection au fils Hamza. Ces Berbers sont venus nous trouver en sa faveur, et leur démarche fut repoussée par nous, par le fils de notre seigneur (le sultan), que Dieu lui accorde la victoire, et par la totalité des tribus. Le fils Hamza ne cesse d'être cerné et il est dans une pénible situation.

» Quant à El-Hadj-El-Arbi et tous les Rezaïna, ils sont en lutte avec le fils Hamza, à l'exception de Achour, Ismaïl et leurs tentes. El-Hadj-El-Arbi et les Rezaïna, avec lesquels nous sommes en bonne relation, ont accepté les engagements que nous avons pris avec vous, et ils se conformeront à nos intentions. Il en est de même des Trafis-Oulad-bou-Douïa et les Harrau qui sont avec eux, ainsi que les Nouïrat et une partie des Oulad-Ziad qui sont avec Sid-El-Hadj-El-Arbi.

» Les Ouled-Ziad, qui sont avec le fils Hamza, ont fait connaître à El-Hadj-El-Arbi et aux Rezaïna qu'ils voudraient les suivre en paix et se soumettre aux conditions qui leur seraient imposées par les Douï-Menia.

Il leur fut répondu qu'ils ne pourraient jouir de notre paix et du bien des deux gouvernements qu'à la condition qu'ils se sépareraient du fils Hamza et de quitter les gens de désordre qui cherchent à troubler les deux États. Ils acceptèrent cette proposition. Dans le cas où ils quitteraient le fils Hamza et qu'ils viendraient nous rejoindre, nous vous en informerions.

» Tous les Douï-Menia sont partis en expédition contre le fils Hamza avec tous leurs cavaliers. — Que Dieu punisse l'oppresseur. — Notre seigneur Moulaï-Archid, fils du sultan (que Dieu lui accorde la victoire), nous a prescrit de partir avec tous les cavaliers, et il frappa d'une amende de 50 francs par cavalier ceux qui auraient négligé de répondre à son appel. — Lorsque nous reviendrons de Tafilalet nous vous informerons de tout ce qui sera arrivé. — Quant aux Amours, lorsque nous rentrerons de Tafilalet, nous les inviterons à rester tranquilles et à condamner leurs voleurs. Dans le cas contraire, nous les châtierons, et, s'il y a des preuves, ils rendront ce qu'ils auront pris (aux sujets) de votre gouvernement. — Tous les gens du fils Hamza qui étaient à Tafilalet ont été expulsés de cette ville avec les larmes aux yeux. Le fils Hamza est toujours cerné. — Tahou-ben-Mohammed-ben-Tahou, ex-cadi des Rezaïna au bureau arabe de Saïda, qui a rédigé cette lettre, par ordre des chefs ci-dessus désignés, vous salue. — A la date du 12 Djemad El-aoul 1287 (9 août 1870). — *P.-S.* — Les Amours sont copropriétaires avec les Ksours dans les terres, et leurs querelles proviennent de cette source. Lorsque

nous reviendrons de Tafilalet nous trancherons leurs affaires. Salut. »

NOTE D

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Thionville, le 24 juillet 1870.

Le 4e corps n'a encore ni cantines, ni ambulances, ni voitures d'équipage pour les corps et les états-majors. Tout est complétement dégarni.

Metz, 24 juillet.

Le 3e corps quitte Metz demain, il n'a ni infirmiers, ni ouvriers d'administration, ni caissons d'ambulance, ni fours de campagne, ni train, etc., etc.

Metz, 26 juillet.

Il manque des biscuits et du pain à l'armée; ne pourrait-on pas cuire le pain à la manutention à Paris et l'envoyer à Metz?

Metz, 27 juillet.

Napoléon, au colonel directeur. Paris.

Les munitions de canons à balles n'arrivent pas.

Metz, 29 juillet.

Il n'y a à Metz ni sucre, ni café, ni riz, ni eau-de-vie, ni sel, peu de lard et de biscuit. . . . . .

Metz, 29 juillet.

On manque de biscuit pour marcher. . . . .

Camp de Châlons, 8 août.

L'intendant en chef de l'armée du Rhin demande quatre cent mille rations de biscuit et de vivres de campagne. On n'a pas une ration de biscuit, ni de vivres de campagne, à l'exception de sucre et de café.

Chaque service fournit d'autres preuves d'une imprévoyance, d'une incurie incroyable, et c'est dans cette situation incomplète partout qu'on déclare la guerre.

NOTE E

Oran, 1er août 1870.

« Mon cher ami,

» J'ai reçu pour toute réponse à diverses tentatives pour aller à l'armée du Nord : « On veut que vous restiez en Algérie. » Depuis, une lettre à l'Empereur ainsi qu'une autre à Canrobert et dont je t'envoie les

copies, ne semblent pas devoir modifier ma situation. Tu ne feras aucun usage de mes lettres; déchire-les après les avoir parcourues. En t'en donnant connaissance, je tiens seulement à te prouver que j'ai lutté, autant que possible, pour apporter dans de rudes combats mon expérience du terrain et des hommes, mon esprit d'initiative et de vigueur, une chance heureuse partout, en Afrique, en Crimée, en Italie, talent ou hasard qu'on devrait ne pas trop dédaigner, surtout lorsqu'on voit utiliser des généraux comme....., je m'arrête, ne voulant pas désigner des gens qui paieront peut-être de leur vie leur manque de savoir.

» Si j'étais mauvais citoyen, je souhaiterais d'apprendre que le pouvoir se ressent de ses mauvais choix; mais, nous aurons assez de pertes, même avec des succès rapides et complets, pour faire des vœux afin que nous ayons une paix prochaine avec gloire et profit. »

---

10 août 1870.

« Mon cher ami,

» Je suis plein de tristesse en apprenant comment nos braves troupes ont été mal engagées. En voyant les emplacements qui leur étaient affectés, de mon cabinet, je prévoyais l'attaque sur le centre et un sérieux effort sur notre gauche; mais, ce que je ne supposais pas, c'est l'abstention des corps d'armée du centre. Quoi! le brave maréchal de Mac-Mahon va de Strasbourg à Freschwiller pour venger une de ses

divisions écrasées, et rien ne vient à son aide de Phalsbourg et de Bitche ! Il devait avoir le droit d'appeler à lui les troupes à dix, quinze lieues en arrière, quitte à les renvoyer rapidement à leurs postes, une fois la bataille gagnée ; car, si avec trente-trois mille hommes, le duc de Magenta a pu tenir tête à une armée, il l'aurait battue avec soixante-dix ou quatre-vingt mille hommes. Il en a été de même de l'aile gauche qui n'a été soutenue que par deux divisions d'un corps d'armée, afin, sans doute, de laisser la gloire de la journée à un aide de camp de l'Empereur, car je suppose que le chef du corps qui a envoyé deux divisions était plus ancien que M. Frossard. Voilà cependant à quoi tient le sort d'un Empire! Après ces insuccès, j'aurais préféré la concentration de notre armée dans les Vosges, contenant à la fois les deux armées prussiennes dans leur envahissement de l'Alsace et de la Lorraine, au lieu de cette diffusion du maréchal de Mac-Mahon et de M. Bazaine. Cette manière d'opérer donne à supposer des tiraillements et des ambitions dont nous sommes aujourd'hui les victimes. Il y avait là trop de chefs, ne croyant devoir obéir qu'à l'Empereur, et tous désireux de se distinguer, peut-être même au détriment d'un voisin. Il tardait à chacun d'eux de se trouver possesseur d'un bâton.

» Voilà notre ami Decaen nommé commandant d'un corps d'armée ; c'est un bon choix qui commence à compenser les mauvais.

» Je t'envoie la réponse de l'Empereur ; il ferait bien de m'appeler, surtout si, par suite de nouveaux

insuccès que je ne prévois qu'en frémissant, la France était envahie. J'irais volontiers, avec quelques bataillons et les populations en armes, me jeter sur les derrières des armées prussiennes, détruire leurs magasins et menacer au loin leurs lignes de retraite. Infatigable, je marcherais jour et nuit pour désarmer ou tuer nos envahisseurs. Mais j'en reviens malgré moi à la France, lorsque je voulais t'entretenir de notre situation algérienne. La province d'Oran est toujours sous le coup de ma dernière campagne ; les populations de la frontière ne sont pas encore disposées à nous attaquer ; cependant le bruit de nos désastres court, rapide comme le vent, sous toutes les tentes. »

NOTE F

Metz, 7 août 1870.

L'ennemi n'a pas poursuivi vivement le maréchal de Mac-Mahon. Depuis hier soir, il a cessé toute poursuite. Le maréchal concentre ses troupes.

NAPOLÉON.

Metz, 8 août.

Le général de Failly est en communication avec le maréchal de Mac-Mahon. Moral de l'armée excellent. Pas eu d'attaque depuis ma dépêche d'hier. Dans la

bataille de Freschwiller, cent quarante mille hommes ont attaqué le corps de Mac-Mahon, fort de trente-trois mille.

NOTE G

EXTRAIT DU RAPPORT DU 3e DE ZOUAVES.

J'ai l'honneur de vous rendre compte des opérations exécutées par le 3e de zouaves pendant cette dernière partie de la campagne.

. . . .

Le 30 août, il était une heure de l'après-midi quand nous arrivâmes à Mouzon. Le canon commençait à tonner sur les hauteurs voisines, et des fuyards sans armes ni bagages jetaient partout l'alarme en racontant que le 5e corps avait été surpris et détruit à Beaumont. . . . .

Le matin du 31 août, vers neuf heures, des batteries prussiennes, établies sur les escarpements de la rive gauche de la Meuse et faisant face au pont du chemin de fer, vis-à-vis Bazeilles, commencèrent le feu en tirant sur la ligne des voitures accumulées sur la route de Bazeilles à Sedan. . . . .

Quelques batteries françaises répondirent au feu des Prussiens, et l'action se borna, jusqu'à trois heures de l'après-midi, à un simple échange de coups de canon. Pendant tout ce combat d'artillerie, le régiment resta en réserve sur les hauteurs. Vers midi, on aperçut une

colonne prussienne qui, traversant les coteaux de l'autre côté de la Meuse, marchait vers Mézières. Ce mouvement, parfaitement visible de la position que nous occupions, indiquait d'une façon manifeste le plan des Prussiens. En même temps que nous descendions le fleuve par la rive droite, ils le descendaient par sa rive gauche, nous débordant toujours et nous tenant ainsi entre la Meuse et la frontière belge; la marche de la colonne que nous apercevions avait de plus pour effet de nous couper de Mézières. On devait malheureusement s'en apercevoir bientôt.

Dans l'après-midi, l'infanterie de marine, ainsi que les autres divisions du 12e corps, s'établirent sur les pentes voisines de Bazeilles, mais le pont du chemin de fer avait été négligé, et les Bavarois, *après beaucoup d'hésitations, après avoir vérifié si le pont n'était pas miné et s'être assurés qu'il n'y avait aucun piége,* passèrent la Meuse sans difficulté et vinrent se loger dans le village de Bazeilles pour défendre leur précieuse conquête.

» Le matin du 1er septembre, dès l'aurore, l'action s'engagea par une vive fusillade du côté de Bazeilles : un brouillard des plus épais courant le long de la rivière empêchait de voir le théâtre du combat.

» Tout le monde prit les armes.

» Le régiment reçut l'ordre de traverser un ravin escarpé au fond duquel se trouve le village de Daigny, et d'aller prendre position sur le plateau situé au delà. Ce plateau fait suite à un bois où se tenaient cachées des troupes ennemies.

« Déjà ces troupes (armée saxonne, garde royale prussienne, 4e corps allemand) débouchaient de la forêt pour se déployer, et avaient établi des batteries. Nous n'eûmes que le temps de gravir à la hâte le chemin creux qui conduit du village au plateau, et de faire face à droite. Un bataillon du 3e régiment de tirailleurs (commandant Mathieu) se déploya en avant de nous en tirailleurs, pendant que notre ligne se formait en suivant un pli de terrain et une haie qui permirent de défiler les hommes : les batteries de la division s'appuyaient à notre droite; une réserve composée de la compagnie du capitaine Bustin fut établie par mon ordre, en arrière et à couvert; elle fut chargée en même temps de la garde du drapeau. Le bataillon de tirailleurs put alors se replier et la fusillade commença sur toute la ligne.

» Notre ligne fut bientôt prolongée par suite de l'arrivée du 56e de ligne.

» Malheureusement, nos batteries furent démontées, et les forces saxonnes prenaient un développement énorme; on les vit bientôt profiter d'un vide qui venait de se former entre notre droite et le village de Daigny pour y lancer des compagnies par petits groupes successifs. Ce mouvement était des plus menaçants pour nous, et pouvait nous priver de notre seule ligne de retraite. Je dus vous en rendre compte, mon général, et après avoir dégagé les mitrailleuses, je partis pour occuper le village de Daigny avec deux compagnies de mon bataillon. Pendant que je m'établissais près du pont, le 1er bataillon de chasseurs à pied déboucha

et me permit d'aller compléter les cartouches qui manquaient déjà complétement à la plupart des hommes. Le reste du régiment, établi sur le plateau, quitta la position quelques instants après ; mais, en arrivant au village de Daigny, il se trouva placé entre le feu des chasseurs et le feu des Prussiens qui avaient achevé leur mouvement sur notre droite de huit à neuf heures du matin, et étaient déjà parvenus jusqu'au village. Le général de division marchait avec cette troupe et donna l'ordre de remonter sur le plateau. Pendant ce temps, l'ennemi avait continué le mouvement par lequel il cherchait à nous envelopper sur notre gauche, et en débouchant sur la crête, cette petite colonne eut à subir les feux de mousqueterie et d'artillerie produits par toute cette ligne. Dans cette situation critique, les hommes se débandèrent, et pour rallier la ligne de bataille, se jetèrent dans les jardins et dans le parc qui sont au fond du ravin.

» A partir de ce moment, le régiment se trouva divisé en deux parties : cette portion qui rejoignit la compagnie laissée à la garde du drapeau fut aperçue vers neuf heures du matin, sur les hauteurs où nous avions passé la nuit : depuis ce moment, on n'en eut pas de nouvelles. M. le lieutenant-colonel Méric, d'ailleurs, avait quitté dès le commencement de la fusillade le plateau de Daigny : il avait eu son cheval blessé.

» L'autre fraction, composée de deux compagnies de mon bataillon et d'une partie du 3e bataillon que j'avais ralliée avec le commandant de Puymorin, resta placée sous mes ordres.

» Cette fraction put se rallier sur la crête occupée par le 3e tirailleurs et le général Carré de Bellemare. Je reçus l'ordre de descendre chercher des cartouches.

» A ce moment, un mouvement de retraite sur Illy était ordonné et en voie d'exécution, je suivis la division Lhériller et pris ainsi la direction du bois de la Garenne. Plus tard, arriva un capitaine d'état-major, M. de Saint-Houen, qui communiqua aux troupes l'avis que le général de Wimpffen prenait le commandement de l'armée et qu'il donnait l'ordre de tenir.

» Notre marche sur Illy se trouva donc ainsi arrêtée, et ce contre-ordre explique la marche singulière accomplie par certains régiments qui ont suivi presque entièrement le périmètre du champ de bataille.

» A l'extrémité du bois de la Garenne nous fûmes exposés à un feu terrible d'artillerie, provenant de batteries croisées. L'armée saxonne se réunissant à l'armée du prince royal, le cercle se fermait, et il n'y avait plus d'autre issue que Sedan.

» Les troupes ne purent tenir longtemps devant un feu si redoutable, et il se produisit une panique de cavalerie, d'artillerie et d'infanterie. Le peu d'hommes qui me restaient se maintinrent groupés et ne cessèrent de donner le meilleur exemple par leur calme et leur sang-froid. Le soir, nous prîmes part à la sortie exécutée sur le faubourg de Balan.

» Le ralliement effectué, il restait cent soixante-cinq hommes. Le lendemain, je fus rejoint par un détachement de trois cent cinquante hommes, arrivés d'Afrique la veille de la bataille, etc. »

Tel est, dans ses parties les plus saillantes, le rapport de l'officier supérieur (le commandant Hervé), qui resta en possession du commandement de la portion du 3e de zouaves à Sedan, lorsque l'autre portion, coupée par l'ennemi, gagna la frontière belge.

Ce rapport relatif au 3e de zouaves diffère d'un autre rapport remis à Paris au ministère de la guerre par un officier d'état-major, de la division Lartigues, RAPPORT DATÉ DU 10 SEPTEMBRE.

Voulant être sûr que le rapport du commandant Hervé DATÉ DU 2 SEPTEMBRE, ÉCRIT LE LENDEMAIN DE LA BATAILLE, était bien exact, je priai le colonel commandant le 3e de zouaves d'écrire à cet officier supérieur qui lui a répondu le 2 juillet, de Batna :

« Mon colonel,

» En réponse à la lettre de M. le général de Wimpffen, j'ai l'honneur de vous adresser le renseignement suivant :

» Ainsi que je l'ai exposé dans mon rapport, le régiment a été séparé en deux fractions par suite du déploiement de l'armée saxonne, de la garde prussienne et du 4e corps prussien sur le plateau situé au-dessus de Daigny. Il était alors huit heures du matin environ.

» La fraction commandée par le colonel Méric s'est ralliée sur les hauteurs où nous avions passé la nuit, c'est-à-dire face à Givonne en ayant derrière soi le bois de la Garenne.

» Il est probable que se voyant menacé d'être enveloppé par suite du mouvement de l'armée prussienne,

le colonel Méric aura cherché à éviter d'être coupé, et qu'il aura été ainsi amené sur la route de Belgique par laquelle il a gagné la frontière pour revenir ensuite vers Rocroy et Signy-le-Petit.

» Je puis donc certifier que ce mouvement qui s'est fait le matin, n'a eu rien de commun avec la glorieuse tentative du général de Wimpffen pour percer par Balan et gagner Montmédy. »

Ces renseignements peuvent avoir leur importance.

NOTE H

APPRÉCIATIONS SUR L'ARTILLERIE ALLEMANDE ET FRANÇAISE PAR LE GÉNÉRAL LIÉGARD DU 7e CORPS.

« Au bout d'une heure et demie environ, il devint évident que l'artillerie ennemie avait une portée, une tension de trajectoire et une justesse de tir qui lui assuraient une énorme supériorité.

» Autant qu'il a été possible d'en juger, l'ennemi devait avoir en ligne un nombre de pièces à peu près triple du nôtre. En outre, l'ensemble de la ligne de bataille déterminée pour le 7e corps par la forme du terrain et la nécessité de se relier, autant que possible, au reste de l'armée, avait ce grave inconvénient que nos feux étaient divergents, tandis que ceux de l'en-

nemi étaient convergents ; les projectiles, venant à la fois de face, de gauche et de droite, se croisaient partout sur l'emplacement que nous occupions.

» Dans un retour offensif tenté pour reprendre une position importante abandonnée par des troupes du 1er corps chargées de la défendre, position qui reliait notre droite au reste de l'armée, deux batteries de la réserve accompagnaient le mouvement, mais à peine étaient-elles arrivées sur le terrain qu'elles furent écrasées par des feux d'une puissance et d'une précision telles que toute lutte leur fut impossible ; plusieurs coffres sautèrent instantanément, les pièces furent démontées et après avoir subi des pertes énormes en personnel, ces batteries durent se retirer en abandonnant sur place une partie de leur matériel. . . . . .

. . . .

» D'après les remarques faites pendant le combat, tous les projectiles ennemis doivent être percutants ; ceux qui atteignaient le matériel et même les hommes et les chevaux éclataient généralement, ceux au contraire qui tombaient dans la terre très-meuble n'éclataient pas ; il paraît probable que pour éviter le danger de l'éclatement en dehors du combat, l'artillerie allemande a adopté un système de percussion ne jouissant pas d'une extrême sensibilité.

» De notre côté, beaucoup d'obus et particulièrement ceux de 12 éclataient prématurément.

» En résumé, l'infériorité de notre système d'artillerie paraît incontestable, il est à refaire en entier. »

NOTE I

PARTIE DU RAPPORT CONCERNANT
LES DERNIERS EFFORTS
TENTÉS DANS LA DIRECTION D'ILLY PAR LA CAVALERIE.

« Le général Ducrot, chargé d'exécuter un mouvement qui devait nous remettre en possession du plateau d'Illy, eut recours à toute la cavalerie et à l'artillerie qui lui était attachée.

» La batterie Hartung de notre division n'avait plus que onze servants, tous les autres étant tués ou blessés grièvement. Ce brave officier, engagé depuis le matin au poste le plus périlleux, lutta jusqu'au dernier moment avec les faibles ressources dont il pouvait disposer.

» La 1re division de la réserve de cavalerie reçut du général Ducrot l'ordre de se placer derrière la gauche de son infanterie et sur la pente qui se dirige vers la Meuse, en laissant Floing en arrière et à gauche.

» Le général Margueritte, qui s'était porté en avant de l'infanterie pour examiner le terrain sur lequel il espérait conduire une charge décisive, fut grièvement blessé à la tête, et, en même temps que lui, presque tous les officiers qui l'accompagnaient.

» Il m'envoya immédiatement l'ordre de prendre le commandement de la division. Au même instant, le général Ducrot, voyant l'infanterie prussienne se rapprocher insensiblement de notre infanterie qui parais-

sait faiblir, nous donna l'ordre de charger. Chaque régiment devait s'efforcer de culbuter l'infanterie prussienne qui était devant son front de bataille.

» Ce mouvement s'exécuta avec un entier dévouement. Les premiers petits groupes furent renversés, mais nos efforts vinrent échouer devant les bataillons compactes, dont le feu habilement dirigé nous fit éprouver des pertes sensibles.

» Nos escadrons dispersèrent les premières lignes ennemies, mais durent se rallier promptement sur le point de départ.

» Je dois ajouter que l'infanterie ennemie avait la confiance d'une victoire déjà certaine, et qu'elle n'avait été entamée ni par la fusillade, ni par l'artillerie.

» Le commandant du 1er corps s'est adressé au dévouement des braves gens que j'avais l'honneur de commander, il n'espérait pas nous voir réussir, mais notre infanterie pouvait, peut-être, reprendre du courage en voyant cette cavalerie qui se sacrifiait pour lui donner quelque répit.

» Les cinq régiments de la division ont rivalisé de bravoure et d'abnégation . . . .
. . . .

» *Le Général de brigade,*

» GALLIFET. »

NOTE J

PARTIE DU RAPPORT DU GÉNÉRAL ABBATUCCI, DU 5e CORPS. (DIVISION GUYOT DE LESPART.)

« Sur l'ordre du général Wimpffen, la première brigade s'élance de sa position et se jette résolûment sur l'ennemi dans la direction de Balan ; elle le débusque des bois et des jardins, elle s'empare des hauteurs, mais les obstacles que le terrain présente ont arrêté son élan et divisé l'unité d'action. Elle se heurte à des forces supérieures, elle est accueillie par un feu écrasant d'artillerie, force est de se retirer sur Sedan où l'on rentre vers trois heures. A quatre heures le bruit s'étant répandu que l'armée va être secourue, une partie de la 1re brigade fait une sortie par la porte de Balan et assiste à la poursuite de l'ennemi jusqu'au chemin de fer. Mais à ce point on trouve des forces supérieures, on est obligé de regagner Sedan. Dans cette dernière action l'héroïque commandant de Marquet, du 19e bataillon de chasseurs à pied, trouve une fin glorieuse. »

Je choisis parmi tous les rapports particuliers que j'ai reçus des généraux de division et de brigade du 5e corps, celui du général Baron Nicolas, commandant la 2e brigade de la 1re division (général Goze), et j'en extrais les parties les plus importantes, celles principa-

lement qui rendent le mieux les marches, les mouvements, les opérations du corps de Failly, passé sous mon commandement.

La brigade Nicolas (61e et 86e de ligne) part du camp de Sathonay le 16 juillet, pour Bitche, par les voies ferrées. Elle campe près de Bitche du 18 au 25 juillet.

Je laisse parler son général.

« Le 23 juillet, à quatre heures du matin, les deux bataillons du 86e, campés à Frendenberg, prennent part à une reconnaissance offensive de la 2e division (général de L'Abadie) vers Eschweiler et Lutzweiler.

» A la même heure le 61e appuie une reconnaissance faite par la 1re division vers Buschweiler et Waldhausen. Ces reconnaissances n'amènent aucun résultat.

» Dans la nuit du 23 au 24, le général de brigade, campé à la droite du 61e, reçoit l'avis du départ du 5e corps à trois heures du matin pour Sarreguemines, et l'ordre de rester avec le 61e, un escadron du 5e hussards, du matériel d'artillerie et du génie en position devant Bitche, jusqu'à l'arrivée de la 3e division (général de Lespart) venant de Haguenau. En conséquence de cet ordre, le 61e se rapproche de la ville, il s'établit perpendiculairement à la route, sa gauche appuyée au fort Saint-Sébastien, sa droite à Gros-Otterbeil, qu'il couronne avec deux compagnies. L'escadron des hussards s'établit en avant, près du moulin, couvrant de vedettes toutes les anciennes positions

occupées par les avant-postes du 61e et de la 1re brigade. Deux compagnies du 61e lui servent de soutien.

» Dans la matinée, informé que des cavaliers ennemis ont tenté de détruire un viaduc, et d'enlever des rails sur le chemin de fer, le général de brigade, avec l'autorisation du général en chef, fait armer tous les employés et surveillants de la ligne de Niederbronn à Sarreguemines. Quelques mesures d'ordre sont également prescrites pour la sûreté de la place en attendant l'arrivée de la 3e division, qui, après une longue et pénible marche, sur une route sablonneuse et par une chaleur excessive, prend dans la soirée les positions qu'elle doit occuper.

» En conséquence le départ pour Sarreguemines est fixé au lendemain 25. L'escadron des hussards reste à Bitche. Le 61e et le convoi se mettent en marche, à quatre heures du matin, dans l'ordre prescrit par l'instruction générale. A la sortie du défilé de Holbac, le 3e lanciers, cantonné à Rohrbac, couvre le flanc droit de la colonne, jusqu'au village de Gros-Rederchingen où elle fait sa grande halte.

» Arrivée près de la gare de Brüdelfingen la colonne, sur un ordre transmis par le commandant de Rohrbac, fait demi-tour pour prendre position à Rohrbac; mais à peine a-t-elle commencé son mouvement qu'un nouvel ordre apporté de Sarreguemines enjoint au général de faire occuper la ferme de Wising par le 61e dans le but de protéger le chemin de fer et de surveiller le passage de la Bliès à Blièsbrüchen, ainsi que les hauteurs qui en commandent les rives.

» A cet effet, deux bataillons s'établissent à la ferme, un troisième prend position au viaduc de la voie sur le chemin de Wiesweiler à Bliësbrüchen, se couvrant et détachant le jour de petits postes et des sentinelles doublées en vue du but à atteindre. Des vigies sont, pendant le jour, placées en permanence à la ferme même, point culminant de la contrée.

» Pendant la nuit, un service de patrouilles, de sentinelles volantes, soutenues par de petits postes échelonnés sur le chemin de fer, est organisé dans les deux bataillons de la ferme pour assurer la conservation des lignes ferrées et télégraphiques.

» Ces dispositions prises ainsi que toutes autres afférentes aux divers services, le général se rend à Sarreguemines où il trouve le 86e établi à l'entrée du faubourg de Neunkirchen.

» Les 26, 27, 28, 29, 30 et 31 juillet sont employés à achever l'organisation que les ressources et le temps n'avaient pas permis de compléter à Bitche.

» Les schakos sont déposés et les corps achèvent leur outillage ; les premiers renforts arrivent des dépôts, mais sans effets de campement ; l'effectif du 86e s'élève alors à soixante-cinq officiers et dix-neuf cent cinquante hommes.

» Le 28, le 2e bataillon du 86e quitte son emplacement pour s'établir sur la route de Deux-Ponts à la sortie du village de Neunkirchen, en couvre les abords, et appuie pendant le jour les postes et les patrouilles de cavalerie qu'il supplée pendant la nuit. Le général de brigade s'établit à Neunkirchen. C'est dans cette

période de temps que les abords de Blieschwigen, de Frauenberg et de Blièsbrüchen sont journellement visités par des patrouilles de cavalerie ennemie, qui pénètrent même dans ces deux villages, ce qui donne lieu à des rencontres partielles sans importance.

» Le 1er août des ordres sont donnés pour effectuer le 2 une reconnaissance offensive de tout le corps sur la rive droite de la Bliès et de la Sarre. Dans cette opération les corps de la brigade prennent les positions suivantes :

» Les deux bataillons du 61e quittent Wising à trois heures et demie du matin, se portent par Blièsbrüchen à 2 kilomètres au nord de Reinheim, appuyant ainsi le 3e lanciers venu de Rohrbac, et qui couvrait les hauteurs à l'ouest de Gersheim.

» Le 2e bataillon, campé au viaduc, se porte en réserve à Blièsbrüchen. Le 5e lanciers forme à droite un échelon en avant de Nieder-Gailbach.

» Le 86e, avec la 6e batterie du 6e régiment, se met en marche à six heures du matin dans l'ordre suivant : un bataillon de tête, la 6e batterie soutenue par une compagnie du 4e bataillon de chasseurs, deux bataillons, deux voitures du convoi, une compagnie d'arrière-garde. Cette colonne, sous les ordres du général de brigade, se porte directement sur la rive gauche de la Bliès au-dessus de Bliès-Guersweiler. Au centre de cette remarquable position défensive, l'artillerie se met en batterie entre deux bois occupés par deux bataillons, dont les avant-postes, placés aux moulins et aux gués du Götzen et de Guersweiler, communi-

quaient avec ceux de la 2e division en position sur la rive droite de la Sarre, entre Bliès-Guersweiler et Klein-Blittersdorf.

» Le 3e bataillon, en réserve dans un bois en arrière du centre, se tient en communication avec les deux bataillons en réserve du 11e de ligne de la 1re brigade, vers la route de Deux-Ponts.

» Tous les camps avaient été levés dès le réveil; les bagages des corps chargés étaient restés au camp avec une garde, ils ne devaient se mettre en route que sur l'ordre du général en chef, et dans le cas où, par suite de la présence de l'ennemi, les troupes resteraient en position. Un officier, par corps, est laissé à Sarreguemines, pour recevoir les détachements qui peuvent arriver ainsi que pour assurer l'ordre et la police des bagages, enfin pour parer aux éventualités et aux besoins des corps.

» La présence de l'ennemi n'étant pas signalée, tous les corps quittent leurs positions vers quatre heures du soir pour rentrer dans leurs camps.

» Dès huit heures du matin et jusque dans la soirée, des détonations se font distinctement entendre dans la direction de Sarrebrücken; c'est le canon du général Frossard (2e corps), qui repousse à Forbach, ainsi que dans Saint-Jean, rive droite de la Sarre, une reconnaissance offensive du général Steinmetz, sorti de Sarrebrüchen.

» Cette journée est le prélude de celle de Spickeren, du 6.

» Le 3, les corps conservent leurs positions en re-

doublant de vigilance vers la Bliès, particulièrement aux ponts de Frauenberg et de Blièsbrüchen, et aux gués de Gœtzen, de Guersweiler et de Wechingen. Dans la journée, vers deux heures, une patrouille ennemie d'une douzaine de cavaliers débouche de la route de Deux-Ponts, blesse la vedette placée au pont de Frauenberg et pénètre dans le village. A sa sortie, sur la route de Sarreguemines, elle est accueillie par une décharge du 12e chasseurs, qui la poursuit et la rejette sur la rive droite de la Bliès. Les postes avancés du 3e bataillon du 86e soutiennent le mouvement.

» Le bataillon se porte en avant sur la route, prend position à droite au-dessus de Frauenberg, occupé par deux compagnies du bataillon, qui restent en position jusqu'au lendemain.

» Dans la matinée du 4, le général en chef, en vue de la conservation du pont de Frauenberg, vient à une heure, en personne, en reconnaître les abords; il prescrit quelques dispositions défensives et décide que le 3e bataillon du 86e (commandant Bousquet) s'établirait au bivouac, à 600 mètres en arrière du village, en appuyant sa gauche à la route, et qu'il sera remplacé à Neukirchen par un bataillon du même régiment.

» Ces ordres étaient en voie d'exécution quand, vers six heures, le général de brigade reçut avis de les suspendre et de quitter brusquement toutes les positions occupées devant Sarreguemines par le 86e, pour se porter sur la route de Bitche, venir camper à la ferme de Wising, où, à huit heures du soir, il s'établissait à la gauche du 61e, ne laissant à Sarregue-

mines que la 2e compagnie du 1er bataillon, spécialement affectée à la garde et à la conservation du pont de bateaux jeté sur la Bliès, à son embouchure dans la Sarre. La 1re brigade ayant précédé le 86e la division se trouva en entier réunie à Wising, qu'elle quitta le lendemain à quatre heures, se dirigeant sur Bitche.

» La 2e brigade, formant l'arrière-garde, fit sa grande halte au delà de Rohrbach, près de la station de Klein-Rederchingen. La présence de l'ennemi était signalée vers Utweiler, Ormesweiler et Rieschweiler. La marche de la brigade fut éclairée de ce côté, elle put passer le défilé de Holbach sans être inquiétée.

» A trois heures, elle prenait position à l'ouest de Bitche, appuyant sa gauche à la route de Sarreguemines; elle se développait sur deux lignes déployées sur les hauteurs boisées du ravin qui descend de Frauenberg vers Schorbach. Le 61e reçut dans ce bivouac un détachement qui porta son effectif à soixante-dix officiers et dix-huit cent quatre-vingts hommes; aucun d'eux n'était pourvu d'effets de campement; ils ne purent en recevoir, car le lendemain, 6, à cinq heures du matin, la brigade quittait sa position pour venir occuper en partie celle laissée libre par la 3e division (de Lespart), dirigée à la même heure sur Niederbronn, d'après l'avis reçu dans la nuit du maréchal de Mac-Mahon. Dès six heures du matin, la brigade était rangée en ordre de bataille dans l'est et à 100 mètres de la citadelle, sa gauche appuyée au Gros-Otterbeil, dont le sommet fut occupé, et sa droite vers la route de Weissembourg, où fut placé le 46e (1re bri-

gade); le 61e, en première ligne, était déployé, couvert par des tirailleurs; deux bataillons du 86e étaient en deuxième ligne, à 400 mètres en arrière; un bataillon en réserve au centre, à 200 mètres plus en arrière. Ces trois bataillons, formés en colonne double en demi-distance, se trouvaient défilés des vues de l'ennemi dans les anfractuosités nombreuses de cette plaine ondulée. La batterie à balles se trouvait en avant et vers la gauche du 61e; la 6e batterie du 6e régiment fut placée dans une anfractuosité du sol, près de l'artillerie de réserve, tenue également masquée aux pieds de la citadelle.

» Le 11e de ligne (1re brigade) se trouvait en retour et à gauche de la brigade, sur la route de Deux-Ponts. Le 4e chasseurs à pied était en tirailleurs sur le front du 61e et posté en soutien des batteries. A huit heures, tandis que rien n'était signalé par les reconnaissances envoyées sur les routes de Deux-Ponts, de Weissembourg et sur le chemin de Ruppweiler par Haspelscheidt, une vive canonnade, mêlée d'un feu très-vif de mousqueterie, se faisait distinctement entendre dans la direction de Niederbronn. La vivacité et la persistance de ces détonations prolongées indiquaient que le maréchal de Mac-Mahon livrait une bataille, dont les émouvants échos enflammaient tous les cœurs du vif désir de courir y prendre part..... A cette journée du 6, passée dans l'inaction et dans l'anxiété la plus poignante, en prévision, sans doute, d'une attaque d'un corps bavarois, succéda une nuit non moins douloureuse par la retraite précipitée de Bitche sur la Petite-

Pierre. La défaite à Reichshoffen du maréchal de Mac-Mahon et sa retraite sur Saverne parvinrent à Bitche dans la soirée ; le général en chef du 5e corps ordonna d'en suivre le mouvement vers la Petite-Pierre, laissant à Bitche tous les bagages et le 3e bataillon du 86e, complété à huit cents hommes.

» A huit heures du soir, les camps furent levés à la hâte ; au milieu de la confusion et du désordre occasionnés par les fuyards de toutes armes, qui affluaient et encombraient les rues étroites de la ville, la brigade parvint, non sans peine, à la traverser pour en sortir par la porte de Phalsbourg, y abandonnant toutes ses voitures renfermant la comptabilité, les caisses, tous les bagages, toutes les ressources indispensables. Cette regrettable mesure contribua à aggraver encore la tristesse de la situation, sans cependant, disons-le à l'honneur de la brigade, y faire naître le découragement qui, pas plus que l'indiscipline, ne se manifesta dans les deux corps de la brigade pendant les longues, indécises et pénibles marches de cette malheureuse campagne, constamment accompagnée de violents orages, de pluies accablantes et persistantes, plus nuisibles encore à la santé, au moral, à l'ordre et à la discipline, que le désarroi, bien involontaire assurément, de l'administration des subsistances.

» C'est en bon ordre que la brigade franchit en dix-huit heures la distance de Bitche à la Petite-Pierre, en passant par Lemberg, Gotzenbrüch, Wimeneau et le Echartswiler.

. . . .

» C'est sous le plus effroyable orage qu'elle campe dans le champ de manœuvres de Lunéville, sur les espaces que les eaux n'avaient pas encore envahis et qui devaient disparaître pendant la nuit diluvienne du 10 au 11. Les inconvénients de ce camp faisaient regretter ceux de la veille.

» Le départ fixé au lendemain matin, à trois heures, fut, dans la nuit, contremandé pour sept heures.

» La brigade n'en fut pas prévenue. Ce malentendu produisit dans les rangs de très-regrettables effets; car, réunie dès trois heures sur la chaussée, à l'entrée du faubourg, elle dut y attendre l'instant du départ. Pendant ces longues et pénibles heures d'attente, passées sous une pluie diluvienne, un certain nombre d'hommes, brisés de fatigues, trempés jusqu'aux os, cherchent un refuge dans le faubourg, d'autres traversent la ville, s'engagent sur la route de Nancy pour y précéder et y attendre, abrités, le passage de la colonne. Mais..... la colonne ne vint pas; elle suivait une direction opposée. Dès lors, ces hommes, dont le nombre s'élevait à plus de deux cents, disparurent de leur corps. Avant d'entrer à Nancy, ils sont réunis en détachement par des sous-officiers intelligents et vigoureux, entrent en ordre dans la ville, où ils gîtent pour continuer le lendemain leur route vers le camp de Châlons, par Toul, Void, Ligny et Bar-le-Duc.

» Le 25, ils rejoignent en ordre la brigade à Amagne, parfaitement outillés, pourvus de vivres et leur solde à jour.

» La brigade se dirige par Poussey sur Mirecourt et, de là, passant à Bazoitte et Roserotte, vient s'établir à Renoncourt-Vieux, à l'intersection des routes de Neufchâteau, de Darnay et de la Marche.

» Elle suit cette dernière jusqu'au delà, et à environ 4 kilomètres d'Haréville ; puis, tournant brusquement à droite, elle traverse Vittel, Contrexeville, Bulgnéville, Saulxures, Parey-Saint-Ouen (grande halte), Vrécourt, Blévaincourt (camp de la 1re brigade) et arrive à Damblain, où avec la brigade de Maussion, à Colombey, elle campe au sud de ce village.

» Elle passe à Francourt, Brenvannes, Choiseul, Bassoncourt, où, quittant la route, elle se porte directement, à travers la vallée de la Meuse, sur Clefmont, prend position à l'est et aux pieds du château.

. . . .

» A sept heures, la brigade s'engage dans un chemin neuf très-difficile, qui passant à Mennonveaux, à la Roche sur le Rognon, à Ageville, atteint à Biesles (grande halte) la grande route de Chaumont à Bourbonne-les-bains; vers six heures, après une marche longue et pénible, sous une température accablante, la brigade arrive à Chaumont ; elle y trouve l'ordre de se tenir prête à être embarquée dans la nuit sur le chemin de fer.

» Aucunes dispositions de campement ne sont donc prises; les pelotons serrés, à une demi-distance, forment les faisceaux sur les boulevards, près de la gare; les hommes les plus fatigués se reposent à leurs

pieds, tandis que les autres, de distributions, préparent les aliments aux feux allumés sur le flanc de la colonne.

» A une heure du matin, l'embarquement a lieu à destination de Blesmes, en vue de la sûreté et de la conservation de cette position importante, comme tête de deux grandes lignes ferrées.

» Arrivée vers deux heures du soir à Blesmes, la brigade y trouve installés, aux abords de la gare, deux bataillons du 20e de ligne détachés du camp de Châlons; le 3e bataillon de ce régiment, échelonné sur la ligne de Chaumont à Blesmes, y occupait les stations intermédiaires entre Joinville et Blesmes. Le 18, il est relevé de ce service par les troupes de la 1re brigade, dont l'état-major, établi à Saint-Dizier, eut pour mission de tenir les positions entre Chaumont et Blesmes.

» Au retour de la reconnaissance des environs, le général de brigade prend les dispositions suivantes que lui commandaient les circonstances et le terrain.

» Deux locomotives et un train composé d'un nombre de trucs nécessaires à l'embarquement de cinq cents hommes sont en permanence tenus prêts pour assurer, au besoin, les opérations sur les voies.

» Le 1er bataillon du 20e se tint en réserve à la gare même, le 2e s'établit vers l'est sur le prolongement des deux bataillons du 61e. Ces trois bataillons déployés, face au nord, étaient couverts et défendus par les tranchées profondes des deux voies bordées de haies épaisses, dans lesquelles on pratiqua des passages; leurs grand'gardes, placées dans des bouquets d'arbres

sur la rive gauche du ruisseau le Bruxenelle, de Ormsay à Danprémy, observaient la plaine découverte, qui s'étend en avant jusqu'aux rives de l'Ornain.

» Un poste fut également placé à Haussignemont, sur les derrières et dans le sud-ouest de la position occupée par les quatre bataillons des 20e et 61e. Le flanc droit de cette position, rationnellement indiquée comme devant être le véritable point d'attaque de l'ennemi débouchant dans l'angle formé par les lignes ferrées, fut plus spécialement observé et plus fortement occupé.

» A cet effet, dans les villages de Blesmes et de Scrupt, et celui de St-Lumier s'établirent en avant de ces derniers, les deux bataillons du 86e; le 3e bataillon du 61e se plaça en retour des deux premiers, face à l'est, il occupait ainsi l'intervalle entre Blesmes et Scrupt. — Ce bataillon détacha une compagnie de soutien à la 6e batterie en position à la gauche du bataillon, en arrière de la crête du mouvement de terrain, qui s'étend en glacis peu prononcé jusqu'au village. Cette crête en commande les abords, ainsi que la plaine du ruisseau le Bruxenelle.

» Les grand'gardes de cette ligne de défense se reliaient vers Ormsay à celles du 61e, elles se développaient depuis la route de Blesmes au Buisson jusqu'à celle de Scrupt à Cheminon, observant les bois de Manrupt et des Trois-Fontaines, percés de nombreux chemins venant de l'est et donnant accès sur la position occupée par la brigade.

» Ces dispositions prises, le général se mit en com-

munications télégraphiques avec le général en chef à Vitry et le général de division Goze à Saint-Didier.

» En vue de réquisitions nécessaires aux transports, au couchage et aux vivres, il s'assura du concours des maires des localités occupées par la brigade, il se mit en rapport avec ceux de Chemillon et de Manrupt, du Buisson, de Porny et de Sermaize; celui de ce dernier village témoigna plus particulièrement de son empressement à faire parvenir tous avis utiles à la sûreté de la position occupée par la brigade.

» A neuf heures du matin, arrivaient, en gare, les administrateurs du télégraphe de Bar-le-Duc, ils annonçaient qu'ils venaient d'être contraints par la pointe d'avant-garde de l'ennemi de livrer leurs appareils; qu'un officier avait également pris possession de la poste aux lettres et avait sommé le préfet et la mairie de mettre à sa disposition tous renseignements statistiques et autres pouvant l'intéresser.

» A dix heures le capitaine du génie Varaigne, monté sur une locomotive, est envoyé en reconnaissance vers Bar. A la station de Révigny, il apprend qu'en effet des cavaliers ennemis occupaient Bar, et qu'une avant-garde, composée de toutes armes, d'environ six mille hommes, et dont le corps principal est en entier à 40 kilomètres dans l'est, se montre aux abords de la ville.

» A midi, en vue d'intercepter à l'ennemi la voie de Bar, sur laquelle s'est replié le matériel roulant, le général de brigade forme un détachement de deux cents hommes, dont cinquante munis d'outils, il en confie la

direction au capitaine Varaigne ; ce détachement, monté sur des trucs, se porte à un viaduc voisin de Revigny, et y enlève, sur une longueur de 20 mètres, les rails et les traverses, qui sont ramenés à Blesmes. Le maire de Sermaize devait en outre faire rapidement prévenir le général de tout incident nouveau.

» A trois heures, les détachements du 20e, remplacés sur la ligne de Chaumont par ceux de la 1re brigade, rallient l'état-major ; ce régiment en entier quitte Blesmes pour se rendre par la voie ferrée à Châlons.

» A quatre heures, le général en chef, prévenu par le général de brigade de la situation à Bar, et de l'apparition de cavaliers ennemis sur la ligne de Chaumont, particulièrement à Chevillon, où le chef de la station télégraphique, malgré la ferme attitude du poste, brisa étourdiment ses appareils, dirige de Vitry sur Blesmes le général de Septeuil à la tête d'un régiment de cavalerie légère qui à six heures campe en arrière du 61e.

» A dix heures du soir, le général de brigade, d'accord avec l'inspecteur des forêts accouru à Blesmes, arrête que dans la nuit même, des abatis seront faits sur les principaux chemins de la forêt des Trois-Fontaines.

» A l'aube, le général de Septeuil se porte par Sermaize sur Bar ; il rencontre à Contrisson et à Revigny des postes de la cavalerie ennemie, qu'il refoule sur Laimont et sur Neuville. Ces postes semblent couvrir en ces points, outre le débouché de la vallée de l'Ornain, un corps engagé sur la voie romaine de Bar à Reims.

» A dix heures, ordre est donné au général Nicolas de quitter ses positions au moment où le dernier train se repliant de Chaumont sera passé en gare de Blesmes dont les appareils télégraphiques devront être enlevés.

» L'ordre prescrivait au général de se diriger par Vitry sur Loisy-sur-Marne, en ralliant à son passage sur la route de Saint-Dizier, la première brigade venant de cette dernière ville. A midi, les tentes sont pliées, les sacs faits, la troupe tenue prête à partir.

» A une heure, le convoi de la brigade est dirigé sur Loisy, et le général de Septeuil est avisé que Blesmes sera évacué vers quatre heures.

» A quatre heures et demie, le général de brigade, après le passage de ce dernier train, effectue sa retraite par Fauvresse et Vauclerc où, après une attente vaine de trente minutes, de la 1re brigade, il continue sa marche; arrivé à Marolles, il y reçoit un nouvel ordre de route, lui prescrivant de camper, le soir même, à l'ouest sous les murs de Vitry, le 20 à Châlons, le 21 aux Grandes-Loges et le 22 à Reims.

» L'emploi des troupes de la 2e brigade à Blesmes, aussi bien que celui des régiments de la 1re brigade sur la ligne de Chaumont, dans les journées des 17, 18 et 19 août, réfutent utilement la dépêche du 19 de Paris du ministre de la guerre au maréchal de Mac-Mahon. A cet égard, le général de la 2e brigade fait observer que, si la ligne télégraphique de Blesmes à Chaumont a été interrompue, elle ne l'a été que par le seul fait de la précipitation du chef de station à Che-

villon, où le poste, comme tous autres de la 1re brigade, a fait bonne garde et bonne contenance, en repoussant, à coups de fusil et avec pertes, les coureurs ennemis.

» Après avoir rallié son convoi à Loisy, la brigade traverse Drouilly, Pringy, Songy, Saint-Martin, Cheppes et Vitry-la-Ville et prend à Pogny la grande route de Châlons.

» La brigade, en accueillant avec joie l'ordre général du 22, qui informe l'armée de Châlons qu'elle se porte en avant sur Montmédy, quitte Reims le 23, vers 10 heures du matin ; elle se dirige par Cernay, Berru et Epoye (grande halte) sur Pont-Faverger où, arrivée à cinq heures, elle trouve la 1re brigade avec laquelle elle campe dans l'ordre accolé. Les 2e et 3e divisions étaient campées dans le même ordre, la 3e à Selles et la 2e en aval de Pont-Faverger.

» Le 5e corps, moins la brigade Lapasset, et la 1re compagnie du 86e, se trouvait donc enfin réuni pour la première fois depuis sa formation, sur la Suippe, ayant à sa gauche le 12e corps à Saint-Masme et Heutrégiville, à sa droite le 1er corps à Saint-Hilaire-le-Petit et Bethéniville.

» En obliquant au nord vers le chemin de fer de Reims à Mézières, elle se dirige par Aussonce, Alincourt (grande halte), Perthe-le-Chatelet, sur Rethel, où à trois heures elle campe en deux colonnes de régiment par peloton à demi-distance, derrière la première brigade, au sud de la ville, entre le canal et la route de Vouziers.

» A deux heures du soir, elle quitte Rethel, se dirige vers l'est, perpendiculairement à la direction de la veille, par Resson, Doux et Coucy sur Amagne, où, à cinq heures, elle campe avec la 1re brigade au nord de ce village.

» Dès quatre heures du matin, elle se prolonge par Saussenil, Ecordal, Tourteron (grande halte) et Lametz sur le Chesne où, vers une heure, avec la 1re brigade, elle campe au sud-est de la ville, au delà du canal. Les 2e et 3e divisions s'établirent en deçà du Chesne, le long de la route de Charleville, entre cette route et celle d'Amagne.

» Pendant cette journée le 7e corps à Vouziers, à l'extrême droite, observant de Longcvé les défilés de la Croix-aux-Bois et de Grand-Pré, signalait la présence de l'ennemi en forces considérables vers cette dernière ville.

» Dans le but d'appuyer le 7e corps, le 5e reçut, dans la nuit, l'ordre de se porter, les 2e et 3e divisions sur Germont et Briguenay et la 1re division sur Buzancy, précédée de la cavalerie.

» A cet effet, dès quatre heures du matin, la brigade, laissant son convoi au Chesne, se mit en marche sur Buzancy par Brieulles-sur-Bar, Authe et Harricourt où, arrêtée pendant une courte rencontre de notre cavalerie à Buzancy même, elle rebrousse chemin, en ordre de combat, pour venir, accompagnée par un orage effroyable, camper à Brieulles, qu'elle devait quitter le 28, pour se porter en arrière, ainsi que tout le 5e corps, vers le Chesne et Poix.

» Ce mouvement rétrograde vers le nord-ouest s'appliquait également à tous les autres corps ; il semblait justifié par les mouvements des 3e et 4e armées ennemies qui, se dirigeant de Bar-le-Duc et de Verdun sur Paris, ont éventé notre marche, et changeant brusquement de direction se portaient rapidement sur l'Argonne et sur la Meuse, dans le but de nous y devancer et d'arrêter ainsi notre marche vers Montmédy.

» Mais dans la nuit, le maréchal, cédant, comme à Reims, aux vœux ardents du conseil de régence et des ministres, de le voir rallier quand même l'armée de Bazaine, modifie les ordres de mouvements donnés, et l'armée reprend sa marche en avant. C'est ainsi que la brigade, précédée de la première, reprend le chemin suivi la veille.

» En approchant d'Harricourt, la 1re division se forme en ordre de bataille perpendiculairement et à gauche de la route ; dans cet ordre la brigade, à 400 mètres en arrière de la première, déployée, ayant à ses ailes et au centre les batteries divisionnaires, forma une deuxième ligne de bataillons en colonnes doubles à demi-distance.

» La 3e division, en deux colonnes serrées de régiments, à intervalles de 100 mètres, fut placée à 500 mètres en troisième ligne en arrière du centre.

» La 2e division se déployait à sa droite, au delà de la prairie de la Bar, sur les hauteurs et en avant de la Malmaison, observant Briquenay et la tour Andry.

» La cavalerie divisionnaire, placée en avant de l'aile gauche, l'éclairait et l'appuyait. Elle se trouva enga-

gée un instant avec la cavalerie ennemie qui, aux premiers coups de canon de notre batterie de gauche, se retira au delà de Buzancy.

» Ces dispositifs de combat furent conservés sous une pluie diluvienne persistante, et jusqu'à cinq heures du soir, heure à laquelle le général de Failly, en vue de tourner les positions sud de Buzancy couronnées par des forces ennemies considérables, et de continuer plus sûrement le lendemain sa marche sur Stenay, replia le 5e corps sur sa gauche, et d'Harricourt se dirigea par Vaux-en-Dieulet sur Belval et sur Bois-des-Dames. Le quartier général est établi près de ce dernier village, à la ferme d'Herbeaumont. La 3e division conserve cette remarquable position de Bois-des-Dames, appuyant sa droite sur la ferme de Bellevue.

» La 2e division et la 1re brigade de la 1re division sont à Belval. La brigade, restée avec deux batteries et le 4e chasseurs à pied en position à Harricourt, a pour mission de masquer et de couvrir ce mouvement.

» A cet effet elle entretient jusque vers dix heures du soir des feux, dont l'étendue peut faire croire à la présence, en ce point, de tout le 5e corps ; puis se dérobant en silence, et dans une nuit sombre, elle suit les traces du corps d'armée, et, à minuit, elle arrive à Belval.

» Dans la matinée, des renseignements, recueillis près de paysans sûrs, témoignent que le 28 la forêt de Dieulet, les ponts de la chaussée de Laneuville, ainsi que la ville de Stenay, étaient libres, que l'ennemi, dont

le quartier général (Alvensloben du 4e corps) est établi dans l'habitation même du général Nicolas à Rémonville, s'est montré dans la journée du 28 à Villers, aux Tuileries et dans le bois de Rémonville et de Barricourt, au sud de la position de Bois-des-Dames.

» En conséquence, des ordres sont donnés pour continuer la marche sur Stenay et le départ est fixé pour onze heures.

» La 3e division devait de Bois-des-Dames se porter, par les Champy et la route impériale, à Beauclair.

» Les 1re et 2e divisions, avec l'artillerie de réserve, devaient déboucher de la forêt de Belval à Beaufort.

» En quittant sa position, la 3e division est accueillie par une vive canonnade partant des hauteurs au sud de Nouart, et par les feux de nombreux tirailleurs embusqués dans des taillis au nord-est de ce village, où sont signalées des colonnes d'infanterie.

» La 3e division, arrêtée dans son mouvement, tint ferme en attendant les 1re et 2e divisions et l'artillerie de réserve qui rebroussent chemin, gravissent les pentes escarpées et boisées au nord-est de la position remarquable de Bois-les-Dames.

» Vers midi et demi, ces divisions se déploient sous la protection des batteries divisionnaires et de réserve qui, jusqu'à trois heures, répondent aux batteries ennemies et jettent le désordre dans les colonnes d'infanterie vers les bois de Rémonville et de Barricourt.

» A quatre heures, la brigade, avec trois compagnies du 4e bataillon de chasseurs et la 5e batterie, se porte

à l'extrême droite de la position et y occupe un mamelon, point culminant de toute la contrée et dont l'occupation, négligée jusqu'alors, est enfin reconnue urgente en prévision d'un mouvement tournant par Nouart et Fossé.

» C'est alors que le 5e corps, en ce moment placé fort en avant et à l'extrême droite de l'armée, dut, sur l'ordre du maréchal, abandonner la direction de Stenay pour prendre en arrière celle de Beaumont, puis de Mouzon, où il devait le 30 passer la Meuse.

» En conséquence, vers cinq heures, la cavalerie passe par Sommauthe ; la 1re division, l'artillerie de réserve, soutenue par un bataillon du 86e et la 3e division, descendent à Belval et s'engagent sur un chemin forestier conduisant à Beaumont.

» La brigade et celle de la 2e division restent jusqu'à neuf heures en position pour couvrir ce mouvement dans lequel la 2e division forme l'arrière-garde.

» Après une marche de nuit lente et pénible, dont la fatigue s'augmente de celle de la nuit précédente et de la privation d'aliments, la brigade atteignait à Beaumont vers quatre heures, un peu avant le jour, le campement du 5e corps, où, d'après l'avis d'un capitaine d'état-major (M. Lanouvelle) envoyé du quartier général, les quatre bataillons qui, en ce moment, composaient la brigade, prirent place à la gauche de la route ; ils y campèrent déployés par bataillons en colonnes, par pelotons, à demi-distance, face à la route.

» Le général de brigade invite le capitaine Lanouvelle à réclamer d'urgence au général en chef l'en-

voi, dans la matinée, sur la route parcourue la nuit, d'un escadron de cavalerie qui, tout en surveillant les abords du camp, y ferait rallier les soldats exténués de faim, de fatigue et de sommeil, restés en arrière.

» Vers neuf heures, le convoi, laissé le 26 au Chesne, arrive enfin à Beaumont : les voitures en sont alors réparties dans les corps ; mais elles ne font qu'ajouter encore aux embarras et à la confusion des campements pris de nuit, et indistinctement groupés autour de ce malheureux village, en dehors des conditions rationnelles que commandaient les circonstances.

» Si dans la matinée il n'y fut pas remédié, c'est que les troupes ne devaient occuper cette défectueuse position que le temps nécessaire à son repos et à sa subsistance négligée depuis le 26.

» En conséquence le départ fut fixé à *deux heures du soir*, mais cette heure devait être devancée par celle de l'arrivée de l'ennemi.

» En effet, son premier coup de canon, vers midi, affirma subitement sa présence sur la route de Sommauthe et dans les forêts voisines, d'où il débouche en plusieurs points.

» C'étaient les 1er et 2e corps bavarois de la 3e armée accourus de Buzancy où avait eu lieu leur jonction avec l'armée du prince royal de Saxe ; c'étaient aussi le 4e, le 12e corps et le corps de la garde de cette dernière armée, avec laquelle le 5e corps s'était trouvé aux prises à Bois-des-Dames, qui brusquaient un mouvement offensif sur les 5e et 7e corps en débouchant par Stonne, Oches, Sommauthe, Nouart, Beaufort et Laneuville.

» Ce premier coup de canon est un brusque appel aux armes de tout le 5e corps, occupé dans l'intérieur de son camp aux distributions et aux corvées.

» La brigade se trouva la première fortement engagée; c'est sous une pluie d'obus que, faisant face à l'ennemi, elle ouvre sur lui un feu meurtrier, mais l'artillerie fait dans ses rangs pressés de douloureux ravages.

» Bientôt le 61e, vivement attaqué et tourné par sa gauche, opère sur sa droite, appuyée au 86e, un changement de front en arrière, mais dans ce mouvement, fait sans soutien en arrière et sous un feu écrasant d'écharpe et de face, le désordre se mit dans ses rangs.

» Le général, accouru de Beaumont, en rallie d'abord les hommes sur un mamelon voisin qui, au sud de Beaumont, commande à l'est les routes de Sommauthe et de Stenay. Il prescrit à la 5e batterie, heureusement dégagée de son bivouac, d'aller prendre position au nord de Beaumont; puis, cherchant à arrêter la fuite des hommes de tous corps vers Létanne, il se porte vers le mamelon qui longe à l'ouest la route de Mouzon, et qui au nord commande le vallon de Létanne et le village de Beaumont en ce moment en flammes. C'est en ce point, qu'à l'aide de l'aigle du 61e et du concours de MM. Vichery, lieutenant-colonel, Monnot et Poudrel, chefs de bataillon, se continue le ralliement de ce régiment.

» Le 86e, sous l'impulsion énergique de son vaillant colonel Berthe, vigoureusement secondé par MM. Montcels, lieutenant-colonel, Maly et Mathis, chefs de bataillon, fait d'héroïques efforts pour tenir tête à

l'ennemi, mais écrasé par le nombre, brisé par un feu meurtrier, il est contraint, après les plus douloureuses pertes et le complet épuisement de ses munitions, d'abandonner sa position pour suivre les traces du 61e.

» Les deux aigles réunies de la brigade en sont alors les plus précieux signes de rassemblement, que le général opère en suivant lentement les crêtes qui dominent au nord de la route de Mouzon en ce moment encombrée de matériel, de chevaux et de fuyards, au sud celle de Youcq à Mouzon embarrassée par le convoi du 7e corps.

» Les débris du 4e bataillon de chasseurs, sous la conduite de son chef, M. de Fontsegrive, ont suivi le 86e dans son mouvement de retraite.

» Arrêtés sur les pentes voisines de la route de Youcq, les corps s'y reforment. — La disparition de nombreux officiers et la faiblesse des effectifs témoignent déjà douloureusement des sacrifices de cette journée.

» Les hommes sont sans sacs ni campement.

» Pendant ces instants de répit, et avant d'aller prendre position sur la colline, qui de Pourron s'élève et s'étend en pentes douces jusqu'au faubourg de Mouzon, le général de brigade fit approcher, du convoi du 7e corps, un double caisson de munitions d'infanterie et une voiture de vivres; des distributions de cartouches et de biscuits furent immédiatement faites; puis, établis, déployés sur la nouvelle position, les débris de la brigade s'y maintinrent jusqu'au moment où, complétement débordés à gauche, vers le faubourg à

l'entrée duquel s'entassent les troupes venues de la route de Beaumont et des hauteurs de Villemontry, ils se portent en arrière, traversent lentement et en ordre la plaine en s'appuyant à droite aux clos et jardins du faubourg, dans lequel ils pénètrent par un passage aboutissant au pont de pierre sur la Meuse qui est franchie, non sans encombre, ainsi que la ville de Mouzon, au delà de laquelle la brigade, rassemblée sur la grande route de Sedan à Stenay, s'élève sur les hauteurs qui dominent les vallées de la Meuse et de la Chiers.

» La 5e batterie, rencontrée dans Mouzon, reçoit l'ordre du général de brigade de se mettre en batterie sur la route de Stenay pour soutenir la retraite.

» Cette forte position, sur laquelle s'élevait la brigade, était naturellement indiquée comme un point de rassemblement; aussi était-elle déjà occupée par de nombreux groupes, que des officiers y ralliaient au moyen de sonneries particulières à leurs régiments.

» La deuxième brigade (de Fontanges) de la 3e division (de Lespart) ainsi que la cavalerie du général Brahaut suivirent de près la brigade.

» La nuit était proche : il importait, en l'absence d'ordres, de prendre un parti ; on s'arrêta à celui de passer la Chiers, pour de là, le lendemain, au jour, se porter sur Montmédy (point objectif) par le chemin qui partant de Messincourt se prolonge sur les hauteurs, près et parallèlement à la frontière belge, en passant à Pure, Clémency, Matton, les Deux-Villes, Charbeaux, Auflance, Sapogne, Herbenval, Thonne-le-Thil et Thonnelle.

» En conséquence, M. Grosmaître, adjudant-major au 86e de ligne, de Carignan même, ayant une connaissance parfaite du pays, indiqua les passages de la Chiers les plus rapprochés de Messincourt; ces passages (deux ponts solides en bois) touchaient à deux gares de la ligne des Ardennes; celui de Tétaigne, à droite, fut réservé à la cavalerie du général Brahaut; celui de Brévilly, à gauche, à l'infanterie et à l'artillerie du général de Lespart.

» La brigade Nicolas, en tête de la colonne de gauche, guidée par le capitaine Grosmaître, s'engage donc par une nuit noire dans la direction de Brévilly, où elle franchit la Chiers à l'usine, et arrive à la gare vers onze heures. Là, le général apprend du chef de gare : que l'Empereur, venant de Carignan, était passé en gare à sept heures, se dirigeant sur Sedan; qu'un convoi de vivres en destination du 5e corps à Carignan revenait à l'instant de cette ville, et était encore en gare; qu'enfin les convois du 1er corps et les équipages de l'Empereur rebroussaient chemin de Carignan sur Sedan, et encombraient la grande route.

» Plus de doute alors!... pour la troisième fois... hélas!..... le maréchal revenait à l'application de son plan arrêté en conseil, au camp de Châlons, le 17 août.

» La connaissance de ces faits, bien capable d'énerver le plus robuste moral, commanda au général de Lespart d'abandonner aussi la direction de Montmédy.

» En conséquence, après avoir confié à un capitaine, faisant fonctions de sous-intendant militaire, le soin

d'accompagner et de conserver à Sedan le convoi des vivres qui devait y être distribué au 5e corps dès son arrivée, la colonne, reposée pendant une heure à Brévilly, se mit en marche à douze heures, en suivant le courant qui devait la conduire à la plus grande des catastrophes!.....

» L'encombrement de la route était tel, qu'elle se vit forcée de marcher en dehors sur les côtés. C'est ainsi que la brigade, après avoir passé à Douzy et à Bazeilles, atteignait très-péniblement Balan vers six heures du matin. Elle prit à sept heures position dans les fossés de la place, voisins de la porte Balan, où elle fit enfin sa jonction avec la 1re brigade occupant les glacis.

» Le 31 elle y stationne. Les vivres du convoi ayant été détournés de leur destination, une distribution de biscuit et de viande de cheval fut faite dans la matinée. On s'occupa activement de l'achat de petits sacs en toile et des ustensiles nécessaires à la cuisson des aliments. On compléta l'approvisionnement de cartouches.

» A deux heures, le général de Wimpffen, qui venait d'être placé à la tête du 5e corps, visite la division, qui, de ses positions, distingue celles occupées par l'ennemi, vers Remilly, d'où il canonne les convois engagés sur la route de Carignan à Sedan. C'étaient encore les batteries du 1er corps bavarois; bientôt, soutenues par de forts détachements, elles se rapprochent de Wadelincourt.

» Le 11e de ligne (brigade Saurin) est envoyé en

observation sur les bords de la Meuse où il échange dans la journée et celle du 1er septembre des coups de fusil avec les tirailleurs ennemis au delà de la prairie submergée.

» Le calme apparent de la soirée et de la nuit du 31 fut utile au repos de la brigade qui, le 1er septembre, dès six heures du matin, fut tenue prête à agir.

» Le signal de l'attaque de l'armée ennemie était effectivement donné vers cette heure dans la direction de Bazeilles. (Erreur, vers quatre heures et demie.)

» A dix heures, le général de Wimpffen qui, vers neuf heures, avait pris le commandement de l'armée, fit partir en avant la division Goze dans le but d'arrêter un mouvement de retraite de l'aile gauche du 1er corps. A cet effet, la 1re brigade (Saurin) fut dirigée sur le bois de la Garenne, formant ainsi un échelon en avant de la 2e brigade (Nicolas), dirigée sur le camp retranché.

» A une heure, les deux brigades se réunirent en ce point, centre du champ de bataille qui, dès ce moment, se trouvait battu en tous sens par les obus ennemis.

» Bientôt le général en chef les dirige par le ravin descendant du bois de la Garenne vers le fond de Givonne, où, traversant la route de Belgique et le faubourg, elles se portent sur le plateau au sud de la la route, elles s'y déploient entre la Moncelle et Daigny. La gauche du 61e formée sur deux lignes, un instant en l'air, fut bientôt appuyée par la division Grand-

champ du 12e corps qui suivit le mouvement offensif de la division Goze dont les batteries divisionnaires, réduites à cinq pièces et à trois mitrailleuses, prirent place entre les deux brigades qu'elles durent, vers deux heures et demie, abandonner faute de munitions. C'est sous une véritable pluie de projectiles qu'elles se retirent, non sans peine, mais en bon ordre et au pas des chevaux dans le fond de Givonne, sous la direction énergique et vaillante du commandant Péro. La 5e batterie, qui, le 30 au soir, à Mouzon, soutint la retraite de la brigade, avait dès lors disparu.

» Le général de brigade ne la revit plus.

» La retraite de nos pièces fut comme le signal d'un redoublement de feux de l'ennemi, dont les batteries, réunies en grandes batteries, labourent de leurs projectiles et dans tous les sens le plateau occupé par la division intercalée alors dans le 12e corps, et contrebattent nos pièces de réserve qui, en position en avant du camp retranché près de la Garenne, tirent pardessus notre inébranlable ligne de bataille, assaillie par des feux de front, d'écharpe et de revers. Très-menacée d'être tournée par sa gauche que rien ne protége, cette ligne de résistance tint néanmoins très-ferme jusqu'à trois heures. En ce moment les corps de la division Goze étaient répartis comme il suit sur la ligne de bataille tracée un peu en arrière de la crête. En première ligne, partant de la droite, le 4e bataillon de chasseurs, le 1er bataillon du 86e, le 1er bataillon du 61e, les trois bataillons du 46e, le 3e bataillon du 61e.

» En seconde ligne, le 2e bataillon du 86e déployé et défilé à 50 mètres en arrière, débordant à gauche d'un demi-bataillon le 1er bataillon, le 2e bataillon du 61e dans le même ordre et sur le prolongement du 2e bataillon du 86e en arrière du centre du 46e.

» Cette disposition nous donnait l'avantage du feu sur les colonnes ennemies, elle présentait aux coups de l'artillerie le moins de prise possible, elle avait enfin l'avantage d'avoir deux réserves un peu abritées et sous la main même du général de division.

» L'ordre et la résistance énergique qui, à trois heures, régnaient en ce point du champ de bataille, en dépit des efforts de l'ennemi, semblaient devoir assurer un succès; mais, hélas!..... en ce moment même, il se trouvait douloureusement paralysé par la retraite précipitée et confuse des autres corps, qui, refoulés de leurs positions, cherchèrent un fatal refuge sous les murs et dans la ville même de Sedan.

» Cette déplorable circonstance commanda , sans doute, la retraite de notre ligne, du reste, déjà très-compromise vers sa gauche. Ce mouvement, commencé simultanément par la gauche des divisions Grand-champ et Goze, se fit successivement et par peloton dans l'ordre d'un passage de défilé en arrière, le défilé n'était autre que la route et le faubourg de Givonne dans lequel les colonnes s'engagent serrées en masse.

» Par sa position, le 61e était en tête de la colonne conduite par le général de brigade précédé du général Goze et aussi de son état-major divisionnaire.

» Arrivée à trois heures et demie près de l'église

du faubourg du fond de Givonne, les sonneries de en avant et de la charge se font entendre en arrière : la colonne s'arrête. L'encombrement l'empêche de rebrousser chemin. C'est alors que le général de brigade qui en ce moment était à pied, son cheval ayant été blessé à la tête, fit répéter les sonneries : puis, profitant de toutes les issues, même de celles intérieures des maisons bordant à gauche la route, pénètre avec le 61e dans les jardins dont les haies vives et les palissades aboutissant à un mur de soutènement entravent l'élan de ce retour offensif, bientôt abandonné pour reprendre, au milieu d'une indicible confusion de toutes armes, la route de Givonne à Balan par les fossés occupés depuis la veille par la brigade.

» A quatre heures le général Nicolas, suivi d'une faible partie du 61e, atteint la porte de Balan par laquelle il entre dans Sedan.

» Par ordre transmis par le capitaine Caris, il se dirige sur le château, pénètre dans le donjon très-encombré des fuyards de la première heure, en expulse une grande partie et fait ainsi cesser la plus dangereuse des confusions.

» Vers six heures, par ordre exprès du gouverneur, général Beurmann, le drapeau parlementaire, *deux fois abattu sur le sommet du donjon*, y est hissé de nouveau. Seulement alors la sonnerie de cessez le feu, répétée dans l'ouvrage à cornes et autres ouvrages extérieurs fortement occupés, met enfin un terme à la lutte désespérée que soutenait encore à cette heure le général en chef dans le faubourg de Balan.

» Qu'étaient donc devenus la droite du 61e et le 86e?

» Arrêtés dans le mouvement de retraite commencé par la gauche, ils prenaient une part glorieuse au mouvement offensif du général en chef dont le clairon avait donné le signal ; beaucoup d'entre eux rentraient en ville peu après le général de brigade.

» Vers cinq heures quelques officiers et des soldats de ce détachement, arrêtés dans la première enceinte de la place, malgré l'épuisement de leurs forces, sont au nombre des valeureux soldats entraînés par le général en chef dans Balan en vue d'un suprême et dernier effort.

» Dans la nuit du 1er au 2, la brigade prit position sur les remparts intérieurs de la porte de Balan, où, dans la soirée du 2, elle reçut communication de la proclamation du général de Wimpffen annonçant à l'armée qu'il avait dû traiter avec l'ennemi.

» Le lendemain, à dix heures du matin, ayant fait former les faisceaux sur son emplacement, la brigade, douloureusement résignée, morne, mais calme, quittait en bon ordre la ville pour aller à Iges se constituer prisonnière de guerre.

» Du 4 au 7, divers ordres émanés du quartier général allemand indiquèrent les dispositions de départ de cet affreux camp de Glaire. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

AVANT LA BATAILLE

LIVRE II

LIVRE III

LIVRE IV

LIVRE V

LIVRE VI

PENDANT LA BATAILLE

LIVRE VII

LIVRE VIII

APRÈS LA BATAILLE

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.